

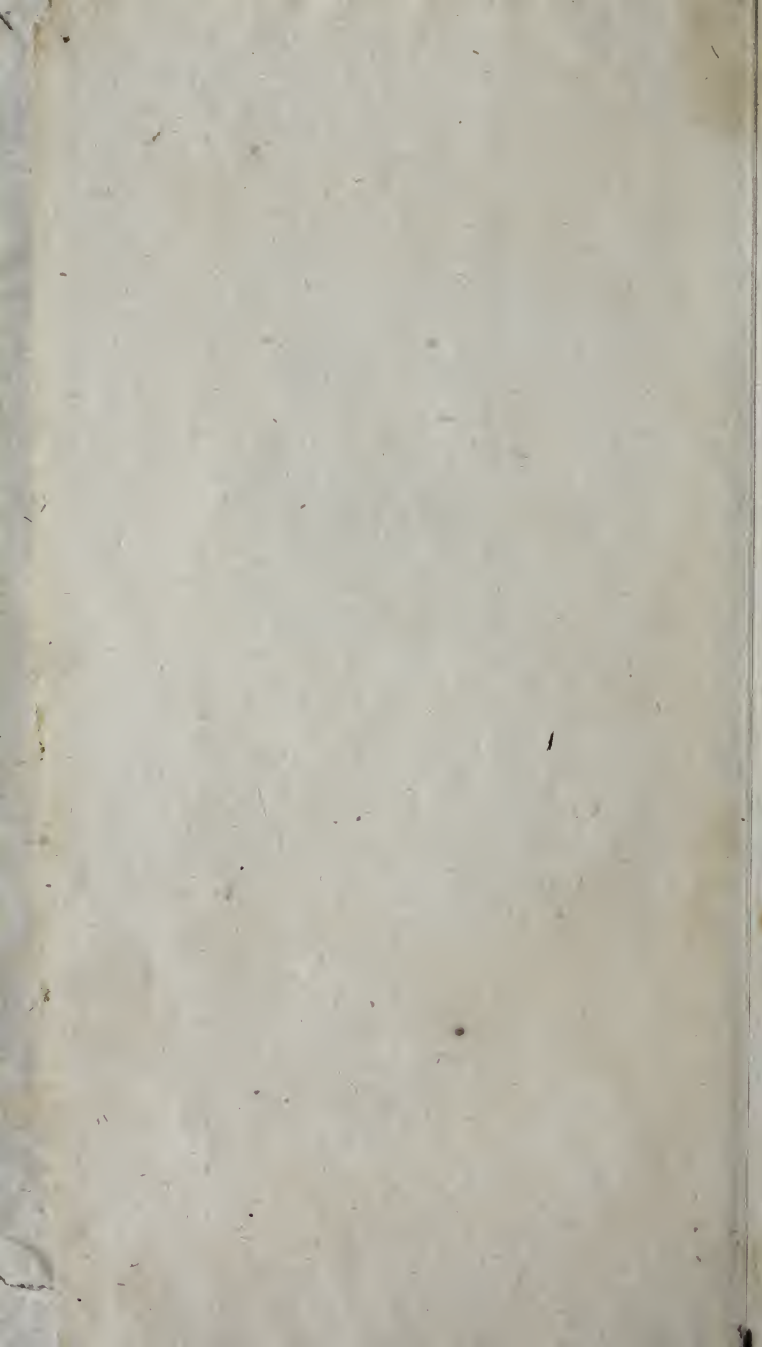


538



Casella N.° ~~213-17~~
125 / 2





**BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE**

DE

**— LA SAVOIE ET DE GENÈVE,
DU PIÉMONT, DE LA SARDAIGNE,
ET DE GÈNES.**

A. EGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n^o 37.





*l'Ancienne descente du Mont-cenis appelée
la ramasse ou se faire ramasser .*

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE

DE

LA SAVOÏE ET DE GENÈVE,
DU PIÉMONT, DE LA SARDAIGNE,
ET DE GÈNES;

CONTENANT tout ce qu'il y a de plus intéressant
dans les Annales de ces Peuples, depuis leur
origine jusqu'à nos jours;

Avec des détails curieux concernant la Géographie,
l'Histoire naturelle, les Mœurs, les Usages et les
Coutumes :

Ouvrage destiné à l'instruction et à l'amusement de
la Jeunesse, et orné de huit estampes en taille-
douce.

RÉDIGÉ

Par P.-J.-B. Bouquet,

De l'Athénée des Sciences, Lettres et Arts de Paris.

PARIS,
CRETTE, LIBRAIRE,
rue Saint-Martin, n° 98.
1818.



BEAUTÉS DE L'HISTOIRE

DE

LA SAVOIE ET DE GENÈVE,
DU PIÉMONT, DE LA SARDAIGNE,
ET DE GÈNES.

I. *Introduction.*

LA connaissance de l'histoire est l'instruction la plus utile qu'on puisse offrir à la Jeunesse ; elle lui est aussi utile qu'aux personnes d'un âge mûr : les uns et les autres y voient que la vertu seule obtient les éloges de la postérité, et que les tyrans, les princes qui ont ensanglanté la terre, dominés par la funeste passion des conquêtes, se flattant d'illustrer à jamais leurs noms, sont dans tous les siècles l'objet de la haine et de l'effroi des peuples, comme ils l'étaient de leur vivant. Un roi est-il animé du noble désir de régner sur les cœurs de ses

sujets , par son amour et par la sagesse de ses lois , il est le père , plutôt que le maître de la nation qu'il gouverne , que sa bonté est toujours empressée à combler de bienfaits , et dont il éloigne le fléau de la guerre autant qu'il lui est possible. Les princes ses voisins peuvent-ils manquer de suivre l'exemple généreux qu'il leur impose ? La sagesse manque rarement son influence. Voilà une partie des avantages qu'on puise dans l'étude de l'histoire ; mais , nous dira-t-on sans doute , les annales de tous les peuples du monde sont bien plutôt celles des guerres désastreuses , de calamités inouïes , de crimes révoltans , que d'actions vertueuses , de faits qui excitent l'admiration , et dignes d'être imités dans tous les âges. Nous conviendrons que ce reproche n'est que trop fondé ; néanmoins il est aussi très-vrai que l'histoire des bons rois rend plus odieuse celle de la tyrannie des mauvais princes ; la voix terrible de la vérité , qu'ils ne voulaient point entendre , tonne lorsqu'ils ne sont plus , révèle leurs crimes , et en même temps qu'elle les couvre d'un déshonneur ineffaçable , elle instruit les peuples de l'âge présent , et ceux qui reposent encore dans les temps à venir.

Tels sont les motifs qui nous mettent en-

core aujourd'hui la plume à la main. Si on nous a su quelque gré des précis historiques que nous avons publiés, nous osons nous flatter qu'on ne sera pas moins satisfait de celui-ci. Nous l'avons rédigé avec tout le soin dont nous sommes capables, et que sollicitait le but que nous nous proposons, d'être utiles à la Jeunesse, et que sollicitait l'importance du sujet. Outre qu'un grand nombre de faits que nous ferons passer sous les yeux de nos lecteurs sont peu connus, et ne doivent point être confondus dans une histoire générale, qui engloutit, pour ainsi dire, une partie des événemens, pour n'en laisser surnager qu'un petit nombre, notre ouvrage offrira une nouveauté des plus intéressantes ; c'est le précis des annales de l'île ou du royaume de Sardaigne, et de sa géographie historique et physique ; cette partie de notre ouvrage est presque entièrement neuve. D'ailleurs un monarque tel que celui de Savoie, qui a donné tant de reines à la France, et a formé avec ses princes les alliances les plus illustres, devait avoir aussi son histoire particulière, dans laquelle on trouvera tout ce qui peut éclairer l'esprit et intéresser le cœur.

Faisons d'abord connaître les différentes

contrées où se sont passés les événemens que nous allons retracer , et jetons un coup d'œil sur les mœurs et les usages des peuples qui les habitent. Nous croyons devoir commencer par la Savoie.

II. *Géographie , Histoire naturelle , Mœurs et Coutumes de la Savoie.*

LES états du roi de Sardaigne comprennent les duchés de Savoie , de Piémont , de Montferrat , l'île de Sardaigne , avec titre de royaume , et la ville et l'état de Gènes. Il était souverain autrefois de la république de Genève ; c'est pourquoi nous croyons devoir en faire mention dans notre ouvrage , à l'article de la Savoie. Le nom de Savoie vient du latin *Sabaudia* , dont s'est formé , par la suite , *Sabogia*. Ce pays , entre la France et l'Italie , est borné , au nord , par le lac de Genève , qui le sépare de la Suisse ; à l'est , par les Alpes ; à l'ouest , par le Rhône et le Bugey ; au sud , par le Dauphiné et une partie du Piémont. Il a environ trente-trois lieues de longueur , sur vingt-sept dans sa plus grande largeur. Ses principales rivières sont l'Isère , l'Arve , et le

Rhône , qui en baigne les bords. Parmi les lacs , il faut remarquer surtout celui d'Annecy , dans le Génevois , et celui de Bourget , dans la Savoie proprement dite. On trouve dans celui-ci une espèce de poisson qu'on nomme lavaret , et qui n'est pas connu ailleurs. Il pèse quelquefois quatre à cinq livres , et est fort recherché à Chambéry. Il y a , outre cela , des fontaines remarquables : on en voit une , entr'autres , assez près du lac de Bourget , qui , sans observer de temps fixe , tantôt croît , tantôt diminue sensiblement , en faisant entendre quelque bruit. Après Pâques , ce changement arrive souvent six fois dans une heure , et dans des temps plus secs , seulement une fois ou deux. Cette eau sort d'un rocher , et s'appelle la *Fontaine de Merveille*. Les bains d'eaux chaudes de la ville d'Aix sont justement célèbres. Les édifices étaient l'ouvrage des anciens Romains , et l'empereur Gratien les fit rebâtir. Les montagnes dont la Savoie est presque entourée sont d'une hauteur prodigieuse , coupées par des précipices d'une profondeur effrayante , et couvertes à leur sommet de neiges et de glaces éternelles. Ces montagnes , nommées Alpes , s'élèvent depuis Vintimille , au bord de la

Méditerranée, et s'étendent jusqu'en Hongrie. Souvent une partie de ces colosses s'écroule, et écrase les hommes qui habitent trop près de ces monts gigantesques et escarpés. Au mois de juin 1714, dans un jour très-serein, sur les trois heures après midi, la partie occidentale de la montagne de Diableret en Velay, qui était de figure conique, tomba subitement; elle renversa cinquante-cinq cabanes de paysans, écrasa quinze personnes, avec plus de cent bœufs ou vaches, et couvrit de ses débris une lieue carrée de pays: on n'aperçut cependant aucun vestige de feu souterrain, et il paraît que ce fut la base que les eaux avaient minée qui manqua sous la montagne.

La ville de Pleurs, qui était à une lieue de Chavanne, dans le pays des Grisons, fut abîmée, le 26 du mois d'août 1618, par une montagne qui se fendit et tomba sur la ville, de manière que de vingt mille habitans, il n'en échappa pas une seule personne. C'était un lieu d'agrément, où l'on se rendait en foule pour y passer l'automne; il était devenu célèbre par les amusemens ou les désordres qui y régnaient. Un ministre zélé avait menacé les habitans de la colère de Dieu, et l'on

ne manqua pas d'attribuer à la colère divine ce terrible accident.

Les avalanches, ou masses énormes de neiges qui se détachent des montagnes à la fin de l'hiver, causent aussi quelquefois des accidens d'une autre espèce, mais tout aussi dangereux. Une cabane fut engloutie de la sorte sous quarante-deux pieds de neige, dans le comté de Nice, et trois femmes qui s'y trouvaient restèrent ensevelies, mais vivantes, pendant l'espace de plus d'un mois, depuis le 19 mars jusqu'au 25 avril, qu'on les retira pour les rappeler à la vie. Le fait a été vérifié juridiquement par ordre du roi de Sardaigne.

Les montagnes qui, du village d'Aiguebelle, lieu hérissé de rocs et de précipices, conduisent jusqu'à Lanebourg, fatiguent horriblement le voyageur, mais ne laissent pas de lui offrir une variété d'objets qui le dissipent et le consolent de ses peines. Les unes, absolument arides, et détruites en partie par la fonte des neiges et les torrens qui s'en précipitent, ont l'air de la décrépitude même; les autres, couvertes de bois, offrent un spectacle plus animé; mais, comme elles sont presque toutes escarpées, on n'y aperçoit aucune habitation. Dans les sommets, vous re-

marquez des grottes ouvertes , qui servent de retraite aux ours , et les bases fournissent des faisans , des gelinottes , des coqs de bruyère , que les Savoyards vendent à très-vil prix. D'autres montagnes , assez élevées , sont cependant cultivées jusqu'à la cime. Moyennant de petites terrasses qui soutiennent la terre , et empêchent que les eaux ne l'entraînent dans le vallon , on y voit des champs , des prés et de la verdure ; et comme dans le fort de l'été , l'action du soleil les rend naturellement arides , l'habitant industrieux y conduit l'eau qui coule du sommet des autres montagnes. Il pratique des réservoirs infiniment élevés , auxquels aboutissent des tuyaux de sapins , qui font passer l'eau d'une montagne à l'autre , la soutiennent quelquefois jusqu'à soixante pieds de hauteur , et la portent partout où il en est besoin.

Les petites vallées situées entre les montagnes produisent quelque peu de blé et du foin en plus grande abondance. Le vin qu'on récolte dans le voisinage du lac de Genève , ainsi que celui de Montmélian et de Saint-Jean-de-Maurienne , n'est pas à dédaigner. Les bestiaux y sont aussi en grand nombre ; mais il n'est pas moins vrai que la plus grande

partie du terrain reste inutile par les montagnes qui la couvrent. Parmi les plus hautes , on compte la *Montagne Maudite* dans le Faus-signy, dont la cime s'élève à la hauteur perpendiculaire de deux mille toises. C'est surtout dans le comté de Maurienne qu'on voit plus que partout ailleurs des montagnes d'une hauteur démesurée , dont la plus colossale est le Mont-Cénis.

Avant de parvenir à ce lieu , pour ainsi dire redoutable , on arrive à la montagne des Echelles , qui semble placée là pour escalader le ciel. Quels travaux immenses il a fallu faire pour y pratiquer un chemin pendant l'espace de trois cents toises ! Au lieu d'une montagne taillée longitudinalement à pic , au lieu d'une route suspendue en corniche sur un abîme , c'est une montagne coupée transversalement du haut en bas , pour le passage de la route , qui parcourt cette gorge artificielle , entre deux murs de roc taillés l'un et l'autre à une hauteur prodigieuse , dans une direction parfaitement verticale , et qu'il faut monter par des espèces de degrés. On ne mesure des yeux cette hauteur qu'en regardant au-dessus de sa tête ; mais on la devine aisément à l'obscurité qui règne dans la route.

Vous franchissez ces Thermopyles, et vous tournez les rochers sur une espèce de galerie en l'air, revêtue de parapets, qui rassurent les voyageurs timides, et laissent voir, sans frayeur, la profondeur du précipice. L'entreprise d'un pareil travail eût effrayé le plus grand potentat; un duc de Savoie, dans le dix-septième siècle, osa le commencer et l'achever. Une inscription latine apprend aux passans, qu'en l'an 1670, Charles Emmanuel II fit ouvrir ce passage pour la commodité des peuples, la sûreté des voyageurs, la facilité du commerce; passage que les Romains seuls ont voulu tenter, que nulle autre nation n'eût osé entreprendre. La multitude des dangers, l'immensité des travaux, l'importance du succès, tout est exprimé avec autant de noblesse que d'éloquence dans cette fière et magnifique inscription.

Avant Emmanuel II, la route traversait le sommet de la montagne par une galerie souterraine, dont on voit à gauche les deux ouvertures. La première des deux, percée à une certaine hauteur dans le roc, presque perpendiculaire, qui forme le flanc de cette montagne, présente l'aspect d'une véritable grotte. Pour y monter comme pour y descendre, on

employait des échelles qui servaient à passer les voyageurs et les effets ; au sortir de la galerie , on changeait de chevaux : voilà l'origine du double nom de la Grotte et des Echelles donné à ce passage.

D'autres difficultés, presque long-temps insurmontables, se présentaient au Mont-Cénis, qu'il fallait grimper jusqu'à la cime. Le chemin y cessait d'être praticable pour les voitures ; il fallait les démonter entièrement , et les mettre , pour ainsi dire , en morceaux , pour les charger sur le dos des mulets. Au reste , les paysans qui faisaient cette opération s'en acquittaient avec une dextérité incroyable ; il semblait qu'ils allaient tout briser , et l'on était étonné ensuite de voir chaque pièce , sans avoir rien perdu de sa solidité , rassemblée et remise dans son premier état. On chargeait sur des mulets les chaises et les carrosses , en mettant la caisse sur un mulet , les brancards sur un autre , et les roues sur un troisième. Mais quel était le prix de ce travail et du transport pendant l'espace de cinq à six lieues à travers des précipices ? Pour que vous ne fussiez point trompé , on vous présentait le tarif : on y voyait combien , selon les différens temps de l'année , on devait payer les

mulets de charge et ceux de monture , leurs conducteurs , les porteurs , ceux qui démontent et remontent les voitures. Les domestiques passaient sur une mule ; les maîtres se faisaient porter sur une espèce de civière que formait une claie sur deux bâtons : c'était la voiture de toutes les grandeurs de ce monde qui traversaient les Alpes. Les porteurs , au nombre de quatre pour chaque personne , allaient très-vite , se relayaient alternativement ; et dans la marche , les relais faisaient la conversation avec le voyageur. L'entretien roulait communément sur les cardinaux , les généraux , les princes et les princesses qu'ils avaient eu l'honneur de porter , et sur la générosité de ces éminences et de ces altesses.

Le chemin , du village de Lanebourg au sommet du Mont-Cénis , était extrêmement rude et presque perpendiculaire , mais point dangereux. La route , bordée de précipices , est un zig-zag continu , à angles aigus , ménagé et distribué avec art , pour parer aux inconvéniens. Quand on monte , on lâche la bride aux mulets qui portent la personne et son bagage , et alors on ne doit rien craindre , ces animaux marchant d'un pas ferme et sûr. Ils mettent continuellement , avec un instinct

admirable , les pieds dans les mêmes pas , et paraissent là-dessus en savoir plus que les hommes. Les porteurs eux-mêmes marchent aussi vite que dans une plaine. Pour abrégér le chemin , ils enjambent la pointe des angles , et dans ces instans , le voygeur et la civière qui le porte se trouvent quelquefois suspendus au-dessus des précipices. Lorsqu'on est arrivé au sommet du Mont-Cénis , on y trouve une plate-forme , entourée d'autres montagnes plus hautes et continuellement couvertes de neige. Cette plate-forme est plutôt une vallée inégale , qui contient un lac d'une lieue de tour , rempli de poissons , et dans lequel on pêche des truites du poids de seize livres. On assure que vers le milieu , on en peut à peine trouver le fond : les neiges des montagnes qui l'environnent lui fournissent sans cesse de nouvelles eaux. De ce lac sort un ruisseau qui se précipite des hauteurs et se jette dans une petite rivière. La plate-forme du Mont-Cénis est la plaine la plus riante qu'on puisse trouver sur des montagnes ; vers le milieu du mois de juin , elle est couverte de grandes renoncules , et d'une verdure épaisse , où l'on conduit les troupeaux dès le jour de la St.-Jean , quoiqu'il ne laisse pas d'y avoir encore alors

un peu de neige dans les endroits abrités où le soleil ne donne pas. Cette plaine est bordée latéralement par deux montagnes qui la surpassent encore de cinquante toises en hauteur perpendiculaire ; du haut de ces montagnes , on peut apercevoir la plaine du Piémont , et c'est de là peut-être qu'Annibal fit voir à ses soldats le beau pays qu'ils allaient conquérir ; mais les sentimens sont partagés sur la route que franchit ce célèbre chef des armées carthaginoises : les uns veulent qu'il ait gravi le Saint-Bernard ; d'autres le Mont-Genèvre : quant au rocher dissous par le vinaigre bouillant , afin d'ouvrir un passage , peu de personnes ont la crédulité d'y croire.

Arrivé dans la plaine du Mont-Cénis , on voit l'Hospice des Pèlerins , où les voyageurs s'arrêtent volontiers , et sont très-bien reçus. Cet hospice recueille les pauvres passans pendant trois jours ; on y voit la *Chapelle des Transis* , destinée à la sépulture de ceux qui meurent dans le passage du Mont-Cénis , ou d'accident ou de froid : cela n'arrive que trop souvent à de pauvres gens qui entreprennent le passage sur l'apparence du beau temps , et qui sont surpris par le froid , ou ensevelis sous les neiges , qu'un tourbillon de vent précipite

du sommet des montagnes. Cet établissement hospitalier fut fondé par l'empereur Charlemagne , et renouvelé par un homme qui a fait de grandes choses , et par ambition et par orgueil (Buonaparte). L'édifice en est vaste et commode.

A l'auberge dite *la Grand' Croix*, à cause de la croix de bois qui est auprès , et marque la limite entre la Savoie et le Piémont , on prenait , il n'y a que peu d'années , des traîneaux pour descendre du côté de l'Italie , au bourg de la Novalèse , quand la vivacité du froid avait endurci la neige , et cette descente se faisait en sept à huit minutes , tandis qu'une heure de temps ne suffisait pas aux voyageurs qui suivaient la route. La hauteur perpendiculaire de cette descente est d'environ six cents mètres. C'est ce qu'on appelait *la Ramasse* , ou *se faire ramasser*. On se plaçait dans un traîneau ; et guidé par un conducteur assis devant le voyageur , on s'abandonnait à la pente. Le traîneau glissait et se précipitait avec une rapidité incroyable : le conducteur était occupé à gouverner la voiture légère , à changer , d'un coup de pied , sa direction lorsque cela devenait nécessaire ; et s'il arrivait qu'elle culbutât , la chute n'en était ja-

mais dangereuse. La singularité de cette allure offrait à un grand nombre de voyageurs un divertissement, qui en engageait plusieurs à attendre, pour ce passage, que la neige leur permît de *se faire ramasser*. Les Anglais surtout, portés à rechercher les choses extraordinaires, étaient fort amateurs de cet amusement. On en a vu descendre et remonter plusieurs fois de suite, pour le seul plaisir de la *ramasse*.

Maintenant la route est beaucoup plus commode, et peut se comparer à un grand chemin. Animé du funeste esprit de conquête, après avoir soumis à ses lois toute l'Italie, Buonaparte, dont l'ambition ne pouvait jamais se satisfaire, a fait pratiquer une superbe route au travers du Mont-Cénis, afin d'avoir la facilité non-seulement d'y passer lui-même, mais d'y diriger de nombreuses armées, avec leurs chariots, leurs bagages, et un train formidable d'artillerie. La route neuve n'y passe plus; elle côtoie, par une pente extrêmement douce, la montagne qui borde la rive méridionale d'une petite rivière nommée la Cénise, en passant, au bout d'une demi-lieue, sous la voûte d'un rocher très-élevé, qu'il a été plus facile d'excaver ainsi que d'escarper du haut

en bas. Les voitures ne se démontent plus ; les paysans des environs les accompagnent et les soutiennent , pour les empêcher de verser ou d'enfoncer dans la neige , les uns à droite , les autres à gauche , au risque d'en être écrasés. Ils sont obligés , par corvée , de déblayer la route ; mais il leur est impossible d'empêcher que la neige ne la couvre pendant une partie de l'année : alors les voitures roulent sur la neige même , qui prend la dureté de la glace sans en avoir le glissant. La trace des premières qui passent devient la voie nécessaire des autres , et malheur à celles qui n'ont pas la même voie , lorsque les ornières ont été approfondies par la fréquence du passage , surtout au temps de la fonte des neiges. C'est alors que le secours des hommes qui soutiennent les voitures est essentiel ; c'est alors aussi qu'ils éprouvent le plus de peine et de dangers.

Les marmottes sont communes au Mont-Cénis ; c'est leur région naturelle. Nous croyons devoir placer ici quelques détails sur ces animaux dormeurs , qui n'ont , pour ainsi dire , d'existence que pendant trois ou quatre mois de l'année. Ce petit animal , assez semblable à un lièvre , a la voix et le murmure d'un jeune chien quand on le caresse ; mais lors-

qu'on l'irrite ou qu'on l'effraie , il fait entendre un sifflet si perçant et si aigu , qu'il blesse le tympan. La marmotte , prise jeune , s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage ; elle apprend aisément tous les petits tours qu'on lui enseigne ; elle est antipathique avec le chien : lorsqu'elle commence à être familière dans la maison , et qu'elle se croit appuyée par son maître , elle attaque et mord , en sa présence , les chiens même les plus redoutables. Comme elle a les cuisses très-courtes , et les doigts des pieds faits à-peu-près comme l'ours , elle se tient souvent assise , et marche aisément sur les deux pieds de derrière ; ainsi placée , elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux de devant , et mange debout. Elle grimpe sur les arbres , et monte très-vite entre deux parois de rochers , entre deux murailles voisines , et on prétend que c'est des marmottes que le menu peuple de Savoie a appris à grimper pour ramoner les cheminées. La marmotte , qui se plaît dans la région de la neige et des glaces , et qu'on ne trouve que sur les montagnes les plus hautes et les plus inaccessibles , est cependant sujette , plus que tout autre animal , à s'engourdir par le froid. A la saison rigoureuse , elle se creuse

une demeure souterraine , qu'elle sait garnir de foin et d'autres provisions, et l'on prétend qu'elles travaillent en commun à s'approvisionner ; l'une d'entre elles se couche sur le dos , tenant entre ses pates le foin qui a été ramassé , et les autres la traînent par la queue , prenant bien garde que la voiture ne verse. Elles vivent en société ; l'une fait toujours sentinelle quand elles sont assemblées , et pousse un sifflement aigu en apercevant un homme ou un animal qui pourrait leur nuire : elles prennent la fuite , et la sentinelle se retire la dernière.

On ne voit point d'ours sur le Mont-Cénis, quoique le centre des Alpes soit leur séjour ordinaire ; mais ils affectent certains endroits de préférence , surtout les plus boisés. C'est dans une partie de la Maurienne qu'ils se montrent le plus fréquemment : ils viennent y manger l'avoine qu'on cultive beaucoup dans ce territoire , et dont ils sont très-friands.

On lit dans les Mémoires du maréchal de Vieilleville , le détail d'une réception fort singulière que l'on fit à Henri II , en 1548 , lorsqu'il passa dans la ville de Maurienne. Nous la rapporterons dans les termes mêmes de son historien , en rendant toutefois l'orthographe

plus moderne. « Le prince fut prié par l'évêque et les habitans , de les honorer de quelque forme d'entrée , et l'assurèrent de lui donner le plaisir de quelque nouveauté qui le contenterait , et qu'il n'avait encore jamais vue. Sa Majesté , pour ne perdre sa part de cette nouvelle invention , à lui toutefois inconnue , les en voulut bien gratifier , et se présenta le lendemain , à la porte de Maurienne , en équipage assez royal pour une telle ville , accompagné des princes et seigneurs de sa suite , semblablement de toute sa maison , et entra sous le dais pour lui préparé. Mais comme il eut marché environ deux cents pas en belle ordonnance , voici une compagnie de cent hommes vêtus de peaux d'ours , si naturellement qu'on les eût pris pour ours naturels , qui sortent d'une rue le tambour battant , en seigne déployée , et chacun l'épieu sur l'épaule , et se vont jeter entre le roi et sa garde de Suisses , marchant quatre par rang , avec un ébahissement très-grand de toute la cour , et du peuple qui était par les rues , et amenèrent le roi qui était merveilleusement ravi de voir des ours si bien contrefaits , jusque devant l'église ; là , il mit pied à terre , suivant la coutume de nos rois , pour adorer Dieu ,

auquel lieu l'attendaient l'évêque et le clergé, tous en chapes assez riches, avec la croix et les reliques, en forme de station, où fut chanté un motet en fort bonne musique. L'adoration faite, les ours remenèrent le roi en son logis, devant lequel ils firent mille gambades, toutes propres et approchant du naturel des ours, comme de lutter et grimper le long des maisons et des piliers des halles; et (chose admirable) ils contrefaisaient si naturellement, par un merveilleux artifice, en leurs cris le hurlement des ours, que l'on eût pensé être au milieu des montagnes; et voyant que le roi, qui déjà était en son logis, prenait un grandissime plaisir à les regarder, ils s'assemblèrent tous cent, et firent tous à la fois une *chamade*, ou salve à la mode d'une chiourme de galère, si naturelle et si épouvantable, qu'un grand nombre de chevaux, sur lesquels étaient valets et lansquenets, attendant leurs maîtres devant le logis du roi, rompirent rênes, brides, croupières et sangles, et jetèrent avec leurs selles tout ce qui était sur eux, et passèrent (tant fut grande leur frayeur) sur le ventre de tout ce qu'ils rencontrèrent. Comme il n'y eut personne de blessé, le roi avoua qu'il n'avait reçu en sa

vie autant de plaisir , et leur fit donner deux mille écus. »

C'est près de Saint-Jean-de-Maurienne que mourut Charles le Chauve , empereur et roi de France , petit-fils de Charlemagne. Il revenait d'Italie l'an 877, et il fut empoisonné par un médecin juif , après avoir passé le Mont-Cénis.

La vallée de Maurienne , habitée autrefois par les Brannovices dont parle César dans ses *Commentaires* , fut comme le premier apannage des comtes de Savoie , lorsque , vers l'an 1000 , ils furent établis souverains , et comme portiers des Alpes.

La plus grande partie des habitans confinés dans ces montagnes portent des goîtres d'une grosseur énorme , qu'on ne peut attribuer qu'aux eaux de neige fondue , dont ils usent continuellement. Cette infirmité , qui vient au cou , est si ordinaire dans ces régions montagneuses , qu'on a dit que c'était une question , dans le pays , de savoir si c'est un défaut d'en avoir ou de n'en avoir point ; et dans le Tyrol , en effet , on prétend que cela passe pour ornement. Les goîtres , dit-on , lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de grosseur et de dureté , rendent les gens absolument imbé-

ciles , et ce sont eux qu'on appelle *Crétins*. « Nous ne chercherons pas à définir cette maladie endémique de certaines basses vallées des Alpes , dit M. Veyssé (*Descript. routière et géogr. de l'Empire français*) ; il nous suffira d'observer que de toutes les explications qui lui ont été données , et qui tendent à l'attribuer , les unes à la boisson de neige , les autres aux brouillards et aux émanations des marais , aucune , pas même celle de M. de Saussure , ne nous a paru satisfaisante. Les diverses opinions des savans ne prouvent autre chose que leur ignorance à cet égard , et les causes de ce phénomène physiologique nous paraissent encore cachées dans les secrets de la nature. »

Les sommets des montagnes couverts d'une glace éternelle , les fameux glaciers , les plaines , séjour de l'hiver le plus rigoureux , présentent un phénomène tout aussi incompréhensible , eu égard à la température de notre climat. De quel courage sont doués ceux qui , au péril de leur vie , osent pénétrer dans ces régions glacées ! Tout récemment , quelques naturalistes français entreprirent de monter au sommet du Bluet. A peine avaient-ils fait quelques pas au-dessus de la base , que leurs

yeux furent frappés du monument élevé à la mémoire d'un jeune Danois, nommé Eschen, qui, l'an 1800, le 7 août, périt malheureusement. Ce jeune littérateur, à qui l'Allemagne doit une excellente traduction en vers des *Odes d'Horace*, tomba, en montant sur le Bluet, dans une fente de glacier recouverte de neige, où il périt, malgré les efforts de ses conducteurs. Ils s'approchèrent du monument funèbre, et lurent ces mots écrits en gros caractères : « Voyageur, un guide prudent et
 « robuste vous est nécessaire; ne vous éloignez
 « pas de lui; obéissez aux conseils de l'expé-
 « rience. C'est avec un recueillement mêlé de
 « crainte et de respect, qu'il faut visiter les
 « lieux que la nature a marqués du sceau de sa
 « majesté et de sa puissance. »

La fin cruelle de cet infortuné, ravi dans la fleur de l'âge à l'espoir des lettres et de l'amitié, pénétra les naturalistes français d'une tristesse qu'augmentait encore un secret retour sur eux-mêmes. Ils étaient, comme lui, jeunes et entreprenans; comme lui, ils étaient pleins de force et de courage, et ils allaient affronter les mêmes lieux où la mort avait arrêté son imprudente audace. Cette impression de crainte fut bientôt dissipée, et elle leur

inspira plus de circonspection , sans refroidir l'ardeur qui les animait. Il ne leur arriva aucun accident. Le lendemain de leur gravitation , au lever de l'aurore , ils atteignirent le col de Salhenton , d'où la vue s'étend d'une manière illimitée sur des vallées de neige solide , entrecoupées de collines pareilles. Ces vastes solitudes , sillonnées par les feux du jour , ressemblaient alors à des champs labourés ; et le soleil , versant à grands flots sa lumière sur leur surface éblouissante , la nuancait d'une teinte de pourpre et d'azur : ils arrivèrent au pied de deux rochers parallèles et presque perpendiculaires ; l'espace qu'ils laissaient entre eux était rempli de glace ; il s'agissait d'escalader cette terrible muraille ; ils hésitèrent quelques momens , mais ils s'encouragèrent à vaincre cet obstacle. Parvenus à la cime du Bluet , ils découvrirent un espace très-étendu , et aussi varié qu'admirable. Un secret sentiment d'orgueil , dit l'un d'eux , allait peut-être s'emparer de leurs cœurs , lorsque l'aspect du Mont-Blanc et des pics voisins qui surpassaient fièrement leurs têtes , fit taire ce transport insensé , en leur montrant qu'il reste toujours quelque chose au-dessus des vœux et de la portée de l'homme.

La vallée de Chamouny a cinq lieues de long sur une demie dans sa moyenne largeur. Les glaciers qui l'ont rendue si fameuse se découvrent successivement ; on voit d'abord celui de Taconay , le moindre de tous ; à quelque distance , celui des Buissons descend des hauteurs du Mont-Blanc jusqu'auprès des Moissons ; dans le lointain , celui des Bois s'avance , en se recourbant , contre la vallée. Ces glaciers majestueux , les sombres forêts de sapins et de mélèzes qui les bordent , les rocs de granit , taillés en grands obélisques , qui les couronnent , les nombreuses cimes de montagnes que l'œil a peine à suivre dans les airs , et au-dessus desquelles le Mont-Blanc élève sa tête royale , forment un des plus beaux spectacles qu'on puisse imaginer.

Le glacier des Buissons est éloigné d'environ une lieue et demie de l'autre côté de la vallée ; quand on a traversé le pont de l'Arve , le glacier se présente en face. Entre de noirs sapins qu'elles dominent , on aperçoit ses innombrables pyramides d'une blancheur éclatante ; lorsqu'on atteint l'endroit où il repose sur un plan presque horizontal , quelle scène enchantresse ! Les rayons du soleil rompus , décomposés par mille prismes étincelans , et toutes

les couleurs de l'arc-en-ciel réfléchies en tous sens et multipliées à l'infini : voilà comme s'offre aux regards le glacier des Buissons.

On donne le nom de Montanvert à un pâturage élevé de neuf cent cinquante-quatre toises, et proche du glacier des Bois. La route qui y conduit coupe d'abord la vallée en sens oblique, puis monte à travers un bois de sapins et de mélèzes. Trois profondes ravines, qui servent de *couloirs* à des avalanches de neiges ou de pierres, la traversent. Les guides recommandent dans ces endroits un silence absolu, de peur que le son de la voix, en causant un ébranlement dans l'air, ne détache quelques débris, dont la chute serait funeste. On voit au sommet du Montanvert une petite rotonde en bois qu'a fait construire un Anglais, nommé Blair. A la vallée de Chamouny en succède une autre non moins étendue, bordée de hautes aiguilles de granit, et c'est une vallée de glace. On ne peut donner une idée plus sensible du spectacle qui frappe les yeux qu'en le comparant à une mer furieuse dont les flots, saisis d'un froid violent, seraient tout à coup devenus solides. Qu'on se représente les uns aplanis et horizontaux, les autres à demi-soulevés ; ceux-ci entassés en

montagnes , ceux-là ouverts , et laissant entre eux d'épouvantables précipices ; tantôt on entend bruire , au fond de ces gouffres , une eau invisible ; tantôt on voit des ruisseaux limpides se précipiter en cascade dans des cavités d'un magnifique azur. Comment peindre les sensations de l'homme engagé dans cette affreuse solitude ? Comment exprimer la terreur qui remplit son âme lorsqu'il se voit réduit à sa propre faiblesse et séparé de la nature animée ? Au bas du glacier des Bois se forme , tous les hivers , et s'écroule , tous les étés , avec l'éclat du tonnerre , une superbe voûte de glace : du sein de cet antre , qui rappelle à l'imagination les grottes enchantées de la fée-rie , l'Arveyron s'élance en écumant , et court se joindre à l'Arve. (*Voyage en Savoie* , par M. de La Bédoyère , 1804 , 1805.)

C'est aux sommets les plus escarpés de ces montagnes qu'habite le chamois , animal quadrupède ruminant , du genre des chèvres , mais un peu plus grand : sa peau est d'un grand usage dans le commerce ; le mâle et la femelle ont deux petites cornes de six à neuf pouces , d'un très-beau noir , et posées sur le front , presque entré les yeux. Les chamois se plaisent à lécher les pierres comme font les

chèvres , et on prétend qu'on voit , dans les Alpes , des rochers creusés par leur langue. C'est un animal sauvage , qui habite les mêmes pays que le bouquetin , mais il ne s'élève pas ordinairement si haut : on le trouve plus communément dans les rochers escarpés et sourcilleux ; il fréquente les bois , mais ce ne sont que les forêts hautes et de la dernière région. On rencontre souvent ces animaux en troupe de six , vingt , et quelquefois de cinquante et plus ; il paraît , à les voir courir sur les rocs , dans les précipices , qu'ils ont plutôt des ailes que des jambes. La chasse de ces animaux est pénible , difficile , même périlleuse , parce qu'il faut les poursuivre sur les rochers qu'ils parcourent avec la plus grande aisance , et où ils sautent avec une prodigieuse agilité. Les chiens ne peuvent les suivre dans des précipices inaccessibles , et le veneur se voit souvent engagé dans des lieux où il ne peut ni avancer ni reculer sans un danger égal : le seul parti qui lui reste alors est de s'élancer à travers les écueils les plus affreux. Il arrive assez souvent que les chasseurs de chamois tombent dans ces gouffres : souvent encore , poursuivi jusque dans des défilés qui n'ont que quatre pouces de largeur , le chamois s'élance sur le

chasseur qui lui barre le passage , et le précipite du rocher en bas. Dans ces cas , les chasseurs expérimentés se jettent ventre à terre , afin que le chamois puisse s'élancer sans les toucher , ou bien ils demeurent debout , en s'appuyant fortement contre le rocher ; l'animal , ne voyant alors aucun jour entre le rocher , est forcé de s'élancer à côté , et le chasseur adroit profite de ce moment pour le pousser de la main dans l'abîme. Les chamois craignent si fort la chaleur, que pendant l'été on ne les trouve guère que dans les antres des rochers à l'ombre , souvent parmi des tas de neiges ou de glaces. Les femelles ne mettent point leurs petits sur les rochers , qu'ils ne soient en état de bien grimper et de sauter. Les chamois , dit-on , vivraient vingt à trente ans , s'ils n'avaient à craindre l'homme , le loup-cervier , et le grand aigle qui les enlève et les dévore.

Au milieu de ces montagnes , des précipices , des neiges et des glaces, les Savoyards sont pauvres pour la plupart , tant à cause de la nature de leur pays , qu'à cause de la quantité des charges qu'ils ont à supporter. Un paysan qui possède une paire de bœufs , deux chevaux , quatre vaches , quelques chèvres et

quelques brebis , avec un petit héritage , se regarde comme riche ; mais ces champs escarpés sont d'une exploitation très-pénible , et d'un entretien difficile , vu la nécessité de renouveler les murs de soutènement , qui s'écroulent de temps à autre , et de rapporter les terres qu'entraînent les éboulemens , les ravins et les avalanches. Ces récoltes , laborieusement arrachées à une terre avare et rebelle , à un sol pierreux et glacé , produisent la provision du pays en seigle. Les cultivateurs mangent avec joie du pain d'avoine , auquel les gens aisés mêlent de la farine de froment ; ils ont pour boisson du lait et de la bonne eau , et pour nourriture du fromage , du beurre , des noix , des légumes , et rarement de la viande. Ceux qui habitent dans les vallées vivent un peu mieux. Presque tous ont l'esprit content , l'air de la santé , et le travail ne les rebute jamais. Le Mont-Cénis fournit la principale subsistance à ceux qui l'habitent : presque tous porteurs ou muletiers , ils rendent différens services aux voyageurs ; mais ce travail les fatigue tellement , qu'après quarante ou cinquante ans , ils n'ont plus la force de le continuer. Les habitans des régions inférieures émigrent dans les états voi-

sins , même dès l'âge le plus tendre , et ils y passent plusieurs années, livrés laborieusement à toutes sortes de métiers, plus utiles aux citadins qui les mettent en œuvre, que lucratifs pour eux-mêmes ; mais ils se contentent d'un léger salaire, et leur économie les flatte de l'espoir de retourner un jour dans leur patrie avec quelque argent. Leurs moyens d'épargne sont de se refuser tout ce qui n'est pas strictement nécessaire à l'existence : les mets et les vêtemens les plus grossiers leur suffisent ; ils sont satisfaits de leur sort , pourvu qu'ils ne meurent ni de faim , ni de froid. Telle est la vie que mènent les nombreux Savoyards répandus dans Paris, dans nos provinces et dans d'autres pays ; telle est celle qu'ils mènent encore dans leurs montagnes , où tout leur est bon , quand ils ont le strict nécessaire , et qu'ils sont à l'abri d'un froid rigoureux. Il est peu d'animaux dont ils ne mangent la chair ; ils se régalent de celle des ours et des marmottes. Le séjour des grandes villes ne corrompt point les mœurs des laborieux Savoyards ; ils s'y rendent recommandables par leur fidélité , et rentrent dans leurs montagnes , pour la plupart , aussi simples , aussi vertueux qu'ils en sont sortis.

Ceci se rapporte à la dernière partie du peuple : ceux qui s'éloignent plus ou moins de cette classe, loin d'en avoir les mœurs douces et estimables, se font remarquer, au contraire, par une sorte de fierté nationale. Cette classe aisée ne participe guère ni de la malpropreté, ni des difformités du bas peuple.

Une chose qui peut étonner les étrangers en Savoie, observe M. Veyssé, est d'y entendre les paysans parler mieux le français que ceux de la France, qui même, comme on sait, ne le parlent pas du tout dans certaines provinces. Une bergère de la Maurienne, ou du Mont-Cénis, répond aux questions du voyageur en meilleur français qu'une laitière des environs de Paris. Le peuple savoyard a cependant son patois assez semblable à celui de nos départemens méridionaux.

Le noblesse de Savoie et de Piémont est assez sédentaire; elle ne se montre communément qu'à la cour de son souverain. On prétend qu'elle est peu riche, et que la plus grande fortune qu'elle possède ne surpasse point quarante mille livres de rente. Celui d'entre eux, qui, conformément au droit de progéniture, parvient à la possession d'un hé-

ritage , n'est point obligé de donner d'autre apanage à ses frères cadets et à leurs fils que le quart des revenus du fief , quand ils sont moins de quatre ; mais , s'ils sont davantage , il n'est tenu de leur en donner que le tiers , avec une dot modique : les filles sont entièrement exclues de la succession des fiefs , tant qu'il reste quelqu'un de la race mâle du père. L'ancienne noblesse voit son éclat effacé peu à peu par la nouvelle , qui en acquiert tous les jours. Celui qui achète une terre , à laquelle est annexé un marquisat , une baronnie , etc. , devient noble , et prend le titre de marquis , de baron , etc. Chaque noble doit prouver d'où il tient l'écusson de ses armes ; autrement il en est privé , à moins qu'il ne les fasse renouveler , et il lui en coûte alors dix à seize mille francs. Il faut aussi payer une certaine somme pour porter le titre de duc , de prince , de marquis , de comte , de baron , si l'on ne peut montrer un diplôme obtenu du roi régnant ou de ses prédécesseurs , et consigné dans les registres. Il est défendu de servir une puissance étrangère , et d'en recevoir une pension , sans y être autorisé par une permission expresse ; il est aussi défendu de placer de l'argent dans les pays étrangers , soit

en rentes , soit en biens-fonds. Sans une permission expresse du roi de Sardaigne , aucune famille ne peut se transporter hors de ses états pour se fixer dans les pays étrangers. La loi , qui condamne ces transmigrations , a décerné une peine de cinq cents écus et de cinq ans de galères. Une simple absence doit être munie du consentement du roi ou des commandans. Le roi s'est réservé le droit d'exiger des vassaux le service en personne , ou de le leur faire payer en argent. Un étranger qui veut s'établir dans le pays doit se faire naturaliser , et prêter le serment de fidélité ; mais si , par la suite , il s'absente pendant plus de trois ans , il perd tous les droits qu'il avait acquis.

On parle français dans toute la Savoie , et même la plupart des noms de ses villes et villages sont français ; mais le caractère et les manières des Savoyards ont plus de rapport aux Allemands. Tout le pays professe la religion catholique et romaine , et le roi n'accorde point aux églises le droit d'asile.

On fait monter la population , sans y comprendre la Sardaigne , à deux millions et quelques milliers d'individus.

Les revenus du roi passent trente millions ;

il a au moins douze mille hommes en temps de paix , sans compter les troupes attachées à la garde de sa personne , dont une moitié est composée d'Allemands et l'autre de Suisses. Son peuple n'est point accablé d'impôts , parce que les taxes tombent moins sur les personnes que sur les terres. Dès que la dette publique , contractée par la guerre , est éteinte , les impositions extraordinaires disparaissent ; il n'y en a ni sur les grains , ni sur le bois , ni sur la viande , et c'est contre le mouvement de son cœur qu'il en a resté de très-modique sur le sel. Chacun se louait en général de la répartition des impôts , et on se louait surtout de la résidence des nobles dans leurs terres. Les mœurs de la cour de ce souverain étaient d'une régularité , dont il donnait le premier l'exemple.

Ce prince (Charles-Emmanuel Victor) a publié un code , qui atteste sa justice et son amour pour ses sujets. « On voit dans ce corps de lois , dit un historien , cet esprit de douceur et d'humanité , qui répand tant de charmes sur le gouvernement des bons rois. C'est par là que la maison de Savoie a su ramener , dans ses provinces , l'abondance et le repos. » Nous ne citerons que quelques-unes

des lois de ce monarque. (1756.) Il veut et ordonne que les dimanches et les fêtes, commandés par l'Eglise, soient observés religieusement dans tous ses états: en conséquence, il est défendu, sous peine d'amende ou de prison, de vendre ou d'acheter ces jours-là, de tenir boutiques ou cabarets ouverts pendant le temps du service divin, et moins encore d'avoir des assemblées de jeux ou de bals. Même défense, et sous les mêmes peines, *de parler à l'église*, ou de rien faire qui puisse détourner l'attention des fidèles; d'y tenir des conseils, des communautés; d'y représenter des comédies, d'y demander l'aumône. Amende ou prison contre quiconque, tenant auberge, pension ou chambre à louer, donnera à ses hôtes de la viande pendant le carême. La communion pascalle est expressément ordonnée. Défense aux sculpteurs, peintres, graveurs ou tailleurs de pierre, sous peine de trois jours de prison, *au pain et à l'eau*, de tracer aucune croix sur les sépulcres et autres lieux, où ce signe de notre salut puisse être foulé aux pieds, et les propriétaires de ces tombeaux sont tenus de l'effacer. Le bruit qui se fait à la porte des églises, lorsqu'on y donne la bénédiction nuptiale ou le baptême, est

puni par une amende. Un juif, de quelque sexe qu'il soit, qui proférerait quelque blasphème contre les objets de notre culte serait puni de mort : il n'est permis à aucun d'eux de sortir de son quartier, dans le temps de la Passion, depuis le mercredi-saint jusqu'au samedi de la même semaine, ni de jouer des instrumens dans leurs maisons; d'y chanter, d'y danser ces jours-là, sous peine du fouet.

Les pauvres ont, en Savoie et en Piémont, des avocats et des procureurs, obligés de travailler *gratis* pour leurs cliens, avec défense d'en recevoir ni présent, ni service, sous peine de suspension de leur emploi, et de la perte d'une partie de leurs honoraires. On ne regarde comme pauvres que ceux qui présentent des attestations d'indigence, signées par les juges des lieux, à moins que la pauvreté ne soit notoire; mais, avant que de soutenir aucun procès, il faut qu'ils aient par écrit le sentiment favorable de leur avocat, qui en tient registre, afin qu'ils ne soient admis à plaider que lorsqu'ils y sont autorisés. On exige pour ces sortes de procès l'attention la plus profonde, et la plus prompte expédition. Si la partie des pauvres est condamnée aux dépens, leurs avocats et leurs procureurs

en poursuivent le paiement , et , dans ce cas , il ne leur est plus défendu de recevoir la récompense que leur offrent volontairement leurs cliens.

On fait faire serment aux avocats de ne jamais se charger de cause injuste ; et , s'ils sont reconnus y avoir manqué , on les suspend de leur emploi , avec injonction de restituer les dommages et intérêts. On prend encore plus de précautions pour s'assurer de la probité et de la capacité des procureurs : on exige des examens et des certificats à l'infini : on veut même qu'ils aient fait un cours de rhétorique et de logique , et pratiqué pendant un an sous un procureur des pauvres , à Turin , à Nice ou à Chambéri ; ils doivent avoir un registre numéroté de toutes les pièces qu'on leur a confiées , et , s'il s'en écarte quelques-unes , ils sont tenus au remboursement de tous les frais et dommages envers les intéressés. On condamne à un écu d'amende , pour chaque fois , les avocats et les procureurs qui , à l'audience , s'attaquent de paroles , et se disent des injures.

La loi du serment , dans un procès qui excède la somme ou la valeur de quatre cents francs , exige un appareil et des expressions

capables de faire frissonner le faussaire le plus intrépide. Après une remontrance très-pathétique, de la part du juge, sur la révérence due à un tel acte, sur le châtiment et les peines d'une fausse affirmation, on allume deux flambeaux; et la partie qui doit prêter le serment, étant à genoux, met les mains sur le livre des Evangiles, et prononce à haute voix les paroles suivantes : « Je prends à té-
 « moin le Tout-Puissant, mon Créateur et
 « mon Dieu, qui est la suprême vérité, que
 « je ne dois pas la somme que l'on demande,
 « et, si je mens, je prie le Seigneur de ne pas
 « m'aider, ni de me donner le salut, ni au-
 « cune consolation; mais qu'il m'envoie sur-
 « le-champ le miraculeux châtiment qu'il en-
 « voya sur Ananie et sa femme Zaphira, pour
 « avoir menti au Saint-Esprit, ou qu'il me
 « fasse passer le reste de ma vie dans les per-
 « pétuelles calamités, en envoyant sur moi
 « son horrible malédiction et sur tout ce qui
 « m'appartient, afin que chacun prenne
 « exemple sur moi de ne pas mentir à sa Di-
 « vine Majesté, et d'avoir plus de crainte de
 « ses justes châtimens. »

Des magistrats, auxquels est confié l'impo-
 sant objet de la conservation des peuples,

forment le conseil de santé. Cette juridiction , composée des premiers membres du sénat , des principaux officiers des villes et des plus célèbres médecins du pays , a droit dans les temps suspects , particulièrement dans les cas de contagion , d'imposer des peines pécuniaires ou corporelles , même de mort , et , dans certaines circonstances , de les faire exécuter sur-le-champ , et sans appel. Dans chaque district , elle établit des gens pour veiller à la santé publique , assister aux lazarets , expédier les passe-ports , distribuer des parfums , etc.

Tout malfaiteur , condamné par contumace , peut se libérer de la peine qui lui a été imposée , en présentant à la justice un autre criminel condamné à la même peine. Comme il n'y a point en Savoie de maréchaussée pour veiller à la sûreté des chemins , ce sont les communautés qui en sont chargées , et répondent , en quelque sorte , des vols qui se commettent sur leur territoire. Les syndics , conseillers et autres habitans , informés qu'il y a des voleurs , des assassins dans leur district , doivent sonner le tocsin , et faire la diligence nécessaire pour les arrêter et les remettre aux juges , sous peine de cent écus d'amende pour chacun des contrevenans. Tous les matins un

certain nombre de paysans , armés , doivent sortir pour faire la patrouille dans l'espace qui leur est assigné , et , s'ils demandent du secours aux officiers des régimens , ceux-ci ne peuvent le refuser sans encourir la disgrâce du prince. Si quelqu'un de ces bandits fait résistance avec des armes , il est permis de le tuer , et son meurtrier , fût-il son complice , obtient sa grâce , à moins qu'il ne soit condamné à une plus grande peine que celui qu'il a tué. Si le crime de ces malfaiteurs est atroce , et demande une punition exemplaire , il n'est pas permis de leur ôter la vie ; mais ceux qui les prennent , et les présentent vivans , reçoivent une récompense proportionnée à la peine décernée contre ces scélérats. Pour jouir de ce privilège , il ne suffit pas de dénoncer les coupables , il faut avoir couru quelque risque en les arrêtant.

On met dans le nombre de ces criminels , et l'on poursuit , en conséquence , les déserteurs , contre lesquels il est également ordonné de sonner le tocsin. Il y a une amende de vingt écus contre quiconque en connaît dans le territoire qu'il habite , et néglige de les dénoncer. S'il est prouvé qu'ils y ont vécu pendant un mois sans être arrêtés , les syndics

et conseillers de la communauté sont regardés comme transgresseurs des ordres du souverain , et , en cette qualité , condamnés à payer cinquante écus , sans qu'ils puissent prétexter aucune cause d'ignorance.

Le duel est défendu sous peine de la vie et de la confiscation des biens , non-seulement lorsqu'on se bat dans le pays , mais dans quelques-uns des états voisins , pourvu que la querelle commence , et que le défi se fasse dans les possessions du roi de Sardaigne. Il n'est pas nécessaire qu'un des deux combattans soit tué ou blessé ; et si tous deux meurent , la confiscation a lieu contre l'un et l'autre ; on encourt les mêmes peines si l'on est porteur du défi , si l'on donne occasion au duel , si l'on s'y ingère , si l'on y participe , en servant de second ou en le conseillant.

En Savoie , un imprimeur est condamné à deux ans de galère , pour avoir mis un faux nom d'auteur à la tête d'un ouvrage , et il leur est défendu , sous peine de punition corporelle , de faire imprimer un livre ou à Genève , ou à Londres , ou en Hollande , sans le consentement du magistrat qui préside à la librairie.

III. *Description des vallées vaudoises ; abrégé historique , et mœurs de leurs habitans.*

Si l'on a trouvé trop de sévérité dans quelques-unes des lois que nous venons de rapporter , que pensera t-on des cruautés exercées envers les Vaudois ? Retirés dans des lieux presque inaccessibles , où ils remplissaient tous les devoirs de bons citoyens , ils avaient lieu d'espérer d'y vivre tranquilles ; mais ils avaient contre eux les erreurs d'une fausse politique et les fureurs du fanatisme , dans des siècles de superstition et d'ignorance.

A l'occident du Piémont , entre le Briançon et la province de Pignerol , entre le marquisat de Suse et celui de Saluces , se trouvent ces vallées que les Vaudois ont rendues si célèbres. Leur étendue est d'environ douze milles d'Italie , d'orient en occident , et autant du sud au nord ; ce qui fait à peu près un carré de vingt-quatre lieues françaises. Ces vallées sont au nombre de trois : celles de Luzerne , de la Pérouse , et de Saint-Martin.

La vallée de Luzerne , qui est la plus belle et la plus étendue , paraît avoir tiré son nom

ou du torrent du même nom , qui en arrose une partie , ou du flambeau (en piémontais *Luzerna*) qu'elle a eu de tout temps pour armoirie.

La communauté de Saint-Jean , qui en fait partie , est la plus belle et la plus riante de toutes celles des vallées ; elle est située dans une plaine délicieuse , où les prés , les champs , les vignes , les vergers et les jardins fertiles se confondent tour à tour , et présentent un aspect ravissant pour tout homme qui sait apprécier les beautés de la nature. Cette communauté fait un commerce étendu en vins , en blé , et surtout en soie.

Celle d'Angrogne est naturellement très-forte , entr'autres par l'endroit nommé les Barricades , où le vallon forme une gorge fort étroite , défendue par une muraille épaisse de gros cailloux , peu éloigné du lieu qui servit de dernier asile aux Vaudois contre les armées combinées du pape , de l'Espagne et du duc de Savoie , qu'on avait envoyées pour les exterminer , en 1560 et 1561.

On trouve dans un rocher de la montagne de Vandalin , située dans la commune de la Tour , une grotte que la nature a pris soin de tailler , et qui peut contenir trois ou quatre

cents personnes , et où se retirèrent , en effet , les malheureux persécutés ; elle a plusieurs chambres , quelques arbres qu'on y a plantés , une fontaine et un four à cuire du pain. L'unique moyen d'y entrer est de descendre dans un trou par de petits escaliers qu'on y a pratiqués ; et une seule personne , munie d'une pique , peut , de cet endroit , repousser toute une armée , ainsi que cela se vit autrefois.

Dans une communauté appartenant à la vallée de St.-Martin , on voit une cascade nommée *la Pize* , qui l'emporte de beaucoup sur *la Pisse-Vache* du Valais , dont les voyageurs parlent avec tant d'éloges. Cette cascade inconnue , jusqu'à présent , au reste du monde , deviendrait aussi célèbre , si elle était voisine de quelque grande route : la nappe d'eau dont elle est formée est très-large ; et , comme elle tombe par une ligne parfaitement perpendiculaire , elle forme un tableau bien plus pittoresque que celui de la cascade du Valais.

Le seul passage où l'on puisse pénétrer dans la vallée de Saint-Martin , environnée de tous côtés de montagnes couvertes de neige pendant huit à dix mois de l'année , est si escarpé , qu'il peut à peine y passer un chariot. Ce passage a été pratiqué entre deux énormes

rochers , où coule une rivière avec beaucoup de violence.

« Les poètes et les romanciers , dit l'auteur de l'*Histoire des Vaudois* (JEAN BREZ , 1796), en peignant sous des traits enchanteurs leurs bergers et leurs bergères , n'ont laissé dans toutes les âmes sensibles que le regret bien vif de ne retrouver nulle part , dans la nature , les originaux de ces portraits séducteurs ; mais que les amis de la vertu se consolent ; je puis leur indiquer encore un petit coin de terre où ils trouveront ce qu'ils ont cherché. Cet heureux asile est dans la vallée de Saint-Martin ; on y voit des bergères aussi aimables , aussi intéressantes que le furent les héroïnes de nos romans et des tendres églogues ; mais qu'on n'aille pas croire , d'après ce que je viens de dire , que ces bergères ressemblent aux petites-maîtresses de nos villes. De la vertu sans prétention , des grâces sans minauderies , de l'amabilité sans coquetterie , tout cela , embelli par cette modestie qu'inspire la simple nature , voilà ce que sont les héroïnes vaudoises. »

Quoique les Vaudois eussent les droits les plus légitimes et les plus incontestables d'habiter divers cantons de la Savoie et du Pié-

mont , où ils étaient établis de temps immémorial , et qu'ils y eussent des possessions considérables , ils ont cependant été obligés de les quitter successivement , et tout se réduit aujourd'hui aux trois vallées où ils sont comme relégués ; il y a même des édits formels qui leur défendent d'acquérir aucun fonds hors de ces limites : néanmoins , on ne doit pas douter que ces édits ne soient révoqués un jour , et que les Vandois modernes , qui ont donné dans toutes les circonstances des preuves de leur fidélité et de leur attachement pour la maison de Savoie , ne soient enfin rétablis dans tous les privilèges dont jouissent les autres habitans du Piémont.

La population des trois vallées peut aller à seize ou dix-sept mille âmes , qui pourraient fournir , en cas de besoin , environ trois mille combattans ; cependant , lors des persécutions que ce peuple a essuyées , il n'a jamais mis sur pied plus de quinze cents hommes : c'est avec de si faibles moyens qu'il a su résister à des armées entières.

Les Vandois ont été ainsi nommés des vallées qu'ils habitent , et qu'ils appellent *Vaux* dans leur langage. Les habitans de ces vallées reçurent donc le nom de *Vandois* , comme

ceux du Piémont celui de *Piémontais* , ceux des montagnes celui de *Montagnards* ; mais ce nom , qui ne servit d'abord qu'à distinguer ce petit peuple de ses voisins , ne tarda pas à être employé aussi pour distinguer ses opinions religieuses de toutes les autres. On donna même le nom de Vaudois à tous ceux qui suivaient la croyance religieuse des habitans des trois vallées , de quelque pays qu'ils fussent ; et c'est de là que sont venues ces dénominations de *Vaudois de Provence* , *Vaudois de Bohême* , *Vaudois ou Wallons des Pays-Bas* , etc. , que l'on trouve si souvent dans les anciens historiens ecclésiastiques ; mais c'est malgré eux que les Vaudois reçurent ce nom , comme servant à distinguer leur croyance ; ils n'ont jamais voulu faire secte , et le titre de CHRÉTIEN est trop beau , il leur était trop cher pour qu'ils voulussent en choisir un autre. Dans la lettre qu'ils adressèrent à Uladislav , roi de Bohême , ils se nomment eux-mêmes *le petit troupeau de Chrétiens faussement appelés Vaudois*. Mais l'usage ayant enfin prévalu , ils ont bien dû le conserver. (*Histoire des Vaudois*.)

Les Vaudois , dans tous les temps , ont eu les mœurs les plus irréprochables , et plusieurs

auteurs catholiques zélés n'ont pu s'empêcher de rendre justice à leur bonne conduite. Le cardinal Baronius est un de ceux qu'ils peuvent citer en leur faveur. Ils étaient si connus pour pratiquer l'honneur et la chasteté , que leurs voisins , d'ailleurs contraires à leur religion , pour mettre les jeunes filles à l'abri des gens de guerre , les confiaient aux soins et à la probité des Vaudois. C'est ce qu'on a vu , entre autres exemples , en 1560 , lorsque les troupes d'un comte de la Trinité , s'étant logées à *la Tour* , les catholiques de ce bourg envoyèrent leurs fillés et leurs femmes aux Vaudois , qui s'étaient retirés sur les plus hautes montagnes. Ce fut aussi alors qu'une jeune Vaudoise , vivement pressée par un soldat qui venait de massacrer son grand-père sous ses yeux , préféra la conservation de son honneur à sa vie , et se précipita courageusement du haut d'un rocher. (M. JEAN BREZ.)

« Cette pureté admirable de mœurs , dit le même historien , est encore si respectée parmi les Vaudois de nos jours , malgré la corruption de notre siècle , qu'il faudrait parcourir un assez long espace d'années , pour trouver un ou deux exemples de femmes vaudoises qui se soient oubliées à cet égard. Celles qui ont

eu le malheur de succomber deviennent l'objet du mépris public; elles ont besoin d'une vie entière de vertus pour faire oublier un peu leur faute. Que l'on compare ces mœurs avec celles de tant de peuples qui ne rougissent pas de se dire Chrétiens , et que l'on juge de quel côté est le véritable christianisme ! »

M. de Birague étant gouverneur du marquisat de Saluces pour le roi de France , lors du massacre commis dans cette province , en 1572 , reçut ordre de faire aussi main-basse sur les principaux Vaudois de son gouvernement. Birague ayant communiqué cet édit barbare au conseil , composé des principaux habitans et ecclésiastiques de Saluces , un d'entre eux eut le courage de s'opposer à l'exécution , en protestant que le roi avait assurément reçu de mauvaises informations contre ces pauvres gens qui étaient des hommes de bien et d'honneur , très-fidèles à son service , vivant paisiblement avec leurs voisins catholiques , auxquels , en un mot , il n'y avait rien à reprocher , si ce n'est qu'ils étaient de la religion réformée.

Un vieil historien , nommé Léger , dit en parlant d'eux : « Ils s'occupent sans cesse du soin de labourer leurs terres , ou des travaux

de diverses professions , et vivent avec une extrême sobriété ; ils s'abstiennent de toutes sortes de jeux , si ce n'est l'exercice des armes , et surtout de l'arquebuse , du palet , de la course , et parfois de la longue paume. Les jeux de cartes , de dés leur sont tout-à-fait inconnus. On les écouterait converser un siècle entier entre eux sans leur entendre prononcer aucun jurement , ni blasphémer le nom de Dieu ; ils ont en horreur la danse , l'ivrognerie , et généralement tous les vices : s'il arrive que quelqu'un y tombe , il est tenu pour infâme. La chicane , les procès ont été tellement bannis de leur asile , de toute antiquité , que le premier procès dont on y ouït jamais parler , n'eut lieu que dans le seizième siècle ; qu'un paysan , un peu plus riche que les autres , ayant résolu de faire étudier son fils en droit , l'obligea de fréquenter l'Université de Turin. Ce jeune homme , étant de retour en sa maison , accusa devant le juge un sien voisin , lui demandant le paiement de ses choux , qu'il avait laissé manger par un troupeau de chèvres. »

Nous ne pouvons nous empêcher de citer un exemple singulier de leur horreur pour la danse , qui , s'il montre trop de sévérité ,

prouve du moins l'extrême innocence de leurs mœurs. La femme d'un des pasteurs des vallées avait été conduite par une de ses parentes , qui était Française , à voir dresser *le mai* sur la place de Lauzerne , où l'on dansait. Il fallut que son époux appelât un autre pasteur pour présider dans le Consistoire , à la censure qu'elle dut subir , quoiqu'elle n'eût regardé ces danses que de loin.

Ils sont aussi près de la nature qu'on peut l'être dans l'état de société ; ils vivent entre eux dans la plus grande union ; ils sont bons époux , bons fils , bons pères , bons amis , bons citoyens , et ils ont toujours montré la plus grande fidélité à leurs princes , au milieu même des persécutions qu'on leur faisait essuyer au nom de la cour de Turin. Combien de fois ne les a-t-on pas vus , peu de temps après qu'on venait de les persécuter au nom de la maison de Savoie , prendre les armes en sa faveur , et repousser les ennemis de ses frontières ?

La nature de notre ouvrage ne nous permet point de nous arrêter sur la religion que professent les Vaudois ; nous dirons seulement que leur culte est une imitation exacte des principes de l'Evangile , et qu'ils ont beaucoup simplifié les principes adoptés par les protes-

tans et les luthériens. Le nom de *bârbe* est un titre de respect dans les trois vallées; il signifie *oncle* ; et on le donne aux personnes auxquelles on veut témoigner des égards : on s'en servait dans les temps les plus anciens pour désigner particulièrement les pasteurs , qui ont conservé ce titre jusqu'en 1630. Les ministres que l'on fut obligé de faire venir de l'étranger , à cette époque , prenant le titre de *messieurs* , ceux des vallées adoptèrent celui de *messer* , en langage vaudois. Depuis lors , la dénomination de *barbe* a disparu ; et il semble que ce soit de ce mot qu'en Europe on a fait celui de *barbet* , sous lequel on désigne encore les Vaudois.

Que d'horribles persécutions n'ont-ils pas éprouvées pendant plus de deux cents ans ! (Nous ne parlons ici que de ceux de la Savoie et du Piémont.) Un tribunal de l'Inquisition fut établi à Turin. Voici comment M. Jean Brez raconte les opérations de ce sanguinaire tribunal. Il commença , dit-il , par déclarer les Vaudois indignes de communiquer avec les autres chrétiens , et ordonna que l'on confiscât leurs biens , qu'on rasât leurs maisons , qu'on abattît leurs arbres. Il manda à tous les princes , à tous les seigneurs , de faire les per-

quisitions les plus exactes pour découvrir les Vaudois qui pouvaient se trouver dans leurs états , et de les livrer entre les mains des inquisiteurs. Il alla jusqu'à ordonner qu'on fermât toutes les villes , afin qu'il ne pût en échapper un seul. Le tiers des biens de ces infortunés était pour ceux qui indiquaient leur retraite , et il y avait les peines les plus graves contre toutes les personnes qui auraient entrepris de leur donner un asile , ou de les secourir de quelque manière que ce fût.

Mais ces expédiens étaient encore trop faibles aux yeux du fanatisme. L'odieux tribunal obtint le pouvoir de livrer au bras séculier tous ceux qu'il croirait hérétiques , et de les mettre à mort sans miséricorde. Un ami était obligé de déposer contre son ami , un père contre son fils , une épouse contre son époux , un frère contre sa sœur. Les liens de l'amitié , de la nature , et du sang , n'étaient rien aux yeux de l'inquisition. Toute accusation , fût-elle partie du plus infâme scélérat , était valable contre les Vaudois , et suffisait pour leur faire perdre leurs biens et leur vie. Comparer les témoins , entendre les accusés , peser les preuves de part et d'autre , eût été une justice trop impartiale et trop relevée ; il

suffisait d'un billet , d'une signature donnée par une personne inconnue , pour condamner un Vaudois. Les farouches inquisiteurs ont été jusqu'à publier des sentences contre des cadavres ensevelis depuis vingt-cinq ans , et ils en ont fait brûler les os sur des bûchers : ces exécutions abominables servirent de prétexte à la confiscation des biens des familles auxquelles ces cadavres appartenaient.

IV. *Description de la ville de Genève. — Mœurs, Usages, Coutumes.*

DÉTOURNONS nos yeux de telles horreurs , et rendons grâce au ciel de vivre dans un siècle où les hommes , de quelque religion qu'ils soient , se regardent comme frères , étant tous l'ouvrage d'un même Dieu. La ville de Genève , long-temps le principal asile des sectateurs de Calvin , a prospéré et s'est enrichie par la sagesse de ses magistrats , sous les auspices de la tolérance , devenue enfin universelle , et sous les efforts d'une industrie éclairée. Traçons rapidement la description de cette cité respectable à tant d'égards , patrie de J. J. Rousseau , et de plusieurs savans distingués.

Quand on entre à Genève, ou quand on en sort, dit un auteur, on passe au milieu d'un grand nombre de figures animées, plus ou moins désagréables. Sans parler des soldats qui montent la garde et vous observent, des douaniers qui vous arrêtent et vous fouillent, pour peu que vous ayez l'air de venir de loin et de porter quelque article de contrebande, des percepteurs de la taxe des routes, et des droits municipaux, qui ne sont ni moins vigilans ni moins importuns, il y a une foule de gens sans mission, toujours prêts à lever un impôt sur votre bourse : ce sont les mendians ; ils établissent, pendant le jour, leur domicile aux portes de la ville. On voit là des estropiés, des culs-de-jatte, des aveugles et d'autres, à qui il ne paraît manquer, pour gagner utilement leur subsistance, que la volonté.

Genève, située à l'extrémité d'un lac magnifique, s'étend sur la pente et sur le sommet d'éminences opposées : c'est une ville très-fortifiée, ceinte de remparts, de bastions, de larges fossés, et dans laquelle le service militaire se fait avec autant de régularité que dans une ville de guerre ; mais ses meilleures

fortifications , sa garnison la plus redoutable , c'est la protection des treize cantons suisses , ses puissans voisins , dont elle est la fidèle et reconnaissante alliée , et qui la mettent à même de figurer comme république. Le Rhône la partage en deux parties inégales ; et , quoiqu'il passe au milieu du lac Léman , l'un des ornemens de cette ville superbe , il dédaigne d'y mêler ses eaux , qui , en le traversant , conservent toujours leur couleur primitive. Celles du Rhône sont grisâtres et chargées de sablon , au lieu que les eaux du lac tirent sur le bleu et sont fort transparentes. Ce lac décroît en hiver , et croît en été , à cause de la fonte des neiges sur les Alpes. Il est profond et ne se gèle jamais ; il abonde en bons poissons , surtout en excellentes truites d'une grosseur prodigieuse. Quand on est sur la place Saint-Antoine , nommée aujourd'hui place Maurice , du nom de celui qui l'a embellie , on découvre une vue charmante , une partie des montagnes du Faucigni et du Chablais ; le coteau de Cologny , couvert de jardins et de maisons de campagne : le lac Léman , le pays de Vaud et celui de Gez.

Après se trouve l'observatoire , petite ro-

tonde assez basse , mais bien pourvue de tous les instrumens nécessaires aux observations astronomiques.

Plusieurs promenades contribuent à l'embellissement et au plaisir des Gênois. Le *Bastion-Bourgeois* ne présente que quelques échappées de vue ; mais on y respire , en été , à toutes les heures du jour , une fraîcheur délicieuse. C'était autrefois la promenade la plus fréquentée pendant les chaleurs ; maintenant elle est déserte toute l'année. Depuis que des brigands , foulant aux pieds la constitution de leur pays et les lois de l'humanité , y ont assassiné les meilleurs citoyens , un sentiment d'horreur et de douleur profonde en éloigne les Gênois. Quel opprobre pour le crime ! et quel hommage pour la vertu ! (*Voyage en Savoie.*)

Dans la partie inférieure de la ville , il y a une longue rue irrégulière qui la traverse presque en entier. De chaque côté règnent des arcades de soixante-dix pieds de hauteur , soutenues en dehors par des piliers de bois , et appuyées contre les maisons ; elles retrécissent la rue , et font un très-mauvais effet ; mais on leur pardonne ce défaut de goût , en faveur de leur utilité ; elles forment des gale-

ries commodés pour la promenade dans les jours pluvieux , et abritent une file de petites baraques , occupées par des merciers , des fruitières , des artisans , et placées en face de riches boutiques et de magasins de marchandises de toute espèce. C'est sous ces arcades et dans les places adjacentes que se tient le marché , deux fois par semaine.

A l'extrémité de la ville , sur le bord du lac , sont les boucheries ; elles ne blessent les regards de personne , et n'altèrent point la salubrité de l'air : deux avantages que la police ne devrait négliger nulle part.

Toutes les maisons de Genève sont extrêmement hautes ; celles qui bordent le quartier appelé la Treille et quelques autres annoncent l'opulence : le reste est proprement bâti , mais en pierres brunes : ce qui , joint à leur élévation , donne à l'intérieur de la ville un air triste et sombre. Mais comme , malgré sa nombreuse population , elle a peu d'étendue , il ne faut qu'un instant pour gagner les remparts , et là on jouit d'une vue dont l'œil ne peut se rassasier. Il est impossible d'imaginer un paysage plus diversifié , plus gracieux à la fois , et plus imposant.

Les édifices publics , l'Arsenal , l'Hôtel-de-

Ville, l'Hôpital-Général et les temples, font plus d'honneur, par leur modeste apparence, à l'antique austérité des mœurs républicaines qu'au goût des arts. Il faut cependant excepter la cathédrale, dédiée à saint Pierre. Cette église fut bâtie, suivant une ancienne tradition, sur les ruines d'un temple du soleil, et consacrée, dès son origine, à l'apôtre dont elle porte le nom. Un portique d'ordre corinthien en décore la façade; l'intérieur présente un beau vaisseau gothique, mais sans aucun ornement, qu'une chaire pour le pasteur, des bancs pour les fidèles et un orgue pour accompagner le chant des psaumes. Il n'y a ni tableaux, ni statues.

Pour parvenir au ministère, on ne passe point par différens degrés, comme dans l'Eglise romaine. La consécration, qui s'opère par un pasteur, après un sévère examen, est la seule formalité requise; elle n'imprime point un caractère indélébile, de manière qu'on peut quitter, si l'on veut, l'état ecclésiastique, et rentrer dans la classe des citoyens. Les pasteurs, unis par les nœuds du mariage, comme tous les habitans, portent dans leurs fonctions une grande robe noire, avec un rabat blanc. Leurs discours ne sont

que des leçons de morale ; ils supposent leurs auditeurs persuadés du dogme , et s'occupent moins à leur prouver ce qu'ils doivent croire que ce qu'ils doivent faire pour leur bonheur.

La religion romaine, après trois cents ans de proscription , a retrouvé un asile à Genève ; elle y subsiste à côté de sa rivale , sans dissensions , sans querelles.

La bibliothèque publique , qui contient environ quarante mille volumes , et deux cents manuscrits , est en même temps une espèce de musée : on y voit les portraits de tous les grands hommes de Genève et des principaux chefs de la réforme , avec ceux de plusieurs princes qui l'ont soutenue ou persécutée. A côté de Charles IX et de Henri III , figurent l'amiral de Coligny et le duc de Rohan. Dans la même enceinte que la bibliothèque , se trouve le collège ; il fut fondé dans le seizième siècle , comme on l'apprend dans cette inscription , gravée sur la porte : *Post tenebras lux.* 1561. Au-dessus brille un soleil , qui sort des nuages. Allusion ingénieuse à la renaissance des lettres , ensevelies depuis des siècles dans une obscurité profonde.

L'industrie , le goût du commerce et l'a-

mour de l'argent , n'empêchent pas les Gênois d'aimer les arts et les sciences. Il n'y a personne qui ne sache au moins lire , écrire , compter , et qui n'ait quelque teinture du latin , d'histoire et de géographie. Le talent même de la musique et du dessin n'est pas rare. On rougit également de l'ignorance et de la pauvreté. Tant que le jour dure , tout le monde est occupé ; on ne rencontre pas un oisif dans les rues , ni dans les places publiques ; et , si l'on se promène , ou se rassemble le soir , ce n'est pas pour étaler du luxe ou pour fuir l'ennui de la solitude , mais pour se délasser des travaux de la journée.

Tous les dimanches , pendant la belle saison , les Gênois courent en foule à la campagne , et la ville ressemble alors à une place abandonnée. Dans le cours de la semaine , les hommes , le soir , fréquentent leurs cercles , et les femmes leurs coteries ; de temps en temps elles tiennent des assemblées , où les étrangers sont admis : on y sert du thé , des fruits et des pâtisseries légères ; après quoi viennent le jeu et la musique , et vers onze heures chacun se retire. Il est de règle que les divertissemens de la veille ne doivent pas nuire au travail du lendemain ; jamais on ne

leur sacrifie les soins du ménage , les affaires , ni les études.

Les Gênoises joignent aux grâces de la figure les talens de l'esprit ; elles cultivent avec succès le dessin , la musique ; elles aiment la lecture de l'histoire , des voyages , et surtout des romans. Ce dernier genre de lecture donne à leur imagination une teinte mélancolique et sentimentale.

Les hommes, avec beaucoup d'instruction, ont peu d'agrément dans l'esprit et dans leurs manières, du moins pour la plupart ; leur abord est froid : ils réfléchissent , ils pensent , ils raisonnent , et ne savent point causer. Ils ont assez de sagacité pour saisir les défauts d'autrui , et trop peu d'indulgence pour les pardonner.

Les convois se font , à Genève , sans beaucoup de cérémonie. Luther et Calvin ont dépouillé la religion chrétienne de tout ce qui frappe les sens , de tout ce qui élève l'âme ; ils l'ont réduite à une simplicité , qui ne semblait pas faite pour le vulgaire , et qui pourtant l'a séduit. Le cercueil est porté par six hommes en grands manteaux noirs , suivi de parens costumés de la même manière , et précédé d'une femme , également vêtue de deuil , qu'on

appelle *la prieuse*. Ainsi , à Genève , on trouve des femmes qui font le métier de prieuses ; c'est une profession , comme toute autre. La bizarre coutume que de se décharger sur des mercenaires du soin de pleurer un parent , un ami , ou de prier pour le repos de son âme ! (*Voyage en Savoie.*)

Au-dessus de la porte du cimetière , peinte en noir , on a gravé ces paroles , de saint Jean : « Heureux ceux qui meurent au Seigneur ! ils « se reposent de leurs travaux , et leurs œuvres « les suivent. » Le cimetière est un grand enclos , où il ne croît que de l'herbe : on devrait y planter des ifs , des cyprès , des saules pleureurs. L'orgueil des vivans n'a du moins profané l'empire de la mort par aucun monument fastueux : il y règne une parfaite égalité ; la tombe du riche ne diffère point de celle du pauvre , seulement on aperçoit cà et là de petits tertres , entourés de gazon , et couronnés de primevères , de violettes ou autres fleurs champêtres , avec une pierre modeste , sur laquelle l'amour ou l'amitié a gravé le nom de l'objet de ses regrets. Parmi ces épitaphes si simples , et d'autant plus intéressantes , on en remarque conçues en ces termes : *Ci-gît un*

homme de bien. Peut-on rendre d'un citoyen un plus glorieux témoignage (1)?

V. *Description des principales villes de la Savoie. — Mœurs , Coutumes.*

Du côté de Lyon, on quitte la France au pont de Beauvoisin , à quinze lieues de cette ville. La moitié de la petite ville de Pont-Beauvoisin appartient à la France , et l'autre moitié à la Savoie. Le pont qui sépare les deux états est sur le Guier , petite rivière qui descend des montagnes du Dauphiné , et va se jeter dans le Rhône , à une lieue plus loin. Du milieu du pont , qui n'a qu'une seule arche , on jouit d'une belle perspective.

Le Gênois de Savoie a changé de capitale , depuis que Genève s'est détachée de cette province. La ville principale en est aujourd'hui Annecy , située au bord du lac de ce

(1) Le Gênois est un petit pays , dont Genève était autrefois la capitale , et qui n'a que quinze lieues d'étendue ; il est formé , au nord , par le Chablais et le bailliage de Gex ; à l'occident , par le Val-Romei ; au midi , par la Savoie propre , au levant , par le Faucigni. L'historique de la ville de Genève se trouve rapporté plus bas.

nom , sur lequel les bateaux vent à la voile. C'est une ville assez triste , et dont il n'y a rien à dire d'intéressant.

Les abords de Chambéry, capitale de la Savoie, sont frais, découvrent des sites délicieux; la route est agréable, et fréquemment ombragée de beaux noyers; les aspects variés et pittoresques. Chambéry est une ville de neuf à dix mille âmes; ancienne habitation des comtes et des ducs de ce pays. On est étonné de la quantité prodigieuse de fontaines qu'il y a dans une ville si médiocre; on en trouve à chaque pas. Le roi de Sardaigne tient à Chambéry trois cents hommes de garnison, quelquefois davantage. Cette capitale est loin d'être une belle ville; mais elle n'est pas à citer non plus sous le rapport contraire : elle n'est ni bien percée, ni bien bâtie. Les rues en sont étroites, pavées en cailloutis : la rue *Couverte*, qu'on nomme ainsi, quoiqu'elle ne le soit qu'à moitié par une espèce d'auvent, qui règne dans toute sa longueur, d'un côté seulement, est plus singulière que belle. Le couvert est formé de grands ais, élevés sur des poteaux, au niveau du faite des maisons. Cette méchante galerie est le rendez-vous des oisifs qui abondent dans une ville dépourvue de commerce

et d'industrie. La plupart des maisons sont élevées ordinairement de trois étages , et couvertes d'une ardoise commune. Une singularité digne de remarque , est que chaque étage a souvent son propriétaire , et quelquefois plus d'un , par l'effet des divisions de famille.

La cathédrale n'a rien qui mérite l'attention des étrangers. La Sainte-Chapelle , qui est dans l'enceinte du château , frappe les regards par son frontispice et ses colonnades.

Le séjour de Chambéry n'offre pas beaucoup d'agrément. La paresse est une maladie commune à Chambéry , au point qu'une manufacture de coton n'a jamais pu s'y établir , par la difficulté d'y trouver des ouvriers ; mais on y cultive la soie. Nul mouvement ne règne dans ses rues : si l'on y rencontre quelques allans et venans , ce sont le plus souvent des désœuvrés. Chambéry compte , parmi ses habitans , un grand nombre d'anciens nobles , qui s'augmente en hiver de presque tous ceux des campagnes , lesquels sont au surplus très-clair-semés en Savoie. « Quand un gentilhomme de campagne , habitant cette contrée , dit Arthur-Young , a cent cinquante louis de rente , il passe ordinairement trois mois en ville ; ce qui fait qu'il en passe neuf fort mal

à son aise à la campagne , afin de faire une pauvre figure pendant les trois autres à la ville. »

Les environs de Chambéry sont extrêmement fertiles , et charment les yeux par la variété des aspects et par celle des cultures. A côté de l'arbre à fruit croît le mûrier blanc , destiné aux vers à soie. Tantôt la vigne rampe sur la terre ; tantôt on l'élève , on la courbe en berceaux ; tantôt , plantée au pied des cerisiers ou d'érables alignés , elle s'entrelace autour de leur tronc , de leurs branches arrondies en vase , et s'étend pour l'ordinaire d'un arbre à l'autre en vertes guirlandes. A l'ombre des cerisiers et du pampre , on sème du grain , et , après la moisson , des légumes ou du blé noir : ainsi , le même champ donne souvent , en une année , quatre récoltes différentes.

Chambéry , cette ancienne capitale de la Savoie , renferme les principales administrations du pays , un évêché , un parlement , une chambre des comptes , un sénat , le conseil royal , une bibliothèque publique et un cabinet d'histoire naturelle.

A Chambéry , comme dans le reste de l'Italie , quand on arrive en poste , il faut ou continuer de même , ou passer trois nuits dans

l'endroit où on arrive, si l'on veut prendre des voiturins. Cet usage est aussi bizarre que gênant pour les voyageurs.

Avant de conduire nos lecteurs dans le Piémont, nous allons les arrêter un instant, en retournant sur nos pas, dans la petite ville d'Aix, placée dans une riantة vallée, et qui offre plusieurs débris d'anciennes architectures, tels qu'un grand arc, les restes d'un temple, des vestiges de bains antiques, enfin, deux sources d'eau chaude et médicinale, l'une dite d'alun, l'autre de soufre. La première, en sortant du roc, tombe dans un bassin abrité par une haute et large arcade, d'où elle coule dans un autre beaucoup plus grand et plus profond. Ce dernier, nouvellement restauré, paraît d'une date fort ancienne; c'était probablement la piscine destinée, selon la coutume des Romains, à l'exercice de la natation. Entre les deux réservoirs, jaillit un gros filet d'eau commune, dont la fraîcheur contraste avec la température brûlante des sources d'alun qui l'avoisinent. Les eaux de soufre, à l'endroit même de leur éruption, sont reçues par des canaux de plomb, qui les conduisent dans différens bassins. L'édifice qui les renferme s'appelle Bâtiment

Royal , et n'est pas indigne de ce nom ; il est construit dans la forme de partie d'un cercle : tout autour règnent des cabinets , les uns destinés à la douche , les autres aux bains d'immersion ; quelques-uns à l'usage des lotions chaudes momentanées , qu'on désigne sous le nom de *bouillon* , parce que les eaux sortent en bouillonnant du fond de bassins étroits et bien pavés. Une voûte , en forme de calotte hémisphérique , avec une ouverture circulaire au centre , sert d'issue aux vapeurs. Cette espèce de cheminée s'ouvre et se ferme à volonté.

Les eaux d'Aix sont renommées pour un grand nombre de maladies ; elles attirent tous les ans une foule d'étrangers , depuis la fin de juin jusqu'à la fin d'août. Les environs de la ville présentent des sites variés et romantiques.

Annecy n'est éloigné de cette ville que de cinq à six lieues. On y compte à-peu-près cinq mille âmes : elle passe pour ancienne , et est fort mal bâtie. De grossières et sombres arcades en rétrécissent la plupart des rues ; mais sa situation , à l'extrémité d'un beau lac , dans un vaste bassin couronné de montagnes , est délicieuse. Annecy ne contient aucun édifice public digne d'attention , excepté l'an-

éienne cathédrale , dont le chœur est enrichi d'ornemens de très-bon goût , et le palais épiscopal , monument récent , d'une architecture noble et modeste. Les établissemens particuliers justifient la réputation d'industrie et d'activité dont jouissent ses habitans. :

Entre Annecy et Chambéry , on a construit un beau pont de pierre , dans la direction même du chemin , et où coule un torrent à soixante pieds de profondeur , creusé par le Fier et le Chéran. Cette précaution était nécessaire pour prévenir les accidens que pouvait causer l'imprudence des conducteurs de voiture. En 1787 , un postillon , qui guidait une chaise de poste , dans laquelle étaient deux jeunes gens , ayant trop vivement poussé ses chevaux , ne put les retenir , ni les faire tourner au bas de la descente : emportés par leur fougue , ils renversèrent la barrière qui servait de garde-fou , et se précipitèrent dans le lit desséché du torrent , entraînant après eux la chaise de poste et les deux jeunes gens , qui n'avaient pas eu le temps d'en sortir. La chute fut perpendiculaire , et de plus de cinquante pieds : les deux chevaux restèrent morts sur la place , et la chaise brisée en mille pièces ; mais , par le plus heureux hasard , la

chaise tomba sur son impériale , qui était chargée d'une vache : cette vache amortit le coup , et les deux jeunes gens , qui se tenaient embrassés , dans l'attente de la mort , en furent quittes pour de fortes contusions. Le postillon s'était élancé à terre , au moment qui précéda la chute ; de sorte que ce terrible accident ne coûta la vie qu'aux deux chevaux.

VI. *Description géographique et historique de Nice et du Piémont.*

DES auteurs prétendent que le nom de cet état lui vient de sa position , comme qui dirait : *au pied du mont*. Quoi qu'il en soit de cette origine , c'est un pays très-fertile , avec titre de principauté , borné au nord par le Vallais ; à l'est , par le Milanais et le Mont-Ferrat ; au sud , par le comté de Nice et l'Etat de Gênes ; à l'ouest , par le Dauphiné et la Savoie. On cultive dans ses campagnes beaucoup de vignes et de mûriers ; il n'y fait cependant pas aussi chaud que dans le reste de l'Italie.

Avant de pénétrer dans la principauté de Piémont , nous allons nous occuper de la ville de Nice et des particularités qu'elle renferme.

Nice est frontière de la Savoie au **midi** de

la France, à l'embouchure du Var, à trente-trois lieues de Turin et de Gènes. Quand on passé le fleuve, on parcourt les deux petites lieues qui forment la distance, ou plutôt la promenade du pont du Var, à Nice, par un beau chemin en toute saison, entre la mer qui le baigne à droite, et un coteau qui le domine à gauche. Ce coteau est couvert d'une forêt d'oliviers, et entrecoupé d'une grande quantité de vignes, de maisons de campagne, de jardins et de bosquets d'orangers. Le climat de Nice est délicieux; une triple enceinte de montagnes y oppose aux vents du nord un rempart invincible, et n'y laisse pénétrer que ceux du midi. Tous les matins et tous les soirs, une légère brise rafraîchit l'atmosphère. Aussi Nice, en temps de paix, est-elle peuplée d'une multitude d'étrangers valétudinaires, dont la constitution délicate a besoin de l'influence d'une douce température. Le Russe, le Suédois, l'Anglais, atteints du *spleen*, quittent en foule leur patrie, et viennent dans cette heureuse terre échanger leur or contre la santé. Les Romains la regardaient déjà comme un lieu de délices. La population y est évaluée, dans l'état ordinaire, à dix-huit mille individus; mais, dans le printemps, elle est aug-

mentée d'un quart. Ce surcroît de population, observe M. Veyssé, la quantité et la beauté des équipages, le luxe des toilettes, étalé par les dames étrangères et imité par celles de la ville, tout cet éclat lui donne alors un air de vie, de grandeur et d'activité, qui ne contribue pas peu à l'embellir.

On arrive à Nice par le beau faubourg de la Croix-de-Marbre; ainsi nommé, à l'occasion d'une croix élevée à la place où eut lieu l'entrevue de Charles-Quint, de François I^{er} et du pape Paul III. D'autres l'appellent faubourg des *Anglais*, à cause du grand nombre d'étrangers de cette nation, dont il est rempli en temps de paix. Ce faubourg, composé de maisons peintes avec élégance, et embelli de jardins, où abondent les orangers et les citronniers, plantés en pleine terre, offre un aspect enchanteur. En voyant ces peintures et ces jardins, en respirant ces parfums et cet air pur, le voyageur, qui entre dans l'Italie par cette porte, se persuade que tel est partout ce beau pays. C'est une erreur que l'on conserve jusqu'à Gènes : mais on ne la porte pas plus loin, quant aux fresques sur la façade des maisons; car les villes de Nice et de Gènes sont les seules que l'on voit peintes de la sorte.

La ville de Nice , bâtie en partie sur le rivage , en partie adossée à un énorme rocher , se partage en ville vieille et en ville neuve. La première est obscure et montueuse : dans la seconde , on voit de belles rues , des maisons d'une architecture élégante ; de grandes places , comme celles de Victor , de Saint-Dominique ; une terrasse spaciense qui règne sur le bord de la mer , et au-dessous un cours planté de deux rangées d'arbres. On a érigé au milieu de cette promenade une mauvaise statue à la fameuse Catherine Ségurane , héroïne de Nice. Pour se former une idée combien cette statue est peu de chose , il faut l'avoir vue. Ce monument , consacré par la reconnaissance à une femme valeureuse , qui , en 1543 , sauva sa patrie de la fureur de Barberousse , d'une femme qui repoussa les Turcs , et leur enleva un drapeau de sa propre main , est une méchante moulure en plâtre , déjà dégradée , quoique toute récente. Une eau croupissante , dont l'odeur fétide repousse le spectateur , environne le piédestal. C'est insulter aux morts illustres que de leur ériger des trophées aussi indignes de leur gloire. (*Voyage en Savoie.*) De cette terrasse , battue par les vagues , on distingue les montagnes de la Corse , à quarante

lienes de distance. Les remparts de la ville forment une autre promenade, qui n'est pas sans intérêt, tant par elle-même que par la vue dont on y jouit.

Le port est défendu par un môle, élevé à grands frais peu d'années avant la révolution qui occasiona l'envahissement des Français. Le roi de Sardaigne ne s'attendait guère sans doute à travailler pour les ambitieux de cette nation, cachés sous le masque républicain. Ce môle, continuellement frappé par les vagues, se détruit tous les jours, malgré sa solidité.

Du milieu de la ville s'élève dans les airs un roc à pic, dont l'effet pittoresque excite la curiosité des étrangers. Ceux qui veulent la satisfaire sont faiblement dédommagés de leur fatigue, en arrivant au sommet, où ils ne trouvent qu'une très-petite plate-forme et quelques fondations de l'ancien château, pris par Catinat, et détruit par Berwick, en 1706. On montre de là une maison de campagne, où le premier avait établi la batterie qui foudroya la ville et le château.

Aucune église ne se distingue par son architecture : la Santa-Reparata, qui tient le premier rang, n'est qu'un édifice médiocre. La profusion des sculptures, le faux brillant

des dorures y fatiguent les yeux , et blessent le goût.

Une salle de spectacle, presque toujours occupée par des comédiens ambulans; deux établissemens de bains; de superbes auberges, aussi bonnes qu'elles ont de l'apparence; d'assez beaux cafés, une bibliothèque publique, avec de belles promenades, voilà les diverses ressources que cette ville offre aux étrangers, qui n'y trouvent d'autres inconvéniens que la cherté des vivres. L'opulence y est rare, et la misère commune.

Les principales productions du terroir de Nice sont les olives, le vin, les oranges et la soie. Cette branche d'exportation est encore augmentée par le commerce et la fabrication de l'huile, des pâtes d'Italie, des savons, etc.

Le caractère des habitans a déjà quelque chose de la vivacité et de la politesse cérémonieuse des Italiens. Leur habillement ne présente rien d'extraordinaire, si ce n'est la manière dont les femmes du peuple enferment leurs cheveux dans un réseau de soie noire, rouge ou bleue, qui se noue sur la tête, et tombe sur le cou, en forme de petit sac.

Les Liguriens, *Vediantii*, espèce de sauvages, vivant de la chasse et de la pêche,

ignorant l'agriculture , les arts et les lois , habitaient jadis le territoire de Nice. Le hasard y conduisit les destins errans d'une colonie de Marseillais , qui , sans autre droit que celui du plus fort , leur disputèrent un légitime héritage ; ils les en dépouillèrent à la suite d'une vigoureuse résistance , et y fondèrent , 548 ans avant Jésus-Christ , une ville , à laquelle ils donnèrent le nom grec de *Nikn* , en témoignage de leur victoire. Telle est l'origine de Nice , devenue , dans la suite , capitale du comté qui porte son nom ; elle appartenait aux comtes de Provence , et finit par se donner au duc de Savoie , Amédée VII , en 1388. Cette donation lui fut fatale , en ce qu'elle lui attira souvent les armes des Français. François I^{er} l'assiégea par terre , en 1543 , tandis que les Turcs , ses alliés , la pressaient du côté de la mer. Barberousse , n'ayant pu prendre la citadelle , saccagea la ville. Le maréchal de Catinat la prit , en 1691 ; elle fut rendue au duc de Savoie , en 1696. Le duc de Berwick la prit , en 1706 ; elle fut rendue par le traité d'Utrecht. Les Français la reprirent , en 1744. Tant de désastres , occasionnés successivement par la guerre , sont cause qu'elle n'est plus si considérable qu'autrefois.

Suze est une petite ville fortifiée, à dix ou onze lieues de Turin, par la plaine de Lombardie, où l'on entre en descendant du Mont-Cénis. Suze est située dans une gorge, dont elle défend l'entrée : ce défilé est nommé *le Pas-de-Suze* ; il est en effet le dernier pas qu'on ait à faire pour entrer dans le Piémont : il est gardé par *la Brunette*, citadelle environnée de huit bastions ; l'une des plus fortes qu'il y ait par sa situation, et par le grand nombre de mines et autres ouvrages taillés dans la montagne même. On la garde avec grand soin, et la consigne des sentinelles est de ne pas laisser même promener les voyageurs ou les curieux autour de cette forteresse. C'est par le Pas-de-Suze qu'on croit qu'un des héros nommés Hercule entra dans les Gaules, 1300 avant Jésus-Christ ; Annibal en Italie, 219 ans avant Jésus-Christ, et l'empereur Auguste, 17 avant Jésus-Christ, lorsqu'il vint en Dauphiné par le Mont-Genèvre.

La ville de Suze fut fondée par ce premier empereur des Romains, lorsqu'il fit faire une route pour entrer dans les Gaules par le Dauphiné et le Mont-Genèvre, qui est vers Briançon, dix lieues au midi du Mont-Cé-

nis. Cette ville fut ruinée sous l'empereur Constantin , rétablie ensuite par les marquis de Suze , qui en devinrent maîtres, l'an 1091, et en firent la capitale du Piémont ; elle fut ruinée encore par l'empereur Frédéric Barberousse , avec beaucoup d'autres villes qui lui avaient été contraires. Ce prince avait failli être assassiné à Suze , par la trahison des habitans , et n'avait échappé à la mort que par stratagème , en se déguisant et faisant mettre dans son lit un esclave , qu'on n'osa tuer , pour ne pas décéler inutilement le projet formé contre l'empereur : ce fut l'an 1166. Outré de cette perfidie , il revint bientôt en force dans l'Italie , et ruina la ville de Suze de fond en comble.

En allant de Suze à Turin , à trois lieues de cette première ville , on montre sur un rocher le portrait de Roland , héros français , si célèbre en Italie par les beaux vers de l'Arioste , et l'on y fait voir une pierre énorme qu'il fendit d'un coup de sabre , suivant la tradition ridicule du pays. A cinq lieues de Suze , on trouve le village de Saint-Ambroise , au pied d'une haute montagne , sur laquelle est l'abbaye de Saint-Michel , la plus ancienne et la plus riche du Piémont : c'était autrefois

l'asile d'une multitude de saints religieux, qui s'éloignaient du commerce des hommes, en se retirant sur le haut des montagnes ; mais elle est abandonnée aujourd'hui : à peine un simple desservant daigne-t-il y résider. Tel est le sort des grandeurs et des richesses de ce monde.

En entrant en Italie, dit M. de Lalande, on commence à voir les couvens se multiplier prodigieusement : on en compte trois cent quatre-vingts-dix dans les seuls états du roi de Sardaigne, et leurs revenus sont estimés deux millions deux cents mille livres tournois.

La ville de Suze est située au bord de la Doria, entre des monts et des collines très-agréables : on y voit de beaux restes d'antiquités. On l'appelle *la Clef de l'Italie* et *la Porte de la Guerre*, à cause de sa situation sur les frontières de la France. Assiégée plusieurs fois, les Français la prirent, en 1690, et la rendirent, en 1696 : ils la reprirent, en 1704 ; mais elle retourna au duc de Savoie, en 1707.

Rivoli, à deux lieues de Turin, est un village très-agréable et bien bâti ; à l'extrémité duquel est un château ou maison de plaisance des ducs de Savoie, bâti en briques, à trois

étages. Le duc Charles Emmanuel I^{er}, qui y était né, le 12 janvier 1562, fit rebâtir et embellir ce château. Le roi Victor-Amédée y est mort prisonnier, détenu par son propre fils, en 1732, deux ans après avoir abdiqué la couronne en faveur de ce même fils, ainsi que nous le dirons plus en détail dans notre précis historique.

Le chemin de Rivoli, à Turin, est une large et belle avenue, bordée d'arbres très-hauts, et qui donnent un ombrage extrêmement agréable; le chemin passe devant des campagnes les plus riantes et les mieux cultivées. La Chartreuse de Colegno, qu'on aperçoit sur cette route, est remarquable par une belle façade en marbre, que le roi fit construire, à l'occasion de son mariage, en 1732.

Turin, capitale du Piémont, et séjour du roi de Sardaigne, a environ une lieue de tour : le Pô ne la traverse point, mais n'en passe qu'à une très-petite distance. Elle est entourée de quinze bastions, très-réguliers et très-forts, qui la mettent en état de soutenir un siège. Il y a quatre belles portes à Turin, qui regardent les quatre parties du monde; trois d'entre elles sont décorées de façades en marbre avec des colonnes; des

ornemens , des inscriptions. Les dix places publiques de Turin , et toutes les rues de la ville sont d'une régularité et d'un alignement qui fait , en ce genre , le plus beau spectacle qu'on puisse voir ; trente-deux rues , qui se croisent à angles droits , partagent la ville en cent quarante-cinq petites îles ou carrés , et qui portent ordinairement le nom d'un saint : on ne désigne guère les adresses par les noms des rues , mais par celui de ce saint. C'est Victor Amédée II qui a le plus contribué à cette grande régularité , qui fait de Turin la plus belle ville d'Italie. La superbe rue du Mont-Cénis , ou de la Doire , a plus de cent toises de longueur ; elle est parfaitement alignée , et bordée de trottoirs et de façades uniformes , variées par les balcons de différentes grandeurs , ainsi que par le mouvement et la diversité des boutiques qui se succèdent sans interruption. Elle a en perspective la belle façade du palais d'Aoste , situé au milieu de la place du château , qui est la plus grande de Turin , et l'une des plus vastes de l'Europe : elle passe aussi pour en être la plus belle , malgré la lourdeur des arcades de ses galeries qui l'entourent. Le château royal interrompt un côté de ces arcades ; il déploie autour d'une

vaste cour ses trois ailes , mais qui manquent de noblesse , et n'annoncent nullement le palais d'un souverain. L'escalier par lequel on monte au premier étage est orné d'une statue équestre , enchâssée dans une niche au bas de la première rampe , et représente le roi Victor Amédée. Le cheval , ainsi que les deux esclaves qui le soutiennent , sont en marbre gris-blanc , et le héros qui le monte est en bronze. Ce groupe est le seul monument de ce genre que possède Turin , et n'est point un chef-d'œuvre.

Tout l'élégance de l'ordre corinthien éclate dans la façade du palais d'Aoste , édifice de grandeur moyenne. Il s'élève au centre de la place , et il faut avouer que sa position bizarre , au milieu d'une place dont il masque l'étendue , est un défaut bien extraordinaire.

Le palais de Carignan , après celui d'Aoste , le plus remarquable de Turin , est une mauvaise construction en vilaines briques noires , qu'on avait eu le projet de revêtir de marbre : l'architecture en est bizarre , et les ornemens ridicules , sans goût et sans grâce (1).

(1) Vis-à-vis de ce palais est une salle de spectacle , précédée d'un grand vestibule soutenu par des colonnes ; on y représente

La citadelle de Turin est un ouvrage immense, qui fait la principale force de cette ville; elle fut commencée, en 1564, par le duc Emmanuel-Philibert; elle passe pour avoir été la première qui ait été faite en Europe, ayant été finie deux ans avant celle d'Anvers. Il y a dans cette citadelle un grand puits, où les chevaux pouvaient autrefois monter et descendre sans se rencontrer, au moyen d'un double escalier, dont les deux rampes circulaient l'une sur l'autre.

On remarque, sous la grande porte de l'Arsenal, quatre immenses coulevrines : on remarque encore, dans l'une des salles, un fusil qui tire vingt coups de suite sans être rechargé; mais les instrumens meurtriers de la guerre n'ont déjà que trop de perfection !

On compte à Turin au moins cent dix églises ou chapelles, dont la plus grande partie est enrichie de marbre; elles ont, en gé-

des opéras bouffons, des comédies italiennes, et quelquefois des pièces françaises, que de mauvais comédiens viennent y jouer pendant quelques mois.

Le bâtiment consacré à l'Université n'est pas loin de là, et, outre les salles nécessaires à ses exercices, il contient une vaste bibliothèque publique. Vingt-quatre professeurs sont attachés à l'Université.

néral , plus d'élégance que de beauté ; à l'exception toutefois de celle de Saint-Philippe , qui offre une vaste nef et un superbe portique moderne , toutes les autres sont petites ; mais on peut dire que ce sont de jolies miniatures. Celle de Saint-Laurent et la chapelle du Saint-Suaire se font remarquer, l'une et l'autre , par leurs dômes , composés de nombreux arcs et segmens , entrelacés les uns dans les autres , de manière à faire admirer la solidité de la construction , sans cependant la faire mettre en doute. Cette forme particulière n'a son modèle nulle part , et n'a trouvé ses règles ailleurs que dans l'imagination de l'architecte (Guarini , théatin).

La coupole du dôme du Saint-Suaire ne peut manquer de réunir tous les suffrages ; elle est revêtue en entier d'un marbre noir , dont la demi-teinte convient admirablement au demi-jour qu'on y a ménagé , et pour lequel elle semble avoir été choisie. Cette coupole , formée d'une quantité d'exagones , posés les uns sur les autres , et allant toujours en diminuant jusqu'au sommet , se termine par une étoile de marbre , qui semble être portée en l'air , et n'est soutenue que par ses rayons. Les yeux , en pénétrant sous cette voûte , se

baissent involontairement : on se sent saisi d'un respect subit et religieux. La chapelle s'élève derrière la coupole , qui s'élève elle-même derrière la cathédrale , dont elle paraît faire partie. Les larges degrés par lesquels on monte dans ce sanctuaire , le majestueux autel qui en occupe le centre , les tribunes , non moins majestueuses , qui s'élèvent des deux côtés , la sombre teinte du marbre qui compose tout cet ensemble , la sainte obscurité qui l'enveloppe , enfin , jusqu'à la grille qui en interdit l'entrée aux profanes , tout contribue à commander le recueillement aux fidèles.

Le saint-suaire , auquel cette église a été consacrée , y est toujours conservé religieusement dans une châsse carrée , environnée de glaces : au-dedans est une châsse d'argent , ciselée , enrichie d'or et de diamans. La grande châsse est surmontée d'un groupe d'anges qui portent une croix de cristal , environnée de rayons dorés. Aux quatre angles de l'autel sont suspendues quatre grosses lampes d'argent , dont chacune en renferme neuf plus petites ; les quatre ensemble pèsent dix-huit cent soixante-douze marcs , et celle qui est suspendue devant l'autel en pèse seule huit cent quarante-deux : on voit encore dans les entre-

colonnes plusieurs autres lampes d'argent , toujours allumées ; tout cela forme le coup d'œil le plus imposant et le plus convenable à la destination lugubre de la chapelle. C'est du haut du palais du roi qu'on montre au peuple le saint-suaire , aux jours destinés à cette cérémonie. Afin d'augmenter le respect et la dévotion pour cette sainte relique , les ducs de Savoie ont ordonné que son culte serait célébré comme une fête solennelle , et que ceux qui viendraient l'honorer, lorsqu'on l'exposerait à la vénération publique , jouiraient pendant le séjour et le voyage , pourvu que l'un et l'autre n'excèdent pas le nombre de quinze jours , du privilège de ne pouvoir être inquiétés pour quelque cause que ce puisse être , sous peine de punition contre ceux qui contreviendraient à cet édit. Il fut montré au pape Pie VII , lors de son passage à Turin. C'est une grande pièce de toile rousse , assez fine et très-claire : on l'étendit respectueusement sur une table qu'entouraient les cardinaux. Le souverain pontife était au bout ; il s'inclina avec vénération , puis baisa la sainte toile : ses cardinaux et tous les prêtres de sa suite l'imitèrent. Le saint-suaire de Besançon , avant d'avoir été brûlé par les ennemis

de la religion , qui se disaient les amis du peuple , disputait à celui de Turin l'identité que celui de Turin lui disputait à son tour . On en vénère aussi un à Rome , dans l'église de Saint-Pierre. On a eu raison d'observer , pour rendre également respectables ces deux reliques , que le corps sacré du Sauveur avait été enveloppé dans plusieurs suaires.

Dans l'église de Saint-Jean-Baptiste , premier protecteur de la ville , et fondée , l'an 602 , par Agilulf , roi des Lombards , on voit une vieille colonne fort courte , avec un anneau de fer : on dit qu'anciennement l'on y mettait au carcan ceux qui n'avaient pas fait leurs Pâques. Le trésor contient beaucoup d'argenterie : on y voit une grande quantité de vases sacrés , plus de quarante chandeliers d'argent , plusieurs grandes statues ; un devant de tabernacle d'argent , estimé plus de 7,000 liv. tournois , sur lequel on a représenté le fameux miracle du Saint-Sacrement , que l'on rapporte à l'année 1453 , où une hostie sortit du ciboire , qu'un voleur emportait , et s'éleva en l'air jusqu'à ce que l'évêque vînt la recevoir. On remarque encore dans ce trésor un bel ostensor de vermeil , surmonté d'une couronne royale , enrichie de diamans ; la grande croix

d'argent du chapitre , qui pèse quatre-vingts-dix marcs, etc. , etc.

La Misericordia est une confrérie de pénitens, dont l'objet est d'assister les patients à la mort, et de visiter les prisonniers. La principale cérémonie, *la Gran Funzione* de cette confrérie est une fameuse procession, qui se fait le vendredi-saint. Les gardes du roi précèdent la marche, avec leurs tambours et leurs fifres; on y voit la statue du bienheureux Amédée, duc de Savoie; et les enfans de l'hôpital de la Charité, chacun ayant un cierge à la main. Une longue file de musiciens précède la grande machine, où l'on voit un ange qui tient la tête de saint Jean-Baptiste; après laquelle viennent tous les pénitens, la torche à la main: douze étendards sont portés par des gentilshommes, en habit noir, tenant l'épée la pointe en bas et en arrière, en signe de deuil; tous les instrumens de la Passion de Jésus-Christ sont portés ensuite sur des paniers en argent, couverts de gaze noire; les prêtres qui les portent sont environnés de pénitens, avec des torches; l'image du saint-suaire, portée par trois prêtres, est suivie d'une autre bande de musiciens. On voit venir ensuite le grand baldaquin, sous lequel

est représenté Jésus-Christ, mort, couvert d'une gaze blanche, environné de grosses torches, qui sont portées par des Religieux. Un troisième corps de musique précède une autre grande figure de Notre-Dame-de-Pitié, encore suivie de pénitens, qui terminent la marche, avec une foule de peuple. Ce spectacle avance dans les rues d'un pas si mesuré et d'une marche si majestueuse, qu'il dure près de quatre heures.

Le grand protecteur du royaume est saint Maurice, dont la fête se célèbre le 22 septembre. Ce héros chrétien était le chef de la légion de Thèbes, en Egypte; il était à l'armée de l'empereur Maximien, qui fit massacrer cette légion tout entière, composée de six mille six cent soixante soldats, parce qu'elle refusa de sacrifier aux faux dieux, comme le reste de l'armée : ce fut l'an 286, à Saint-Maurice, en Vallais, qui est à cinq lieues de l'endroit où le Rhône entre dans le lac de Genève. Les ducs de Savoie ont porté long-temps l'anneau de ce héros chrétien, et on le conserve, ainsi que son épée, dans le trésor de la chapelle du Saint-Suaire. C'est en son honneur que le duc Amédée, ou Amé, établit, en 1434, l'ordre de Saint-Maurice,

dont les chevaliers portent une croix tréflée, avec un cordon vert. Cet ordre sert de récompense militaire, comme celui de Saint-Louis, en France, pour honorer le mérite des officiers les plus distingués.

L'ordre principal, *Supremo Ordino*, dont le roi et les princes portent le cordon bleu, c'est l'Annonciade, qui était autrefois celui du Collier, ou des Lacs d'amour, établi par le comte Verd, Amédée VI, l'un des plus grands princes de son siècle. Nous en ferons une mention particulière dans notre Précis historique.

Le grand théâtre de Turin, décoré seulement à l'intérieur, offre une des plus belles salles de l'Europe : on ne lui compare que celles de Milan et de Naples, et on ne peut lui en comparer aucune en France. La coupe en est aussi heureuse, que l'enceinte en est vaste. La toile est un véritable tableau; il représente le triomphe de Bacchus, peinture qui n'a guère de rapport avec l'inspiration des Muses. Ce magnifique théâtre fut construit en 1740 : on y représente ordinairement des grands opéras de la cour, et il tient au palais du roi, qui peut y venir de plain-pied. La loge de ce prince, qui occupe l'ex-

trémité de la salle , au second , est fermée dans le fond par des portes de glace , qui répètent le spectacle pour ceux qui jouent , et tournent le dos à la scène. Ces mêmes portes peuvent s'ouvrir , et rendre la loge beaucoup plus vaste qu'elle ne l'est ordinairement , dans le cas où cela serait nécessaire. Cette situation de la loge du roi est favorable pour le coup d'œil ; mais elle ne l'est guère pour bien entendre la musique , surtout dans un pays où , comme en Italie , la présence même du roi ne peut empêcher que l'on ne fasse beaucoup de bruit : la longueur des récitatifs , auxquels personne ne s'intéresse , est la cause de ce désordre.

L'orchestre est placé , à Turin , sur un endroit où il y a une concavité ou voûte renversée , semblable à celle d'une timbale , qui augmente le retentissement et l'éclat , comme la caisse d'un tambour ou d'une viole contribue à en former le son : cela fait qu'on n'a pas besoin d'un orchestre aussi nombreux que le nôtre , et aussi difficile à conduire avec précision.

Le théâtre est profond de cent cinq pieds , sans compter une cour de vingt-quatre pieds qui est derrière , et sur laquelle on peut jeter

un pont-levis au besoin , et il y a sur le côté une rampe douce , par laquelle on peut faire monter des chevaux et des carrosses jusque sur le théâtre.

On y représente presque toutes les années un grand opéra pendant le carnaval , et les meilleurs acteurs d'Italie y sont appelés ; ils gagnent jusqu'à 10,000 fr. dans moins de six semaines.

La magnificence de Turin ne consiste pas seulement dans ses édifices , mais dans la largeur , la longueur , l'alignement et la propreté de ses rues ; elles sont toutes arrosées par des ruisseaux d'une eau limpide et courante , qui en facilitent le nettoïement. On traverse ces ruisseaux , trop larges pour une seule enjambée , tantôt sur de petits ponts , formés d'une large dalle , que supportent deux pierres ressortant du pavé en forme de piles , tantôt sur ces piles mêmes , dont la hauteur n'excède que de quelques pouces le niveau de l'eau.

L'un des deux châteaux d'eau , près de la porte de Suze , à l'occident de la ville , sert d'une façon particulière pour enlever la neige , en hiver : on retient d'abord les eaux en forme de lac , qu'on grossit , en y jetant de la neige ; quand il est assez considérable , on le lâche

par toute la ville. Chacun a soin de pousser la neige dans le ruisseau ; elle forme un torrent , dont la fonte va toujours en augmentant , et qui va se jeter dans le Pô. En deux heures de temps la ville est entièrement nettoyée.

La population de cette capitale n'a jamais surpassé quatre-vingt-dix mille âmes. Le jardin du château est la plus belle , comme la plus fréquentée des promenades de Turin : les statues dont il est garni sont médiocres. Le bassin du milieu est embelli par un groupe de figures colossales , représentant la cour d'Amphitrite ; une large et magnifique allée en berceau règne le long d'un des grands côtés du jardin ; c'est le rendez-vous du beau monde , entre midi et une heure. La terrasse du côté opposé , d'où l'on découvre , avec une vaste étendue de plaine , une partie considérable de la chaîne des Alpes , est entièrement abandonnée aux amateurs de promenades solitaires et de beaux points de vue.

Le climat de Turin est tempéré , mais très-pluvieux , sans être cependant malsain. Le voisinage des Alpes lui procure en même temps de grands froids et de fortes chaleurs ; les grands froids , par la proximité des neiges qui refroidissent l'atmosphère ; les fortes cha-

leurs, par la réverbération des rayons solaires, que lui renvoient les flancs décharnés et les immenses rochers de ces montagnes, dont la hauteur prodigieuse arrête, en outre, le souffle rafraîchissant des vents du nord.

La justice suprême est administrée, à Turin, par un sénat royal, qui fut établi dès l'an 1459; il est composé de trois présidens et de vingt-un sénateurs, qui forment trois chambres, dont deux sont pour le civil, et une pour le criminel. Il n'y a point de maréchaussée en Piémont, non plus qu'en Angleterre, pour la sûreté des voyageurs; les communautés sont responsables des vols qui se commettent dans leur canton, et sont obligées de faire des rondes chaque jour pour la sûreté des chemins.

Tous ceux qui manient les finances du roi sont sujets, en Piémont, à une loi qui est bien propre à réprimer la cupidité des partisans. Suivant cette loi, tout fermier du domaine ou des revenus de la couronne, quoique adjudicataire à l'enchère, peut être dépossédé dans le cours même de son bail, s'il se présente quelqu'un qui offre un sixième de plus. On peut juger par là du soin avec lequel toutes les parties des finances sont traitées.

Les revenus du roi sont estimés de 20 à 25,000,000.

Les émolumens attachés aux charges, aux premières dignités, sont peu considérables. Les secrétaires-d'état n'ont chacun que 13,000 l. d'appointement; le premier président du sénat a 5,000 liv.; et le sénat de Savoie et de Piémont, ainsi que celui de Nice, ne coûtent à l'état que 51,000 liv.; la cour des comptes perçoit 100,000 fr.

Les fondations en faveur des pauvres sont beaucoup plus riches. L'apothicairerie publique, placée près de l'Hôtel-de-Ville, est un des établissemens, dit M. de Lalande, qui méritent d'être proposés aux nations qui ne le connaissent pas : elle a été fondée en 1600; on y donne gratuitement aux pauvres les médicamens dont ils ont besoin : dix médecins et neuf chirurgiens sont payés pour les visiter et les panser gratuitement.

Le Mont-de-Piété fut établi, à Turin, en 1580, pour le soulagement du peuple, qui, dans des temps de détresse, était obligé d'emprunter sur gage chez des juifs, et de payer quelquefois trente-six pour cent d'intérêt. On y prête pour le terme d'une année sans aucun intérêt, moyennant un gage qui fasse la

sûreté de la banque. Il en est de même à Chambéry.

Vivant sous un bon prince, les Piémontais ne peuvent manquer d'être heureux. Les habitans de Turin ont une partie de la gaîté française, et ils sont plus enjoués que ceux du reste de l'Italie.

Il y a des personnes, dans ce pays, qui ont la singulière habitude de faire porter à leurs épouses un autre nom que le leur : la femme de M. le marquis A., par exemple, est madame la comtesse B. Ce double nom ne peut qu'induire en erreur des étrangers.

Il n'y a point autant de luxe à Turin, ni de dépravation de mœurs que dans les autres grandes villes. D'ailleurs la noblesse n'est point riche, et il n'y a pas de fortune à faire dans les finances : ainsi l'on ne peut guère y rencontrer cette extrême inégalité qui entraîne d'extrêmes désordres.

Les Piémontais sont laborieux et industrieux ; ils ont beaucoup d'attachement pour leur religion et pour leur souverain. Ils sont grands et robustes ; ils n'ont rien d'affecté dans leur habillement, et les dames ordinairement ne mettent point de rouge. Les hommes, les artisans même, sont dans

l'usage de porter l'épée les jours de grande fête.

Le roi ne permet pas des assemblées de jeu trop nombreuses et trop périlleuses pour les fortunes ; cependant il ne peut empêcher les jeux de hasard avec tant de soin et de rigueur qu'on n'y fasse encore souvent des pertes considérables ; milord Marlborough , en 1760 , perdit huit mille louis au pharaon dans l'espace de huit mois qu'il passa à Turin.

La langue française et l'italienne sont presque aussi connues l'une que l'autre à la cour de Turin et dans la bonne compagnie. Parmi le peuple , on n'entend presque ni l'une ni l'autre : le piémontais est un dialecte de l'italien , mais tout-à-fait abâtardi , et dont on se moque à Turin même.

Au dehors de Turin , et à quelques lieues de cette capitale , les étrangers vont voir quelques maisons royales dignes de leur curiosité , et une superbe chapelle qui excite leur admiration. La Vigna de la Reine est une petite maison de plaisance , bâtie dans la plus belle situation qu'il soit possible d'imaginer. Elle domine sur la ville , sur la plaine , jusqu'à Rivoli , et sur le cours du Pô pendant plus de trois lieues. Le nom qu'elle porte

lui fut donné par la dernière reine de la maison de Lorraine, qui en faisait ses délices. Elle est petite, mais ornée avec infiniment de goût. Les jardins qui occupent les derrières sont en terrasses, et couronnés par un bosquet.

La Vénèrie est la principale maison de plaisance du roi de Sardaigne. Les bâtimens qui la précèdent forment un gros bourg, à l'extrémité duquel est une place ovale, environnée de portiques et ornée de chaque côté d'une colonne de marbre. De là on arrive au château, dont on vante certaines parties de détail, spécialement un superbe salon, et la grande galerie, plus élevée et plus longue que celle de Versailles. On compte de la Vénèrie à Turin près de trois lieues, qui se font par un chemin bordé de mûriers blancs.

Sur une montagne très-élevée, à deux lieues de cette ville, est une église superbe, dédiée à la Vierge, et qui a dû coûter des sommes immenses, non-seulement pour sa richesse, mais encore par la difficulté de porter des matériaux dans les nues. Cet édifice, nommé *Superga*, est l'exécution d'un vœu de Victor-Amédée II, lorsqu'en 1706 les Français faisaient le siège de Turin. C.

prince , à l'imitation de Philippe II , à qui la peur inspira le vœu de bâtir l'Escorial , lors de la bataille de Saint-Quentin , s'obligea pareillement , si les ennemis levaient le siège , de construire un temple magnifique dans le même lieu où il tenait conseil avec le prince Eugène , sur les moyens de délivrer sa capitale. Le succès répondit à ses vœux et passa ses espérances ; et , en élevant ce monument , Victor-Amédée se piqua d'égaliser la grandeur de ce même monarque espagnol qu'il avait imité dans sa détresse.

Le même prince ordonna que tous les ans , le 8 de septembre , les rois ses successeurs , et la famille royale , se rendraient à la Superga pour remercier Dieu de l'heureux événement que rappelle cette fondation. Il ordonna aussi que tous les ans , à pareil jour , et toujours pour marquer sa reconnaissance , les magistrats et les ecclésiastiques , tant séculiers que réguliers , se rendraient processionnellement de la cathédrale à la *Consolata* , et porteraient une statue d'argent de la Vierge , grande comme nature , dont il avait fait présent à cette église. On voit dans celle de la Superga un bas-relief de marbre , où la déroute des Français est fortement exprimée.

On jugeait, par ce qui restait de leurs travaux en 1750, que la peur des Piémontais était très-légitime. Par les batteries élevées, dont on remarquait encore quelques traces, on apercevait que nos soldats battaient la ville et la citadelle avec avantage. Ils avaient le Pô derrière eux, et étaient maîtres de son cours. Les lignes étaient bien fortifiées par les dehors; mais le prince Eugène fut assez heureux pour traverser la citadelle, et forcer le camp du côté le plus faible.

Un Piémontais, en faisant remarquer à un Français la beauté de l'édifice de la Superga, et les richesses qu'on y a prodiguées, lui disait avec emphase : « Il faut que la défaite des Français ait été terrible pour occasioner un si grand monument d'actions de grâces. — Non, répartit le Français, il faut que ce soit *la peur des assiégés*, car le vœu a dû précéder la défaite. »

L'église est desservie par douze chanoines, qui vivent en commun, et sont servis eux-mêmes par des domestiques à la livrée du roi; ils ont chacun leur appartement séparé, et une bibliothèque commune. L'archevêque de Turin est leur supérieur; et c'est dans leur

corps que le roi choisit presque tous les prélats de ses Etats.

L'origine de la ville de Turin , selon quelques savans , vient de Fetonte , frère d'Osiris , prince Egyptien , qui s'établit sur les côtes de Gênes , auxquelles son fils Ligur donna le nom de Ligurie , et qui , pénétrant dans les Alpes , s'arrêta au confluent du Pô et de la Dora , où il fonda Turin , 1529 ans avant J. C. Fetonte , en quittant l'Italie , y laissa son fils Eridan , qui donna son nom au grand fleuve que les Gaulois ont ensuite nommé le Pô. D'autres savans veulent que le nom de Turin vienne du taureau égyptien , symbole du dieu Apis.

Lorsque la puissance romaine commençait à s'étendre vers les Alpes , Rome se fortifia par l'alliance de Turin ; et Annibal , après avoir traversé les Gaules et les Alpes , 219 ans avant J. C. , au commencement de la seconde guerre punique , fut arrêté par la ville de Turin ; il s'en rendit maître au bout de trois jours ; là , il joignit à son armée beaucoup de Gaulois et d'Insubriens , habitans d'une ville dont les ruines subsistent encore , et en partit pour aller contre les Romains. Turin

se déclara contre Catilina, 64 ans avant J. C. Jules César en fit une place d'armes lorsqu'il alla dans les Gaules ; il accorda à ses habitans tous les droits de citoyens romains ; il y établit un préfet qui fut appelé *le Gardien des Alpes*, et il donna même son nom à cette ville, en voulant qu'elle fût appelée *Colonia Julia* ; mais Auguste voulut aussi avoir la gloire de donner le sien à Turin, et en effet elle fut appelée *Augusta-Taurinorum* dans tous les auteurs qui en ont parlé. Enfin, l'empereur Tibère acheva de soumettre d'une manière irrévocable cette partie des Alpes.

L'an 312, Constantin gagna une grande bataille près de Turin, contre Maxence ; elle le rendit maître de toutes les villes situées entre les Alpes et le Pô, et lui assura la possession de Turin.

Cette ville souffrit beaucoup des premières invasions des Goths en Italie ; elle fut pillée, saccagée, et presque détruite vers l'an 409. Attila, roi des Huns, qui venait de la Hongrie, et qui avait désolé les Gaules, ayant perdu une très-grande bataille près d'Orléans, passa en Italie en 452 ; il allait encore ravager Turin, lorsque les instances de saint Maxime, alors évêque de cette ville, parvinrent à la

sauver. Elle éprouva ensuite plusieurs changemens de domination et des guerres intestines qui la rendirent presque déserte ; elle se rétablit sous les rois Lombards, dont la puissance en Italie commença l'an 568.

Charlemagne détruisit la domination des Lombards l'an 774 ; en sorte que Turin entra sous sa domination , et continua d'être soumise à ses successeurs, et ensuite aux rois d'Italie. Bérold , fils de Hugue de Saxe , s'étant distingué par sa valeur, Rodolphe , roi de Bourgogne , lui donna la Savoie. Vers l'an 1091, les comtes de Savoie , qui avaient été vicaires de l'empire en Piémont , y devinrent indépendans : c'est ainsi que le sort de Turin fut fixé ; il n'a presque pas varié depuis que la maison de Savoie en est en possession, et depuis l'an 1280 ces princes y ont fait leur résidence après avoir abandonné Chambéry.

Turin a été assiégée et prise un grand nombre de fois dans ces derniers siècles. Elle fut prise en 1536 par François I^{er}, qui s'empara de tous les Etats du duc de Savoie. Ce fut alors que les quatre faubourgs furent détruits, et en même temps les restes d'un amphithéâtre qui datait du siècle d'Auguste ,

avec plusieurs autres restes de l'ancienne grandeur de Turin, qui se trouvaient hors de l'enceinte de ses fortifications. Cette ville fut encore prise par les Français en 1640. Mais le siège le plus mémorable qu'ait souffert la ville de Turin, est celui de 1706, qui donna lieu à la construction de la superbe église appelée *la Superga*.

La poste, dans les Etats de Piémont, coûtait anciennement beaucoup plus que dans le reste de l'Italie. Par une ordonnance de 1750, le prix des chevaux fut diminué, mais on fait payer une augmentation pour les bagages, lorsqu'ils excèdent un certain poids, ce qui devient encore assez cher. Au premier endroit où vous prenez les relais, on vous délivre une pancarte qui fixe ce que vous devez donner pendant la route, soit pour les chevaux, soit pour les bagages, et empêche que vous ne soyez trompé. Néanmoins il n'y a point d'être plus insolent ni plus fripon, qu'un postillon italien. L'homme le plus doux, le plus flegmatique, est cent fois révolté de la persécution, de l'arrogance et de la mauvaise foi de cette canaille; on ne sait à qui s'adresser pour en avoir justice; et il serait dangereux de se la faire soi-même.

Ces misérables , encouragés par l'impunité , savent aussi bien se servir du couteau que de leur fouet. Encore n'en est-on pas quitte pour avoir satisfait le postillon : à chaque poste , un valet d'écurie attache un trait à votre voiture , et demande pour boire. Un autre , sans que vous le désiriez , vient jeter de l'eau sur vos roues , et veut avoir son salaire. Il faut prendre le parti ou de ne rien donner , en les repoussant vigoureusement à la première approche , ou d'assouvir promptement leur cupidité ; alors , loin de vous délivrer de ces importuns , vous ne ferez que les multiplier ; et , si vous les laissez faire , ils entreront jusque dans votre chaise.

Vercell , une des principales villes du Piémont , à quatorze lieues de Turin , est dans une situation agréable , au bord de la Sessia , sur un terrain élevé. Elle contient une population de vingt mille âmes. On y voit d'assez beaux édifices. Le Pape Léon IX y a tenu un concile contre l'hérésie des sacramentaires , dont Bérenger , archidiacre d'Angers , était le chef. C'est en mémoire de ce concile que l'on y célèbre la Fête-Dieu avec une dévotion et une pompe particulières. Les treize paroisses s'arrangent de façon , que chacune d'elles ,

suivant son rang de prééminence , fait à son tour , sa procession un des dimanches qui suivent la fête ; procession générale , parce que les autres se réunissent toutes à celle dont c'est le tour.

A l'hôpital de cette ville , on montre le corps d'un pèlerin d'Anjou , nommé André Valla , qui mourut étique en 1685 , n'ayant que la peau collée sur les os. Son corps paraît tel qu'il était au moment de sa mort , sans aucune altération ni changement , et même avec les rougeurs qui colorent le visage de ces sortes de malades.

Saint Jérôme , dans ses lettres , parle d'un prodige arrivé dans cette ville , et que nous allons raconter d'après lui. Un mari accusa sa femme de mauvaise conduite devant le proconsul qui faisait sa tournée. Elle fut présentée à son tribunal avec un jeune homme qu'on prétendait être son complice. L'un et l'autre furent exposés à une torture si violente , que le jeune homme , ne pouvant y résister , aima mieux , quoique innocent , faire l'aveu qu'on exigeait , que de souffrir des tourmens si cruels. La femme , au contraire , persista à nier , et fit cette belle réponse , en forme de

prière à Jésus-Christ , et d'apostrophe à son prétendu complice ; réponse animée , qui mérite d'être transmise à tous les âges : « Seigneur Jésus , à qui rien n'est caché , vous qui connaissez le plus secret de mon cœur , je vous prends à témoin , que si je nie le crime dont on m'accuse , ce n'est point par la crainte de la mort , mais pour ne pas pécher contre la vérité. Et vous , malheureux jeune homme , pourquoi , par un injuste aveu , exposez-vous deux innocens à un supplice honteux ? Je souhaite de mourir ; mais jamais les tourmens les plus affreux ne m'arracheront le criminel aveu d'une faute dont je ne suis point coupable. » Cette fermeté ne servit qu'à irriter le juge , qui fit inutilement redoubler la torture. Enfin , les deux accusés furent condamnés à perdre la tête. Celle du jeune homme , continue saint Jérôme , fut emportée du premier coup ; mais deux bourreaux ayant frappé jusqu'à sept fois celle de la femme , ils ne purent lui faire la plus légère blessure. Miracle en faveur de l'innocence et de la vertu. On imagina un autre genre de mort ; mais une grâce expresse de l'empereur la tira des mains de ses ennemis , dont un



Miracle en faveur de la Vertu.



miracle opéré à la vue de tout le peuple de Verceil, n'avait pas été capable d'apaiser la fureur.

VII. *Description géographique et historique de Gênes, et des principales villes qui composaient autrefois son Etat. — Mœurs et coutumes.*

DEUX routes différentes conduisent de Turin à Gênes, qui en est éloignée de vingt-cinq lieues. Mais, sans nous assujétir à les suivre, nous ne nous arrêterons qu'aux lieux les plus remarquables.

Gênes et les villes qui formaient son Etat, sont maintenant réunies au royaume de Sardaigne, depuis le traité de paix fait entre les Souverains de l'Europe, lorsque les Bourbons remontèrent sur le trône de France.

On voit les collines couvertes de vignes en approchant d'Asti, ville de dix mille habitants, située auprès du Tanaro. Elle est entourée de grandes et mauvaises murailles, qui lui donnent une enceinte presque aussi étendue que celle de Turin. Cette ville, célèbre jadis par ses cent tours, n'en possède

plus qu'une trentaine , dont le nombre et la hauteur diminuent encore. Les tours étaient en Italie les marques distinctives de la noblesse. On y voit encore une quantité de ces maisons que les Italiens appellent avec emphase *degli palazzi* , et que nous nommons *hôtels* en France. On remarque dans le nombre celui du célèbre Alfieri , qui , formé à l'école des Corneille , est devenu lui-même le premier poète tragique de l'Italie.

Les vins rouges et blancs d'Asti sont réputés , à juste titre , les meilleurs du Piémont. La plaine du Tanaro est fertile en blé , et exclusivement consacrée à ce genre de culture.

Alexandrie n'est ni une belle ville , quoique percée de rues la plupart droites et assez larges , ni une grande ville , quoiqu'elle prétende l'être autant que Turin ; mais c'est , en revanche , une des plus fortes places de l'Europe. Alexandrie-de-la-Paille est célèbre dans l'histoire des guerres d'Italie par les nombreux sièges qu'elle a soutenus. Fondée dans le douzième siècle , sous les auspices du pape Alexandre III , elle en reçut le nom qu'elle porte : on ne connaît pas aussi bien l'étymologie de son surnom de la Paille , que quelques auteurs attribuent à

ce que , dans son origine , les maisons étaient couvertes en paille.

Le peuple d'Alexandrie et de cette partie du Piémont fournit les plus beaux hommes et peut-être les meilleurs soldats de tous les Etats du roi de Sardaigne , en même temps que les plus déterminés contrebandiers. On y voit beaucoup de hautes tailles , de complexions vigoureuses et robustes , de physiologies à caractère.

En quittant cette ville , si forte par elle-même , sa citadelle , ses murailles , ses ouvrages avancés , on traverse , au bout d'une lieue , Marengo , hameau jadis obscur , fameux aujourd'hui par la victoire qu'y remporta l'armée française , commandée par Buonaparte. Une colonne , élevée au bord du chemin , en rappelait le souvenir aux voyageurs. La plaine de Marengo se termine aux Apennins , que l'on a sans cesse en perspective jusqu'à Novi , où l'on se trouve au pied de la chaîne.

Ces montagnes , dit M. Veysse , qui nous sert souvent de guide , privées des vastes forêts qui décorent les sommités moyennes , et des neiges éternelles qui tapissent les crêtes supérieures des Alpes ou des Pyrénées , offrent

par leur attristante nudité , par leur faible élévation , en comparaison de ces chaînes primitives , et par leurs flancs grisâtres , sillonnés de ravins , un aspect horrible , sans être une belle horreur. Fatigués de cette vue , les yeux se reposent avec plaisir sur les coteaux de vignes qui les précèdent , et qui entourent à moitié la ville de Novi.

La position de cette ville est assez triste , étant dominée par une haute montagne. Novi était autrefois la limite du ci-devant Etat de Gênes , dont les riches habitans viennent y passer l'automne , et la plupart y ont de belles maisons.

Après avoir traversé les vignobles et les vergers de Novi , le voyageur pénètre , par une suite continuelle de montées et de descentes , de gorges et de ravins , de passages étroits et difficiles , dans le cœur des Apennins. Le bourg de Gavi , qu'on trouve au milieu de la distance , renferme seize cents habitans ; il est connu par le fort qui le domine , et qui passe pour n'avoir jamais été pris.

On passe le lit de la Polcevera , torrent dangereux et quelquefois impraticable , qui change sans cesse de lit , et ruine les chemins qu'on pourrait pratiquer sur ses bords :

on est obligé de passer et repasser continuellement dans l'eau pour prendre le chemin qu'il a laissé libre, et toujours sur les cailloux qu'il charrie, et qu'il dépose partout. La vallée de la Polcevera est bordée de belles maisons de campagne; mais il ne faut point chercher aux environs l'ombrage que fait désirer la chaleur du climat; on ne le trouve nulle part. « Il semble, selon l'observation d'un voyageur éclairé (M. Veysse), que les orgueilleux propriétaires de ces riches habitations aient craint d'en dérober quelque chose à la vue, en les environnant de trop d'ombrage. On aime, en France, continue-t-il, que les allées et les berceaux entourent, dominent même les maisons de campagne, de manière à n'en laisser à découvert que la façade, qui semble se montrer furtivement au milieu de ces masses de verdure; mais ici les arbres doivent être dominés, écrasés par les maisons fastueuses, autour desquelles ils s'élèvent humblement pour les embellir, sans oser les ombrager. Le jardinier est là qui les surveille, prêt à trancher la tête qui entreprend de s'élever au-dessus du niveau général. »

On entre à Gênes par le magnifique fau-

bourg de Saint-Pierre-d'Aréna , qui paraît avoir au moins une lieue de longueur , et est bordé de palais ou hôtels , dont les peintures , à l'extérieur , n'ont plus l'éclat et la fraîcheur qu'elles avaient autrefois. La situation de Gênes , assise sur le penchant d'une montagne et tout autour du port , présente le coup d'œil le plus superbe et le plus agréable qu'il soit possible de voir , à l'exception de celui de Naples et de Constantinople. La ville paraît sortir , pour ainsi dire , du fond de l'eau ; mais on la voit s'élever d'une façon singulière , à mesure que l'on descend vers le port. L'enceinte extérieure de Gênes , ou les nouvelles murailles , qui furent commencées en 1626 , ont quatre lieues de France. Les fortifications sont garnies de cent cinquante pièces de canon , qui ont depuis quatre jusqu'à vingt-quatre livres de balles. Le port de Gênes est un demi-cercle qui a mille toises de diamètre , et la ville est bâtie tout autour , en amphithéâtre , sur une longueur de plus de dix-huit cents toises. Ce port est fermé par deux môles. Des vaisseaux de quatre-vingts canons peuvent entrer dans ce port , et s'y placer commodément.

Dans les jardins d'une maison de plaisance ,

appartenant à la famille Doria, on lit l'épithaphe d'un chien à qui son maître, en mourant, légua cinq cents écus de pension. Cette épithaphe apprend que le chien *Roidano* était le plus fidèle des animaux de son espèce; qu'il vécut vingt-un ans, et mourut en 1605.

« Les maisons de Gênes, dit Dupaty, sont très-hautes, et les rues très-étroites. Le soleil n'y descend jamais. On serait tenté de croire que Gênes n'a été bâtie que pour une saison, que Gênes est une ville d'été. »

C'est dans trois rues, qui n'en forment pour ainsi dire qu'une seule, étant contiguës les unes aux autres, que consiste presque entier la superbe Gênes, puisque les principaux palais y sont réunis, à peu d'exceptions près. Les autres rues n'annoncent qu'une ville ordinaire, tandis que cette double enfilade d'édifices forme la plus magnifique rue de l'univers. La peinture et la sculpture y présentent tour à tour les divers ordres d'architecture, exécutés, là par le pinceau, ici par le ciseau des plus habiles artistes. Pas un palais qui ne soit orné de colonnes de marbre, ou parfaitement imitées en stuc. La variété de ces marbres, les uns naturels, les autres figurés à s'y tromper, et celle de tous les orne-

mens, tant en relief qu'en peinture, font l'effet d'une riche décoration de théâtre. Le palais Serra est, par son salon, le plus riche qui soit au monde : seize colonnes d'ordre corinthien, cannelées et dorées, en sont le principal ornement. Tout ce qui n'est pas dorure ou sculpture, est en lapis, comme le fond du tableau. Ce salon somptueux a coûté un million au noble Spinola; il en coûterait deux aujourd'hui.

En général, tous les vestibules, ainsi que les escaliers des palais de Gênes, offrent une noblesse d'architecture, un luxe de marbre, de colonnes et de statues qui donnent la plus grande idée de la magnificence de l'intérieur. Par quelle philanthropie mal entendue, ces entrées majestueuses et brillantes sont-elles ouvertes aux besoins de tous les passans, bordées, infectées d'ordures et encombrées de mendiants, qui semblent faire de ces portiques leur séjour habituel? On en voit, ou l'on en voyait, sur toutes les rampes, occupés à tuer la vermine qui les dévorait. Les habitations des nobles sont, d'ailleurs, aussi propres que riches dans l'intérieur.

Les palais de Gênes offrent tous, ou presque tous, une singularité remarquable, c'est que

leurs opulens propriétaires n'habitent que les plus hauts étages. Cet usage , si contraire aux nôtres , semble prouver que les nobles génois apprécient mieux le bon air , et craignent moins la fatigue que ceux de Paris ; ils sont aussi plus accoutumés à exercer leurs jambes , allant rarement en voiture.

A l'exception de trois rues , donnant l'une dans l'autre , il y en a peu où les équipages puissent rouler : elles sont même si étroites la plupart , qu'elles méritent à peine le nom de rues ; d'autres , plus larges , sont inaccessibles par la roideur de leur montée , ou la rapidité de leur descente. Les chaises à porteur tiennent lieu de voitures.

Dans l'Arsenal , qui est compris dans le ci-devant palais du doge , le monument antique le plus remarquable consiste en trente-trois cuirasses , destinées à des héroïnes génoises , qui , en 1301 , se proposaient d'aller faire la guerre dans la Palestine : on conserve auprès , dans des cadres dorés , les lettres de félicitation du pape Boniface VIII , adressées à ces dames guerrières , et copiées sur du parchemin.

Trois hôpitaux , le grand hospice , celui des incurables , et celui qu'on nomme l'*Albergo*

dei poveri, méritent l'attention des étrangers par leur tenue, leur grandeur et leur distribution. On remarque dans tous les trois des salles vastes, ornées de statues colossales, représentant les divers bienfaiteurs de la maison. Si les deux premiers ne sont beaux qu'intérieurement, le troisième s'annonce comme un palais, par sa magnifique façade et sa noble avenue : on y emploie un nombre considérable d'orphelins à des filatures de laine, à des ouvrages en broderie, etc.

Les églises, par leurs peintures, leurs dorures, leurs ornemens superflus, ressemblent à des salles de spectacles.

La cathédrale, dédiée à saint Laurent, fut consacrée à ce saint martyr, dès l'an 260, et bâtie au même endroit où il avait logé en venant d'Espagne pour aller à Rome. C'est un édifice gothique, revêtu en marbre noir et blanc, tant en dedans qu'en dehors, et pavé de même. Sa principale beauté consiste dans des colonnes de porphyre, qui ornent la nef et la chapelle de Saint-Jean.

L'église de Carignan a été bâtie sur les dessins du Puget, célèbre artiste, qu'on peut appeler le Michel-Ange Français. On arrive à cette église par un beau pont, qui a des arches

d'une hauteur prodigieuse , qui unit deux montagnes , entre lesquelles il y avait auparavant une profonde vallée : on prétend qu'il fut construit aux frais d'un particulier , descendant des fondateurs de cette église , qui fit cette dépense pour y aller plus commodément de sa maison.

L'Annonciade , desservie par les Cordeliers , est une église très-vaste : la nef est portée par des colonnes ioniques de marbre blanc , dont toutes les cannelures sont incrustées de marbre rouge. Le reste de l'église est revêtu de marbre rouge et blanc.

San - Siro fut la première cathédrale de Gênes , jusqu'à l'année 985. Elle fut donnée aux Bénédictins , en 994 , et , en 1575 , aux Théatins ; elle est bâtie en marbre , et fort jolie : sa nef est soutenue par des colonnes coupées d'ordre ionique , qui lui donnent un coup d'œil élégant. C'est dommage que ce vaisseau soit gâté par les dorures qu'on y a prodiguées.

On trouve à Gênes beaucoup de confréries ou d'assemblées de piété : les vingt-une principales , appelées *Casasses* , ont sous leur direction différentes petites congrégations , et chacune a son oratoire ou sa chapelle particu-

lière. Les vingt-une Casasses ont pour objet de dévotion , ou pour point de ralliement , leur *Cassa* ; c'est une grande machine ou statue , qui , avec ses accompagnemens , forme une machine immense , que trente hommes ont peine à porter. Elles sortent toutes le jeudi-saint pour aller en procession ; c'est un coup d'œil très-singulier : mais on a besoin de mettre l'ordre le plus exact dans leur marche , pour que tant de confréries et les machines colossales qu'elles traînent au milieu d'elles , dans des rues souvent étroites , ne fassent point de confusion.

Les fontaines publiques sont peu nombreuses. Les fontaines particulières sont , en revanche , très-multipliées ; il y en a dans presque toutes les maisons , et jusque dans les plus hauts étages.

Les théâtres de Gênes sont au nombre de trois , dont le plus grand , le plus beau et le plus habituellement ouvert , est celui de Saint-Augustin , nom singulier pour une salle de spectacle. On pourrait trouver extraordinaire de voir danser les amours et leur mère , sous les auspices d'un père de l'Eglise , si l'on ignorait que ce n'est point le théâtre qui est sous l'invocation de saint Augustin , mais

l'église voisine, dont il a emprunté le nom. Les premières loges sont fermées avec des jalousies, qu'on ouvre quand on veut : ceux qui ne les tiennent point fermées, sont dans l'usage d'éclairer leurs loges avec des bougies, placées de chaque côté, comme des bras de cheminées.

Le long des allées de l'Aqua-Sola, dans les fossés de la ville, on a établi un jeu de ballon, qui attire beaucoup de spectateurs et de parieurs. Le noble, le bourgeois, l'artisan, s'y trouvent pêle-mêle les jours de fêtes. Des banquettes de planches, disposées en amphithéâtre sur le talus du fossé, sont les sièges offerts aux curieux de tout sexe et de toute caste, moyennant un prix très-modique (un sou).

On ne voit guère dans les promenades du soir ce fameux *mezzaro* (voile), auquel les belles Génoises doivent la pomme que leur accordent beaucoup de voyageurs sur les autres beautés de l'Italie. Rien de plus séduisant que ce voile de mousseline blanche, attribut de la candeur et de l'innocence, qui enveloppe la tête, en dessine la rondeur, et ne laisse voir du visage que ce qu'il en faut pour faire désirer ce qu'on n'en voit pas. On croirait que ce

costume, d'autant plus coquet qu'il est plus modeste, ne convient qu'à la beauté; mais il sert aussi à la laideur; car, s'il fait ressortir la première, l'autre est adoucie, quelquefois effacée par cette espèce de charme artificiel, qui relève ceux de la nature, quand ils existent, et les remplace en partie, lorsqu'ils n'existent pas.

La loterie de Gênes, *il Gioco del' lotto*, ou *Seminario*, est celle qui a produit les loteries de tout le reste de l'Italie, et qu'on a imitée en plusieurs endroits de l'Europe; elle fut établie en 1620, et on la tirait dix fois par an. On l'appelle *Seminario*, parce que les noms dont on se servait étaient ceux des sénateurs qui devaient sortir de la boîte, lorsqu'on tirait au sort les gouverneurs des villes: il y avait aussi quatre-vingt-dix noms de femmes, dont on se servait dans les huit tirages, où il n'y avait point de changement de magistrats. Dans la boîte des sénateurs, il y avait environ quatre cents noms. On a remarqué, comme une chose extraordinaire, qu'il y en a un qui n'est jamais sorti depuis 1620, quoiqu'on fît l'extraction deux fois l'année; c'était directement le sénateur qui avait imaginé la loterie (*Benedesto-Gentile*). Le peuple, étonné de la

singularité qu'il y avait de ne voir jamais sortir ce nom-là, disait que le diable avait emporté la personne et le nom. Un établissement ruineux pour tant de citoyens, observe M. de Lalande, méritait bien qu'on pensât de la sorte ; mais une rénovation de la boîte ayant obligé d'en faire l'ouverture et la vérification, l'on reconnut que le nom de *Gentile* s'y trouvait comme les autres, quoiqu'il n'eût jamais paru dans le tirage.

Selon le même auteur que nous venons de citer, le ci-devant état de Gênes ne compte pas plus de quatre cent mille habitans, y compris la capitale, qui peut en avoir quatre-vingts mille; mais plusieurs écrivains portent beaucoup plus haut ces deux populations.

Quoi qu'il en soit, Gênes possède, avec son université, une académie, une bibliothèque publique peu considérable, et une école de marine : elle offre aux voyageurs plusieurs bonnes auberges, et les principales ont même quelque chose de la magnificence des palais, par leurs grands vestibules et leurs beaux escaliers en marbre, ornés de bustes et de statues.

Les porte-faix passent pour les plus forts de

l'Europe, après ceux de Constantinople. La rencontre de ces hommes, qui ne se détournent jamais pour le public, est le seul embarras des rues de Gênes, où les charrettes roulent encore moins que les carrosses. Leur manière de porter est de se mettre deux à deux, et de suspendre le fardeau au milieu d'une grosse et courte perche, dont ils placent ensuite les deux bouts, l'un sur l'épaule droite, l'autre sur la gauche.

On travaille surtout à Gênes les étoffes de soie : on en compte jusqu'à quinze cents métiers le long de la rivière, c'est-à-dire du rivage de Gênes. Le plus grand commerce de ce pays consiste dans ses belles fabriques de velours : les noirs sont surtout les plus estimés qu'il y ait en Europe, comme étant les plus moëlleux et du plus beau noir. Ces velours se fabriquent, non-seulement à Gênes, mais encore dans ses environs : les paysans y sont tout à la fois laboureurs et fabricans ; aussi, ne craignent-ils ni les désordres des saisons, ni les alternatives du commerce.

Les pâtes de Gênes passent pour les meilleures d'Italie : on attribue leur bonté à la qualité des eaux, non à la manière de les

préparer. L'exportation des huiles d'olive, que produit en abondance la côte de Gênes, s'élève à plus de 12,000,000.

Les Génois sont très-intelligens dans le commerce ; ils ont un talent singulier pour les affaires d'intérêt ; ils sont attentifs à toutes les circonstances favorables au négoce. On citait des marchands , à Gênes , qui , dans la cherté de 1764 , ont gagné 7 à 800,000 liv. sur les blés.

Du temps de la république , la police était entre les mains du militaire ; l'archevêque avait la police de la librairie , et elle était si peu libre , qu'on ne vendait pas publiquement les OŒuvres de Boileau.

Toute la noblesse génoise fait le commerce en gros , sans déroger. Les seules familles Doria et Spinola sont les seules qui ne l'exercent plus. Il est incontestable que , de nos jours , les Cambiasi sont les plus gros négocians de Gênes. La noblesse peut aussi établir des fabriques de soie et de drap.

Les nobles possèdent des richesses énormes ; dit Dupaty ; on en compte qui ont un million de rente. Busching , dont la *Géographie* est si justement célèbre , est d'un avis bien dif-

fèrent ; il assure que peu de nobles ont plus de 30,000 liv. de rente.

Les nobles sont vêtus de noir tant qu'ils sont dans la ville , et n'y portent jamais l'épée , quoiqu'ils prennent la qualité de ducs , marquis ou comtes ; mais ces usages peuvent changer sous une monarchie. Leurs filles peuvent porter des robes de couleur dès qu'elles sont mariées.

En accordant la beauté aux dames de Gênes, les voyageurs leur ont reproché la coquetterie. Elles adoptent les modes avec autant d'empressement que les Françaises ; elles ne sont fidèles qu'à leur *mezzaro* ; pourvu qu'on leur passe cette antique , mais toujours agréable coiffure du matin ; elles ne rejettent aucun changement dans leur costume. On peut craindre néanmoins, pour le modeste et négligé *mezzaro* des Génoises , le sort du petit et cérémonieux manteau de taffetas noir que portaient les hommes, surtout les nobles, et qu'on n'aperçoit plus guère depuis quelques années.

Le ci-devant Etat de Gênes est fort montagneux , et ses montagnes sont en quelques endroits couvertes de forêts , en d'autres fort

pierreuses et stériles; et ailleurs elles ont de bons pâturages et quelques terres labourables.

Avant de parler de quelques-unes de ses villes les plus remarquables, nous observerons que dans le golfe de la Spezza, quatre lieues à l'orient de Gênes, il y a une source d'eau douce au milieu de l'eau salée; elle y occupe un espace de quelques pieds, sans se mêler avec elle. Il existe d'autres exemples d'une pareille singularité, de même que des eaux chaudes au milieu d'une eau froide. M. de Lalande cite à ce sujet qu'à Pusteny, près Tirnax, en Hongrie, il y a au milieu du fleuve Wag une source si chaude, que le thermomètre y monte à 52 degrés; et cette chaleur se renouvelle et se conserve sans se communiquer au reste du fleuve.

Savonne, après Gênes, est la ville la plus considérable de cet ancien Etat. Elle est assez grande, fortifiée, et défendue encore par une citadelle sur un rocher fort élevé. Outre sa cathédrale, elle a trois églises paroissiales, trois couvens d'hommes et quatre de femmes. Elle a eu tour à tour différens maîtres, et s'érigea même en république. Les Génois, en 1528, firent combler une partie de son port: En 1745, seize vaisseaux français et espa-

gnols, chargés de munitions de guerre, et qui étaient à l'ancre dans le port de Savonne, furent coulés à fond par les bombes de la flotte anglaise. Le roi de Sardaigne se rendit maître de la ville en 1746; mais la citadelle ne fut prise que l'année suivante, après une longue et vigoureuse résistance.

Vintimille, petite ville avec un château fort au bord de la mer, côté du ponent, a une cathédrale et trois couvens d'hommes. Son nom dérive de sa distance de la ville de Nice, qui est de vingt milles. Au commencement du treizième siècle, cette ville s'efforça de se soustraire à la domination de Gênes, et ne rentra sous son obéissance qu'après une longue résistance en 1222.

Le territoire de San-Remo est un pays singulièrement agréable. Une chaîne de collines, dirigée du nord vers le midi, y forme dix vallées. Ces collines, aussi-bien que les vallées, sont plantées de palmiers, d'oliviers, de figuiers, de citronniers, d'orangers et autres arbres fruitiers : on y trouve même des vignes. C'est de ce territoire que viennent les meilleurs limons et l'huile recherchée même dans les provinces de Languedoc et de Provence; en sorte que l'excellente huile qui

passé pour être de Provence, vient du territoire de San-Remo. La ville de San-Remo, capitale de ce district, est située sur le penchant d'une colline au bord de la mer : elle a un port, mais qui n'est pas assez profond pour les gros bâtimens. Elle est divisée en ville neuve et ville vieille ; elle a plusieurs paroisses, un collège qu'occupaient des Jésuites, et six couvens.

Le Marquisat de Final, situé au centre de la rivière du ponent (côté de la mer), est un petit pays fertile, agréable et bien peuplé. Le principal lieu n'est plus qu'un bourg, voisin de la mer, divisé en deux parties ; l'une est située sur une montagne, dont l'approche est défendue par deux batteries de canon ; elle est d'ailleurs entourée d'une muraille solide, et un château fortifié redouble sa défense : l'autre partie, qu'on nomme *la Marina de Finale*, est placée sur un golfe avec un port commode, défendu par deux petits forts. En 1746, Final fut pris par le roi de Sardaigne. Il croît dans ses environs beaucoup d'olives, ainsi que plusieurs autres sortes de fruits, parmi lesquels on doit surtout remarquer une espèce de pommes, nommée *pomi cani*, qui sont excellentes.

VIII. *Historique sur la ville de Gênes.*

Nous allons tout de suite placer ici un historique court et rapide sur l'ancienne capitale de la Ligurie.

Gênes, en latin *Genua*, en italien *Genova*, est une ville très-ancienne, sur le rivage septentrional de la Méditerranée. On attribue sa fondation et son nom à Janus, roi d'Italie. Elle était une des villes des Liguriens qui se défendirent avec tant de courage contre Rome pendant quatre-vingts ans, depuis l'an 241 jusqu'à l'année 162 avant Jésus-Christ. Gênes, alliée aux Romains, fut au nombre des villes municipales; et Magon-, chef carthaginois, l'ayant détruite l'an 205, les Romains la rétablirent. Cette ville étant tombée avec le reste de l'Italie sous la puissance des Goths et des Lombards, elle fut annexée par Charlemagne à l'Empire français. Il y eut ensuite des comtes de Gênes, que le peuple chassa pour se gouverner librement. La noblesse et le peuple eurent alternativement le dessus. Il y eut différentes espèces de magistrats. C'est dans les temps de trouble qu'on aperçoit l'origine de la noblesse de Gênes, qui ne

remonte guère au-delà du douzième siècle. Parmi les privilèges que s'arrogèrent les principales familles, on remarque celui de faire bâtir leurs maisons en marbre noir, ou en marbre blanc. On voit encore beaucoup de ces palais qui ont passé en d'autres mains. Le pouvoir des nobles étant devenu odieux, le peuple se souleva contre eux en 1257, et cette division ne fut terminée qu'en 1528.

Robert, roi de Naples, fut souverain de Gênes ; elle se donna ensuite plusieurs fois au duc de Milan , à Charles VI, roi de France, au marquis de Montferrat, ensuite à un duc particulier en 1458, à Charles VII en 1492, à Louis XII, aux Espagnols, etc. Cette inconstance des Génois à changer de maître sans pouvoir se fixer, impatienta Louis XI, qui dit avec humeur à leurs députés : « Les Génois se donnent à moi, et moi je les donne au diable. »

André Doria , en 1528 , suspendit le cours de tant de révolutions , et rendit heureuse sa patrie par un gouvernement stable. Elle eut un doge électif tous les deux ans , et quatre cents nobles pour veiller à l'exécution de ses lois. Dans la boîte des sénateurs, pour l'élec-

tion d'un doge , il n'y avait pas moins de quatre cents noms (du temps de la république). Nous avons dit plus haut qu'on remarqua comme une chose extraordinaire qu'il y en eut un qui ne sortit jamais depuis 1620 , quoiqu'on fit l'extraction deux fois l'année : c'était celui de *Benedetto Gentile*, le même à qui on dut l'établissement de la loterie , devenu malheureusement si fameux en Europe.

Nous ne répéterons pas ici tous les raisonnemens qu'on a faits pour prouver combien l'invention des loteries est dangereuse et funeste. Que de familles ruinées ! Que de suicides ! que de crimes elles ont occasionés ! Mais les hommes seront-ils jamais assez sages pour y renoncer d'eux-mêmes , ainsi qu'aux jeux de hasard ?

Depuis l'époque d'André Doria , les Génois conservèrent toujours le même gouvernement , mais ne purent pas se garantir d'avoir des démêlés avec quelques souverains. Ils furent obligés d'entrer dans la ligue des princes réunis contre Louis XIV , et en furent ensuite abandonnés. Le monarque français , irrité de l'agression de ces républicains , en-

voie contre leur ville, en 1684, une flotte redoutable, commandée par Seignelay, ministre de la marine, et exige une réparation solennelle; le désarmement de toutes ses galères, à l'exception de quelques-unes, et la promesse de n'en point armer d'autres sans l'aveu du roi. L'impérieux ministre signifie de son bord les ordres de son maître, et ne donne que cinq heures pour se soumettre. Ce terme expiré, les bombes pleuvent sur la ville, les palais s'écroulent, l'incendie éclate de toutes parts, un quartier est entièrement la proie des flammes. Le sénat envoie faire enfin des propositions; et, contre les lois constitutives de son pays, le doge ne tarde pas à venir en France, accompagné de quatre sénateurs, faire au roi les plus humbles excuses. Le monarque mit dans cette cérémonie toute la dignité, mais en même temps toute l'aménité qui pouvait adoucir le désagrément de la soumission. Mais les ministres ne furent ni si accueillans, ni si débonnaires; ce qui fit dire au doge : « Le roi nous ôte la liberté en captivant nos cœurs; mais les ministres, par leur hauteur, nous la rendent. »

Ce doge se conduisit en France avec infiniment d'esprit. Comme on lui demandait

un jour ce qu'il trouvait de plus remarquable à Versailles, il répondit : « C'est de m'y voir. »

Les Autrichiens, au mois de septembre 1746, s'emparèrent de Gênes; mais ils en furent chassés par le peuple indigné de ses fers, qui sut rentrer dans ses droits, malgré le sénat même, qui, désespérant du succès, ne voulait pas y prendre part. Le glorieux souvenir de cet événement s'est perpétué plus d'un demi-siècle par la conservation des pavés que parcourut l'artillerie des conjurés près du grand Hôpital. On ne les renouvela plus jusqu'à nos jours.

Entraînés, en 1797, par le torrent de la révolution de France, les inconstans Génois remplacèrent leur gouvernement aristocratique par la démocratie, qui reçut ensuite diverses modifications imitées de celles qu'éprouvaient le même genre de gouvernement chez le peuple dont ils avaient adopté le système. Gênes devint chef-lieu d'un département, auquel elle donna son nom, et eut un préfet au lieu d'un doge.

Cet ordre, ou ce désordre de choses, dura jusqu'à la chute de celui qui avait envahi et désorganisé toute l'Europe. Le roi de Sardaigne, en rentrant dans ses Etats, fut mis

en possession de ceux de Gênes, le 9 juin 1815, par les souverains alliés, en indemnité des provinces d'Italie auxquelles il aurait pu prétendre.

La flotte de Gênes, qui a remporté tant de victoires sur les Sarrasins, les Pisans, les Vénitiens, les Espagnols et les Turcs, qui a rendu les Génois maîtres de la Sardaigne, de Malte, de Majorque, de Minorque, de Candie, de Chypre, et de beaucoup d'autres îles et places de la Méditerranée et de ses côtes, qui a étendu leur domination jusque sur la mer Noire, dans la Crimée et dans plusieurs autres endroits que baigne cette mer : eh bien ! cette grande flotte est aujourd'hui réduite à six galères et à quelques grosses barques. Mais, sous la domination des rois de Sardaigne, si les Génois ne jouissent pas d'une gloire aussi éclatante que celle d'autrefois, ils verront, au sein de la paix et de la tranquillité, prospérer leur commerce.

IX. *Géographie de la Sardaigne; Climat, Animaux, Plantes, Mœurs et Coutumes des Insulaires.*

L'ILE de Sardaigne, quoique située à peu de distance du continent de l'Europe, et qui,

depuis plus de deux siècles , porte le titre de Royaume , soumis à une grande puissance , est néanmoins presque inconnue. Nous avons donc lieu de nous flatter que le Précis de sa Géographie paraîtra entièrement neuf à plusieurs personnes , et que nos lecteurs y puiseront des notions utiles et intéressantes. Ce Précis , nous le publions d'après l'excellent ouvrage de M. Dominique-Albert Azuni , auquel on doit ajouter d'autant plus de foi , qu'il naquit dans cette île , qu'il honore par son mérite et ses talens. Pour notre Précis historique de la Sardaigne , nous n'avons eu qu'à extraire et abrégé le même auteur.

La Sardaigne est , après la Sicile , la plus grande des îles de la Méditerranée. Elle a plus de cinquante lieues de long sur trente de large ; plusieurs petites îles sont dans ses environs , et elle n'est éloignée que de trois lieues de la Corse , à laquelle elle paraît avoir été réunie anciennement. Elle est à cinquante lieues de l'Afrique , à soixante-dix de la Sicile , à trente-huit de Gênes , à cent de la France. Elle est arrosée de deux grandes rivières anciennement nommées Tyrsus et Cedrus , actuellement du nom des villes qu'elles baignent dans leur cours , et par

plusieurs autres moins considérables , qui s'écoulent en direction contraire aux deux principaux fleuves.

L'île de Sardaigne se divise en deux parties, sous la dénomination de *Cap de Cagliari* et de *Cap de Sassari*. La Sardaigne a trois archevêchés, six évêchés et onze collégiales, ayant en tout deux cent quatre-vingt-cinq chanoines et soixante-huit bénéficiers.

La surface de cette île, couverte de collines et de montagnes, aussi fertile que les vallées et les plaines, procure des hivers très-doux, et des hivers tempérés, par le retour périodique des vents du nord qui rafraîchissent l'atmosphère : aussi le climat est-il d'une telle salubrité, que la vie des habitans y est plus longue que dans plusieurs parties du continent de l'Europe. Le climat de la Sardaigne, dit M. Azuni, ne peut être que très-favorable à ses habitans, puisque le cours de chaque saison y est régulier et tempéré; puisque toute sa surface est en tout temps émaillée de fleurs et de verdure, au point qu'on y laisse paître le bétail, même au cœur de l'hiver; enfin, puisqu'elle est si fertile en toutes sortes de productions, qu'il est difficile de trouver ailleurs des fruits qui, en

saveur et en quantité, puissent le disputer avec ceux de la Sardaigne.

Plusieurs étangs , vastes et abondans en poissons de toutes espèces , augmentent la beauté du pays.

On ne sait dans quel endroit de la Sardaigne l'ancienne superstition avait placé les fontaines merveilleuses qui conservaient la vue aux personnes injustement accusées d'un crime , et aveuglaient les voleurs et les parjures lorsqu'ils s'en frottaient les yeux ou qu'ils en buvaient. Il en est de ces fontaines comme des femmes à deux prunelles dans chaque œil , que l'on disait se trouver dans l'île.

Douze ports de mer placés le long des côtes , ajoutent aux avantages dont elle jouit. Un des principaux et le plus sûr est celui de Cagliari. Le golfe de ce port , qui est au milieu de la ville , et qui a trente-cinq milles de circonférence , est un des plus vastes et des meilleurs de l'Europe , à cause d'un banc de sable qui ferme les deux tiers de son entrée , en sorte que des flottes très-nombreuses peuvent s'y mettre à l'abri , hiverner et s'y radouber ; sans craindre ni vents , ni tempêtes ; tous ces ports , ainsi que les pointes avancées en mer ,

et les îles adjacentes , sont munis de tours garnies d'artillerie , pour repousser les ennemis , et surtout les corsaires des côtes d'Afrique ; les bâtimens étrangers , poursuivis par ces pirates , y trouvent asile et protection. Au moyen des signaux que ces tours se communiquent , soit avec des feux la nuit , soit par la fumée dans le jour , des avis circulent promptement dans toute la Sardaigne. Les tours qui environnent l'île furent établies par des vice-rois espagnols. Elles sont au nombre de quatre-vingt-quatorze ; chacune a des soldats et des munitions.

Les bergers , ou pâtres sardes , forment comme un peuple de nomades dispersé sur la surface de l'île , loin des lieux habités. Les uns sont propriétaires de leurs troupeaux ; les autres ne sont que dépositaires , à la charge de tenir compte au propriétaire de la moitié du profit , condition qui a pour toute garantie la conscience du pâtre , et la bonne foi du maître , son associé. Ces pâtres errent d'un endroit à l'autre avec leurs troupeaux , et toujours avec leurs familles. Ils construisent des cabanes , les abandonnent pour en élever d'autres , sèment quelquefois un peu d'avoine ou d'orge autour de l'endroit qu'ils habitent ,

se nourrissent de gibier, boivent du lait , font des fromages qu'ils envoient vendre dans les villes voisines , et passent ainsi toute leur vie à la campagne. Chaque famille vit isolée d'une manière patriarcale. Entouré d'enfans qui le révèrent , le père est aussi le prêtre de la famille , puisque l'éloignement des villes ne permet que très-rarement d'assister aux cérémonies religieuses qui se célèbrent le dimanche et les fêtes dans chaque paroisse. On trouve parmi ces pâtres des hommes dont les mœurs peuvent servir de modèle à ceux qui ont reçu une éducation cultivée.

Les Sardes , possesseurs d'un sol riche et fécond, habitans fortunés d'un climat également à l'abri des explosions volcaniques des pays méridionaux de l'Europe, et des frimas cruels des régions boréales, devraient se multiplier à l'infini. L'invasion des Barbares sous laquelle la Sardaigne a succombé plusieurs fois, le fléau de la peste qu'elle essuya en 1609 et 1652 , ont contribué puissamment à diminuer sa population, qui, en 1790, n'était que de quatre cent cinquante-six mille neuf cent quatre-vingt-dix âmes.

L'hospitalité y est exercée comme un acte de religion. Tout particulier aisé se fait un

devoir d'accueillir les étrangers qui voyagent dans l'intérieur de l'île : en conséquence de cette belle coutume, on ne trouve nulle part des auberges publiques. La satisfaction de loger un voyageur est tellement enviée, que chacun la recherche avec une touchante émulation.

Le Sarde est d'une constitution très-robuste ; il a le corps souple et délié, le caractère gai, sensible et patient : il est courageux jusqu'à la témérité, susceptible d'un véritable attachement, mais d'une haine implacable, lorsqu'il a été offensé. Son esprit est fin et pénétrant, très-propre à l'étude des sciences et des beaux-arts, qui, depuis le rétablissement des universités, y ont fait des progrès étonnans. La vivacité de son imagination le porte naturellement à cultiver la poésie : aussi, trouve-t-on, en Sardaigne, de bons poètes ; parmi le peuple, même celui qui ne sait pas lire, il en est qui improvisent des vers en langage du pays avec autant de facilité que d'esprit.

Les femmes sardes sont très-spirituelles, parfaitement bien faites ; elles ont de grands yeux noirs, de belles dents, et la taille dégagée et fine : elles sont en général sages, fidèles ;

mais jalouses à l'excès, et capables de tout entreprendre pour venger leur honneur et punir un époux parjure. Elles aiment beaucoup la danse, et montent volontiers à cheval.

On ne peut rien voir de plus agréable et de plus intéressant que les danses sardes ; elles sont de deux espèces : *la pastorale*, qui s'exécute avec deux danseurs, et *la danse ronde*, que plusieurs personnes exécutent ensemble, les hommes et les femmes se tenant par la main en rond, et dansant à pas mesurés au son d'une espèce de chalumeau ou de musette, ou à la cadence de plusieurs voix concertées qui chantent des chansons analogues aux fêtes du temps, en dialecte sarde, ou à l'impromptu, selon le thème que le poète reçoit. Il ne faut pas de maître pour apprendre ces danses nationales, qui ne peuvent être que fort anciennes, et sont, pour ainsi dire, héréditaires : aussi, voit-on les enfans les exécuter, depuis le premier âge, avec beaucoup d'agrément et d'aisance.

L'habillement du peuple a quelque chose de curieux et d'extraordinaire, d'autant plus qu'il a continué d'être le même depuis que cette île est connue. Sur une camisole de laine, généralement d'écarlate ou de molle-

ton blanc, on endosse quatre peaux de mouton bien tannées et cousues ensemble : ce vêtement s'appelle *collette* ; il est fait en forme de gilet sans manches, très-large et long jusqu'à la moitié des cuisses, croisé de la ceinture en bas, et ouvert à la poitrine, où il est arrêté par des crochets en argent ou autre métal, selon les facultés de la personne. Une large ceinture de cuir, bordée en soie, retient *le collette* au milieu du corps, et sert aussi à soutenir un grand couteau, que l'on porte au côté gauche. Les culottes, très-larges, sans être arrêtées aux genoux, sont d'une étoffe de laine légère, qu'on fait dans le pays. Les jambes sont garnies de brodequins de cette même étoffe ou de peau de mouton noir. Outre *le collette*, uniforme et commun à tous les paysans du royaume, il y a des contrées où l'on porte une espèce de casaque courte qui marque la taille, et de la laine du pays : dans d'autres communes, du côté de Sassari, ils ont une espèce de redingote qui va jusqu'aux talons, avec un capuchon pointu, comme celui des capucins, et de la même étoffe noire ; la tête de ceux-ci est couverte d'un bonnet de laine blanc ou noir. Dans *la Campidano*, on porte une capote courte de peau de mouton, avec

le poil et sans manches. Les cheveux sont enveloppés d'une bourse de toile blanche, surmontée d'une calotte de drap brun foncé ou noir.

Les femmes des paysans , sans avoir un habillement extraordinaire , comme les hommes , ont cependant un ajustement tout particulier. Un jupon de laine ou blanc ou écarlate , selon les endroits , avec beaucoup de plis à la ceinture , fait ressortir leur taille mince et déliée. Un corps , fait avec des haïlines , couvert d'étoffe plus ou moins riche , ouvert en devant , à moitié fermé par un lacet , donne de l'aisance à la poitrine , qui paraît avec avantage sous une chemise toute plissée et assez échancrée. Un carré de mous-seline ou d'autre étoffe en couleur , qui diffère selon le canton , pointé négligemment sur la tête , laisse assez voir les cheveux tressés à la grecque , et le visage qu'on paraît vouloir cacher aux regards des curieux. Le reste des habitans est habillé à la française , comme dans tous les pays d'Europe.

Les nobles jouissent d'un grand nombre de privilèges , dont quelques-uns , par la suite , pourront être abolis , ainsi que plusieurs autres abus. Entre autres privilèges , il en est un très-

remarquable : aucun noble ne peut être condamné à mort par les tribunaux , ni par les vice-rois , pour quelque crime que ce soit , pas même pour celui de lèse-majesté. Leur procès doit être instruit par une commission de sept gentilshommes , qui ont seuls le droit d'absoudre le coupable : aussi arrive-t-il bien souvent que toutes les voix s'accordent à l'absolution du criminel , ou qu'il en est quitte pour le bannissement.

Cette noblesse , aussi nombreuse que pauvre , pour la plupart , parce qu'elle se croit obligée de rester oisive , ne s'occupe guère qu'à briguer des places , sans autre mérite qu'une illustre naissance : elle tient le peuple dans un tel abaissement , qu'il n'a presque pas la hardiesse de lever la tête , ni d'ouvrir la bouche.

Les fardeaux publics , augmentés par les exemptions de la noblesse , et que le peuple supporte , deviennent encore plus pesans par celles dont jouissent les ecclésiastiques , tant séculiers que réguliers , qui sont en grand nombre dans cette île , et tous puissamment riches. Tout ecclésiastique est privilégié , et exempt de gabelles , de péages , de contributions et de toute autre charge publique.

Les langues que l'on parle en Sardaigne

peuvent se réduire à deux ; la langue tout-à-fait étrangère et la langue nationale. La langue étrangère est celle d'Alguer , qui est catalane , cette ville ayant été dans son origine une colonie de Barcelonais. On doit considérer aussi comme étrangère la langue que l'on parle à Sassari et dans d'autres villes , qui est précisément un dialecte bien plus toscan que tous ceux dont on se sert dans plusieurs contrées de l'Italie. Dans la langue proprement dite sarde , la base principale est le latin : on y a mêlé beaucoup de grec , d'italien , d'espagnol , quelque peu de français , autant d'allemand et tant d'autres mots , qui n'ont aucun rapport avec les langues connues. La véritable langue du pays , celle dont on se servait dans les tribunaux , dans les écoles et dans les actes publics , a été la castillane jusqu'en 1764 , époque à laquelle la cour de Turin , ayant rétabli les deux universités de Sassari et de Cagliari , ordonna qu'on se servît de la langue italienne à la place de la castillane. C'est depuis ce règlement que cette langue y est aussi familière qu'en Toscane , et qu'on la parle avec autant d'aisance que de pureté.

Voyons maintenant une description topographique de la Sardaigne , selon sa division

principale en deux *caps*, lesquels sont composés de départemens et de seigneuries, sous les noms des villes ou des contrées dont ils prennent leur dénomination.

Cagliari, capitale de tout le royaume de Sardaigne, est aussi le chef-lieu de la partie méridionale connue sous le nom de cap de Cagliari, le plus considérable de l'île par sa population et par sa richesse; elle est située au bord de la mer, sur la pente d'une colline, au fond d'un grand golfe, qui porte son nom: elle est composée de quatre parties; du château qui est sur la hauteur de la colline, et de trois faubourgs. Le château, habité par le vice-roi, les magistrats et la noblesse, est remarquable par les beaux édifices qu'il contient, et notamment par une superbe église, toute revêtue de marbre précieux, avec trois chapelles souterraines, où sont exposées plusieurs reliques de martyrs, richement décorées: il est, en outre, très-bien fortifié par des murs et des remparts que les Pisans y élevèrent, avec deux fortes tours: Philippe II, roi d'Espagne, y ajouta d'autres fortifications, et le gouvernement piémontais y a fait construire, par la suite, une citadelle: en sorte

que cette place est aujourd'hui regardée comme une des plus considérables de la Méditerranée.

Cagliari est la résidence du général des armes , qui est aussi gouverneur né de la ville et du cap ; de l'archevêque primat de Sardaigne , du magistrat suprême de l'audience royale , à laquelle tous les autres tribunaux ressortissent , et le dernier appel est au conseil suprême de la Sardaigne , établi à Turin. Plusieurs autres administrations ecclésiastiques et civiles y résident encore. Elle a , en outre , une université , fondée par le roi d'Espagne , Philippe IV , et rétablie par le roi Charles-Emmanuel , en 1764 , et celle de Sassari , en 1765. Dans toutes les villes épiscopales , on a établi des séminaires , où l'on reçoit des jeunes gens , auxquels on enseigne toutes les sciences *gratis* , et auxquels on donne , en outre , la nourriture et l'habillement. Elle a aussi un collège pour l'éducation des nobles , une bibliothèque publique , un musée d'antiquités , un hôtel des monnaies. On y compte quinze couvens de religieux , cinq de religieuses , et trente-huit églises. La cathédrale est une des plus riches en marbre ,

et des plus belles qu'on puisse voir. Son hôpital est digne d'une ville aussi célèbre, et la salle des spectacles mérite d'être citée.

La ville de Cagliari est très-ancienne; mais les historiens ne sont pas d'accord sur son origine : Diodore de Sicile croit qu'elle a été fondée par les Phocéens, et d'autres croient qu'elle le fut par les Carthaginois. Quoi qu'il en soit de la variété de ces opinions, il est hors de doute que cette ville a joui du droit de bourgeoisie romaine. Lorsque ce royaume passa sous la domination de la cour de Turin, en 1720, la population de Cagliari n'était que de quinze mille âmes : aujourd'hui on la porte jusqu'à trente-cinq mille.

La ville de Sassari est la capitale du cap qui porte son nom. Cette ville est bâtie sur la pente d'une colline très-douce, entourée de petits coteaux, qui ajoutent à la salubrité du climat, et présentent le coup d'œil le plus délicieux : elle est éloignée de douze milles de la mer (environ quatre lieues). Son enceinte, qui n'a qu'un mille et demi, est entourée de murailles gothiques très-élevées, et flanquées de tours carrées très-hautes; cinq portes donnent accès dans la ville : un grand château, aussi d'architecture gothique, situé sur le sommet

de la colline , et composé de bastions , de cinq tours et de fossés , avec un chemin couvert , ajoute encore à ses fortifications.

Rien de plus agréable à la vue que les allées d'arbres qui entourent cette ville , ainsi que les promenades publiques ; elles aboutissent à des fontaines , décorées en marbre et de statues , ou à des campagnes couvertes de jardins , embellis d'orangers et de citronniers. Quoique éloignée des rivières , Sassari possède une si grande quantité d'eau douce , que l'on compte dans ses environs jusqu'à quatre cents sources. La fontaine appelée de *Rosello* , à cinquante toises de la ville , mérite une mention particulière , à cause de sa magnifique construction. Cette fontaine , placée au bas d'une descente , et entourée d'arbres , a la forme d'un parallépipède ; elle a la longueur de vingt pieds de Paris , la largeur de douze , et la hauteur de cinquante ; elle est toute bâtie de marbre blanc , depuis sa base jusqu'à la dernière corniche. De chaque grand côté s'élancent trois jets d'eau , et un à chacun des autres côtés : aux quatre angles , on voit quatre statues de marbre , hautes de sept pieds , représentant les quatre saisons , et qui jettent aussi de l'eau en abondance ; sur le premier paralléli-

pipède, il y en a un autre plus étroit qui soutient cinq tours, dont quatre sont décorées des armoiries de la ville; la cinquième, au milieu, et qui fait face à la descente, porte celles d'Aragon. L'édifice est couronné par deux arcs de marbre massif, croisés entre eux, qui soutiennent au point de contact la statue d'un saint. Ces deux arcs reposent sur le second parallépipède : vers le centre est une statue représentant un fleuve couché du côté de la ville, et entouré de quatre tours, qui s'élèvent du point d'union des arcs. Ce monument, par la beauté de son architecture, la richesse de ses marbres et l'abondance de ses eaux, peut égaler les plus belles fontaines de Rome.

C'est à Sassari que réside le gouverneur du cap du même nom : quoique militaire, il préside le tribunal civil et criminel. Il y a, en outre, une université, un archevêque, une cathédrale, dont le portail est d'une très-belle architecture ; cinq paroisses, vingt-quatre églises, dix couvens de religieux, trois de religieuses, un collège pour l'éducation des nobles, et un hôpital. On y remarque plusieurs édifices dignes d'exciter l'attention. Sa popu-

lation est actuellement d'environ trente mille âmes.

Il est presque impossible de parler avec certitude des premiers qui habitèrent la Sardaigne. Une tradition confuse suppose , d'après le témoignage de quelques écrivains , que les Grecs qui abordèrent dans l'île , frappés de sa figure , à laquelle ils trouvèrent la forme de la plante du pied d'un homme , lui donnèrent le nom d'*Ichnusa* et de *Sandaliotin*. Selon Pausanias , les premiers étrangers qui s'y établirent furent les Lybiens , conduits par *Sardus* ; c'est pourquoi l'île quitta son premier nom pour prendre celui qu'elle porte encore de nos jours.

Quand nous rapporterons les principaux traits de l'histoire des Sardes , nous reviendrons peut-être sur leur origine ; en attendant , nous allons continuer la géographie historique et physique de leur île , toujours d'après notre guide éclairé , M. Albert Azuni.

La Sardaigne étant un pays essentiellement agricole , et sa population actuelle ne suffisant pas même pour mettre en valeur la moitié de son vaste territoire , il n'est point étonnant qu'il n'y existe que des manufactures de toiles

très-communes, de draps fort grossiers, et des teintures propres à la qualité de ces mêmes draps. Il en résulte que les Sardes sont obligés de tirer de l'étranger les draperies, les toiles fines, et plusieurs autres articles de luxe ou de simple commodité.

Les revenus des finances du roi, consistant dans les impositions que l'on y perçoit actuellement, peuvent s'évaluer, en monnaie de Piémont, à la somme d'un million quatre cent douze mille cinq cent cinquante-deux livres; mais par l'augmentation et la richesse nationale, et par une meilleure administration des finances, on pourrait doubler ces revenus sans surcharger les particuliers.

Dans les anciennes lois qui dirigeaient la Sardaigne, on trouve celles-ci fort singulières, et qui ont rapport aux bonnes mœurs:
 « Nous voulons et ordonnons que si quelque
 « homme enlève par force une femme ma-
 « riée, ou épouse par violence une fille, il
 « soit jugé, et qu'il perde un de ses pieds. »

« Ordonnons que si un homme entre par
 « force dans la maison de quelque femme ma-
 « riée, il s'it jugé et qu'il perde une partie de
 « l'oreille. »

« Voulons et ordonnons que si quelque

« homme vit avec une femme publiquement
 « mariée , ou la retient contre la volonté du
 « mari , sur la demande de celui-ci , il soit
 « jugé, et qu'on le prive d'une oreille entière. »

On n'aurait de la Sardaigne qu'une idée imparfaite , si l'on ne connaissait une partie de son histoire naturelle. On distingue , dans ce pays , trois espèces de chevaux : le *sauvage* , l'*ordinaire* et le *fin* , ou celui des haras. Le *sauvage* , habitant des lieux déserts et des forêts , n'appartient à personne ; aussi , chacun peut s'en emparer à son gré. Ces chevaux sont très-petits , assez bien faits , et extrêmement agiles. Ordinairement on ne peut les attraper qu'en les tuant à coups de fusil ; et si l'on en prend quelques-uns en vie , on ne réussit presque jamais à les apprivoiser ; ils meurent le plus souvent d'inanition.

Le cheval *ordinaire* est celui qui naît sans que l'homme y mette son industrie pour en perfectionner la qualité , comme le font , en général , tous les paysans , qui cherchent à avoir seulement un cheval de leur jument , pour l'usage qu'ils en espèrent.

Les chevaux *fins* des haras sont , depuis long-temps , connus comme les plus beaux chevaux et les meilleurs de l'Europe , tant

pour la forme que pour la force et la vivacité. Dix-neuf chevaux envoyés de Sardaigne , au roi d'Espagne Philippe III, y furent admirés : don Juan d'Autriche ne put trouver , en Andalousie , un cheval qui approchât du mérite et de la perfection de ceux qu'il avait reçus de Sardaigne ; et parmi les cadeaux que Charles-Emmanuel fit au roi de Portugal , en 1740 , on admira , plus que le reste , dix chevaux sardes de la plus grande beauté.

Les dogues de Sardaigne sont plus gros et plus puissans que ceux d'Angleterre.

Les courses publiques de chevaux , qui ont annuellement lieu en Sardaigne , contribuent puissamment à améliorer les races de ses chevaux. Il n'y a pas une ville , ni un village même , pour peu qu'il soit considérable , qui n'ait au moins un prix à décerner aux propriétaires des chevaux vainqueurs dans les courses. Ces prix sont , en général , à la charge des communes : il y en a d'autres qui se donnent aux frais des confréries le jour de la fête du saint protecteur. Ceux que les villes accordent sont très-riches ; ils consistent en pièces d'étoffe de brocart tissu en or et argent , ou en velours , dont la valeur est considérable. Tels sont les prix que l'on distribue aux courses de

Sassari, de Pauli, d'Oristano, et dans quelques villages aux environs de Cagliari. Celle de Cagliari mérite des détails, par sa nature, qui a quelque chose de surprenant et de périlleux en même temps, et qui attire un grand concours de toutes les contrées du royaume. La course s'y fait le 15 août. La moitié de la course est hors de la ville, le long des murailles; l'autre moitié est en dedans. Ces deux distances se réunissent en angle aigu, à une des portes de la ville, qui est très-étroite, et par où doivent entrer les chevaux tout en courant, pour arriver à leur but, qui est à l'extrémité de la grande rue, et toujours en montant. Le moindre des accidens qui puisse arriver aux chevaux, au moment qu'ils doivent enfiler cette porte, est de passer outre, sans pouvoir pénétrer dans la ville; mais il y a toujours le risque de s'écraser aux côtés de la porte, à la tournéee qu'ils doivent faire tout en courant pour suivre aussi vite que l'éclair la première direction, et même pour en prendre une autre, afin d'entrer dans la ville. Cette course, qui est de la longueur d'un mille d'Italie, se fait dans l'espace de deux minutes. Ces courses s'exécutent en divers endroits de l'île, et à

des jours différens ; aussi le même cheval peut-il remporter plusieurs prix dans l'année : ce qui forme un revenu considérable dans l'année pour les propriétaires ; et c'est pour cette raison qu'ils mettent tous leurs soins à conserver la bonté des chevaux fins , et à perpétuer l'excellence de leur race. Les chevaux courent sans selle , montés par de jeunes garçons habillés à l'antique , âgés de douze à quinze ans.

D'autres courses plus surprenantes s'exécutent dans les deux villes de Cagliari et de Sassari , au temps du carnaval. Tous ceux qui ont des chevaux fins se font un plaisir de courir masqués à cheval , dans l'intérieur des villes et dans les rues en pente de haut en bas. L'adresse des cavaliers consiste , ou à lâcher la bride au milieu de cette course périlleuse , ou à tenir la main de deux à deux , ou à ramasser un chapeau qu'ils jettent à terre en courant ; enfin , à faire toutes sortes de tours de force sans perdre l'aplomb ; amusement indiscret , quelquefois malheureux , mais qui prouve la sûreté des chevaux , le courage et l'adresse des écuyers.

Le mouflon que la Sardaigne possède habite particulièrement les montagnes , et dans

les endroits les plus solitaires. Sa forme extérieure , quant au poil , au cou , aux pâtes , au corps et à la queue courte , s'accorde avec celle du cerf , à qui d'ailleurs cet animal ressemble aussi par sa vivacité , quoiqu'il soit un peu plus sauvage : sa tête est parfaitement semblable à celle du mouton ; il a les cornes au-dessus des yeux ; elles se courbent d'abord en arrière , et reviennent en avant comme un cercle : l'extrémité est tournée un peu en haut et en dehors ; elles sont à leur origine de la grosseur du poignet , et il y en a qui , mesurée dans toute leur étendue , ont plus d'une aune de longueur. Très-léger à la course , le mouflon se fatigue aisément lorsqu'on le poursuit en plaine. On peut juger de la force de ces quadrupèdes , et par conséquent des moyens de défense que leur a donnés la nature , par le trait suivant. Le mouflon qui se voyait dans la ménagerie de Chantilly , cassa net un des barreaux de fer de sa grille , en voulant donner un coup de tête à un homme qui l'agaçait. (Ce barreau était carré , et large de quinze à dix-huit lignes sur toutes les faces.) Ces animaux , dont la chair est très-bonne à manger , marchent ordinairement en troupe de cent , dont le plus vieux en est le conducteur. Le

mouflon s'apprivoise facilement , et s'affectionne à l'homme et aux chevaux , qu'il suit partout comme un chien.

Le merle, en Sardaigne, n'est pas continuellement noir ; il change de couleur en automne et devient roux. Il en est même de tout-à-fait blancs ; variété de la nature que presque tout le monde traite de chimère. Dans les îles adjacentes , et dans le continent de la Sardaigne , il se trouve aussi une grande quantité de merles bleus.

Les goélands , oiseaux maritimes , sont communs sur les côtes de la Sardaigne ; ils y paraissent en grand nombre au temps de la pêche des thons , pour s'y repaître des entrailles de ces poissons que l'on jette à la mer , ainsi que des autres débris de la pêche. Cette habitude , ou plutôt cette voracité , est sans doute la seule cause pour laquelle les anciens attribuaient à ces oiseaux de l'amitié pour l'homme. Ils s'approchent en effet si près des pêcheurs , dans le temps qu'ils éventrent les thons , qu'on est obligé de les chasser à coups de bâton pour se délivrer de leur importunité , qui va jusqu'à se poser sur les barques , sur la tête et les épaules des ouvriers.

La murène , très-connue en Sardaigne , où

ce poisson est abondant et très-exquis, est considérable par sa grosseur, qui le fait peser jusqu'à douze livres. C'est ce fameux poisson que les Romains nourrissaient à grands frais dans des viviers, et pour lequel deux célèbres orateurs, Hortensius et Crassus, ont eu tant de faiblesse, l'un en versant des larmes sur la perte d'une murène qu'il avait apprivoisée, l'autre, en prenant le deuil pour la mort de la sienne.

La murène approche beaucoup de l'anguille par sa forme, mais elle a le corps beaucoup plus large, le museau plus allongé, et terminé en pointe plus aiguë; l'ouverture de sa bouche est très-spacieuse; le bord de chaque mâchoire est garni d'une seule rangée de très-petites dents; au milieu du palais se trouvent deux autres dents, plus fortes, plus allongées et mobiles: on remarque encore dans la partie inférieure du palais une rangée de petites dents qui descend vers le fond de la bouche, où se trouvent des os allongés et dentés. Il n'a aucune nageoire; il s'avance dans l'eau par des mouvemens tortueux semblables à ceux du serpent.

Au commencement d'avril de chaque année, toutes les côtes de la Sardaigne où l'on a établi des madragues, filets énormes

pour la pêche du thon , deviennent des lieux de rendez-vous de plaisir , d'affaires , ainsi qu'un marché de négociations. De toutes parts y arrivent des bâtimens avec des sommes considérables pour se pourvoir de thon salé. Les Sardes , curieux de jouir du spectacle de la pêche , y arrivent en foule de l'intérieur du royaume , et ils y sont reçus avec générosité par les propriétaires de la pêche , qui donnent à tous les étrangers non-seulement la table splendidement servie , mais en outre ils font à chacun , au moment du départ , le cadeau d'un thon d'une grosseur proportionnée à la qualité de la personne , ne fût-ce qu'un paysan ou un domestique.

La personne qui jouit le plus de considération lors des madragues , c'est celle du *rais* : ce nom est donné au chef des pêcheurs , qui a la direction de la pêche , et une autorité absolue sur tous les pêcheurs. Il dispose , il ordonne , il juge , il châtie , sans que personne ose se plaindre ni murmurer de son pouvoir sans bornes ; aussi cherche-t-on toujours pour ce poste important l'homme le plus habile et le plus intègre , puisque c'est de lui que dépend entièrement l'heureuse issue de la pêche.

Tout le mois d'avril est employé en prépa-

ratifs pour la formation et le rassemblement des filets qu'on doit tendre au fond de la mer. Le troisième jour de mai, les affaires deviennent plus pressantes ; c'est dans ce jour qu'on doit tracer la madrague. Cette cérémonie appartient au *rais*, qui l'exécute avec le plus grand appareil. Elle consiste à marquer sur la mer l'endroit où il faut placer l'énorme filet : de la même manière qu'un architecte, par le moyen de pieux et de cordes, trace sur terre le plan de l'édifice qu'il doit élever, le rais indique sur l'eau, par le moyen de deux cordes qu'on appelle *intitole*, qu'il arrête en parallèle, et qui représentent les deux côtes du grand filet. Le lendemain de cette opération, si le temps le permet, on plonge le filet ; ce qui s'exécute par le moyen de plusieurs bâtimens destinés à cet objet, et avec beaucoup de solennité. La madrague peut être regardée avec raison comme un édifice très-hardi, planté au milieu de la mer, en comparaison duquel les pêches du hareng et de la morue ne paraissent que des jeux d'enfans. Il faut que l'endroit de la mer où l'on jette le filet, ait au moins cent huit pieds de profondeur, et alors le filet doit avoir soixante-deux pieds de hauteur, afin

qu'il ne se replie pas sur lui-même au fond de la mer, et empêche le thon d'en sortir lorsqu'il y est entré. Toute l'enceinte, ou l'ensemble de ce prodigieux filet, est divisée en différens compartimens nommés chambres. Il y a en outre une *chasse* ou *queue*, formée des mêmes filets, qui s'étend de la madrague jusqu'à terre, depuis mille jusqu'à douze cents brasses de longueur. Cette *chasse* sert à conduire les thons, qui, passant entre la côte et la madrague, la suivent, et sont par là déterminés à entrer dans les chambres. Il y a une autre *chasse* tendue contre le poisson qui, évitant la côte, passe au large.

Tous les filets qui forment la madrague, sont assujétis sur le fond par un poids énorme de lest de pierre, et tenus verticalement par beaucoup de nattes de liége qui ont un pied en carré. Les parois sont affermies par un grand nombre de cordes frappées d'un bout sur la corde qui borde la tête des filets, et de l'autre amarrées à une ancre mouillée au fond de la mer. Tous les filets sont formés d'une sorte de junc appelé herbe d'Alicante ou Sparte, excepté la chambre de *mort*, qui est faite d'un filet de chanvre, dont le cordon est très-fort et les mailles plus étroites ; car

en la tirant du fond de la mer, elle doit soutenir tout le poids des poissons qui s'y trouvent renfermés.

Tout ce grand établissement, affermi seulement par des câbles qui répondent à des ancrs, est assez solide pour résister à l'impétuosité des vents, aux courans de la mer, et aux efforts de ces gros poissons; et il est en outre assez exactement clos dans toute son étendue, pour empêcher qu'aucun poisson une fois entré dans les chambres, n'en puisse plus sortir; car autrement il serait bientôt suivi de tous, selon leur habitude de se suivre les uns les autres.

Ces madragues ont chacune sept compartimens ou chambres. La première entrée des thons se fait dans celle qui est appelée *gran camera*, dont la porte ou *foratico* reste toujours ouverte. De là les thons entrent dans les autres chambres, qu'ils trouvent pareillement ouvertes, et que l'on ferme lorsque leur nombre y est suffisant. Le *rais*, toujours attentif sur la quantité de poissons qui se trouve dans la madrague, quand il juge en avoir assez pour son opération, ouvre l'avant-dernière chambre, qu'on appelle *ponente* ou couchant, dans laquelle il fait passer le nombre

de thons destinés pour la chambre de *mort*, qui est la seule dans laquelle on doit exécuter la pêche sous le nom de *tuerie*.

Le lendemain de cette opération, si le temps est favorable et la mer calme, le *rais* se porte sur la madrague avant l'aube du jour, et là, pour déterminer les poissons à entrer dans la chambre de mort, dont la porte s'ouvre à sa voix, il jette parmi eux une pierre enveloppée d'une peau de mouton noire, qui, en les effrayant comme une tête de Méduse, les oblige de chercher une issue, et d'entrer ainsi dans leur tombeau. Mais si, malgré ce moyen, ils résistent, ce qui arrive assez souvent, alors le *rais* se sert d'un filet qui, en rétrécissant la chambre dite du *couchant*, oblige les thons, pressés les uns contre les autres, de chercher la seule issue qu'ils trouvent, pour entrer dans la chambre de leur exécution prochaine.

Cette opération, délicate et très-difficile, étant finie, le *rais* met sur-le-champ pavillon blanc à son bateau : c'est le signal qu'il donne aux propriétaires qui attendent sur la côte, avec impatience, que la pêche soit faite, et qui les avertit d'envoyer les barques et les ouvriers nécessaires pour l'exécuter. Dans un

instant tout est prêt. Des barques remplies d'hommes nécessaires à la manœuvre, d'autres qui conduisent les marchands pour acheter, et les curieux, pour jouir du spectacle d'une pêche aussi fameuse, voguent rapidement, et des cris de joie retentissent pendant la course. Arrivés bientôt à la madrague, chacun prend sa place autour de la chambre de mort. Au milieu de cette enceinte se tient le *rais* dans un petit bateau très-léger, qu'il conduit lui-même pour veiller à tout, et régler les opérations.

Tout étant ainsi préparé, le *rais* donne le signal pour commencer à tirer du fond de la mer la chambre de mort, qui, par son poids énorme, s'élève lentement, et les ouvriers prononcent en cadence mesurée les mots *issa*, *issa*. Tout le poisson se trouve à la fin presque à la surface de l'eau. C'est alors que les hommes armés de bâtons qui ont au bout un croc de fer, et d'après l'ordre que le *rais* leur donne par le mot *ammazza*, c'est-à-dire *tue*, commencent à frapper les thons en les harponnant, pour les assommer et les faire mourir, puis les tirent dans leurs bateaux : l'agitation de la mer, excitée par les mouvemens violens des thons, qui se trou-

vent assaillis de toutes parts et blessés à mort ; les combats que les ouvriers sont obligés de livrer à ces gros poissons, tout cela présente une multitude de scènes singulières qui excitent l'admiration , les acclamations des spectateurs , ravis jusqu'à l'enthousiasme par un des plus magnifiques tableaux que l'on puisse voir.

La pêche ainsi terminée , plusieurs bateaux remorquent les deux grandes barques remplies de son résultat, et qu'on accompagne avec des chants et des cris d'allégresse jusqu'à la côte , où les témoins de la fête s'empressent d'arriver pour jouir d'un nouveau spectacle. La première opération que l'on fait au thon avant de l'introduire dans des halles situées au bord de la mer , c'est de lui couper la tête avec une hache. De là chaque poisson , quelque énorme que soit son poids , est chargé sur les épaules d'un seul portefaix , qui le transporte à un grand magasin à demi-découvert et entouré de murailles , où l'on suspend tous les poissons en ligne par la queue. C'est dans cet endroit, vraie boucherie , où il se donne un autre spectacle curieux , quoiqu'un peu dégoûtant. Il consiste dans l'adresse étonnante avec laquelle on dépèce les thons : en un clin

d'œil les ouvriers séparent la chair en six parties de différentes espèces , destinées chacune à sa propre salaison , qui s'exécutent de suite avec beaucoup de soins , principalement la chair des petits thons , que l'on fait bouillir dans l'eau de la mer , pour en former ce qu'on connaît sous le nom de *thon mariné*.

Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il est permis aux portefaix de voler ou de s'emparer des thons entiers que chacun d'eux porte sur ses épaules , sans que cette action soit regardée comme criminelle et infamante , à condition qu'ils ne soient pas aperçus des gardes qui veillent sur ce passage. Toute la peine qu'ils supportent pour le vol déjà commis , lorsqu'ils sont pris en flagrant délit , est de rendre sur-le-champ le poisson dérobé ; mais s'il est déjà déposé dans la baraque du voleur , la prise , de ce moment , devient légitime , et le voleur en acquiert incontestablement la propriété. Cet usage si criant est fondé sur ce que la paie étant très-modique , il a paru nécessaire d'encourager l'ouvrier au travail , qui est excessif , en lui permettant de voler avec adresse.

Une autre richesse de la mer , près des côtes de la Sardaigne , est le corail qui en rougit les

hauts fonds , et dont la quantité est prodigieuse.

Il n'y a point de production maritime sur laquelle les naturalistes anciens et modernes aient tant écrit et varié que sur le corail. Sa structure et sa forme , qui ressemblent à un arbrisseau dépouillé de feuilles, ce tronc d'où partent des branches latérales, cette espèce d'écorce qui le couvre, tout enfin concourait à le faire croire un végétal. Quelques naturalistes, trompés par la dureté du corail, l'avaient mis au nombre des pierres; d'autres avaient imaginé que c'était le produit d'un précipité de sels, de terre et d'autres principes. Marsigli crut y découvrir des fleurs. Mais plusieurs célèbres naturalistes ont prouvé irrévocablement que ces fleurs n'étaient que des polybes qui concouraient à la formation du corail; ils ont démontré en même temps que les plantes supposées du corail n'étaient que des loges ou espèces de cellules construites par des vers-insectes, qui multiplient et s'accumulent en tel nombre, qu'on ne saurait les évaluer, et que ces loges, formées par autant d'individus, sont pour les polypes ce que les guêpiers sont pour les guêpes : c'est

depuis ces observations qu'on a ôté au corail le nom de plante maritime , pour lui substituer celui de *polypier*, ou production à *polypiers*, qui exprime plus exactement ce qu'il est.

La pêche du corail en Sardaigne commence à la fin d'avril , et finit vers la fin de septembre. Les pêcheurs attachent deux chevrons en croix ; et les appesantissent avec un gros caillon , ou avec un gros morceau de plomb , qu'ils mettent au milieu pour le faire couler à fond ; ils entortillent négligemment du chanvre de la grosseur d'un pouce , et ils en entourent les chevrons , qui ont aussi à chaque bout un petit filet en forme de bourre. Ils attachent ce bois à deux cordes , dont l'une tient à la proue , et l'autre à la poupe de leur bateau. Ils plongent ensuite cette machine dans la mer , et la laissent aller au courant et au fond de l'eau , afin qu'elle s'accroche sous les avances des rochers ; par ce moyen , le chanvre s'entortille autour des branches de corail qu'il trouve posées sur les rochers : on tire alors , par le moyen des cordes , les chevrons , pour arracher les branches de corail qui restent attachées à la filasse , et qui tombent ensuite dans la bourre , ou dans la mer ,

lorsqu'elles sont grosses, et où les plongeurs vont les rechercher.

Très-souvent les pêcheurs de corail tirent avec leurs machines des coquillages appelés pinnes marines, d'une grosseur énorme, et de deux pieds et demi de long ; ils ont toutes leurs perles, et *le bissus* (fil délié) dont on fait des gants, des bas et des camisoles dont on a peine à supporter la chaleur.

Il paraît que le corail croît en peu d'années, et qu'en vieillissant il se gâte, devient piqué, et que la tige même tombe. Si un pêcheur, pendant la saison, prend une cinquantaine de livres de corail de la première espèce, il peut dire qu'il a fait une bonne pêche, attendu qu'on le vend jusqu'à 40 francs la livre.

X. *Principaux traits de l'histoire de Savoie et du Piémont.*

APRÈS avoir tracé ce qu'offre de plus remarquable la géographie et la physique de la Savoie, du Piémont, du pays de Gênes et de la Sardaigne, tous dépendans aujourd'hui du même monarque, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le précis historique

de ces différens Etats, en suivant le même ordre que nous avons adopté pour nos descriptions géographiques. Nous avons déjà tracé l'histoire de Gênes.

Tous les princes de la maison de Savoie , pendant huit cents ans, ont exercé une souveraineté monarchique et absolue dans l'ordre d'une succession claire et bien prouvée, sans aucune interruption ; et , pendant ce long intervalle de temps , ils se sont alliés à la plupart des maisons royales de l'Europe. De tous ceux qui ont régné , même dès l'origine , on n'en trouve pas un qui n'ait été le fils d'un autre souverain : c'est ce que prouvera le récit historique dans lequel nous allons entrer.

Les historiens de Savoie observent encore , avec raison , qu'il n'y a eu presque aucun souverain dans cette illustre maison qui n'ait commandé des armées et gagné des batailles , excepté ceux qui sont morts dans leur première jeunesse.

La Savoie , l'une des souverainetés de l'Europe , fut autrefois habitée par les Ambrons , les Antuates , les Allobroges , peuples de la Gaule Narbonnaise ou Celtique. Les Allobroges formaient le plus puissant et le plus nombreux de ces peuples ; ils occupaient tout

le pays situé entre le Rhône et le lac Léman , qu'ils avaient conquis par le succès de leurs armes ; ils opposèrent une longue résistance aux armées des Romains qui désespérèrent plus d'une fois de soumettre cette nation belliqueuse ; ils furent enfin forcés de céder au torrent qui entraînait tous les peuples. La Savoie passa sous la domination des Romains , et le fameux Aëtius , patrice des Gaules , en fit présent aux Bourguignons. Ceux-ci la conservèrent probablement jusqu'au règne de l'empereur Honorius , c'est-à-dire jusqu'au temps où les Huns , les Goths , les Vandales et les autres Barbares du Nord , inondèrent l'empire romain , et partagèrent entre eux les dépouilles de ces conquérans du monde , autres Barbares qui furent justement punis. Les rois Lombards comprirent cet Etat dans la monarchie qu'ils fondèrent en Europe. Charlemagne , vainqueur des Lombards , empereur et roi d'Italie , transmit ses droits sur la Savoie à ses descendans ; et Louis-le-Débonnaire , fils de ce prince , la donna , dit-on , pour apanage à Conrad-le-Vieux , comte d'Altorf , un de ses petits-fils. Ce Conrad fut père de Conrad II , comte de Paris , mort en 881 , auquel succéda Rodolphe I^{er} , son fils ,

qui s'établit un royaume dans les Alpes, sous le nom de *Bourgogne Transjurane*.

Bérolf de Saxe, ou Bertold, issu des anciens rois saxons, et neveu de l'empereur Othon III, fut envoyé par son oncle, avec le titre de vicaire-général de l'Empire, l'an 1000, au secours du roi d'Arles, frère de Rodolphe II, roi de Bourgogne, contre les peuples de Ligurie, connus aujourd'hui sous le nom de Génois. Il vint à bout de chasser de la Provence les Liguriens qui la ravageaient; et les services qu'il rendit aux deux frères furent si considérables, que Rodolphe ne crut pas pouvoir mieux les reconnaître, qu'en lui donnant la souveraineté de plusieurs pays dans les Alpes, tels que les comtés de Savoie et de Maurienne, qu'il posséda en toute souveraineté jusqu'à l'année 1023, époque de sa mort. Bérolf acquit une grande réputation par ses exploits, et c'est de cet illustre chef que les ducs de Savoie ou rois de Sardaigne, aujourd'hui régnans, tirent leur origine.

Humbert I^{er}, dit aux Blanches-Mains (l'histoire est remplie des surnoms les plus bizarres donnés par le peuple aux princes et aux rois); Humbert I^{er} fut l'héritier de la valeur de son père. Ayant été appelé au secours de

l'empereur Conrad II , auquel Eudes , second comte de Champagne , disputait l'héritage de Rodolphe , troisième roi de Bourgogne , il en dissipa et détruisit les troupes ; il le fit prisonnier , et le conduisit aux pieds de Conrad. Cet empereur lui donna , par reconnaissance , le duché de Chablais , le pays de Valais qui faisait partie de la Bourgogne , et le fit couronner comte de Chablais-Savoie , avec la plus grande solennité. Il mourut en 1048 , regardé comme un grand guerrier et comme un prince très-juste. On croit que le surnom de Blanches-Mains lui fut donné ou parce qu'il les avait très-belles , ou à cause de son intégrité et du rare désintéressement qu'il fit paraître pendant qu'il fut gouverneur de Bourgogne.

Amédée I^{er} , son fils aîné , eut le surnom singulier d'*Amédée-la-Queue* , et voici pourquoi : il alla joindre , en Italie , l'empereur Henri II , qui se proposait de se faire couronner à Rome. Etant à Vérone , il se présenta , suivi d'un très-grand nombre de gentilshommes , pour avoir audience de Henri ; comme on ne voulait le laisser entrer que seul , il le refusa , en disant : « Je n'entre point sans queue. » On rit beaucoup de cette expres-

sion , et depuis il eut le sobriquet de *la Queue*. Ce prince mourut , en 1077 , sans laisser d'enfans de son mariage avec Adèle de Bourgogne.

Il eut pour successeur Oddon , son frère. L'alliance de ce prince avec Adélaïde de Suze , qui lui apporta en dot le marquisat de ce nom , fut l'époque de l'acquisition de Turin et d'une partie du Piémont , et lui fit prendre le titre de marquis d'Italie et de Suze ; il se rendit plus célèbre par son goût pour les fondations religieuses , que par sa valeur et ses entreprises militaires ; il mourut l'an 1091. Adélaïde , sa veuve , se signala par son courage. Girlem , évêque d'Asti , ayant été chassé par ses diocésains , Adélaïde rassembla une armée , la conduisit elle-même sous les murs d'Asti , s'en empara de vive force , et rétablit Girlem sur la chaire épiscopale , après avoir ruiné une partie de la ville.

Humbert II , surnommé *le Renforcé* , à cause de sa taille gigantesque et de sa force extraordinaire , régnait à peine , lorsqu'il fut appelé par Héraclius , évêque de Tarentaise , avec l'agrément de l'empereur , pour délivrer cette province de l'oppression tyrannique des seigneurs de Briançon. Humbert s'y trans-

porta, à la tête de forces suffisantes, mit fin à leur tyrannie, en se rendant maître du château de Briançon; il obligea Améry, qui en était seigneur, à lui prêter hommage, et fut autorisé par l'empereur à se le faire rendre par tous les peuples de la Tarentaise. Enfin, après avoir reçu le titre de vicaire du Saint-Empire, il décéda l'an 1108.

Amédée III, son fils, lui succéda; il épousa Marthe ou Mahaud, fille de Guy, comte de Dauphiné. Amédée, en 1136, se trouvant sans enfans, Adélaïde, sa sœur, femme de Louis-le-Gros, roi de France, engagea ce monarque à s'assurer de la succession de son frère; mais Amédée opposa à Louis des forces qui l'obligèrent à rentrer en France, où il ne tarda pas lui-même à faire une irruption. La mort de Louis-le-Gros et la naissance d'un fils d'Amédée mirent fin aux projets d'Adélaïde. Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluni, fut le médiateur entre le comte de Savoie et la France. Cette guerre finie, Amédée devint l'ami et l'allié le plus fidèle de Louis-le-Jeune; mais à peine jouissait-il de quelque tranquillité, qu'il fut attaqué par son beau-frère, Guy, comte de Viennois. La bataille qu'il gagna à

Montmélian , dans laquelle Guy fut tué , le délivra de cet ennemi.

La folie des Croisades vint troubler toute l'Europe. Amédée III ne pouvait résister au torrent ; il suivit , dans la Palestine , l'empereur Conrad III et Louis-le-Jeune , bien persuadé qu'il allait se couvrir d'une gloire immortelle , et conquérir les saints-lieux. Ces brillantes chimères ne tardèrent pas à se dissiper. Témoin , et fatigué des divisions qui animaient les uns contre les autres les princes chrétiens , et convaincu à ses dépens de l'extrême folie des Croisades , Amédée prit le parti de retourner en Europe : il s'embarqua ; mais l'air brûlant et pestilentiel qu'il avait eu l'imprudenced'aller respirer lui causa , dans son voyage , une si violente maladie , qu'il fut contraint de s'arrêter dans l'île de Chypre , et mourut à Nicosie , le 1^{er} avril 1149.

Humbert III , dit le Saint , né le 1^{er} août 1136 , était âgé de huit ans quand son père , Amédée , mourut. A peine était-il sorti de la tutelle de l'évêque de Lausanne , l'un des plus savans prélats de son siècle , que le fils de Guy , dauphin de Viennois , tué sous Montmélian , fit une nouvelle irruption en Savoie. Hum-

bert remporta sur lui une victoire signalée : l'armée ennemie se retira , et Humbert , peu enorgueilli des lauriers qu'il venait de moissonner , alla se renfermer au monastère de Haute-Combe , où il s'était déjà livré à son goût pour la contemplation des choses célestes ; il en fut encore retiré malgré lui. L'empereur Frédéric I^{er} , surnommé Barberousse , animé d'un juste ressentiment contre le pape Alexandre III , et partisan déclaré de l'anti-pape Victor V , était passé en Italie. Humbert avait refusé , par attachement pour le souverain pontife , de laisser à Frédéric le passage libre par les Alpes. L'empereur le punit sévèrement de sa désobéissance ; en passant , il prit et saccagea plusieurs places de la Savoie et du Piémont. L'année suivante , 1168 , Frédéric , de retour d'Italie , et n'ayant pas des troupes suffisantes pour s'ouvrir un chemin , par la force , à travers les Alpes , envoya prier Humbert , par le marquis de Monferrat , son beau-frère , de lui accorder le passage pour se rendre dans son royaume des deux Bourgognes. La négociation ne fut pas tout-à-fait heureuse , puisque Frédéric , se trouvant en danger de sa vie à Suze , dans le Piémont , fut obligé de se déguiser en domestique , et de sortir en fu-

gitif de l'Italie , qu'il venait de parcourir en conquérant.

Le fils de cet empereur , Henri , roi des Romains , à la tête des Milanais , envahit le Piémont , et y fait des ravages incroyables. Au premier bruit de cette invasion , Humbert met une armée en campagne , et se prépare à chasser les troupes impériales : la mort arrête tout à coup ses projets à Chambéry , le 4 mars 1186. La pureté de ses mœurs , sa piété , son attachement à la cour de Rome , lui méritèrent le surnom de Saint ; et toutes les actions de sa vie confirmèrent ce surnom , qui n'est pas communément l'objet de l'ambition des souverains. (*Hist. Univers.* , trad. de l'anglais.)

Thomas I^{er} , son successeur , était né le 20 mai 1177. Comme il n'avait qu'onze ans lors de la mort du comte Humbert , Boniface , marquis de Montferrat , lui fut donné pour tuteur , et Boniface remplit cette tutelle avec beaucoup de zèle et de succès. Un enfant de onze ans n'était pas en état de défendre l'héritage de ses ancêtres ; il fut redevable de leur conservation au marquis de Montferrat. Ce seigneur sut si bien gagner les bonnes grâces de Henri , roi des Romains ,

qu'il lui fit prendre pour Thomas de Savoie des sentimens d'estime et d'intérêt. La sagesse et la prudence, dit un historien, servent souvent mieux les souverains que les armes et le courage. Cependant, par la suite, le prince Thomas se montra doué des vertus guerrières de ses ancêtres; il battit plusieurs fois les Milanais et les troupes de la ville d'Asti; il joignit ses troupes à celles du marquis de Montferrat pour passer, de concert avec les Français, en Dalmatie, où il donna des marques d'une prudence consommée et de la plus grande valeur, à la prise de Zara. De retour dans ses Etats, il soutint, dans toutes ses expéditions, la gloire qu'il s'était acquise. Il mourut, le 20 janvier 1223, dans la ville d'Aoste, où son tombeau existe encore.

Aîné des enfans de Thomas, Amédée IV lui succéda bientôt; il éclipsa, par sa valeur et ses grandes actions, la gloire de ses prédécesseurs; il naquit au château de Montmélian, l'an 1197. Ce prince contribua beaucoup au gain de la bataille de Caranova, en 1238, que l'empereur Frédéric II livra aux Milanais, qui y perdirent plus de dix mille hommes. Peu après, il se rendit à Cluni, où il eut le bonheur de réussir à réconcilier l'empereur

avec le pape. Frédéric sentit qu'il devait récompenser tant de services; il érigea en duchés le Chablais et le pays d'Aoste. Il ne s'occupait plus qu'à faire fleurir la religion et la paix dans ses Etats, lorsqu'il termina ses jours, le 24 juin 1253, dans le château de Montmélian, où il était né cinquante-six ans auparavant.

Nous ne pouvons adopter l'avis de l'auteur anonyme de l'*Essai historique sur la Maison de Savoie*, qui prétend que le titre de comte, dans ces anciens temps, était regardé comme aussi distingué que celui de duc, puisque Amédée IV et tous ses successeurs, jusqu'à Amédée VIII, prirent constamment celui de Comte de Savoie, avant ceux de duc de Chablais et d'Aoste. Il est probable qu'ils ne suivaient cet usage que parce que la Savoie était un Etat beaucoup plus considérable.

Boniface, dit le Roland, fils d'Amédée IV, n'avait que dix ans, lorsque l'amour de la gloire le fit accompagner Thomas de Savoie, son oncle et son tuteur, qui conduisait une armée au secours de Marguerite de Savoie, comtesse de Flandre; il se signala dans cette guerre par des exploits au-dessus de son âge, et rétablit l'autorité de la comtesse, après



*Saint Louis accueille affectueusement
un jeune Duc de Savoie .*

avoir domté ses sujets rebelles. De retour de Flandre , il alla visiter , à Compiègne , le roi saint Louis , qui le combla d'honneurs et de caresses.

Malgré cet accueil si flatteur de la part d'un si grand roi , le jeune Boniface , en 1261 , se déclara contre Charles d'Anjou , frère de Louis IX , qui disputait à Mainfroi la couronne de Naples et de Sicile. Charles , pour se venger du comte de Savoie , entra dans le Piémont , surprit Turin , et porta la guerre et le ravage dans tous les environs. Plusieurs places lui ouvrirent leurs portes.

La perte de presque tout le Piémont ne fit point perdre courage au jeune Boniface. Au printemps , il passa les Alpes , en 1262 , et vint présenter la bataille aux ennemis , qu'il tailla en pièces ; animé par sa victoire , il met aussitôt le siège devant Turin ; mais il éprouve une résistance , à laquelle il ne s'attendait point. Il se consume en efforts impuissans : sur ces entrefaites , il apprend que les ennemis , renforcés par les troupes du marquis de Saluces et des habitans d'Asti , s'avancent au secours des assiégés ; il vole à leur rencontre , livre bataille , et la perd. Pour comble de malheur , il fut fait prisonnier , et conduit à

Turin , où il mourut de chagrin l'année suivante , 1263 , à l'âge de vingt ans. Ce fut à sa force prodigieuse , ainsi qu'à sa valeur , qu'il dut le surnom de Roland. Quand il partit de Savoie pour cette fatale expédition , on négociait son mariage avec Agnès de Bavière , fille d'Othon , duc de Bavière : mais la joie que donnait au peuple l'espérance de ce mariage prochain , fut changée en tristesse et en deuil ; car jamais il n'était arrivé une aussi cruelle disgrâce à la maison de Savoie.

Boniface n'ayant point contracté de mariage , et ne laissant que des sœurs , qui , par la loi salique , observée en Savoie , ne pouvaient être ses héritières , la succession se trouvait ouverte en faveur des enfans de Thomas I^{er} , comte de Savoie , père d'Amédée IV. L'aîné de ces princes était Thomas , comte de Maurienne et de Flandre ; mais le droit de primogéniture n'étant pas encore établi dans la maison de Savoie , Pierre , son cadet , comte de Romont et de Richemont , lui fut préféré.

Il mérita cette préférence par la conduite qu'il avait tenue en Angleterre. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique , ce prince avait été chanoine de l'église de Valence , en Dau-

phiné; mais son goût n'étant point d'accord avec cette profession, il demanda, et obtint de son frère, Amédée IV, un apanage digne de sa naissance. Dans ces entrefaites, Henri III, roi d'Angleterre, ayant épousé Léonore de Provence, nièce de Pierre de Savoie, celui-ci fit le voyage d'Angleterre, et fut reçu avec distinction par le roi Henri, qui lui fit bâtir un hôtel à Westminster, et lui donna les seigneuries de Richemont, d'Essex et plusieurs autres terres. Peu content encore de ces marques éclatantes d'estime, Henri fit Pierre son premier ministre, le créa solennellement chevalier, lui confia la garde des places les plus importantes du royaume.

Après plusieurs années de séjour dans la Grande-Bretagne, l'amour de sa patrie ramena Pierre en Savoie, et, étant allé, en Chablais, visiter l'église de Saint-Maurice, l'abbé Rodolphe lui fit présent de l'anneau de saint Maurice, martyr, à condition qu'à l'avenir cet anneau passerait, d'un successeur à l'autre, à tous les souverains de la Savoie. Depuis cette époque, c'est avec cet anneau que les comtes et ducs de Savoie ont toujours pris possession de la souveraineté.

Pendant le séjour de Pierre de Savoie en

Angleterre , Ebal de Genève , fils unique d'Humbert , comte de Genève , fatigué de l'injustice et des persécutions de Guillaume , son oncle , qui s'était emparé du comté de Genève , laissa , par testament , à Pierre les prétentions fondées qu'il avait sur ce comté ; et c'est de ce testament que la maison de Savoie a tiré en partie les droits qu'elle a fait valoir dans la suite sur le comté de Genève.

Son premier soin , lorsqu'il eut été reconnu comte de Savoie , fut de venger la mort de son prédécesseur , et de punir l'audace et la rébellion des habitans de Turin. Il rassembla toutes ses troupes , passa les Alpes , entra dans le Piémont , alla mettre le siège devant Turin , et pressa si vivement les assiégés , qu'ils furent contraints de se rendre à discrétion. Ils méritaient d'être traités en sujets rebelles avec la plus grande rigueur ; mais Pierre , modéré au sein de la victoire , aima mieux employer la clémence qu'une juste sévérité ; il pardonna généreusement à ceux qui s'attendaient à des punitions aussi terribles qu'elles étaient méritées. Ses vertus lui gagnèrent l'amour de la ville de Berne , qu'il délivra des attaques d'un seigneur allemand , et qui se mit sous sa protection , en se donnant

entièrement à lui. Il fit agrandir et embellir sa nouvelle acquisition , qu'il combla de bienfaits , et mérita non-seulement les titres de *Défenseur* , mais aussi ceux de *Père* , de *second Fondateur* de Berne.

Ce bon , ce grand prince commençait à peine à se reposer des fatigues de cette dernière guerre , et des soins qu'il s'était donnés pour Berne , qu'il mourut au pays de Vaud , le 7 juin 1268 , et ne laissa qu'une fille. Il fut célèbre par sa valeur , estimé par sa prudence , aimé par sa douceur et sa générosité ; il sut , avec la plus grande habileté , profiter des circonstances , même les faire naître. Son courage et ses succès militaires lui firent donner le surnom de *Petit Charlemagne*. Les historiens anglais le nomment *l'homme excellent* , *l'homme sage* , *prudent et circonspect*.

Philippe I^{er} de Savoie , né en 1207 , frère , héritier et successeur de Pierre , était le huitième des quatorze enfans de Thomas I^{er} , et il avait été , dès son enfance , destiné à l'Eglise ; il avait été même archevêque de Lyon. Il usurpa , ainsi que Pierre , la couronne de Savoie , au préjudice des enfans de Thomas , son frère aîné , comte de Maurienne et de Flandre. Quand il fut appelé au comté de Sa-

voie , il était déjà fort âgé , et il ne laissait guère espérer de lui des actions mémorables. Il se distingua cependant , et par sa fermeté , et par la sagesse de son gouvernement.

Peu de temps avant la mort de Pierre , quoique Philippe fût parvenu à un âge assez avancé pour ne pas changer d'état , néanmoins l'espèce de certitude où il était que le comte de Savoie , son frère aîné , mourrait sans successeur , le détermina à résigner tous ses bénéfices , et il se maria avec Alix , riche héritière du comte de Bourgogne. Il avait soixante-un ans lorsqu'il succéda à son frère Pierre ; et , dans les guerres qu'il eut à soutenir , il montra toute l'habileté et le courage d'un héros consommé. Se sentant près de sa fin , il crut devoir restituer à ses neveux l'héritage qu'il avait usurpé ; mais ce fut encore avec une sorte d'injustice , car il désigna pour son successeur Amédée , second fils de Thomas II , comte de Flandre , par préférence à Thomas , fils aîné de ce prince. Philippe I^{er} mourut le 17 novembre 1285 , âgé de soixante dix-huit ans , dans le château de Roussillon en Bugey.

Heureusement qu'il ne pouvait faire un meilleur choix qu'en la personne de son neveu Amédée V , qui fut digne du surnom de Grand ,

et qui méritait bien d'être la souche glorieuse des comtes et des ducs de Savoie qui ont régné jusqu'à nos jours. Ce prince naquit le 4 septembre 1249. Il n'avait que dix ans quand la mort lui enleva son père, et il fut élevé sous les yeux, et par les soins de Béatrix de Fiesque, sa mère, jusqu'à ce que Philippe de Savoie, son oncle, alors archevêque de Lyon, le prenant en affection, le retint auprès de lui, et dès ce jour le regardât comme son héritier. Il le maria avec Sibille de Baugé, qui apporta en dot à son époux la terre de Baugé et la Bresse.

Les premiers exploits d'Amédée V furent contre les Génevois, qui, secondés du dauphin de Vienne, s'étaient jetés dans le Bugey et dans le pays de Vaud. Le comte de Savoie leur fit vivement la guerre, et la fit avec autant de gloire que d'avantage.

L'histoire de l'Europe nous montre Amédée V jouant un rôle distingué dans presque toutes les grandes entreprises de son temps. Après avoir contribué à l'affermissement du duc d'Autriche sur le trône impérial, il conduisit des troupes en Angleterre, en 1304, au secours d'Edouard I^{er}, alors en guerre avec les Ecossais. Il y soutint la réputation brillante

qu'il s'était acquise par sa valeur et par son expérience.

Les Turcs ayant fait les plus grands efforts, en 1311, pour reprendre l'île de Rhodes, que les Chrétiens leur avaient ôtée, Amédée n'hésita pas à voler au secours des chevaliers de Saint-Jean avec une puissante flotte. Il joignit celle des Ottomans, et la dispersa du premier choc. Il s'empara lui-même de leur capitane, où le pacha qui la montait fut tué, coula à fond la plupart de leurs brigantins et de leurs galères, et conserva, par cette victoire, aux chevaliers de Saint-Jean l'île de Rhodes, qu'ils étaient sur le point de perdre. Ce fut, selon quelques auteurs, en mémoire de cet événement glorieux, qu'Amédée changea l'aigle de Savoie en la croix blanche des chevaliers, qu'il prit dans ses armes avec cette devise : F. E. R. T, que ses descendans retiennent encore aujourd'hui. On explique ainsi ces quatre lettres : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit* (sa valeur conserva Rhodes). Mais ce ne peut être qu'une conjecture, puisque les princes de la maison de Savoie portaient cette devise long-temps auparavant. Nous en verrons plus loin une autre explication.



*Victoire navale remportée par les
Chrétiens sur les Maures.*



L'empereur Henri VII, beau-frère d'Amédée V, avait la plus grande estime pour ce prince. En reconnaissance des services dont il lui était redevable, il lui donna l'investiture de Verceil et du comté d'Aste, qui sont deux des plus belles provinces que possède la maison de Savoie au delà des Alpes.

Cet empereur, voulant se faire couronner à Rome par le pape Clément V, traversa les Alpes, pour se rendre en Italie. Amédée alla au-devant du monarque, qu'il joignit à Berne, et qu'il conduisit, par le pays de Vaud, à Genève, et de là, à Chambéri, où il le reçut avec la plus grande magnificence : il l'accompagna ensuite, et les deux souverains traversèrent ensemble la Savoie. Les historiens contemporains rapportent qu'Henri étant parvenu sur la cime de la montagne, et de là, découvrant toute l'Italie, il se mit à genoux, et pria Dieu de le préserver des factions des Guelphes et des Gibelins, qui alors déchiraient l'Italie. Le comte de Savoie, témoin des craintes que ces deux partis inspiraient à Henri, lui représenta que le moyen le plus infaillible de se garantir des fureurs des Guelphes et des Gibelins, était de

rester dans la plus inaltérable neutralité, de ne favoriser ni l'un ni l'autre, et de se conduire à cet égard comme il se conduisait lui-même, à l'égard de ceux de sa maison, qui avaient constamment refusé de prendre part à ces funestes divisions. Henri VII eût été trop heureux s'il eût eu la prudence de suivre les sages avis du comte de Savoie; il se fût épargné les déplaisirs et les chagrins qu'il essuya en Italie.

La puissance et la réputation du comte de Savoie furent telles, qu'en 1313, après la mort de l'empereur Henri VII, les suffrages de toute l'Italie le placèrent sur le trône impérial; mais sa prudence et sa modération ne lui permirent pas de profiter de cette disposition favorable.

Amédée V était allé à Avignon solliciter auprès du Pape Jean XXII une croisade contre les Turcs, pour délivrer son gendre Andronic Paléologue, empereur d'Orient, de l'oppression où le tenait la force des armées ottomanes. Le Saint-Père se montrait favorablement disposé, lorsque la mort frappa tout-à-coup Amédée V, le 16 octobre 1323 : il avait vécu 74 années, et en avait régné 38.

Ce prince avait été marié trois fois , et laissa douze enfans (1), quatre garçons et huit filles , qui toutes furent mariées à des princes souverains.

A la mort d'Amédée V, la Savoie et le Piémont formaient l'une des souverainetés les plus considérables de l'Italie ; et , grâce à l'habileté de ce prince et de quelques-uns de ses prédécesseurs , cet Etat , qui s'était successivement accru , tenait un rang distingué parmi les puissances de l'Europe. La Savoie ne perdit ni de son étendue ni de sa force sous Edouard , surnommé *le Libéral* , prince guerrier , plein d'excellentes qualités. Il était né à Baugé en Bresse , le 8 février 1284. Il suivit dès sa plus tendre jeunesse le comte Amédée dans ses diverses expéditions militaires. En 1304 , il conduisit un corps considérable de troupes au roi de France Philippe-le-Bel ; il accompagna ce monarque en Flandre , et fut un des généraux qui se signalèrent le plus à la bataille de Mons en Puelle. Il dégagea le monarque français d'un péril

(1) L'un des quatre garçons était fils naturel ; il se signala en Europe par des actions héroïques , et mourut dans la Palestine.

éminent où sa valeur l'avait précipité, repoussa les ennemis acharnés autour de sa personne, et rendit tous leurs efforts inutiles. Philippe, en reconnaissance, le fit chevalier sur le champ de bataille. Il ne fut pas moins utile, en 1328, à Philippe de Valois, dans les plaines de Cassel ; contre ces mêmes Flamands.

Non moins généreux que guerrier, Edouard pour reconnaître les secours qu'il avait reçus des Bernois, en diverses occasions, leur remit les droits de souveraineté qu'il avait sur eux et leur ville, et consentit à cesser d'être leur seigneur pour devenir leur allié. Cette époque est célèbre pour les Suisses.

Edouard n'eut point le temps de jouir des sentimens d'amour et de reconnaissance de ce peuple-bon et fidèle. Il résidait souvent en France; il alla à Gentilly près de Paris, pour prendre quelques jours de repos; il y tomba malade, et mourut le 4 novembre 1329, dans la quarante-cinquième année de son âge, et la sixième de son règne, sans laisser d'enfans mâles.

Aymon, frère d'Edouard, honoré du beau surnom de *Pacifique*, bien au-dessus de celui de conquérant, lui succéda malgré les obs-

tacles qu'on aurait voulu lui opposer. Né dans la ville de Bourg en Bresse, le 15 novembre 1291, et destiné dès son enfance à l'Eglise, il fut successivement chanoine et comte de Lyon et chanoine de Paris. Le Pape s'occupait de l'élévation ecclésiastique de ce jeune prince ; mais Aymon , qui n'avait nulle sorte de goût pour cet état , songeait à le quitter. Dans cette vue , il refusa de se lier par les ordres sacrés ; et , d'après ses représentations , Amédée V son père lui donna la terre de Baugé et plusieurs seigneuries. Content de sa situation , Aymon jouissait paisiblement de sa fortune , et il était à Avignon , auprès du Pape Jean XXII , lorsque deux évêques et quatre barons vinrent lui apporter la nouvelle de la mort de son frère Edouard , et le prier d'aller prendre possession du comté de Savoie. Il se rendit aux vœux de la nation , et resta paisible possesseur de la souveraineté : ce fut un bonheur pour ses peuples , à la tranquillité desquels il se consacra tout entier. Il trouva les Etats de son frère fort endettés ; mais une sage économie , jointe à beaucoup de modération , eut bientôt rétabli ses finances.

Quelque penchant qu'eût Aymon à vivre en

paix avec tous ses voisins , il ne put s'empêcher de se voir en guerre avec l'un des plus puissans. Guigues, dauphin de Viennois, avait formé le projet de se rendre maître de Genève; mais n'espérant pas de réussir par la force, il escalada la ville à la faveur d'une nuit très-obscur. Aymon, apprenant cette surprise, vient mettre le siège devant Genève. Une armée d'observation couvrait cette conquête due à la mauvaise foi. Il marche d'abord à l'ennemi, l'attaque, le défait, le taille en pièces, et fond ensuite sur la place, qu'il oblige de lui ouvrir ses portes. Cette guerre n'était pas prête à finir; mais Guigues, puni d'avoir enfreint une paix qu'il avait jurée, fut tué à l'attaque d'un château. Cet événement ralentit les opérations, et le dauphin Humbert, successeur de Guigues, ne tarda pas à faire un nouveau traité avec le comte de Savoie.

Aymon ne s'était jusqu'alors occupé que du bien de ses sujets, et tout ce qu'il avait fait n'avait eu d'autre objet que la tranquillité publique. Lorsqu'il crut l'avoir assurée, il se permit de travailler aussi à sa propre gloire, et de suivre le désir qu'il avait d'acquérir de la célébrité par sa valeur et par ses armes,

sans qu'il pût, en aucune manière nuire au repos de ses Etats ni au bonheur de ses peuples. Pour remplir ce noble but d'une ambition très-louable, il conduisit un corps de troupes en Flandre, au service de Philippe de Valois, son allié, contre Edouard III, roi d'Angleterre, qui disputait à ce prince sa couronne. Il partagea les dangers et la gloire de cette expédition; et, lorsque les Anglais eurent été contraints de repasser la mer, il continua de donner à Philippe des marques de son dévouement, en réconciliant les deux monarques.

N'ayant plus de services à rendre à Philippe contre ses ennemis, et aussi satisfait d'avoir rétabli le calme en France, qu'il devait l'être de l'avoir solidement fixé dans ses propres Etats, il revint en Savoie, où il ne s'occupa qu'à rendre justice à ses sujets, et à remplir ses devoirs de religion. Son état augmentait son ardeur pour la piété, qu'il n'avait jamais négligée, mais qu'alors sa situation lui rendait infiniment plus chère, car ce prince souffrait depuis long-temps d'une maladie fâcheuse, et d'autant plus inquiétante qu'elle avait résisté à tous les remèdes et aux soins des plus habiles médecins. Il

s'adressa au Ciel , fit des vœux et des pèlerinages , et sa cruelle maladie fit de nouveaux progrès. Il se fit transporter au château de Montmélian , où après avoir souffert des douleurs très-aiguës pendant quelques jours , il expira le 2 juin 1343 , dans la cinquantedeuxième année de son âge , et la quatorzième de son règne.

Deux traits de sa vie suffiront pour donner une idée de son amour pour la justice , et du soin assidu qu'il prit pour la félicité publique. Il fut le premier des souverains de Savoie qui eut auprès de sa personne un habile juriconsulte , résidant constamment à sa cour sous le titre de chancelier , et dont l'unique occupation était de rendre la justice et de veiller sur la conduite et sur l'intégrité des juges.

L'affection du comte Aymon pour ses peuples fut telle que , même dans les circonstances les plus fâcheuses , il n'imposa , en aucun temps de son règne , qu'un seul subsid de six gros par feu. Quelque légère même que fût cette contribution , il se repentit de l'avoir établie , et il la supprima.

Amédée VI, l'aîné de ses enfans , réunit en lui seul les vertus et les grandes qualités qui avaient caractérisé les plus illustres de ses

prédécesseurs : il fut un modèle accompli de valeur et de justice. Il naquit à Chambéri, le 4 janvier 1334. Il n'avait pas dix ans lorsque la mort lui enlevant le prince son père, l'éleva à la souveraineté, sous la tutelle de Louis de Savoie et d'Amédée comte de Genève, ses proches parens, qui s'acquittèrent avec zèle de la charge importante qu'ils avaient acceptée. Le surnom de *Comte Vert* lui fut donné dans un tournois, où, revêtu d'une armure verte, et monté sur un cheval caparaçonné de même couleur, et ses gens couverts d'une livrée pareille, il attira sur lui, quoique à peine âgé de treize ans, par son adresse et par sa bonne mine, l'admiration de tous les spectateurs.

Jacques de Savoie, prince de Piémont, levait des droits onéreux, dont il opprimait ses peuples. Amédée VI envoya prendre connaissance de ces nouveaux impôts: les officiers chargés de cette commission furent massacrés par ordre de Jacques. Une pareille action de la part d'un vassal et d'un prince de son sang ne pouvait manquer d'attirer la vengeance d'Amédée VI; il entre dans le Piémont, suivi d'une armée parfaitement aguerrie. Tout cède, tout plie à son approche; il en-

lève au prince toutes ses places , disperse ou détruit les troupes qu'il lui oppose , et l'emmène prisonnier à Rivoles. Vainqueur aussi généreux que vaillant , il rend à Jacques ses Etats , se contente de prendre des mesures pour qu'il ménage davantage ses peuples , et exige un nouveau serment de fidélité. Il en usa de même à l'égard du marquis de Saluces , qui refusait de lui rendre hommage.

Ces deux importantes affaires étant glorieusement terminées , le Comte-Vert revint aussitôt en Savoie , afin d'y recevoir l'empereur Charles IV , qui se rendait à Avignon auprès du pape Urbain VI. Le monarque impérial établit alors à Genève une université , à laquelle il accorda des privilèges fort étendus , dont il déclara Amédée VI conservateur , voulant que Genève lui fût soumise comme au vicaire-général de l'empire.

Une des expéditions militaires les plus remarquables du règne d'Amédée VI fut celle qu'entreprit ce prince , à la prière du pape Urbain VIII , en faveur de l'empereur d'Orient Jean Paléologue , détenu prisonnier chez les Bulgares , et qui refusaient de le mettre en liberté. Ayant rassemblé l'élite de ses troupes , il alla s'embarquer à Venise sur

les galères de la république, en 1370. Secondé d'un vent favorable, il prit terre aux environs de Gallipoli. Son premier soin fut d'investir cette place, et d'en occuper toutes les avenues, ne voulant rien laisser derrière lui qui pût inquiéter sa marche. Les Turcs s'avancèrent au secours des assiégés, Amédée fondit sur eux, rompit leurs rangs dès le premier choc, et, les renversant les uns sur les autres, il en fit un horrible carnage. Cette victoire hâta le succès du siège. Gallipoli fut emporté de vive force, et tout ce qui s'y trouva de Turcs fut passé au fil de l'épée. C'est ainsi qu'Amédée s'ouvrait le chemin de la Bulgarie. Il s'y empara de plusieurs places, presque aussitôt prises qu'assiégées. Varna, défendue par une garnison nombreuse, opposa plus de résistance, mais ce fut pour accroître la gloire du comte de Savoie; il en pressa si vivement les attaques, que le roi de Bulgarie crut devoir arrêter les progrès de l'armée victorieuse, en relâchant l'empereur Paléologue et lui rendant sa couronne, l'unique objet de cette guerre.

Le comte de Savoie n'eut pas plutôt obtenu ce grand succès, qu'il s'éloigna des murs de Varna, remit au roi des Bulgares tout ce

qu'il lui avait pris, et se rendit à Constantinople, où il fut reçu comme le libérateur du prince et de l'Etat.

Les victoires, la piété, la prudence consommée du comte de Savoie l'avaient rendu l'arbitre de l'Italie, et le défenseur des papes. Louis d'Anjou, roi de Naples, rechercha son amitié pour l'aider à conquérir son royaume; Amédée, résolu de le seconder, conduisit à ce prince une armée formidable. Le duc d'Anjou avait déjà soumis des provinces, lorsqu'il s'avisa de faire proposer un cartel de défi à Charles de Durazzo, son rival, qui lui disputait la couronne de Naples, lui offrant un combat de dix contre dix. Les succès du duc d'Anjou auraient dû le dispenser de recourir à cet étrange moyen; mais sans doute qu'il voulait par là terminer plus tôt sa querelle, et prévenir une trop grande effusion de sang. Le Comte-Vert était le premier des dix chevaliers qui devaient combattre. Mais Charles de Durazzo, qui croyait avec raison qu'il lui importait de gagner du temps, refusa le cartel.

Amédée VI, à qui ses idées chevaleresques faisaient désirer cette nouvelle gloire, se dédommagea d'en être privé, en livrant divers combats à la tête des siens. Ses succès le con-

duisirent au château de Saint-Etienne, dans le diocèse de Bitonto. Ce séjour lui fut fatal; il y fut attaqué de la peste avec tant de violence, qu'il mourut le 2 mars 1383, âgé de cinquante ans, et après en avoir régné quarante.

C'est ce prince qui fonda l'Ordre militaire du Collier, l'an 1363. Une dame, dit-on, ayant fait présent au comte Amédée VI d'un bracelet tissu de ses cheveux, il voulut que cette faveur fût le symbole et la marque distinctive d'une nouvelle classe de chevaliers auxquels Amédée VIII, son petit-fils, donna des statuts en 1410. Le Collier de l'Ordre fut composé de lacs-d'amour, sur lesquels étaient ces quatre lettres : F. E. R. T. Il nous faudra encore reparler de cet Ordre militaire aux articles d'Amédée VIII et de Charles III. Nous dirons seulement ici que les quatre lettres initiales peuvent s'expliquer comme exprimant un cri de guerre : *Frappez, entrez, rompez tout.*

Amédée VII, qui succéda à son père, et auquel la couleur de ses cheveux fit donner le surnom de *Rouge* ou de *Roux*, ne fit que se montrer, pour ainsi dire, sur le trône de Savoie; et il commençait à justifier les hautes

espérances qu'il avait données de lui dans sa jeunesse, lorsqu'une mort imprévue l'enleva à ses sujets et à la gloire dont il aurait couvert son nom. Il naquit à Veillane en Piémont, le 14 février 1360. Elevé sous les yeux et formé par les soins d'Amédée VI, son père, et de Bonne de Bourbon, sa mère, il fit paraître, dès sa première jeunesse, les plus heureuses dispositions, le désir de la gloire et l'amour de la vertu.

Les seigneurs étrangers se rendaient de toutes parts à la cour de France, déjà, comme aujourd'hui, le centre du bon goût, et de la politesse. Amédée VII fut un de ceux qui s'y fit le plus admirer, par son adresse et par sa valeur, dans ces fameux tournois où la noblesse française paraissait avec tant d'avantage. La guerre s'étant tout-à-coup allumée en Flandre, le comte de Savoie suivit le roi Charles V, et l'aida de son bras et de ses troupes à châtier les rebelles Gantois. L'année suivante, il rendit encore de grands services à Charles dans la guerre contre les Anglais : l'embarquement projeté pour passer dans la Grande-Bretagne, en 1388, n'ayant pas eu lieu, malgré les préparatifs formidables qui avaient été terminés; quoiqu'une armée très-nombreuse eût été

assemblée sur les côtes, ainsi qu'une flotte considérable, les troupes se dissipèrent, ruinées par la rigueur de la saison, par la longueur de l'attente et le défaut de vivres. Amédée VII, si cette expédition eût eu lieu, eût rendu les plus grands services par sa valeur; il n'en rendit pas de moins importans dans ces fâcheuses circonstances, par sa prudence et sa libéralité; il secourut avec magnificence la noblesse française de vivres, d'habits, de munitions; sa table restait nuit et jour ouverte et servie dans sa tente, que les Français appelaient *l'Hôtel de Saint-Julien*, du nom du maître-d'hôtel de ce prince généreux.

Dans ces conjonctures, les habitans de Barcelonette, qui avaient combattu pour les droits de la maison de Durazzo, affaiblis, et craignant de succomber sous les Angevins, se donnèrent volontairement au comte de Savoie, dans le mois de mai 1388. Leur exemple fixa l'incertitude des habitans de Nice et de Vintimille, qui, par deux traités, l'un du 2 août, et l'autre du 28 septembre de la même année, reconnurent Amédée VII pour leur souverain, et promirent de lui rester fidèles, et à ses successeurs. C'est ainsi que Barcelonette et les

comtés de Nice et de Vintimille sont entrés dans la maison de Savoie.

Au milieu de ses prospérités, secondé par la fortune, couronné par la victoire, Amédée VII, pour se distraire des affaires importantes qui l'occupaient sans cesse, étant allé un jour à la chasse dans la forêt de Lorme, près de Thonon, son cheval, épouvanté à la vue d'un sanglier, s'abattit, et froissa si rudement le comte, qu'il se fit transporter dans un lieu voisin, où il mourut peu de jours après, le premier novembre 1391, âgé de trente-un ans, dans la huitième année de son règne.

Amédée VIII éclipsa la gloire et la grandeur de ses ancêtres. Outre le surnom de *Pacifique*, il mérita encore, par sa prudence et sa sagesse, celui de *Salomond de son siècle*. Il naquit à Chambéri le 4 septembre 1383; en sorte qu'il n'avait que huit ans lors de la mort du comte Rouge. Bonne de Bourbon; sa mère, fut chargée de son éducation et de la régence de ses Etats; comme elle ne négligea rien pour le rendre un prince accompli, elle eut la satisfaction de voir de bonne heure germer les fruits des soins qu'elle s'était donnés.

Pendant le séjour en France d'Amédée VIII,

en 1406, Oddo de Villars, qui n'avait point d'enfans, remit au comte de Savoie le comté de Genève, pour en jouir à perpétuité, lui et ses successeurs. Amédée, en reconnaissance de cette riche donation, promit de payer à Oddo de Villars quarante-cinq mille livres d'or, et lui céda quelques seigneuries.

Environ dix ans après, l'empereur Sigismond vint en Savoie, et rempli d'estime pour Amédée VIII, voulant en outre reconnaître les services que ce prince et ses prédécesseurs avaient rendus constamment à l'empire d'Allemagne, il érigea les comtés de Savoie et de Piémont en duchés, par des lettres-patentes datées de Chambéri le 19 février 1416. Afin de rendre cette érection plus mémorable, Sigismond ne négligea rien de ce qui pouvait en rendre la solennité imposante; il fit dresser un théâtre richement décoré, où, avant de faire proclamer Amédée VIII duc souverain des Savoie et de Piémont, il créa des chevaliers, fit des présens considérables, et ordonna de joûtes et des tournois pour plusieurs jours.

Il dépendait sans doute de Sigismond d'accroître la puissance et l'autorité d'Amédée VIII, disent des historiens estimables (*Hist. Univ.*, trad. de l'anglais); mais le pouvoir le plus étendu

n'était pas en état d'altérer son caractère ; et il ne vit dans son élévation qu'un moyen de plus de donner à ses sujets des preuves de sa bienfaisance. Un incendie violent avait réduit en cendres la ville de Morat , dans le pays de Vaud ; le duc , touché des malheurs des habitans , et voulant les exciter à reconstruire une ville nouvelle , leur accorda une exemption d'impôts pour quinze ans , un affranchissement de droits de péage dans ses Etats pendant dix ans , la jouissance libre et entière du lac pour cinq ans , et enfin la perception de douze deniers par chaque chariot de vin qui passerait par Morat , à perpétuité.

Le duc de Savoie se flattait de jouir enfin de la tranquillité qu'il avait tant de fois désirée , et il se proposait de consacrer au bien de ses Etats et au bonheur de ses sujets des jours paisibles que les circonstances paraissaient lui promettre , lorsque deux événemens cruels vinrent pénétrer de douleur son cœur sensible et compatissant. La peste désola Turin avec tant de fureur , qu'il y périssait chaque jour un grand nombre d'habitans , et que le souverain fut obligé de transférer l'université à Quiers , où elle resta pendant huit ans. A peine ce fléau destructeur semblait modérer

sa violence, qu'un coup encore plus terrible vint accabler le duc : la mort lui enleva Marie de Bourgogne, son épouse, qu'il chérissait plus que lui-même. Cette perte irréparable le plongea dans une profonde tristesse, et lui faisant connaître, par une funeste expérience, l'instabilité des grandeurs humaines : il forma dès-lors le projet de s'assurer d'un bonheur plus solide et d'une plus durable grandeur. Résigné aux décrets de la Providence, il ne songea plus qu'à se distinguer des princes ses contemporains, par la piété la plus exemplaire et la plus soutenue. Il n'était point encore déterminé sur le temps où il exécuterait ce pieux dessein ; mais, décidé à le remplir tôt ou tard, il acheva la fondation de l'ermitage de Ripaille, et y établit des religieux qu'il tira du monastère de Saint-Maurice en Chablais.

Les soins qu'Amédée VIII prenait pour rendre ses Etats florissans et ses sujets heureux, joints à sa douceur, à ses vertus, à sa bienfaisance, le rendaient cher et respectable à tous les citoyens. Il était aimé du peuple ; et cependant, malgré son attention continuelle à faire du bien, il se trouva un scélérat assez pervers pour conspirer contre sa vie. Ce mal-

heureux était un gentilhomme de Bresse, nommé Galois, à qui le comte de Savoie n'avait jamais fait aucun tort : il forma le complot d'assassiner Amédée, et tenta de le faire périr à Pierre-Châtel, où ce bon prince était sans défiance, et bien loin de songer que la perfidie et le crime se fussent armés contre lui. Quelques circonstances imprévues ayant fait manquer l'horrible attentat médité par Galois, il suivit son prince à Tonon, résolu de si bien prendre ses mesures, que sa victime ne lui échappât plus. Mais il n'eut pas assez de discrétion pour cacher le coup affreux qu'il méditait; son complot transpira; et le duc averti, fit saisir le prévenu, qui, convaincu du crime qu'il méditait, périt à Chambéri sur l'échafaud.

Etonné de tant d'atrocité dans un homme qu'il n'avait jamais désobligé, Amédée VIII, connaissant, par le danger qu'il venait d'éviter, à quels funestes accidens sont exposés les souverains, sentit s'accroître en lui le dégoût que lui avaient déjà inspiré les grandeurs humaines. Rassasié d'honneurs, et fatigué du faste et de l'éclat de la couronne, il résolut de mettre fin aux irrésolutions qui l'avaient re-

tenu jusqu'alors , et d'aller oublier dans une pieuse retraite les ennuis et les embarras qui l'avaient accablé sur le trône.

Comme il s'occupait de ce projet , il lui vint une idée qu'il crut lui être inspirée par le Ciel , et qu'il ne tarda point à effectuer ; ce fut d'instituer un nouvel ordre de chevalerie , dont il serait le chef , et qui , alliant à l'exercice des armes celui de la religion , remplirait en même temps ses vues de retraite et ses devoirs de souverain. Plein de ce pieux projet , il s'associa six gentilshommes de son âge , et qui avaient vieilli dans le maniement des affaires les plus importantes de l'Etat , soit à la tête des armées , soit dans le conseil. Il ne perdit point de temps , et institua cet ordre sous l'invocation de saint Maurice , patron de la Savoie. Le lieu de leur retraite fut indiqué à Ripaille , auprès des ermites de Saint-Augustin , sur le bord du lac de Genève , entre la ville de Tonon , capitale du duché de Chablais , et celle d'Évian. L'habit de l'ordre était une robe longue de drap gris , avec un capuce de même , la barbe et les cheveux longs ; pour canne , un bâton noueux et fait en manière de bourdon , et une croix d'or pendue au cou. Il fallait être gentilhomme pour être

admis dans cet ordre, qui ne devait être composé que de six membres et d'un doyen, logés tous à Ripaille, mais séparément. Chaque semaine, il devait y avoir des jours consacrés à la solitude, et quelques autres aux affaires de l'Etat, et les six chevaliers, ainsi que le doyen, étaient obligés d'observer la plus exacte continence.

Lorsque ces statuts furent faits, Amédée VIII convoqua, à Ripaille, une assemblée, à laquelle furent appelés les évêques, les principaux prélats et les seigneurs les plus distingués de ses Etats. Le duc, assis sur un trône, entre Louis et Philippe, ses fils, prononça un discours, dans lequel, après avoir rapporté tout ce qu'il avait fait pour le bien de ses sujets, depuis son avènement à la couronne, il leur déclara le dessein où il était de se retirer du monde, et d'achever de vivre dans la solitude. Ensuite, faisant approcher son fils aîné, qui, jusqu'alors, avait pris le nom de comte de Genève, il le fit mettre à genoux, le créa chevalier, le déclara prince de Piémont, lui remit la lieutenance-générale du gouvernement, institua Philippe, son second fils, comte de Genève, donna les plus excellens avis au prince de Piémont sur la

manière de gouverner , lui recommanda l'union , l'amitié avec ses alliés et ses parens , et surtout d'avoir soin , lui et ses successeurs , de recourir dans toutes les affaires importantes aux six chevaliers et au doyen , qui devaient être perpétuellement les conseillers secrets des souverains de Savoie. Ensuite, Amédée VIII , ayant donné sa bénédiction à ses enfans , quitta l'assemblée , se retira avec les six chevaliers , et , comme eux , prit , le lendemain , l'habit d'ermite des mains du prieur du couvent des Augustins.

Amédée avait moins dessein de se consacrer à la mortification et à la pénitence , que de jouir sans trouble de tous les agrémens d'un loisir voluptueux. « Il se faisait servir , ainsi que ses compagnons , dit un vieil historien français (Montrelet) , au lieu de racines et d'eau de fontaine , du meilleur vin et des viandes les plus exquisés qu'on pouvait trouver. » Il rendit sa retraite célèbre par la bonne chère , et le peuple se sert encore , de nos jours , de cette expression proverbiale : *Faire ripaille* , pour désigner les délices de la table. Après quarante-trois années d'un règne florissant , il serait injuste de blâmer ce prince d'avoir cherché loin du trône un repos in-

compatible avec l'exercice du pouvoir suprême. (*Anecdotes de la Savoie.*)

Pendant qu'Amédée menait une vie paisible et délicieuse dans sa retraite de Ripaille, l'Eglise était menacée d'un schisme funeste par deux juridictions spirituelles, celle du pape et celle du Concile. Dès l'an 1432, Martin V avait indiqué un Concile à Bâle, en Suisse; et son successeur, Eugène IV, en avait confirmé la célébration, et fait l'ouverture le 14 décembre de la même année. Les prélats, ainsi solennellement assemblés, ayant voulu, suivant le droit qu'ils en avaient, mettre des bornes à l'autorité pontificale, Eugène promulgua deux Bulles, qui dissolvaient le Concile, et qui le transféraient à Ferrare; mais les prélats refusèrent de quitter Bâle: ce qui n'empêcha pas Eugène d'assembler à Ferrare ceux des évêques et des cardinaux qui lui demeurèrent attachés. On vit alors deux Conciles dans l'Eglise, et, bientôt après, deux souverains pontifes, en 1439. Le Concile de Bâle ayant déclaré la Chaire de Saint-Pierre vacante, et lancé sur Eugène tous les foudres de l'anathème, choisit des électeurs et des officiers du conclave pour nommer un nouveau pape. On jeta les yeux sur le solitaire de Ri-

paille. Son élection ayant été confirmée par le Concile , on envoya des députés au prince pour le prier d'accepter la tiare : le cardinal d'Arles , suivi de quelques autres prélats , fut chargé de cette mission. Amédée , après quelques momens de résistance , consentit , les larmes aux yeux , à la décision du Concile , et prit le nom de Félix V. Les ambassadeurs le dépouillèrent de son habit d'ermite , de son bourdon , de son capuce ; le revêtirent d'un habit blanc , lui mirent l'anneau de pontife , le placèrent dans une chaire , se prosternèrent à ses pieds , et le saluèrent pape. Ensuite Félix V fut conduit à l'abbaye de Saint-Maurice , en Chablais , où , assis sur le grand autel , il donna la bénédiction à une foule innombrable , qui était accourue voir l'ancien duc de Savoie.

Quelques jours après cette cérémonie , Félix émancipa Louis , prince de Piémont , l'institua duc de Savoie , de Chablais et d'Aoste , et se dépouilla en sa faveur de toutes ses terres et possessions. Le partage de la succession réglé , Félix V prit la route de Bâle , où il fit son entrée solennelle. Dans cette cérémonie , il était escorté du comte de Genève , de plusieurs grands seigneurs , de trois cents

gentilshommes et de deux cents ecclésiastiques, archevêques, évêques, abbés, prieurs, tous à cheval. Cette marche était terminée par Félix, sous un dais, la tiare en tête, monté sur une haquenée blanche, couverte d'une chape d'or, et précédée de deux cardinaux et du marquis de Saluces. Ce cortège pompeux se rendit à l'église de Notre-Dame, où Félix V donna la bénédiction, et il se retira ensuite dans le palais qui lui était destiné. Quelque temps après, il fut couronné par le cardinal d'Arles, et cette solennité fut célébrée avec la pompe et la magnificence les plus imposantes. Ordonné prêtre, il dit sa première messe dans l'église de Notre-Dame de Bâle.

La mort d'Eugène et l'exaltation à Rome de Nicolas ne changèrent rien aux intentions de plusieurs souverains, de ramener la paix dans l'Eglise. On détermina sans peine le paisible Félix à sacrifier ses droits au repos de la chrétienté; il promit d'abdiquer, aux conditions suivantes: Qu'il serait cardinal, évêque, légat et vicaire perpétuel du Saint-Siège dans le duché de Savoie; qu'il occuperait la première place dans l'Eglise romaine, après le pape; que, lorsqu'il paraîtrait devant Sa Sainteté, elle se lèverait de son siège pour le rece-

voir , et le baiserait à la bouche , sans exiger d'autres marques de soumission ; qu'il conserverait l'habit et les ornemens de souverain pontife , excepté l'anneau du pêcheur , le dais et la croix sur la chaussure , et qu'il ne pourrait faire porter devant soi le Saint-Sacrement.

Ainsi se termina le schisme qui avait troublé l'Eglise pendant dix années , et qui suivit de bien près un autre schisme qui avait duré plus de quarante ans. Amédée , après son abdication , revint à Ripaille , où il passa les dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus paisibles , plus conformes à son caractère que l'éclat attaché à la possession contestée de la première dignité de l'univers. Les devoirs de sa légation l'obligèrent quelquefois de sortir de sa solitude , et il ne s'en éloigna que pour aller édifier ou rendre quelque service important à l'Eglise. Ayant séjourné à Genève plus long-temps qu'il ne l'avait désiré , il y fut atteint d'une maladie , qui , jointe à son âge avancé , le fit descendre au tombeau , le 7 janvier 1451. Son corps fut porté à Ripaille , où il fut inhumé avec magnificence. Amédée VIII vécut soixante-sept ans ; il en régna quarante sur la Savoie , sous

le titre de comte , et ensuite comme duc : il fut pape pendant neuf ans, et ensuite premier cardinal et légat du Saint-Siège pendant dix-huit mois. Doué de rares qualités et des plus éminentes vertus, il se distingua surtout par son extrême générosité , par son amour pour la justice. Sage , prudent , adroit , il conserva la paix dans ses Etats, au milieu de l'Europe, agitée par la guerre. L'estime que les peuples et les souverains étrangers eurent pour lui était telle , qu'il fut l'arbitre des différens des plus grands princes , et qu'il justifia , par l'équité de ses jugemens , le surnom , qu'on lui donna , de *Salomon de son siècle*.

Le règne d'Amédée VIII avait été brillant et pacifique : celui de Louis , son fils et son successeur , fut beaucoup moins tranquille ; il fut même très-orageux , du moins par intervalles ; mais il fut aussi très-glorieux , soit par la rare valeur de ce prince , soit par les grands avantages que sa prudence et son habileté procurèrent à ses Etats , ainsi qu'à sa maison. Il était né à Genève , le 14 février 1402. Le titre de comte de Genève fut le seul qu'il porta pendant la vie d'Amédée de Savoie , prince de Piémont , son frère aîné ; mais à la mort de ce dernier , le duc de Savoie , son

père , lui donna le titre de prince de Piémont. La cérémonie de la concession de cette dignité fut faite , avec beaucoup de magnificence , à Ripaille , où Louis reçut en même temps , des mains de son père , l'ordre du Collier. C'est depuis cette époque que les fils aînés de la maison de Savoie ont constamment porté le titre de prince de Piémont. Amédée VIII s'étant renfermé dans l'ermitage de Ripaille , Louis prit les rênes du gouvernement , et resta chargé de l'administration des affaires , sous la direction du duc , son père , et des six chevaliers de l'ordre de Saint-Maurice , qui composaient le conseil secret d'Amédée.

Plusieurs événemens intéressans se passèrent pendant qu'il était lieutenant-général du royaume. Le peuple se plaignait depuis longtemps de l'autorité arbitraire , de l'excessive avidité et de la corruption de beaucoup de magistrats , et de la plupart des officiers subalternes de justice. Le duc Louis résolut de donner à cet égard une entière satisfaction à ses sujets ; il envoya , sous le titre de réformateurs-généraux de l'Etat , trois seigneurs , distingués par leur rang et par leur intégrité ; dans toutes les provinces du royaume , avec

l'autorité de faire réparer toutes les injustices ; toutes les violences faites à ses sujets , de corriger les abus , de châtier , punir et déposer tous les officiers de justice qui seraient convaincus d'avoir prévariqué dans leurs fonctions.

La rigueur de cette réformation générale tomba sur un des sujets les plus accrédités, des plus riches , et qui avait rempli pendant long-temps les postes les plus éminens ; son châtiment , devenu nécessaire , fut un exemple terrible , qui en imposa à quiconque eût pu être tenté de prévariquer. Guillaume Bolomier , seigneur de Villars , Rozey et la Bastie , s'était élevé , par son propre mérite , ses talens et sa rare capacité , du rang de simple gentilhomme au poste de chancelier de Savoie , et de premier ministre d'Etat. Avant de parvenir à ces hautes dignités , il avait été secrétaire de Félix V , du duc Louis , ensuite maître des requêtes en Savoie. Bolomier avait sans contredit des talens supérieurs ; mais ses vices effaçaient ses grandes qualités. Avidé de richesses , il en avait amassé par toutes sortes de moyens et de prévarications. Honoré de la confiance de Félix V , il avait pris sur lui le plus grand ascendant , et ne s'en était servi que

pour dissuader son maître de se démettre de la papauté; en sorte qu'il était la cause de la continuation du schisme. Le duc Louis, qui ne désirait rien tant que de ramener le calme, et qui avait fait tous ses efforts pour engager son père à déposer la tiare, ne put voir sans indignation les avis de Bolomier l'emporter sur les siens. La noblesse était encore plus irritée contre ce chancelier, qui l'avait plus d'une fois offensée dans ses droits et dans ses privilèges.

François de la Palu, comte de la Roche, était l'un des trois réformateurs-généraux nommés pour extirper les abus introduits par les officiers de justice. Dans les recherches que ce réformateur fit des prévaricateurs, il reçut diverses plaintes au sujet des concussions multipliées de Bolomier, et il fit à ce sujet les informations qu'il était obligé de faire. Accrédité, ou croyant l'être encore, riche, puissant, et chancelier de l'État, Bolomier, dans la vue d'arrêter le cours de ces informations, et d'ailleurs vivement irrité qu'étant chef de la justice on osât songer à examiner sa conduite, résolut de perdre le réformateur-général; et, pour y parvenir, il l'accusa hautement de trahison. Cette accusation était grave, et d'autant plus

étrange, que François de la Palu avait, en mille circonstances, rendu avec le plus grand zèle des services très-importans à l'Etat. Vivement indigné de cette dénonciation, il alla se jeter aux pieds du duc Louis, et lui demanda justice. Le prince nomma des commissaires pour informer contre le comte de la Roche, avec ordre de le punir s'il se trouvait coupable, ou de faire, à toute rigueur, le procès au chancelier, si son accusation était fausse et calomnieuse. L'événement justifia pleinement François de la Palu, sur le compte duquel on ne trouva rien qui pût seulement le faire soupçonner; en sorte que le chancelier étant complètement convaincu d'imposture et de fausse accusation, il fut jugé par les commissaires, et unanimement condamné à mort. Il se flatta encore que l'élévation de son rang le mettrait à l'abri de la honte du dernier supplice, et il en appela au conseil du duc : il fut trompé dans son attente; le conseil confirma la sentence des commissaires, exemple d'une grande justice, et le coupable Bolomier fut jeté vif dans le lac de Genève, une pierre au cou. Cet exemple apprend que le rang, la richesse, et les places éminentes ne mettent pas toujours à l'abri d'une juste punition.



Exemple d'une grande Justice.



Tandis que par ces négociations le duc de Savoie prenait les plus sages mesures contre Sforce, duc de Milan, et contre les Vénitiens, il se délassait à Turin des fatigues de ces négociations par un spectacle bien digne de ces temps de barbarie, de superstition et de chevalerie. Il assistait à un combat à outrance que se donnaient deux braves, animés du désir de s'entrégorger sans cause, sans prétexte, et sans autre raison que celle de savoir lequel des deux était capable de l'emporter sur l'autre par sa valeur et son adresse. Ces deux valeureux champions étaient Jean de Boniface, chevalier sicilien, et Jean de Compeys, seigneur de Torens, général des armées du duc de Savoie. Ces deux chevaliers ne se connaissaient que par la réputation de leur bravoure; ils s'estimaient beaucoup l'un l'autre, n'avaient jamais eu de querelle particulière; mais ils brûlaient du désir de se battre l'un contre l'autre, uniquement pour la gloire des armes. Il y avait long-temps qu'ils étaient possédés de cette folle manie, et Boniface, le plus impatient des deux, avait été déjà solliciter Louis de lui permettre de se battre avec Compeys; mais des affaires où ce dernier était très-utile, avaient fait différer le combat de quelques mois.

Au terme fixé, Compeys ne put comparaître, parce qu'il était alors prisonnier de François Sforce. Lorsqu'il fut enfin délivré, le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut d'aller à Turin, où était Boniface à la suite du duc de Savoie, qu'il conjura instamment de fixer le jour du combat. Louis l'indiqua; et le terme écoulé, le duc se rendit dans le champ clos préparé aux deux champions. Là, assis sur un théâtre, il fit les fonctions de juge du camp, accompagné du prince de Piémont son fils, et des seigneurs les plus distingués de sa cour. Les deux chevaliers visités, ainsi que leurs armes, suivant l'usage, par le maréchal de Savoie, le bâtard d'Armagnac, et le seigneur de Viry, confessés et dûment pourvus des secours de l'Eglise, s'avancèrent l'un vers l'autre, s'embrassèrent très-cordialement, se battirent d'abord à la hache; puis n'ayant pu se pourfendre, se jetèrent l'un sur l'autre la dague à la main, quittèrent, après bien des efforts, cette arme, montèrent à cheval, et se battirent à la lance, sans pouvoir parvenir à se vaincre, comme ils le désiraient. Ce combat se renouvela pendant trois jours consécutifs sans aucun succès : le dernier assaut devait être à l'épée; mais les juges d'armes trouvant quelque avan-

tage à l'épée de Boniface sur celle de son adversaire , il fut décidé que les deux combattans ne passeraient pas outre ; et l'honneur des armes demeura au brave Compeys , ainsi que le déclara le duc de Savoie par l'attestation authentique qu'il lui donna.

Le duc de Savoie , en 1463 , s'occupa vivement du soin de réprimer la violence de Philippe , comte de Bresse , son fils , jeune prince d'une ambition outrée , qui , ayant eu l'art de mettre la noblesse dans ses intérêts , cabalait sans cesse à la cour de son père contre le prince de Piémont , qu'il détestait par envie , et qu'il traitait avec mépris par la hauteur la plus inconsiderée. Louis , après avoir inutilement tenté de se rendre médiateur entre ces deux ennemis , qui lui étaient si chers , résolut d'aller en France concerter avec le roi de France , son gendre , les moyens d'arrêter les suites de cette haine envenimée ; et , quoique sa santé fût très-affaiblie par la continuité des douleurs de la goutte , il se mit en chemin dans la saison la plus rigoureuse , suivi du comte de Genève , son frère , et de quelques seigneurs.

Arrivé à Paris , il fut obligé d'y attendre le roi , qui était allé à Lille , dans le dessein de détourner le duc de Bourgogne du projet qu'il

avait formé d'entreprendre une guerre aussi folle qu'inutile contre les Turcs. Louis XI, à son retour, prit le plus sensible intérêt aux chagrins qui avaient amené son beau-père, et il fut convenu entre eux que le roi attirerait Philippe en France, sous prétexte d'avoir besoin de sa valeur et de ses conseils, et qu' aussitôt que ce prince serait arrivé, Louis XI s'assurerait de sa personne. Cette mesure, rigoureuse à la vérité, fut exécutée, et nous en verrons les détails un peu plus bas.

Cependant, après treize mois d'absence, le duc Louis de Savoie revint dans ses Etats, et reçut les ambassadeurs des ducs de Berri, de Bourgogne, de Bourbon, et de plusieurs autres princes qui, ayant projeté de former une ligue, sous le nom du *bien public*, contre le roi Louis XI, désiraient d'y faire entrer le duc de Savoie; mais il refusa constamment de prendre part à cette confédération, fondée sur des intérêts particuliers. Sans craindre même de soulever contre lui tous ces princes, il résolut d'avertir le roi de France de l'orage qui le menaçait, et se fit porter à Lyon, quelque violemment incommodé qu'il fût de la goutte. Obligé de s'arrêter quelques jours dans cette ville, il avait donné ordre qu'on le portât jus-

qu'à Moulins en Bourbonnais, où Louis XI devait se rendre, lorsque la goutte, qui l'avait si cruellement tourmenté, redoublant de violence, il ne put résister à cette nouvelle attaque, et mourut tout à coup, le 29 janvier 1465, âgé de soixante-trois ans, et dans la vingtunième année de son règne.

Sa bonté fut extrême, surtout pour Anne de Chypre son épouse, qui prit un tel ascendant sur ses volontés, qu'elle disposait entièrement des charges de l'Etat, des honneurs et des finances; ce qui occasiona un grand nombre de mécontents. Anne, avec des lumières et des talens, n'était cependant point faite pour tenir seule les rênes du gouvernement; aussi les Cypriotes jouirent-ils sous ce règne des charges les plus importantes, des postes les plus éminens; et cette préférence ne manqua pas d'indigner la noblesse de Savoie et celle de Piémont. C'est encore à l'ascendant d'Anne sur son époux, qu'il faut attribuer les défauts et même les vices qu'on imputa à ce prince, dont le plus considérable fut de n'avoir rien moins que de l'exactitude à remplir ses promesses. Mais ce fut vraisemblablement le vice de son siècle; car on sait que Louis XI ne se piquait pas de tenir ses engagemens: cependant

aucun historien, n'a dit que Louis XI manquait à ses promesses par déférence aux volontés de son épouse, comme on l'a écrit de Louis, duc de Savoie. On assure, il est vrai, qu'Anne fut la plus belle princesse de son temps : l'empire de la beauté est bien puissant. (*Hist. Univers.*, trad. de l'anglais) Anne mourut à Genève deux ans avant Louis, en 1462; et, suivant ses intentions, elle fut inhumée en habit de religieuse dans l'église des Cordeliers de Genève, qu'elle avait fondée. Ce fut probablement à son exemple que Louis voulut aussi être enterré dans la même église, vêtu en cordelier. C'était un usage dans le quinzième siècle de se vouer en mourant à quelque ordre monastique, et l'on aurait craint pour son salut, si l'on était descendu au tombeau sans être couvert d'un froc.

Louis eut d'Anne, son épouse, quatorze enfans; l'un d'entre eux, Louis de Savoie, comte de Genève et prince d'Autriche, fut roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie.

Louis, duc de Savoie, créa le sénat de Turin. Il reçut de Marguerite de Charni le Saint-Suaire, qu'un des seigneurs de Charni avait apporté de la Judée, au retour d'une croisade. Pour cette précieuse relique, on fit bâtir la

Sainte-Chapelle de Chambéri, et dans la suite on la transporta à Turin, dans la chapelle de la cour qui fait partie de l'église métropolitaine de Saint-Jean.

Amédée IX, fils aîné de Louis, mérita plusieurs surnoms, dont un seul honorerait infiniment à jamais un bon roi; il fut appelé *le Juste, le Père des Pauvres, et le Bienheureux*, à cause de son extrême piété. Il n'avait qu'un seul objet en vue, celui de rendre ses sujets aussi heureux qu'ils pouvaient l'être, et de les faire jouir d'une paix solide et durable. Les maladies presque continuelles dont il fut affligé l'obligèrent de confier la régence de ses Etats à la duchesse Yolande de France, son épouse, sœur de Louis XI, qui les gouverna avec beaucoup de prudence et de sagesse. Mais cette disposition du duc mécontenta les princes de son sang; jaloux de partager l'autorité souveraine avec Yolande, ils unirent leurs intérêts et leurs forces. Philippe, comte de Bresse, se déclara pour eux, et fit entrer des troupes en Savoie. Il surprit Montmélian, séjour de la régente et du duc, s'y saisit d'Amédée, et le conduisit à Chambéri. Informé de cet événement, Louis XI envoya une armée au secours du duc. Les princes, hors d'état de

résister , se hâtèrent de demander la paix ; elle leur fut accordée , et tout rentra dans l'ordre.

Si ce traité rendit le calme à la Savoie , il ne rendit point le repos au duc Amédée , qui souffrait et s'affaiblissait davantage de jour en jour. Il crut que le changement d'air pourrait lui procurer quelque soulagement ; et , dans cette espérance , il se fit transporter au delà des monts ; mais le changement ne fit qu'accroître la violence de la maladie , qui empira au point , qu'arrivé à Verceil , il y mourut la veille de Pâques , de l'an 1472 , âgé de trente-sept ans , et dans la septième année de son règne , plus orageux encore qu'il n'avait été court.

Dans le voyage qu'il fit en France , en 1468 , il donna à la cour de Louis XI , qui en avait besoin , l'exemple de la plus édifiante piété. Animé de l'esprit de son siècle , il alla à Rome *incognito* à pied et en habit de pèlerin.

Si le règne de ce prince eut peu de cet éclat que donnent la guerre et les victoires , il fut , en récompense , une suite continuelle d'actions vertueuses , plus utiles à l'humanité , plus fortement gravées dans le cœur des peuples que sur le marbre et sur le bronze , et

bien plus agréables aux yeux du maître des rois. Sa mémoire est en grande vénération dans toute l'Italie, et on le met au rang des bienheureux. Il avait souvent à la bouche cette maxime chrétienne : « Rendez la justice et aimez les pauvres ; Dieu vous bénira et vous donnera la paix. »

Sa charité n'était point une vaine ostentation, ni un effet de sa politique. Il aimait réellement les pauvres, les assistait, les accueillait dans son palais, et avait d'eux les plus grands soins ; il les servait lui-même à table. Il les exhortait à la patience, et l'exemple journalier qu'il leur en donnait, était plus encourageant encore que ses discours. Le duc Louis son père fut vivement tourmenté de la goutte, et il ne transmit point cette maladie à son fils, qui vraisemblablement eût préféré la goutte à l'épilepsie, dont il fut si vivement attaqué, et dont les accès devinrent presque journaliers sur la fin de sa vie. Un jour Galéas Sforce, duc de Milan, lui demandait où était sa meute quand il voulait aller à la chasse : « Je vais vous la montrer, répondit le bon Amédée IX, » et il le conduisit dans un appartement où était une troupe de pauvres qu'il nourrissait :

« Voilà , dit-il , mes chiens de chasse , au moyen desquels je me promets d'emporter un jour une riche proie , qui est le Ciel. » A Verceil , dans un temps de calamité , il donna à vendre le collier de son Ordre , et en fit distribuer le produit aux pauvres.

Le règne d'Amédée IX avait été fort orageux , mais beaucoup moins que ne le fut celui de Philibert I^{er} , son fils , surnommé *le Chasseur* , et qui lui succéda. La Savoie fut alors agitée par les plus violentes secousses , exposée aux incursions des princes ses voisins , et plus cruellement dévastée par ceux qui devaient être les plus fermes appuis de l'Etat. Philibert I^{er} ne régna que dix ans , mais ces dix années furent une suite non interrompue de troubles et de calamités. Ce prince , né au château de Chambéri , le 7 août 1465 , n'avait pas sept ans , quand la mort lui enleva Amédée son père , et qu'il reçut la couronne ducale de Savoie. Yolande , sa mère , se déclara sa tutrice et régente de l'Etat , conformément aux dernières dispositions du duc Amédée IX ; mais la régence lui fut disputée par plusieurs prétendans également ambitieux. Le plus puissant était Louis XI. Le duc de Bourgogne aspirait au même poste , et il fondait ses espé-

rances sur l'alliance secrète qu'il y avait entre lui et la duchesse Yolande. Les circonstances réveillèrent l'ambition des comtes de Bresse, de Romont, et comte-évêque de Genève, princes de Savoie, qui prétendirent qu'à eux seuls appartenait le droit de tenir les rênes du gouvernement. Yolande n'avait pour elle que les Piémontais ; le reste des sujets était partagé entre les quatre prétendans à la régence.

Le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, agit avec beaucoup de vigueur pour l'emporter sur ses concurrens. L'invasion qu'il crut devoir faire dans la Savoie le brouilla avec les Suisses, qui se couvrirent de gloire dans la résistance qu'ils lui opposèrent. Le comte de Romont, impatient de disputer la régence, essayait ses forces dans le pays de Vaud, et, sans songer à son illustre naissance, faisait sur ces terres le métier de brigand, la trêve jurée depuis peu ne lui permettant point encore d'y conduire une armée.

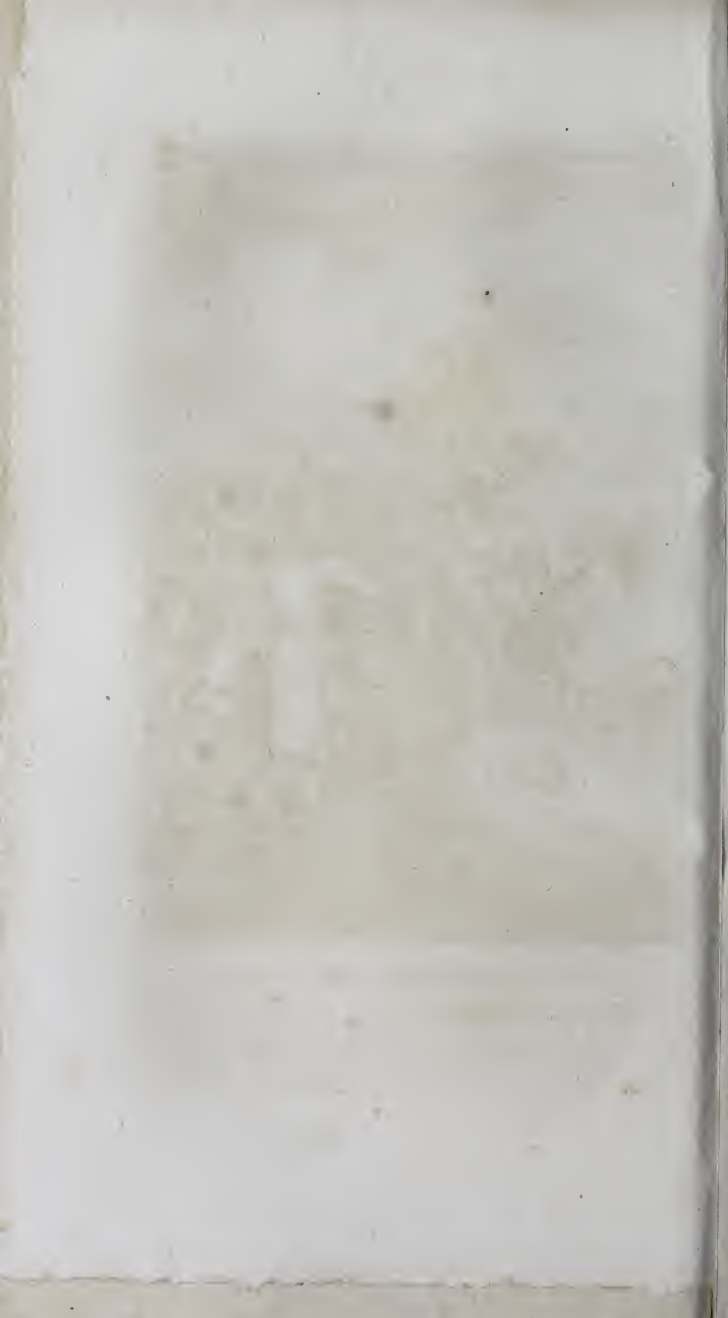
Dans l'une de ces courses, il rencontra un Suisse qui menait à la foire de Genève un chariot chargé de peaux de mouton. Ce chariot ne paraissait guère propre à enflammer la cupidité du comte ; mais soit qu'il ne né-

gligeât aucun profit , ou que la force de l'habitude l'entraînât , il attaqua le Suisse , remporta aisément la victoire , et se saisit du chariot et des peaux de mouton. Assurément il ne prévoyait pas que cette expédition , très-peu militaire , lui coûterait le comté de Romont et toutes les possessions qu'il avait dans le pays de Vaud ; il ne prévoyait pas que la plupart des habitans de ce pays , qui pourtant n'avaient aucune part à cette entreprise , paieraient de leur sang ce chariot et cette marchandise ; il était loin aussi de prévoir qu'à la suite de ce faible événement la Suisse entière prendrait les armes , et recouvrerait sa liberté. Mais combien voit-on dans l'histoire de petites causes produire les plus grands effets ?

Le malheureux Suisse , dépouillé de ce qu'il possédait , alla se plaindre à la ligue helvétique du vol qui venait de lui être fait à force ouverte. Les Suisses , avant d'en venir à des voies de fait , envoyèrent des députés au comté de Romont pour lui demander la réparation du tort causé à leur compatriote. Le comte refusa toute satisfaction. Les Suisses , irrités , prirent les armes , se jetèrent sur le pays de Vaud , s'emparèrent successivement



*Un petit événement, amène une guerre
longue et sanglante .*



de toutes ses places, et le subjuguèrent entièrement.

Le duc de Bourgogne, informé de cette guerre, se déclara en faveur du comte de Romont; il ne doutait pas de se rendre maître de l'Helvétie, et d'enchaîner à jamais la liberté des Suisses. A ses forces, plus que suffisantes, s'étaient joints quatre mille hommes, auxiliaires de la régente de Savoie, et son armée était encore grossie par la plus grande partie des troupes du duc de Milan. Les premières opérations répondirent à l'attente de Charles-le-Téméraire; il alla former le siège de Grandson, petite ville, défendue par une garnison brave, mais peu nombreuse : elle résista quelques jours, et se rendit, déterminée par les habitans, qui espérèrent que cette soumission intéresserait en leur faveur le duc de Bourgogne. Ils comptaient sur son humanité; ils se trompèrent : le duc ordonna de sang-froid qu'on les passât tous au fil de l'épée, citoyens et soldats, et ils furent inhumainement massacrés.

Cet horrible carnage alluma le courage des Suisses; ils ne songèrent plus qu'à venger leurs compatriotes; ils se portèrent aux détroits des montagnes, dont ils connaissaient les issues

et les routes sinueuses. Averti de la disposition de leurs troupes , Charles vint précipitamment, et se jeta sur eux, ne doutant point de les exterminer tous : ils reculèrent; il crut qu'ils commençaient à fuir , et , les poursuivant sans précaution, il s'engagea dans des gorges étroites , resserrées entre des rochers escarpés, où les Suisses accablèrent ses troupes sous des pierres énormes, qu'ils roulaient du haut des montagnes , avec tant d'avantage et d'impétuosité , qu'ils mirent son armée en déroute, s'emparèrent de son artillerie, de ses équipages, et remportèrent sur lui une victoire d'autant plus éclatante, que la supériorité du nombre semblait assurer aux Bourguignons le gain de la bataille. Telle fut la journée de Grandson ; mais celle de Morat , dans la même année , 1476 , fut encore plus funeste au duc de Bourgogne.

Pour réparer le terrible échec qu'il venait d'éprouver , Charles rassembla de nouvelles forces, et , à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse que toutes celles qu'il avait commandées , il alla former le siège de Morat , petite ville appartenante au comte de Romont, sur lequel elle avait été prise, et située auprès de Berne. A la première nouvelle

de ce siège , les cantons confédérés rassemblèrent aussi toutes leurs forces , qui , formant , avec celles de leurs alliés , une armée d'environ trente mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux , marcha contre le duc de Bourgogne , et lui présenta la bataille. C'était ce que Charles désirait avec la plus vive impatience ; il soutint le choc des Suisses avec une grande valeur , et combattit avec un courage héroïque ; mais les Suisses combattirent avec plus de courage encore , et , après l'action la plus meurtrière et la mieux soutenue des deux côtés , la victoire se déclara pour l'armée helvétique : celle du duc fut vaincue et dispersée , après avoir laissé huit mille morts sur le champ de bataille.

Charles de Bourgogne , bientôt après sa défaite , apprenant que la duchesse Yolande négociait en secret avec Louis XI , craignit qu'elle ne l'abandonnât , comme l'avaient déjà fait ses alliés. Agité de ces alarmes , il fit part de ses soupçons au comte de Romont et à l'évêque de Genève ; ils résolurent , dans leur conférence , qu'afin de prévenir l'inconstance de la duchesse , et les effets des conseils de Louis XI , il était indispensable de s'assurer de la régente , et de faire en même temps en-

lever Philibert, duc de Savoie, son fils. Cette résolution était plus facile à prendre qu'à exécuter, à moins que celui qui en serait chargé ne fût capable d'aplanir par son courage et son adresse toutes les difficultés qui pourraient survenir. Charles de Bourgogne jeta les yeux sur Olivier de la Marche, son conseiller et son chambellan, qui était alors à Genève; il lui fit part de ses vues, et Olivier promit le succès le plus complet. Afin de rendre plus facile cet enlèvement, le duc de Bourgogne envoya dire à la duchesse de Savoie de se retirer dans la Franche-Comté avec ses enfans, loin des hostilités des Suisses. Yolande, se défiant de ce conseil, autant que de celui qui le lui donnait, s'excusa sur la longueur de la route, et partit en même temps pour se retirer à Genève; en sorte qu'elle alla se précipiter dans le danger même qu'elle cherchait à éviter. En effet, elle n'était plus qu'à une petite distance de Genève, quand Olivier de la Marche, qui se tenait en embuscade près de cette ville, parut tout à coup, à la tête d'un détachement, arrêta la duchesse, Charles son second fils, deux de ses filles, et quelques-unes des femmes d'Yolande, mit forcément la duchesse en croupe sur son cheval, où elle

fut attachée, fit lier le prince son jeune fils, et les deux jeunes princesses et les femmes sur les chevaux de quelques-uns de ses cavaliers, et les amena tous, dans la plus grande diligence, au château de Rouvres, en Bourgogne.

Le duc Philibert n'avait point échappé aux ravisseurs; ils l'avaient pris aussi: mais, comme cette expédition se faisait pendant la nuit, Geoffroi, seigneur de Rivarol, gentilhomme piémontais, profita de l'obscurité pour l'enlever de leurs mains, et le conduisit à Chambéry. L'évêque de Genève donna tout le temps qu'il fallait à Olivier de la Marche pour remplir sa commission, et lorsqu'il crut l'entreprise terminée, il sortit de Genève, fort irrité en apparence, et, suivi d'une partie de ses troupes, il se mit à poursuivre Olivier, mais précisément du côté opposé à la route qu'il savait que les ravisseurs avaient prise. Il croyait l'affaire heureusement exécutée, et il fut fort étonné quand il apprit que le duc Philibert avait échappé au complot, et que Geoffroi de Rivarol l'avait conduit à Chambéry, où il était en sûreté. Affectant le plus tendre intérêt pour son jeune neveu, il se hâta de se rendre auprès de lui, peut-être pour achever de mettre

la dernière main à l'entreprise exécutée, en partie, par Olivier de la Marche.

Informé de ce qui venait de se passer et des différens partis qui divisaient la Savoie, Louis XI ordonna au gouverneur du Dauphiné d'assembler promptement les états de Savoie et de Piémont, pour délibérer sur les moyens de préserver le pays des malheurs dont il était menacé. La première opération des états fut de se mettre sous la protection et la sauve-garde du roi de France, et ils lui députèrent le comte de Bresse et l'évêque de Genève pour prendre ses ordres, touchant la régence. Louis donna au comte de Bresse le gouvernement de Piémont; à l'évêque de Genève, celui de Savoie : mais, comme il connaissait l'ambition de ces deux princes, il ne leur confia point la tutelle de leur neveu; il en chargea un chevalier de Rhodes, nommé de Grolée.

Cependant la duchesse de Savoie ne s'occupait, à Rouvres, qu'à chercher les moyens de rompre les liens de sa captivité. Entourée des gens du duc de Bourgogne, à la garde desquels elle avait été confiée, elle s'aperçut, à leurs discours et à leurs mécontentemens, que

c'était moins par zèle que par crainte qu'ils restaient attachés à ce prince ; qui , ne songeant alors qu'à rassembler des troupes , était tout entier aux préparatifs de guerre qu'il faisait encore contre les Suisses. La négligence de ses surveillans laissait à la duchesse une liberté entière de parler au petit nombre de ses propres domestiques qu'on lui avait laissés , et même de recevoir la visite de tous ceux qui venaient lui rendre leurs devoirs. Les plus assidus d'entre ces derniers étaient le marquis de Rothelin et le seigneur de Château-Guyon. Ce fut avec eux qu'elle concerta les moyens d'intéresser Louis XI à sa délivrance , et ce fut d'après leurs conseils qu'elle envoya Cavorret , son secrétaire , vers ce monarque , pour le solliciter de l'arracher à sa captivité. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine , et de répugnance même , qu'elle put se décider à implorer le secours de son frère , en qui elle n'avait aucune confiance , et dont elle redoutait la politique ; mais , dans la situation où elle était réduite , il ne lui restait point d'autre ressource.

Cavorret , arrivé à Dijon , où le roi était alors , demanda une audience ; mais Louis ne l'eut pas plutôt aperçu , qu'il le fit arrêter

comme espion du duc de Bourgogne. Il est vrai qu'Yolande , n'ayant point eu la liberté d'écrire , avait remis à Cavorret un anneau qu'elle avait reçu de son frère le jour de son mariage avec le duc de Savoie , imaginant qu'il le reconnaîtrait aisément , et qu'il servirait de lettre de créance au député. Celui-ci montra la bague à Louis , qui , ne cessant de le prendre pour un espion , crut que pour mieux se déguiser , il avait dérobé cette bague à la duchesse , et le fit étroitement renfermer.

Yolande , après avoir long-temps attendu Cavorret , envoya , pour second député au roi , le seigneur de Rivarol , son maître-d'hôtel. Dans le même temps , les états de Savoie députaient aussi , vers Louis XI , Claude de Seyssel , chargé de supplier le roi de procurer la liberté à la duchesse et à ses enfans. Rivarol arriva avant Seyssel , et sa diligence fut de la plus grande utilité pour Cavorret , qui , malgré ses protestations , avait été condamné à mort , et eût été exécuté , si ce nouveau député , connu de Louis XI , n'eût assuré que Cavorret était le secrétaire d'Yolande depuis quelques années , et qu'il n'avait jamais été attaché au duc de Bourgogne. Rassuré contre toute surprise , Louis XI écouta favorable-

ment les prières des députés, et parut disposé à rendre à sa sœur le service qu'elle attendait de lui : en sorte que Rivarol alla porter à Rouvres les nouvelles les plus satisfaisantes. Mais Yolande, que toutes ces protestations de bienveillance et d'amitié ne guérissaient point de son ancienne défiance, exigea, qu'avant de rien entreprendre, Louis XI lui promît de la laisser librement retourner en Savoie; qu'il lui rendrait ses enfans, et remettrait en son pouvoir ses places qu'il retenait; enfin, qu'elle jouirait de l'autorité et de toute l'indépendance qu'elle avait avant sa captivité. Le roi ne balança point à donner à sa sœur, même par écrit, toutes les assurances qu'elle demandait; ensuite il fit partir Charles d'Amboise, avec trois cents lances, pour Rouvres; et ce détachement s'étant rendu de nuit près des murs du château, Yolande, instruite de leur approche, écarta, sous divers prétextes, ses gardes, tandis que d'Amboise, secondé par les intelligences qu'il avait dans la place, entra, et enleva sans bruit la duchesse, son jeune fils et ses deux filles: et ces illustres captifs, par une marche précipitée, se trouvèrent, au point du jour, loin de toute poursuite.

En peu de jours la duchesse Yolande et sa famille arrivèrent à Tours, où le roi les attendait au château du Plessis. Le monarque descendit pour les recevoir au bas du perron, et dit à sa sœur : « Madame la Bourguignone, soyez la bien venue. » La duchesse, qui sentit le reproche, répondit sans se déconcerter : « Je suis bonne Française, et prête à obéir à Votre Majesté. » Louis, convaincu que cette leçon avait appris à sa sœur à mieux connaître ses vrais alliés, ne tarda pas à la renvoyer dans ses états ; il la prit, elle, son fils et ses autres enfans, sous sa protection, et promit de les défendre envers et contre tous.

Louis XI, voyant la Savoie et le Piémont plus tranquilles, vint passer quelque temps à Lyon, et témoigna le désir de voir le duc de Savoie, son neveu. Le comte de Bresse conduisit ce jeune prince jusqu'à Grenoble, où le maréchal de Bourgogne, le marquis de Rothelin et Comines vinrent le joindre, et l'accompagnèrent à Lyon. Le jeune duc reçut de Louis XI l'accueil le plus distingué ; mais le roi, son oncle, n'en put obtenir plus de modération dans son goût pour la chasse : c'était en lui une passion si violente, qu'elle faisait sa principale occupation. A cet amour

pour la chasse se joignait celui des tournois et des courses de bagues. Ces fatigans exercices, pris avec trop d'excès, l'épuisèrent tellement, qu'il tomba malade à Lyon, et, tous les secours qu'on lui donna devenant inutiles, il mourut le 22 avril 1482, âgé de dix-sept ans. Philibert ne laissa point d'enfans de Marie-Blanche Sforce, son épouse, qui épousa en secondes noces l'empereur Maximilien.

Charles II, frère puîné de Philibert, auquel il succéda, fut plus heureux que son prédécesseur : quoique son règne fut très-court, il eût du moins le temps de donner des preuves signalées de son courage, infiniment au-dessus de son âge, de mériter le surnom de Guerrier, de faire éclater son inébranlable fermeté, son amour pour la justice, et l'estime singulière qu'il avait pour les citoyens utiles et vraiment vertueux. Il n'avait que quatorze ans lorsque la mort de son frère fit passer sur sa tête la couronne ducal de Savoie. Louis XI, son oncle, fit venir auprès de lui le jeune Charles, dont il se déclara tuteur, afin d'ôter par ce moyen aux comtes de Savoie tout prétexte de cabaler et de troubler l'Etat; il nomma en même temps l'évêque de

Genève gouverneur et lieutenant-général des pays de Savoie , situés en-deçà des monts.

Le comte de Bresse , irrité de n'avoir aucune part à la nouvelle administration , résolut de se donner lui-même le poste qu'il croyait qu'on aurait dû lui confier , et , sortant précipitamment de Lyon , il se rendit à Turin , où , prétendant que le gouvernement de Piémont ne pouvait pas lui être refusé , puisqu'il le tenait du duc Philibert lui-même , qu'il assura le lui avoir donné quelques momens avant d'expirer , il s'installa dans cette place éminente. Mais , tandis qu'il cherchait à s'assurer par la force la dignité qu'il avait usurpée , le maréchal de Savoie , secondé par quelques autres seigneurs , peignit au jeune duc cette entreprise comme un attentat audacieux , et dont l'impunité aurait inévitablement les plus funestes conséquences. Charles II connaissait ses droits , et il n'était pas nécessaire qu'on l'irritât encore ; il écrivit au comte de Bresse , son oncle , de quitter , dès sa lettre reçue , le gouvernement de Piémont. Louis XI lui écrivit aussi , et lui conseilla de donner au reste des sujets l'exemple de la soumission qu'il devait , comme eux , au souverain. Le

comte refusa d'obéir. Afin de l'attirer hors du Piémont , Charles alla à Morestel , en Dauphiné , et lui manda aussitôt de venir lui rendre l'hommage qu'il devait pour le comté de Bresse ; tandis que , d'un autre côté , Louis XI le menaçait d'envoyer des troupes nombreuses envahir et dévaster toutes les possessions dépendantes de ce même comté. Pressé de toutes parts , et hors d'état de résister aux forces combinées de la Savoie et de la France , le comte de Bresse , trop haut pour se soumettre , prit le parti de s'éloigner , et , sans faire la déclaration qu'on exigeait , il sortit de Turin , et se retira en Allemagne.

Le duc de Savoie montra la même fermeté à l'égard du pape Sixte IV, qui , à la mort du comte de Genève , prétendait nommer à cet évêché un prélat de son choix : le jeune Charles ne voulut entendre aucune proposition , et fit chasser l'évêque , qu'il ne voulait point reconnaître.

Vers la fin de l'année 1483 , Charles II envoya des ambassadeurs à Rome pour recevoir la confirmation de la donation que Charlotte de Lusignan , reine de Chypre , de Jérusalem et d'Arménie , sa tante , lui avait faite de ces trois royaumes. Cette donation valut à

ce prince et à ses descendans le titre de rois de ces royaumes, qu'ils portent encore aujourd'hui.

Charles II , passant les Alpes , alla faire son entrée solennelle à Turin , et il parut avec d'autant plus d'éclat , que la mort de Louis XI le rendant tout à fait indépendant , il venait de se charger seul de la direction du gouvernement de ses états.

Le marquis de Saluces , pour quelque sujet de mécontentement , rassembla des troupes , et fit une invasion en Savoie. Charles II , à la tête des siennes , marcha aux ennemis , les mit en fuite , s'empara de plusieurs places , et vint mettre le siège devant Saluces , place moins forte par elle-même que par la valeur de Sassenage , son gouverneur , qui opposa d'abord la plus vigoureuse résistance , et fut enfin obligé de se rendre. Pendant la durée de ce siège , le marquis de Saluces , effrayé de la supériorité du jeune duc de Savoie , alla en France , demander du secours à Charles VIII ; mais , quelques vives que fussent ses instances , le roi , ne croyant pas devoir rompre légèrement avec le duc de Savoie , lui envoya deux députés pour l'inviter à lever le siège de Saluces , et accorder au marquis une trêve

d'un an. Lorsque ces deux députés arrivèrent, la place assiégée était hors d'état de tenir plus long-temps. Charles ne voulut consentir ni à l'une ni à l'autre de ces deux demandes; mais, peu de jours après, le marquis de Saluces ayant été fait prisonnier de guerre, le duc, dont la supériorité était décidée, fut assez généreux pour ne pas pousser ses avantages aussi loin qu'il l'eût pu, et il voulut bien accorder à ses ennemis humiliés une trêve d'une année.

Charles VIII comptait si fort sur le succès de ses députés, que, pour seconder ses vues dans une assemblée qui se tenait au Pont-de-Beauvoisin, il s'était rendu à Lyon. Quoique très-éloigné de rien céder de ses prétentions, le duc n'en montra pas moins d'empressement à aller rendre une visite au roi de France, qui, croyant l'intimider, lui dit en l'abordant : « Mon cousin, mon ami, je suis charmé de vous voir à Lyon; car, si vous eussiez négligé de venir, je m'étais proposé d'aller vous voir moi-même, en très-nombreuse compagnie, dans vos états, où il est vraisemblable qu'une telle visite n'eût pu que vous causer du dommage. — Monseigneur, répondit le duc sans se déconcerter, tout mon

regret , à votre arrivée dans mes états , serait de ne pouvoir vous y faire l'accueil que mérite un aussi grand prince que vous. Du reste , soit ici , soit ailleurs , je serai toujours prêt à vous prier de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient , comme de tout ce qui peut dépendre de vos sujets. » Charles VIII , qui s'était attendu à des excuses , rougit de la réponse du duc , et le remercia avec plus d'honnêteté et de douceur qu'il ne lui avait parlé d'abord.

Les preuves d'amitié qu'il ne cessait de recevoir de Charles VIII ne purent le retenir long-temps à la cour de ce monarque ; il en partit , et , de retour en Savoie , il passa les Alpes pour se rendre à Turin , dont les habitans célébrèrent par les plus brillantes fêtes le plaisir que leur causait la présence de leur souverain. Mais bientôt un triste événement succéda à la joie publique. Charles , qui jusqu'alors avait joui d'une santé ferme et brillante , tomba malade : les médecins , qui augurèrent défavorablement de la nature de sa maladie , le firent transporter à Montcalier , où l'air est meilleur qu'à Turin ; mais , malgré la salubrité du lieu , le mal fit des progrès rapides. On le transporta encore à Pignerol. La mala-

die se déclara mortelle, et, en effet, il décéda très-peu de jours après, le 13 mars 1489, âgé seulement de vingt-un ans, et de son règne le septième.

Cette mort prématurée jeta le Piémont et la Savoie dans la consternation. Peu de princes se sont signalés aussi jeunes, et ont donné de plus brillantes espérances. Charles II avait reçu de la nature les dons les plus heureux et les plus rares; une beauté mâle, fière et en même temps pleine de douceur. Dans l'âge de l'inexpérience, il avait la sagesse et la prudence des princes les plus consommés dans l'art de gouverner les hommes. Doux, affable, accessible à tous ses sujets, il l'était surtout pour les savans et les gens de lettres. Les langues grecque et latine lui étaient familières, et il faisait ses délices des meilleurs auteurs de l'ancienne Grèce et de Rome. Ce fut à sa cour que se forma l'illustre chevalier Bayard, qui se fit un devoir d'aimer la vertu, en la voyant chérie et si respectée par Charles, dont il était page.

Charles-Jean Amédée, qui lui succéda, n'avait que huit mois lors du décès de son père. La Savoie avait tout à craindre sous la longue minorité de ce jeune prince; mais elle

fut garantie de tous les dangers qui la menaçaient par la sagesse , la vigilance et les lumières de Blanche de Montferrat , sa mère , qui illustra sa régence. Néanmoins cette régence lui fut vivement disputée , ainsi que la tutelle du prince enfant. Les comtes de Genève et de Bresse renouvelèrent leurs prétentions , et François de Savoie , archevêque d'Auch , fit , de son côté , tout son possible pour être préféré. Tout aussi peu tranquilles , les Piémontais voulaient que ce fût dans leur pays que le jeune souverain fût élevé : les habitans de la Savoie s'indignaient de la seule idée de l'éloignement du petit duc. Après de longs débats entre les partisans des prétendans , la régence resta à Blanche de Montferrat , et le titre de lieutenant-général de Savoie et de Piémont fut donné à l'archevêque d'Auch et au comte de Bresse. Un seigneur éclairé fut nommé gouverneur du jeune duc.

Les circonstances parurent favorables au marquis de Saluces , pour rentrer dans ses états ; il leva quelques troupes en France , repassa les monts à la hâte , et , secondé par le duc de Milan , il contraignit la duchesse douairière à lui accorder ce qu'il exigeait.

Charles VIII méditait la conquête du

royaume de Naples , sur lequel il avait des prétentions fondées ; il fit demander à la duchesse de Savoie , lorsqu'il voulut se rendre en Italie , la liberté du passage. Blanche consentit volontiers aux vœux de Charles , et lui offrit même de contribuer au succès de l'entreprise. Charles VIII , arrivant à Turin , fut reçu à quelque distance de cette ville par le jeune duc , qui , à peine âgé de cinq ans , avait été au-devant de lui à cheval. Blanche ne se contenta point de lui faire l'accueil le plus distingué : pour lui prouver à quel point elle était dans ses intérêts , elle lui prêta des sommes très - considérables et tous ses diamans , afin que rien ne mît obstacle aux opérations qu'il méditait. Elle lui fit présent , dit Comines , de ce cheval de si grand prix , qu'on l'appelait *le meilleur cheval du monde* , et sur lequel le roi combattit avec tant de valeur et d'avantage à la célèbre bataille de Fornoue.

A son retour de Naples , Charles fut encore reçu en Piémont par la régente , qui alla , suivie des principaux seigneurs de sa cour , à cheval , au-devant de lui à quelques lieues de Turin.

La régente étant allée ensuite , avec son fils ,

à Montcalier , ce jeune prince perdit la vie par un accident funeste ; il tomba de son lit , et mourut sur la place , le 16 avril 1496 , âgé de huit ans.

Dès sa plus tendre jeunesse , Philippe , cinquième fils de Louis , et né en 1438 , se distinguait entre tous ses frères par de brillantes qualités : mais il annonçait aussi une vivacité extrême , un penchant à la domination , et dans un âge plus avancé , il se montra fort ambitieux , ainsi que nous l'avons raconté dans les règnes précédens. Louis , craignant que ses autres enfans ne conçussent trop de jalousie contre ce prince , l'envoya en France auprès de Charles VII. On l'appelait alors *Philippe-Monsieur*. Mais il se faisait volontiers nommer *Philippe-Sans-Terre* , parce qu'il n'avait point d'apanage ; et bien des années après qu'il eut été apanagé , il se surnomma encore *Sans-Terre* , parce que les Suisses s'étaient emparés de son comté de Bresse.

Pendant qu'il était en France , en 1462 , quelques factieux , mécontents du gouvernement du duc Louis , qui , trop facile à suivre les conseils d'Anne de Chypre , son épouse , donnait à des Cypriotes les principales charges de l'Etat , appelèrent en Savoie Philippe , qui

était encore à la cour de France. Philippe se rendit au plus vite dans les Etats de son père; les factieux le mirent à leur tête; et comme la violence de son caractère égalait son ambition, il entreprit d'opérer par la force la réformation de l'Etat, de rétablir les officiers éloignés par le duc, de chasser les favoris d'Anne de Chypre, et de faire rendre compte à tous ceux qui avaient part à l'administration. Il déclara hautement ses projets; une foule de mécontents appuyèrent ses vues. Enhardi par le nombre de ses partisans, il oublia le respect qu'il devait au duc Louis son père; et trop fougueux pour prendre des voies modérées, il aima mieux inspirer la terreur par des exemples d'une rigueur outrée, et, s'autorisant lui-même, il commença sa coupable entreprise par le meurtre de Jean de Varax, chevalier et commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et maître-d'hôtel de la duchesse de Savoie. Philippe eut la férocité de le poignarder lui-même. Il fit ensuite arrêter Jacques de Valpergue, chancelier de Savoie, qu'il fit conduire comme un criminel sur un bateau, par le lac de Genève, dans les prisons du château de Morges, où il l'envoya pour lui faire son procès. Des commissaires dévoués à ses ordres,

condamnèrent le chancelier à être jeté dans le lac; sentence inique, et qui eût été sans doute exécutée, si Valpergue n'eût eu l'adresse et le bonheur de s'évader et de passer en France.

Cette violente conduite à l'égard du premier magistrat de l'Etat jeta la cour dans les plus vives alarmes. Le duc et la duchesse, autant pour épargner à leur fils de nouveaux attentats, que pour se dérober eux-mêmes à ses audacieuses tentatives, se retirèrent à Genève; leurs favoris épouvantés prirent la fuite, après avoir pourvu aux moyens de faire sortir les trésors qu'ils avaient pillés. Ils se trompèrent; Philippe, plus vigilant encore qu'ils n'étaient avides, surprit en route les conducteurs de ces trésors, les mit en fuite, s'empara de ces richesses, gagna l'un des syndics de Genève, qui le laissa pénétrer dans la ville, alla au palais de son père, passa sans bruit dans son appartement, mit à ses pieds une partie des trésors qu'il venait de ravir, et déclara les noms de ceux qui faisaient sortir de l'Etat des richesses mal acquises. Le duc Louis, ne voyant dans son fils qu'un rebelle qui venait le braver, refusa de l'écouter, repoussa avec horreur les sommes qu'il lui offrait, fit pendre le syndic qui lui avait

ouvert les portes de Genève, et s'en alla à Chambéry, après avoir nommé des commissaires pour informer de la conduite du jeune comte. Le duc passa à Lyon, d'où il envoya proposer à son fils rebelle de venir le joindre, et de l'accompagner à la cour de Louis XI. Mais Philippe, qui se doutait du motif de ce voyage, refusa de sortir de Savoie; en sorte que le duc Louis se rendit seul auprès du monarque français, qui, connaissant combien il importait de s'assurer de la personne de ce hardi factieux, chargea son premier écuyer, ainsi qu'Aleman, abbé d'Ambronay, et Crussol, sénéchal du Poitou, d'aller trouver Philippe, et de l'engager par les plus brillantes offres à passer en France. Ces députés trouvèrent le comte de Bresse à Lyon; leurs discours ni leur promesses ne le séduisirent point; mais il ne résista plus quand ils lui eurent remis un sauf-conduit signé de Louis XI, et par lequel ce monarque lui promettait qu'il ne serait en aucune manière attenté à ses droits ni à sa liberté. Sur la foi de ce sauf-conduit et des sermens des trois députés, le comte de Bresse, escorté de cent vingt gentilshommes de la première noblesse de Savoie, partit en toute assurance, persuadé, comme Louis XI le lui

avait fait dire, qu'il allait se réconcilier avec son père. Mais arrivé à Vierzon en Berri, le grand-prévôt de l'hôtel et Crussol vinrent à la tête d'un corps de troupes, l'arrêtèrent, le conduisirent prisonnier au château de Loches, et tous ceux qui formaient son escorte furent menés en diverses prisons du royaume. Les motifs qu'avait Louis XI de s'assurer du jeune Philippe, en faveur du duc de Savoie, ne justifient point la mauvaise foi du roi de France : le jeune prince, malgré son impétuosité, avait trop de candeur pour supposer de la perfidie dans ce monarque.

Le duc de Bourgogne et le comte de Charolais s'intéressèrent vivement en faveur de Philippe ; mais leurs sollicitations ne produisirent rien. Il est vraisemblable que sa captivité eût été de très-longue durée, si le duc Louis, son père, ne fut pas mort. Amédée, dit le *Bienheureux*, son frère, qu'il avait tant haï, fut celui qui sollicita sa liberté avec le plus d'instance. Mais lorsqu'il l'eut obtenue, Amédée, craignant encore quelque nouvelle tentative de ce caractère inquiet et entreprenant, lui envoya plusieurs seigneurs à Orléans, pour lui demander des sûretés de sa conduite, lorsqu'il serait arrivé en Savoie. Philippe fit et signa toutes les

promesses qu'on lui demandait, et il fut exact à les remplir. Mais si Philippe s'attacha sincèrement au duc Amédée, il ne revint jamais des sentimens que lui avait inspirés la mauvaise foi de Louis XI, qui ne lui envoya un sauf-conduit que pour lui ravir la liberté; et quelques preuves d'estime et d'amitié qu'il reçût de ce monarque, elles ne purent lui faire oublier sa prison.

Le comte de Bresse venait de rendre d'importans services à Charles VIII dans l'entreprise de ce monarque sur le royaume de Naples, lorsque Philippe apprit à Grenoble la mort de son petit-neveu, Charles-Jean-Amédée, qui l'obligea de se rendre en Piémont, où il prit possession de la couronne ducale de Savoie, à l'âge de cinquante-huit ans. Les sages réglemens qu'il fit à son avènement au trône, sa clémence et sa modération à l'égard de ceux qui lui avaient été le plus contraires, tout annonçait à la Savoie un règne heureux et paisible; mais le ciel ne fit que le montrer à ses peuples; il mourut le 7 novembre 1479, universellement regretté, après un règne de dix-huit mois, et dans la soixantième année de son âge.

Son successeur, Philibert II, né en Bresse

le 10 avril 1480, avait donné, dès sa plus tendre jeunesse, des marques d'excellentes qualités, et surtout d'une héroïque valeur. Il fut élevé à la cour de Charles VIII, roi de France, auprès duquel Philippe l'envoya, pour gage de son affection et de sa fidélité, sous la direction de Jean de Lorial, gentilhomme Bressan.

Lorsque Charles VIII partit pour la conquête du royaume de Naples, Philibert, qui touchait à peine à sa quatorzième année, voulut accompagner son père dans cette expédition.

Philibert avait à peine pris possession de ses Etats, peu de temps après son retour d'Italie, que, brûlant du désir de se signaler, il suivit, à la tête de deux cents lances, l'empereur Maximilien dans la guerre que ce monarque entreprit contre les Florentins. Cette guerre fut très-vive; le duc s'y distingua beaucoup; et, lorsqu'elle eut été terminée, l'empereur Maximilien lui donna l'investiture des Etats de Savoie et de Piémont. Avant d'aller faire son entrée solennelle à Turin, le duc se rendit à Genève, et y célébra un tournoi à la lance, dont il fut l'un des principaux tenants.

Il reçut à Turin des lettres de Louis XII, qui, successeur de Charles, et ayant formé le dessein de recouvrer le duché de Milan, ainsi

que le comté de Pavie , et plusieurs autres domaines occupés par Louis Sforce , demandait au duc de Savoie aide et passage par ses terres.

Tout ce que désirait le monarque français lui fut accordé. Louis ne tarda point à exécuter cette entreprise , et il partit lui-même à la tête d'une armée nombreuse et formidable. A son arrivée à Turin , Philibert le reçut avec tant de magnificence , et fournit si abondamment des vivres aux Français , que le roi , enchanté de son attention , de sa vigilance et de sa générosité , ne fut pas plutôt possesseur de Milan , qu'il lui assigna une pension de vingt mille écus sur les revenus de ce duché , et il ne manquait à la stabilité de cette pension , que d'être établie sur une possession plus assurée que le Milanais ne l'était alors à la France. La compagnie de deux cents lances , commandée par le duc de Savoie , se distingua par des actions de courage et des traits de générosité qui excitèrent l'admiration de l'armée et des ennemis mêmes.

Philibert , après avoir pourvu à la tranquillité de la Savoie , alla passer l'hiver en Piémont ; et , autant pour se délasser des fatigues de l'administration , que pour procurer du

plaisir à Marguerite d'Autriche son épouse, et à Blanche de Montferrat, duchesse douairière de Savoie, il prit occasion du mariage de Laurent de Gattevod , son grand-écuyer , qui épousait la fille du comte de Varax , pour ordonner un tournoi et un combat de barrière à cheval. Il fut l'un des tenans avec Si-bued de la Balme. Le combat dura deux jours à pied, l'épée à la main, et à cheval avec la lance. Ces sortes de jeux , souvent funestes, amusaient beaucoup alors ; les souverains , quelques-uns du moins, dit un historien , s'amusaient à la manière des anciens gladiateurs.

Le divertissement de la chasse fut plus fatal à Philibert II , ainsi qu'il l'avait été à l'un de ses prédécesseurs. Ils'excéda de fatigue en poursuivant quelque bête fauve ; dévoré d'une soif brûlante, il but sans précaution de l'eau d'une fontaine très-fraîche. Quelques momens après il se sentit incommodé ; on le transporta dans une ville prochaine ; malgré les remèdes qu'on employa , et malgré la vigueur de l'âge et du tempérament, il mourut le 10 septembre 1504, dans la même chambre où il était né, âgé de vingt-quatre ans, et la septième année de son règne. La perfection de ses traits lui fit donner le surnom de *Beau* ; on aurait pu le sur-

nommer aussi *le Libéral, le Courageux, le Bienfaisant*. Il fut très-zélé pour la religion; et, sans mettre en usage la violence et la persécution, il fit tous ses efforts pour ramener les Vaudois au sein de l'Eglise romaine.

Il n'eut point d'enfans de ses deux mariages. Il s'unit en secondes noces, en 1501, à Bruxelles, avec Marguerite d'Autriche, princesse douairière d'Espagne et de Castille, fille de Maximilien, roi des Romains, de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, et qui fut ensuite empereur. Marguerite, l'une des princesses les plus accomplies de son siècle, ne fut point heureuse en époux; elle n'était âgée que de deux ans lorsqu'elle fut promise à Charles, Dauphin de France, depuis roi sous le nom de Charles VIII. On comptait même si fort sur ce mariage, qu'elle fut envoyée en France, où elle fut élevée au château d'Amboise; mais Charles VIII ayant préféré de se marier avec Anne, duchesse de Bretagne, Marguerite fut renvoyée aux Pays-Bas; elle épousa peu de temps après Jean, prince de Castille, fils et héritier présomptif de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille; mais cette union était à peine formée, que Jean de Castille mourut. Le mariage de Marguerite avec

Philibert II ne fut guère plus heureux , puisqu'il fut stérile , et ne dura que trois ans. Elle se retira auprès de l'empereur Maximilien son père , fut gouvernante des Pays-Bas , et se fit une très-grande réputation par sa prudence , ses lumières et la sagesse de sa conduite.

Charles III, frère de Philibert II, lui succéda paisiblement. La rare douceur de ce prince et la sensibilité de son cœur le firent surnommer *le Bon*. L'histoire l'accuse d'avoir porté trop loin le sentiment de la bonté. Il avait été élevé par un gentilhomme de Savoie , d'une expérience consommée , et fort ami du repos et de la paix , qui ne s'occupa qu'à éteindre dans son élève toute chaleur d'ambition. C'était un gouverneur instruit dans la sagesse , et non dans la politique.

A son avènement au duché , il trouva ses Etats jouissant d'une heureuse tranquillité ; mais ils étaient excessivement obérés par les duchesses douairières , qui jouissaient de la plus grande et de la meilleure partie des possessions du duché. Ces douairières étaient Blanche de Montferrat , veuve de Charles I , et qui tenait les meilleures places du Piémont ; Claudine de Bretagne , veuve du duc Philippe , à laquelle appartenait tout le Bugey ; Margue-

rite d'Autriche, veuve du duc Philibert, qui avait la Bresse, Vaud, Faucigny, le comté de Villars; enfin, Louise de Villars, fille de Janus de Savoie, comte de Genève, à laquelle la plus grande partie du Chablais était engagée : en sorte qu'il ne restait au duc, outre la Savoie, pays très-peu riche, que fort peu de possessions, et de modiques revenus.

La situation de Charles III devint encore plus embarrassante lors de la guerre qui s'alluma entre François I^{er} et l'empereur Charles-Quint, et à laquelle il fut d'autant plus forcé de prendre part, qu'il était proche parent de ces deux souverains, oncle de l'un, beau-frère de l'autre. Mais malgré sa prudente conduite à leur égard, il ne put si bien faire qu'il ne mécontentât l'un ou l'autre, et qu'il ne se brouillât quelquefois avec tous les deux. François fut le premier qui crut avoir de justes motifs de se plaindre. Un héraut d'armes se présenta au duc de Savoie, et lui déclara la guerre de la part du roi de France, 1517. Quoique cette déclaration fût inattendue, Charles III ne se déconcerta point, et il répondit, sans s'émouvoir, au héraut d'armes : « Mon ami, « je n'ai jamais rendu que des services au roi « de France, et je pensais que les titres d'ami,

« d'allié, de serviteur et d'oncle, méritaient
 « des procédés tout différens; j'ai fait tous mes
 « efforts pour lui prouver combien je désire
 « de vivre avec lui en bonne intelligence. Je
 « sais que mes forces ne peuvent être compa-
 « rées aux siennes; mais, puisqu'il ne veut en
 « aucune manière entendre raison, et qu'il
 « paraît déterminé à s'emparer de mes Etats,
 « dites-lui que je me trouverai sur leur fron-
 « tière, et que, secondé par mes sujets, par mes
 « amis et mes alliés, j'espère me défendre et
 « garantir mon pays. » Le duc de Savoie congédia ensuite le héraut, après lui avoir fait présent d'un habit très-riche, et d'une paire de gants remplis d'écus.

Genève crut avoir alors à se plaindre du duc, et demanda la protection de Berne et de Fribourg. Charles se hâta de se rendre dans cette ville, pour empêcher les suites d'une telle démarche. Il eût dû punir sévèrement les auteurs de la rébellion, mais il avait trop de bonté pour user de rigueur; il se contenta de faire faire, par son chancelier, des représentations aux citoyens sur l'injustice et l'infidélité de leur entreprise. Cette indulgence déplacée enhardit les Gênois; ils persistèrent dans leur dessein, et continuèrent leur négociation.

Charles s'aperçut alors de la faute qu'il avait faite; il ordonna qu'on fît le procès aux auteurs de la défection. Il n'était plus temps, et Genève avait déjà secoué son joug. Pécolat, Gènevois, et l'un de ceux qui avaient travaillé avec le plus de chaleur à la négociation, fut arrêté, pour en tirer des aveux importans; mais de crainte, que les tortures ne le forçassent à des révélations qu'il voulait taire, il se coupa la langue, et par cette action héroïque, il sauva la vie à plusieurs de ses concitoyens.

Cependant Charles, jugeant les formalités de la justice insuffisantes, assembla ses troupes, marcha à leur tête contre les rebelles, et envoya un héraut sommer les Gènevois de lui ouvrir leurs portes : ils refusèrent d'obéir. Charles, enflammé de colère, se préparait à user de la plus grande sévérité, lorsque le clergé de Genève, sortant en procession, se rendit au camp du souverain, et vint demander le pardon des Gènevois. Ce spectacle émut Charles, et il accorda volontiers une grâce qu'il n'était point dans son caractère de refuser. Mais afin que l'on ne prît point cet acte de clémence pour une marque de faiblesse, il entra dans Genève en vainqueur, armé de toutes pièces, à la tête de trois corps de cavalerie, fit abattre

les portes , se logea dans l'Hôtel-de-Ville , dispersa les troupes dans les différens quartiers , reçut en conquérant les clés qui lui furent apportées par les syndics , cérémonie d'autant plus inutile , qu'il n'y avait plus de portes , fit désarmer les habitans , et ôter les battans des cloches.

Charles III , après avoir pacifié , ou croyant avoir pacifié ces troubles , alla à Chambéri , où , profitant du loisir que lui donnait quelques instans de calme , il fit de nouveaux statuts pour l'ordre du Collier. Nous avons vu précédemment que cet ordre illustre , le premier de la Savoie , avait été fondé par Amédée VI , ou le comte Vert , l'an 1363 , et que son petit-fils , Amédée VIII , en 1410 , l'institua comme un ordre religieux. Ce prince voulut que tous les chevaliers de l'ordre assistassent à l'office en habit de Chartreux , lorsqu'ils tenaient leur chapitre à la Chartreuse de Pierre Châtel en Bugey , dépendance alors de la Savoie. Charles III , en 1518 , changea l'ancien nom de cet ordre en celui de *l'Annonciade* , en l'honneur de la Vierge , et il rétablit l'ordre dans sa première splendeur. Ce prince ajouta quinze roses d'or émaillées , les unes de rouge , les autres de blanc , et ordonna que désormais

il y eût au bas du collier une image de l'Annonciation dans un cercle d'or composé de trois lacs d'amour. Il laissa subsister l'ancienne devise, F. E. R. T., qu'on a interprétée de tant de manières, et qu'on croit signifier, entre autres, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*, en mémoire de l'expédition d'Amédée VI contre les Turcs, et du secours qu'il donna aux chevaliers de Rhodes. Mais comme cette devise est de beaucoup antérieure dans la maison de Savoie à Amédée VI, cette interprétation ne peut point avoir lieu ; en sorte que ces quatre lettres forment une énigme par la négligence des historiens contemporains, et dont vraisemblablement on n'aura jamais le mot. Quoiqu'il en soit, l'ordre de l'Annonciade a conservé jusqu'à nos jours tout son éclat ; il est encore la marque de la première qualité, accompagnée d'un mérite rare, et se réduit, sans compter le roi et le prince héréditaire, à quinze chevaliers, que le monarque peut augmenter de cinq, à l'honneur des cinq Plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ces chevaliers sont distingués par une plaque en broderie et par un grand cordon bleu, ou bien par une chaîne d'or parsemée de roses émaillées de blanc et de rouge, à l'honneur des quinze Joies de la Sainte-

Vierge, au bas de laquelle est une Annonciation en émail : c'est ce collier que le roi a coutume de porter. Leur chapeau doit être détroussé, couvert de grandes plumes noires et couleur de feu.

Un ordre qui peut être regardé comme une récompense militaire, est celui de Saint-Maurice et Lazare. Les chevaliers portent un ruban vert. Il est religieux et militaire, et les membres sont tenus de réciter un petit office qui se trouve spécifié dans les statuts de l'ordre. Ils ne peuvent ni se marier avec une veuve, ni passer en secondes noces sans dispense.

Reprenons le fil des principaux événemens politiques. Charles III, en 1521, célébra avec la plus grande magnificence son mariage avec Béatrix de Portugal, belle-sœur de Charles V. Il accompagna ce prince à Bologne, qui alla y recevoir la couronne impériale. Charles-Quint le combla de bienfaits, afin de se l'attacher plus particulièrement, et il lui fit présent du comté d'Ast, dont la capitale est la ville d'Asti.

Quelques années après, François I^{er}, pour se venger du duc de Milan, qui avait eu l'indignité de faire mourir un gentilhomme qu'il avait chargé d'une négociation secrète auprès de ce duc, avait fait de grands préparatifs de

guerre, pour fondre sur le Milanais, pendant l'absence de Charles-Quint, alors occupé en Afrique; mais le duc de Savoie s'étant opposé au passage des troupes françaises, attira sur ses Etats l'orage formé contre le duc de Milan. Le roi de France envoya l'amiral Chabot et le comte de Saint-Pol, pour lui faire la guerre. Il s'avança en même temps vers Lyon pour les soutenir. Chabot commença les hostilités par la conquête de la Bresse, où il ne trouva point de résistance. Il pénétra ensuite dans la Savoie, s'empara de Chambéry, de Montmélian et de tout ce qui est en-deçà du Mont-Cénis. D'un autre côté, les habitans de Berne entrèrent dans le pays de Vaud, et s'en rendirent maîtres, après avoir chassé l'évêque de Lausanne. Ils soumirent aussi le pays de Gex, le Gênois et le Chablais, tandis que les peuples du Valais faisaient la conquête du reste du pays, et que le comté de Romont tombait en la puissance des habitans de Fribourg. En Piémont, les conquêtes des Français n'avaient pas été moins rapides. Ils s'étaient emparés d'un grand nombre de places, et de Turin même, d'où le duc avait été forcé de sortir à la hâte, avec toute sa cour, pour se retirer à Verceil.

Cependant, avant cette époque désastreuse, lors de la perte de la bataille de Pavie, où François fut contraint de se rendre prisonnier, Charles III s'était conduit avec une magnanimité admirable. Profondément affligé de ce cruel malheur, aussitôt qu'il en apprit la nouvelle, il dépêcha un gentilhomme pour témoigner au roi captif combien il était affecté du triste événement, et lui offrir, pour sa délivrance, sa personne, ses Etats, et tout ce qu'il avait de fortune et de puissance. Comme ces offres n'étaient point une vaine démonstration, et que le duc de Savoie eût réellement racheté la liberté de François au prix des plus grands sacrifices, il fit partir en même temps deux ambassadeurs, l'un pour l'Espagne, chargé de solliciter l'empereur en faveur de son illustre prisonnier; l'autre pour la cour de France, chargé de faire à la régente, mère du roi et nièce du duc, les mêmes offres qu'il avait faites à François. La reine-régente répondit avec la plus vive reconnaissance, et le fit prier de venir jusqu'à Lyon, où elle se rendrait pour concerter avec lui les moyens de délivrer le roi.

Dans cette conférence de Lyon, où se trouvèrent Charles III, la reine, mère de François, et plusieurs grands seigneurs du royaume,

il fut convenu que le duc de Savoie, étant beau-frère de l'empereur et oncle du roi, personne n'était plus capable que lui de travailler efficacement à la délivrance de ce monarque captif, et de ménager le traité de paix le moins désavantageux à la France. D'après cette résolution, le duc se préparait à passer en Espagne, quand la régente, changeant d'avis, y envoya madame d'Alençon, sa fille, qui ne fut point aussi heureuse dans sa négociation qu'on s'en était flatté. Cette princesse était accompagnée, dans cette mission, par les ambassadeurs de Charles III; et, suivant les instructions de leur souverain, ils agirent avec la plus grande chaleur auprès des ministres de l'empereur.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis 1512 jusqu'en 1532, la plus puissante des causes avait opéré en Europe une étrange révolution dans les opinions des hommes, en Allemagne et en Suisse surtout, ainsi que dans les contrées voisines, où la doctrine des Protestans avait fait de rapides progrès. Affectant le plus grand mécontentement de la conduite de leurs ecclésiastiques, les Gênévois avaient fini par préférer les dogmes de Calvin à ceux de Rome, et avaient fini par chasser leur évêque, René de la Baume. Ce prélat, après s'être retiré dans

Anneci avec son chapitre, implora le secours de Charles III, qui, également offensé, se plaignit aux cantons. Il y eut à ce sujet une conférence en Suisse; mais on n'y conclut absolument rien.

Charles crut qu'en sa présence on serait plus empressé de lui rendre justice; il se trompa; les députés des cantons se transportèrent auprès de lui comme il l'avait désiré; mais ceux de Berne, tout en consentant que Genève rentrât sous la domination de la Savoie, s'opposèrent au rétablissement de l'évêque, et voulurent qu'on laissât aux Gênevois toute liberté de conscience. Charles eût dû peut-être accepter cette proposition, qui du moins lui assurait ses droits de souveraineté sur Genève; mais son zèle pour la Religion lui fit rejeter tout moyen d'accommodement; et pour avoir voulu conserver l'évêque La Baume, il perdit son autorité sur les Gênevois. Il s'imagina gagner par la force des armes ce qu'il n'avait pu obtenir par la voie de la négociation, et il se proposa de faire la guerre à Genève. Mais les Suisses défendirent leur alliée, protégée en même temps par la France. Cette prise d'armes qui d'abord n'était rien dans son origine, en-

traîna le duc dans d'étranges embarras , et lui fit perdre presque toutes ses possessions , ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Le traité de paix conclu entre les deux rivaux de gloire et de jalousie , devait procurer à Charles , duc de Savoie , la restitution de ses Etats ; mais la mort de François I^{er} fit évanouir toutes ses espérances. Jusqu'alors Charles III avait soutenu ses disgrâces avec la plus héroïque constance ; son âme , inébranlable au milieu des revers , avait résisté aux rigueurs les plus accablantes de la fortune , et à l'injuste politique des princes ; mais ce dernier revers abattit son courage , et le pénétra d'un chagrin si profond , qu'attaqué d'une fièvre lente , il expira , sans regretter la vie , à Verceil , le 16 septembre 1553 , âgé de soixante-six ans , et dans la quarante-neuvième année de son règne.

Charles III fut le prince le plus malheureux de son siècle , et celui cependant qui mérita le plus de passer des jours paisibles et fortunés. Sa bonté fut extrême , et on ne cessa d'en abuser. Il fut très-généreux , et ne fit que des ingrats ; il aima les sciences et les arts , et ils adoucirent , en plus d'une occasion , l'amertume de ses chagrins. Ami , père de ses sujets ,

il les soulagea autant qu'il lui fut possible. Accessible à tous , il ne donnait point audience à des jours et à des heures marqués , et , dans quelque temps que ce fût , on pouvait l'approcher et lui parler. Enfin , ce prince avait toutes les vertus en partage. Il est impossible d'être plus sobre qu'il ne l'était.

XI. Quelques faits historiques relatifs à la ville de Genève.

Nous venons de voir que Genève renonça à la religion catholique romaine , en faveur du culte évangélique , et ne voulut plus dépendre en aucune manière du duc de Savoie. Parvenus à cette époque , nous allons remonter à des temps antérieurs , pour rapporter ce que l'histoire particulière de cette ville offre de plus intéressant.

L'origine de cette ville se perd dans la nuit des temps. Des historiens ont avancé qu'un certain Lemannus , fils de Pâris , forcé de fuir Troie , sa patrie , tombée enfin au pouvoir des Grecs , vint aux environs des Alpes , après diverses aventures , et imposa son nom au lac Léman ; que cherchant un lieu propre à bâtir

une ville, il fit choix d'un petit coteau couvert de génévriers, et que par la suite, à cause de cet arbrisseau, on nomma *Genevra* ou *Genebra*. Cette fondation eut lieu l'an 2833 du monde, 50 ans après la destruction de Troie, 379 ans avant la fondation de Rome, et 1130 ans avant la naissance de Jésus-Christ.

Un fait plus croyable que cette origine antique, c'est la donation du lac Léman, faite à la ville de Genève, par un seigneur romain nommé Lucius Julius Brocchus.

Le premier roi des anciens Bourguignons, Gundicaire ou Gonderic, en 446, partagea, en mourant, son royaume à ses quatre fils: Gondebaud eut Vienne, Chilpéric Lyon, Godesigile Genève, Gotmar Besançon. La désunion se mit bientôt entre ces quatre frères. Chilpéric et Gotmar chassèrent Gondebaud de son Etat; mais il y rentra, après avoir remporté une victoire sur eux, où Gotmar fut tué, en se défendant avec beaucoup de courage. Chilpéric, fait prisonnier, eut la tête tranchée, et sa femme fut jetée dans le Rhône. Mais quelques années après, Clovis, roi de France, ayant épousé Clotilde, fille de Chilpéric, déclara la guerre à Gondebaud, pour le punir de son in-

humanité. Godésigile, qui avait eu Genève pour partage, se liguait avec Clovis contre son frère Gondebaud, qui, ayant été battu, fut obligé de recevoir la loi des vainqueurs. Il se rendit tributaire de Clovis, et laissa Vienne à Godésigile. Ce dernier prince fut tué à coups d'épée dans une église, lorsque Gondebaud reprit Vienne. Clovis, indigné de cette action barbare, chassa Gondebaud, et rendit le royaume à son fils Sigismond. Ce dernier prince fonda dans les Alpes le fameux monastère de Saint-Maurice.

La sœur de Clotilde, nommée Sedeleube, embrassa la vie monastique, et se fit religieuse. Un ancien historien lui donne le titre de reine, selon la coutume qu'on avait en ce temps-là de donner ce titre aux filles des rois. Elle passa sa vie dans l'exercice des œuvres de piété, et fit bâtir l'église de Saint-Victor, hors des murs de Genève. Cette église donna son nom au faubourg situé à l'orient de la ville, et qu'on a démoli en 1534.

Un évêque de Genève, l'an 1306, qui avait été chanoine et chantre de l'Eglise de Lyon, rendit une ordonnance remarquable; il prescrivit que l'année commencerait à Noël, sans

doute par respect pour la naissance de Jésus-Christ, et non pas à Pâques comme cela se pratiquait auparavant.

Genève éprouva deux incendies considérables, dans le quatorzième siècle. Celui qui fit le plus de ravages eut lieu en 1334, le 4 septembre; il réduisit en cendres les deux tiers de la ville; les cloches de la paroisse de Saint-Gervais furent mises en fusion; les ornemens et les reliques de cette église furent consumés: quatre-vingts personnes périrent victimes de cet incendie.

Un fléau presque aussi dangereux pour les habitans c'était la jalousie et l'inimitié qui régnaient entre les évêques de Genève et les comtes de Savoie, souvent funestes causes de dissensions ou de guerres. Les comtes, pour captiver la bienveillance du peuple, et s'affermir insensiblement dans la ville, s'adressaient tantôt à l'évêque, tantôt aux syndics, et quelquefois à tous ensemble, pour demander permission de résider dans la ville avec leur cour et leur conseil, pendant un certain nombre de jours, et même d'y tenir leur tribunal pour rendre justice à leurs sujets qui s'y trouvaient pendant ce temps-là.

Un arrangement, l'an 1401, parut devoir

terminer des difficultés jusqu'alors toujours renaissantes. Humbert de Villars, comte des Gênois, étant décédé sans enfans mâles, au mois de mars 1400, laissa ses possessions à Odo de Villars son oncle, qui, en ayant joui environ un an, les vendit au prince Amédée VIII, pour quarante-cinq mille livres d'or, faisant une monnaie d'or fin de 63 au marc. Ainsi, furent terminées les querelles entre ces deux comtes, et c'est ainsi que la Savoie acquit des droits long-temps disputés, et qui le lui furent encore pendant des siècles.

Parmi les évêques qui occupèrent le siège de Genève, on remarque Jean de Brognier, natif d'un petit village près d'Anneci, où il gardait les pourceaux dans sa jeunesse. Un cardinal passant en cet endroit, trouva au jeune pâtre un air d'intelligence et des manières qui lui plurent; de sorte qu'il l'emmena avec lui dans la ville d'Avignon, où il le poussa aux études, dans lesquelles Jean de Brognier fit de très-grands progrès, qui le conduisirent à une fortune éclatante; car il est rare que la science qu'on acquiert, jointe à une bonne conduite, ne soit amplement récompensée. On raconte qu'avant de partir pour Avignon, il vint à Genève pour acheter une paire de





*Vous me payerez quand vous
serez Cardinal .*

souliers : n'ayant point assez d'argent pour payer son emplette, le cordonnier, qui vit son embarras, lui dit en riant : « Allez en paix, mon ami, vous achèverez de vous acquitter avec moi quand vous serez cardinal. » Ces mots furent une espèce de prophétie; il devint en effet cardinal, après avoir été évêque de Genève; et le prélat ne fit point comme tant de parvenus, incapables de se ressouvenir de ceux qui les ont obligés dans leur pauvreté, il se ressouvint de l'obligeant cordonnier, et lui donna la charge de son maître-d'hôtel.

Vers l'année 1477, la moisson des blés n'ayant presque rien produit, ils montèrent à un prix énorme; la misère et la mortalité furent si grandes, qu'elles emportèrent environ sept mille personnes dans la ville.

Le petit peuple ne manquait pas d'en accuser les princes de Savoie, comme si les souverains pouvaient être responsables du dérangement des saisons et de la stérilité de la terre.

Le duc Philibert, en 1501, fit avec son épouse, Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, une entrée solennelle dans Genève, ce qui coûta beaucoup à la ville, en spectacles, fêtes, mascarades, et autres plaisirs publics. Le duc, qui s'en amusait beaucoup

lui-même , était en outre charmé de ces divertissemens , qu'il regardait comme autant d'appâts propres à séduire la vertu des Gênevois. Il y avait alors à la cour de ce prince , 1501 , un prédicateur de l'ordre des Carmes Déchaussés , qui lui peignit un jour très-pathétiquement , dans un de ses sermons , la pauvreté et l'oppression des sujets , l'exhortant à les soulager à l'avenir , en punissant avec sévérité les voleurs qui abusaient de son nom , véritables sangsues du pauvre peuple. Il comparait le duc à une grande bourse pleine de petites bourses bien remplies d'argent , dont la grande était vide ; il entendait par là ceux qui s'enrichissent auprès du duc , et conseillait qu'on fit vider toutes ces petites bourses dans la grande.

Les vols d'un insigne larron , nommé Le Mortel , qui vivait en 1504 , avaient quelque chose de surprenant. Chacun , dans Genève , savait qu'il exerçait ce coupable métier , et l'on tenait tout soigneusement fermé , dans la crainte de ce rusé voleur. La nuit n'arrivait pas plutôt que les maîtres criaient à leurs domestiques : Fermez les portes , de peur du Mortel ; ce qui , dans la suite , passa en proverbe. Mais toutes les précautions qu'on prenait ne servaient de rien ; il entra partout , et tou-

jours chez ceux qui se défiaient de lui, et tâchaient le plus de s'en garantir, tant il était fin et rempli d'adresse.

Nous ne cherchons pas à mettre de liaison dans les traits curieux que nous rapportons relativement à Genève (ce qui serait d'ailleurs impossible dans une espèce d'abrégé chronologique). Le 12 avril 1523, Pierre de la Baume, élu évêque de cette ville, fit son entrée solennelle, et prêta serment au pont de l'Arve, entre les mains des quatre syndics. Le peuple préparait des fêtes pour lui témoigner la joie que lui inspirait son avènement; mais il voulut qu'on les réservât pour la duchesse de Savoie, qui devait bientôt arriver. Elle vint en effet avec le duc, et ils furent reçus magnifiquement. La jeunesse de la ville était richement vêtue de damas, de velours et de toile d'argent, armé chacun d'une pique. Ce qu'on trouva le plus galant fut une compagnie de dames dans le costume d'Amazones, un genou découvert, tenant de la main droite un dard, et de la gauche un petit bouclier argenté : celle qui les commandait était une dame espagnole ; elle harangua la duchesse en sa langue avec beaucoup de grâce et d'éloquence.

Que gagnait Genève à prodiguer des sommes

considérables pour donner des fêtes aux ducs de Savoie, qu'ils ne voulaient pas regarder comme leurs souverains ? ils excitaient dans la ville deux partis, les uns dévoués à ces princes, les autres zélés républicains. Le 13 décembre 1526, les syndics condamnèrent un homme à avoir la tête tranchée, comme traître à l'évêque et à la ville ; mais la famille de ce criminel les fit consentir que l'évêque lui ferait grâce, lorsqu'il serait conduit au supplice, à condition qu'il tiendrait prison, jusqu'à ce qu'il eût payé une amende. L'évêque se trouva à la porte du château, et déclara qu'il lui faisait grâce de la vie ; aussitôt les officiers de la justice lui détachèrent du cou la corde, et le laissèrent aller en liberté : cet homme fut si ravi de son bonheur imprévu, que tout gouteux qu'il était, pouvant à peine se soutenir, il courut extrêmement vite à l'évêché, lieu de sa prison, et n'eut jamais depuis aucune attaque de goutte.

Il s'éleva une autre faction hors de la ville, en 1527, qui fit bien du mal aux bourgeois. Ce fut une association de gentilshommes, connue sous le nom bizarre de confrérie de la Cuiller, auxquels s'étaient joints quelques chanoines mécontents, affectionnés au duc,

Cette confrérie fut instituée dans un château du pays de Vaud, où quelques gentilshommes, qui étaient à table, en mangeant le potage avec des cuillers de buis, se vantèrent qu'ils en feraient autant aux habitans de Genève, qu'ils mangeraient, dirent-ils, à la cuiller. En parlant de la sorte, chacun d'eux se suspendit au cou celle dont il se servait, comme une marque de son dévouement aux intérêts du duc. Cette société grossit prodigieusement, et causa des maux infinis à la ville de Genève, en enlevant les denrées qu'on lui apportait, et ravageant tous les environs.

Deux autres sociétés avaient un nom moins ridicule; elles s'appelaient les Mamelucks et les Ducaux. La ville de Genève avait beaucoup de peine à résister à tant d'ennemis. Quarante-quatre de ces Mamelucks, fugitifs et rebelles, n'ayant point comparu, après plusieurs citations, furent enfin condamnés à mort par les syndics, et leurs biens confisqués.

Cette même année, 1528, le 15 avril, on vit, au soleil couchant, un météore; c'était une torche volante, ressemblant à une poutre enflammée, allant du couchant au levant, et laissant après elle des étincelles. Un quart d'heure après qu'elle eut disparu, on entendit

un bruit semblable à une grosse pièce d'artillerie , et pendant plus d'une heure un bruit pareil à celui d'une fournaise.

L'horrible fléau de la peste , en 1530 , fit de grands ravages dans Genève. Il fut augmenté par un scélérat d'une nouvelle espèce , nommé Michel Caddoz , qui feignit d'en être attaqué , afin d'être envoyé à l'hôpital : après qu'il y eut fait sa quarantaine , il se lia avec l'hospitalier et quelques misérables , qui , pour un gain modique , parfumaient les nipes des pestiférés ; il leur proposa un moyen infaillible de faire une grande fortune. Il s'agissait de répandre la peste partout où elle n'était pas encore , et de la répandre dans les plus riches familles , dont ils hériteraient , ou du moins dont ils s'empareraient des trésors. Tous ces monstres , réunis , se mirent à imbibber des linges d'une poudre empestée par l'attouchement des malades , et ils en jetèrent des paquets en différens endroits de la ville. Caddoz fut découvert , en semant la peste de tous les côtés : on se saisit de ce scélérat , lui et ses odieux complices furent condamnés à la mort.

Ce qu'il y a d'inconcevable , c'est que le même crime se renouvela quinze ans après ,

en 1545. Un nommé Lentilles , qui avait été serviteur dans l'hôpital , du temps de l'infâme Caddoz , pratiqua les mêmes horreurs , qu'il avait apprises de lui , répandant la peste le plus qu'il lui était possible , avec des linges qui avaient touché des pestiférés. Il avait suborné presque toutes les femmes qui lavaient et parfumaient les linges des malades ; elles parlaient de la peste entre elles , en se servant du mot *Clauda*. Lorsqu'elles venaient à se rencontrer , elles se demandaient : Comment se porte la *Clauda* ? La réponse était , quand il n'y avait rien d'extraordinaire : Elle ne vaut rien ; elle est toute endormie. Si quelque maison était nouvellement attaquée de la contagion , elles répondaient : Elle se porte bien ; elle fait grand'chère en un tel lieu. Ce crime inconcevable , qui , nous le croyons , surpasse tout ce qu'on a jamais su de la perversité humaine , fut heureusement découvert : le chef abominable , et sept hommes et vingt-quatre femmes subirent le supplice du feu , qu'ils avaient si justement mérité.

L'esprit de sédition vint augmenter les maux qui couvaient sourdement dans Genève. Les deux partis prirent tout d'un coup les armes , et ce fut le fanatisme qui porta les

citoyens à s'entr'égorgcr. Le tocsin sonna : les catholiques et les prêtres se renfermèrent dans l'église de Saint-Pierre ; les protestans se retirèrent dans une maison particulière, au nombre d'environ deux cents, et tous gens déterminés. La ville était dans une horrible confusion. L'air retentissait des cris des ecclésiastiques, qui animaient le peuple, et des gémissemens des vieillards, qui s'attendaient à voir leurs enfans s'entre-tuer, ou à périr eux-mêmes de la main de ceux à qui ils avaient donné la vie. La division régnait dans la plupart des familles. Tel mari était contre sa femme ; tel fils contre son père. On avait fermé les portes de la ville, et préparé l'artillerie. La ville étant dans ce triste état, on n'osait pas même parler de paix, de peur d'être soupçonné et traité de luthérien. Ce fut un bonheur qu'il se trouva dans Genève quelques marchands suisses, du canton de Fribourg, gens d'honneur et de probité, qui se mirent au milieu des fanatiques des deux partis, et, joints aux quatre syndics, parvinrent à rétablir le calme.

Mais, en 1535, la religion catholique-romaine fut abolie à Genève, et le culte protestant ou évangélique y fut seul autorisé. Les

moines et les religieuses qui ne voulurent ni abjurer , ni se marier , furent contraints d'en sortir. Les sœurs de Sainte-Claire partirent de Genève , escortées des syndics jusqu'au-delà d'une des portes , comme elles l'avaient souhaité , de peur qu'on ne leur fit quelque insulte : elles n'étaient que neuf , et il y en avait quelques-unes qui , depuis trente ans , n'étaient point sorties de leur cloître ; aussi , employèrent-elles toute la journée pour arriver à Saint-Julien , qui n'est qu'à une lieue de Genève. Elles étaient même si étonnées de se voir au milieu de la campagne , qu'il y en avait , dit un historien (Spon) , qui , voyant des vaches ou des moutons , croyaient que c'étaient des lions ou des ours , comme le raconte une d'elles , qui a décrit cette sortie dans un petit livre , intitulé : *Le Commencement de l'Hérésie de Genève*. Ce livre est écrit avec toute la naïveté d'une pauvre et simple religieuse.

C'est à Genève qu'on croit qu'a commencé la dénomination de Huguenot , et voici l'origine qu'on lui attribue. Les Ducaux , un des partis politiques qui divisaient cette ville , appelaient ceux qui avaient accepté la bourgeoisie de Fribourg , *Eignots* (*Eidgnos-*

sen), mot allemand qui signifie allié par serment, et c'est celui que prenaient les premiers Suisses, qui se prêtaient un secours mutuel contre la tyrannie des gentilshommes de leur pays. Ceux des Gênévois qui n'entendaient pas la langue allemande, prononçaient ce mot d'une certaine manière. Les enfans de la ville allaient criant : Vivent les *Eignots* ! et se distinguaient par une croix empreinte sur leur pourpoint.

Des historiens pensent que le mot huguenot dérive des deux premiers, qui furent prononcés au commencement d'une harangue de quelques députés suisses à un roi de France : *Hûc nos venimus.*

D'autres croient qu'il vient d'une porte d'une ville de France appelée *Hugon*, proche laquelle porte les Réformés s'assemblaient souvent.

Enfin un savant auteur (Peiresc) prétend qu'ils commencèrent à porter ce nom à Tours, ou à Amboise : le peuple y avait la tradition d'un revenant qu'on appelait le moine bourru, ou l'esprit du *roi Hugue*, qui courait la nuit par les rues : or, dans les commencemens, les Protestans n'allaient à leurs prêches ou assemblées que la nuit ; en sorte que, pour

les désigner on les appelait *Huguenots*, comme si l'on eût dit : ce sont *nos Hugues*, les esprits de *notre Hugue*.

Mais de nos jours, pour éviter toute dénomination qu'on pourrait prendre en mauvaise part, on appellera désormais *Evangeliques*, les *Luthériens* et les *Protestans*.

Revenons à notre abrégé des *Annales de Genève*. Un conspirateur, en faveur du duc de Savoie, en 1582, s'était retiré dans Genève, pour s'y occuper secrètement des moyens de faire tomber la ville au pouvoir du duc. Il avait été reçu bourgeois, ayant acheté une maison voisine de la porte de Rive, où il vendait du vin aux soldats de la garde. Il envoya la hauteur des murailles au duc, introduisit quelques capitaines, et mina chez lui pour y faire entrer des troupes qui devaient égorger le corps-de-garde. Ses intrigues criminelles furent découvertes. Il fut décapité avec trois autres. Les témoins de cette exécution en racontèrent une chose remarquable; une des têtes, dirent-ils, étant coupée, fit un bond sur l'échafaud et tomba à terre, d'où elle se lança contre un des assistans, au manteau duquel elle s'attachasi fortement avec les dents,

qu'il ne fut pas possible de l'en séparer qu'en coupant la pièce du manteau.

En l'année 1585, la cherté des vivres et la famine désolèrent Genève et son territoire. Ce qu'il y avait de plus cruel encore, c'est que ceux qui pouvaient manger beaucoup, ne parvenaient point à se rassasier; ils étaient aussi affamés une heure et demie après le repas qu'auparavant. On trouvait les pauvres villageois expirant couchés dans les champs. L'extrémité était telle que même les jeunes gens de bonne famille, tourmentés par la faim, étaient forcés de dérober pour soutenir leur vie languissante.

Il arriva, au commencement du dix-septième siècle, une chose très-remarquable. Depuis le matin jusqu'à onze heures avant midi, après plusieurs coups de tonnerre, le Rhône fit en trois ou quatre reprises une espèce de flux et reflux, c'est-à-dire qu'il s'arrêta autant de fois sans couler, ses eaux remontant dans le lac et laissant son lit à sec, en des lieux où auparavant il y avait plus de cinq pieds d'eau; les bateaux qui étaient au bord du lac demeurèrent à sec; mais l'eau amoncelée revenant en même temps, rentrait dans son

lit avec une extrême vitesse. Si l'un de ces reflux eut duré seulement un quart d'heure, les maisons du pont du Rhône, et une partie de Saint-Gervais eussent été en danger d'être abîmées. Il y a grande apparence, dit le savant Spon, que cette merveille de l'histoire naturelle arriva par une espèce de tremblement ou soulèvement de terre, par lequel le terrain, sous l'endroit d'où le Rhône sort du lac, étant soulevé trois ou quatre fois par les vapeurs souterraines agitées, empêcha le Rhône de couler, et que le même terrain se rabaissant par sa propre pesanteur, le fleuve reprenait sa course ordinaire.

Cette année 1602, en temps de paix, et contre le droit des gens, car il faut dire la vérité, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, fit une tentative pour surprendre Genève, tentative qu'il avait eu souvent dessein de hasarder. Celle-ci eut lieu dans la nuit du onze au douze décembre. Des troupes, à la faveur de l'obscurité, commencèrent à s'avancer sans bruit. A mesure qu'elles marchaient, elles arrêtaient les paysans sur le chemin, de peur qu'ils n'allassent porter l'alarme dans Genève; il y en eut pourtant qui s'échappèrent et vin-

rent avertir les sentinelles des postes de se tenir sur leurs gardes, que l'ennemi approchait; mais on refusa de les croire. Le duc, qui ne doutait pas du succès, était venu en poste *incognito* de deçà les monts, et se faisant nommer monsieur l'ambassadeur. Il se rendit à un petit village à une lieue de Genève, afin d'animer, par sa présence, les troupes qui avaient déjà eu quelques instans d'épouvante. Un lièvre d'abord, s'élevant tout à coup au milieu d'une compagnie, leur causa une violente terreur panique. Ensuite, à cinq ou six cents pas du fossé, ils découvrirent des pieux plantés en terre, sur lesquels des ouvriers avaient coutume d'étendre leurs pièces de serge pour les faire sécher : comme la nuit était obscure et sans lune, quelques-uns prirent ces pieux pour des soldats de la ville qui allaient faire feu sur eux. Ils se rassurèrent néanmoins. Le capitaine Brunaulieu et les plus résolus, destinés pour l'escalade, et qui étaient venus à cheval, mirent pied à terre, et descendirent dans le fossé. Comme ils allaient commencer leur opération, une volée de canards partit du milieu d'eux, et leur donna une vive alarme, dans la crainte qu'à l'exemple des oies du Capitole, qui sau-

vèrent Rome, ces canards ne réveillassent les sentinelles, et ne fissent manquer leur entreprise.

Ayant un peu repris leurs esprits, ils passèrent doucement le fossé sur des claies qu'ils y avaient jetées, pour ne point enfoncer dans la boue. Ils dressèrent ensuite trois échelles contre la muraille, non loin de la dernière guérite du côté de la Monnaie. Ces échelles ne pouvaient être mieux imaginées; elles étaient teintes de noir pour n'être point aperçues dans l'obscurité, et formées de plusieurs pièces, qui s'emboîtaient les unes dans les autres, pour être plus aisément portées à dos de mulets, cachées dans des sacs, et pour être plus facilement raccourcies ou allongées. L'extrémité d'en-bas était terminée par des pointes de fer, destinées à être fichées en terre, et à donner à l'échelle plus de fermeté. L'extrémité d'en-haut qui devait reposer contre la muraille, était garnie d'une poulie, couverte d'un drap feutré, pour couler plus aisément et sans bruit.

Tout leur paraissant tranquille, ils commencèrent à monter. Un Jésuite écossais, nommé père Alexandre, outre l'exhortation qu'il leur avait faite dans la campagne, les con-

fessait au pied de la muraille, et les assurait que, quand même ils y périraient, ces échelons seraient autant de pas qui les élèveraient jusqu'en paradis : mais il n'avait pas prévu que ce serait une autre sorte d'échelle. Il leur avait aussi donné certains billets où étaient écrits des passages de la Sainte-Ecriture ou d'autres morceaux de dévotion, qu'il regardait comme autant de conjurations qui empêchaient de périr de mort violente. Minuit sonnait, et les habitans de Genève étaient plongés dans un profond sommeil. Huit des assaillans se glissèrent dans la ville par une porte intérieure qui restait toujours ouverte, et les autres montaient à la file.

Le duc, averti que l'entreprise s'annonçait d'une manière favorable, ne doutait plus d'un heureux succès. Il paraissait fondé à se croire maître de la place, puisqu'il y était déjà entré deux cents hommes des plus déterminés. Les uns se tenaient couchés sur le ventre sous les arbres du parapet, les autres se serraient le long des maisons de la Corraterie, attendant qu'ils fussent en plus grand nombre. Le capitaine Brunaulieu et les autres principaux chefs n'avaient dessein de faire attaquer la ville que vers les quatre heures du matin, dans la crainte

que dans l'obscurité leurs gens ne tirassent les uns sur les autres. Mais avant ce temps-là, sur les deux heures et demie, un soldat qui faisait sentinelle à la tour de la Monnaie, entendant quelque bruit dans le fossé, appela son caporal pour voir ce que c'était. Le caporal envoie un soldat, qui sort du corps-de-garde avec une lanterne et son arquebuse, et va monter sur le parapet, où il aperçoit quelques hommes armés venir à lui, auxquels il crie, *qui vive?* et n'ayant point reçu de réponse, il leur lâche son coup. Ils se jetèrent d'abord sur lui, et comme il criait *aux armes! aux armes!* ils le couchèrent par terre; ce que la sentinelle entendant, elle tira de même son coup d'arquebuse pour avertir le corps-de-garde, où il n'y avait que six hommes. Brunaulieu et les plus hardis voyant qu'ils étaient découverts, et qu'il n'y avait plus moyen de retarder, se sentant d'ailleurs assez forts en nombre dans la ville, résolvent sur-le-champ de donner vigoureusement en quatre endroits, à la Porte-Neuve, à la Terrasse, au corps-de-garde de la Monnaie, et à l'avenue de la Maison de Ville, où l'on ferait ferme, en attendant que le pétard pût jouer à la Porte-Neuve, pour préparer l'entrée au reste de l'armée. Ils donnèrent donc au

corps-de-garde de la Porte-Neuve , composé seulement de treize hommes, dont quelques-uns étaient même postés en sentinelles. La plupart d'entre eux, après avoir tiré leur coup, coururent donner l'alarme à différens postes. On les poursuivit jusqu'à la porte de la Treille, qui fut promptement fermée. Les ennemis ayant trouvé cet obstacle, redescendirent à la Porte-Neuve dont ils étaient maîtres. Cependant de trois soldats qui étaient restés à cette porte, deux se cachèrent, et le troisième s'avisa bien à propos de laisser tomber la herse.

Un bourgeois, qui s'était réveillé le premier , sortit de sa maison, voisine de la porte de la Tartasse, et voulut descendre demi-vêtu avec sa hallebarde , pour se rendre en son quartier. En descendant il découvre quatre ou cinq hommes armés qui venaient à lui. Croyant qu'ils étaient de la ville, il leur demanda tout haut où était l'ennemi. Ceux-ci avançant toujours, lui dirent : « Tais-toi, demeure des nôtres; vive Savoie ! » Sur quoi voyant que c'était l'ennemi même, il rebroussa promptement chemin, et vint donner l'alarme dans les rues voisines. Les bourgeois accourent, et se mettent à barricader les avenues. Quelques-uns ayant été aperçus avec leurs flambeaux,

furent blessés. D'autres , voulant hardiment passer outre , furent tués sur le chemin , en passant au-dessus des chaînes qui étaient tendues.

Cependant l'alarme ayant été donnée dans toute la ville , et le tocsin sonnant de toutes parts , les uns se rendaient à leur quartier , suivant l'ordre accoutumé , les autres , sans s'y arrêter , venaient au lieu du danger droit à l'ennemi , qui se croyant au terme de son entreprise , criait en gagnant du terrain : *vive Espagne ! vive Savoie ! Ville gagnée ! Tue , tue , à mort , à mort !* Les premiers qui furent reconnus avaient pour mot du guet un bruit de langue semblable à celui d'un écuyer qui anime son cheval. Quand on leur criait *qui va là ?* ils répondaient *amis*.

Les soldats du duc de Savoie voulurent s'avancer dans la cité ; mais ayant été rencontrés par la ronde , qui leur fit tête , il en demeura quelques-uns sur le carreau : les bourgeois étant aussi accourus , en tuèrent un grand nombre. Se voyant repoussés , il y en eut qui tâchèrent d'entrer dans les maisons , pour y piller , ou pour passer plus avant. Sur ces entrefaites , un canonnier ayant mis le feu à une pièce d'artillerie d'un boulevard qui battait à

fleur des murailles le long du fossé , eut le bonheur d'en briser et abattre les échelles. Ce coup de canon ayant été entendu par le régiment de Savoie de la Val-d'Isère , qui se tenait en silence auprès des murailles , quelqu'un d'entre eux cria , comme se réveillant en sursaut , croyant que ce fût le pétard qui eut joué : *Avance , avance , ville gagnée* , et le tambour , sans attendre un commandement plus exprès , se mit à battre la charge ; ce qui les fit tous marcher à la hâte vers la Porte-Neuve. Ils furent bien surpris de la trouver encore fermée ; ils se rendaient dans les fossés près de leurs échelles , lorsqu'un second coup de canon chargé à cartouche en tua un grand nombre. La cavalerie , un peu plus éloignée , entendant aussi les tambours , et apercevant la lueur des flambeaux , eut une courte joie : elle s'approcha de la ville , dont elle croyait que les siens étaient maîtres.

En même temps une petite troupe de bourgeois , résolus de se sacrifier pour leur patrie , firent une sortie , et attaquèrent vigoureusement l'ennemi , qu'ils chassèrent hors le corps-de-garde de la Porte-Neuve , et firent reculer jusque vers le corps qui favorisait l'escalade. Les soldats de Savoie commencèrent à perdre

courage. Ils offrirent à Brunaulieu de le descendre jusqu'au bas de la muraille avec une corde. Il refusa d'y consentir, et aima mieux mourir les armes à la main, que de survivre à sa honte. Une grêle de balles pleuvait du haut des maisons. Une femme, jetant exprès par la fenêtre un pot de fer, cassa la tête à un officier ennemi des plus résolus, qui tenait ferme vers la porte de la Monnaie. La vigueur des bourgeois augmentait à mesure des efforts de leur courage, et les Savoisiens voyant plus de cinquante des leurs étendus sur la place, reprirent le chemin de leurs échelles, par lesquelles quelques-uns s'étaient déjà sauvés plus vite qu'ils n'y étaient montés; mais, ne trouvant plus d'échelles, ils se précipitaient du haut de la muraille en bas : plusieurs s'estropièrent ou se tuèrent en faisant un saut si périlleux. Le canon, amené sur la plate-forme de la Treille, fut pointé contre la campagne (Plein-Palais), et acheva de mettre en déroute la cavalerie et l'infanterie. Ceux qui demeurèrent étendus sans vie dans la ville, furent au nombre de cinquante-quatre, la plupart commandans et capitaines, avec treize qui furent faits prisonniers.

Le lieutenant-général d'Albigny, consterné

du funeste événement de son entreprise, si bien concertée et si mal exécutée, voyant la bravoure et l'héroïsme des Gênois, fit sonner la retraite, que ses troupes entendirent avec joie ; elles se retirèrent à la hâte du côté de Bonne, où s'était arrêté le duc, que l'on informa du mauvais succès de ses armes.

Le même jour, les treize prisonniers furent condamnés à être pendus, et exécutés sur-le-champ, le dimanche 12 décembre, à deux heures et demie de l'après-midi, au boulevard qui joignait la courtine contre laquelle les Savoisiens avaient dressé leurs échelles. On trouva ce jugement trop sévère ; mais le magistrat répondit qu'il ne les avait point considérés comme de simples ennemis, mais comme des voleurs qui étaient venus de nuit, et avaient violé une paix si saintement jurée. Les têtes de ces malheureux et celles des autres qui avaient été tués entre les murailles et la ville, furent coupées et rangées sur la muraille du boulevard voisin de l'escalade, et leurs corps jetés au Rhône. Il s'en trouva soixante-sept. Mais si on y ajoute ceux qui demeurèrent dans les fossés et par les chemins, il y en eut de tués environ deux cents.

Du côté des Gênois, il n'y eut que trente

blessés, entre lesquels fut un ancien syndic, Pierre Fabri, et Jean Baudichon, conseiller, et il y eut dix-sept bourgeois tués, qui furent enterrés à Saint-Gervais, et immortalisés par une épitaphe honorable.

Le trait que nous allons raconter fait voir qu'il est des épouses réellement attachées à leurs maris. Une dame ayant appris que son époux, commandé pour l'escalade de Genève, avait été pris par les habitans, et qu'il était destiné à une mort infâme, résolut de ne boire ni manger, qu'elle ne l'eût embrassé encore une fois. Cette grâce lui fut refusée; et son mari ayant été pendu sans qu'elle eût pu l'approcher, elle s'assit devant le lieu où son corps était exposé, et y demeura sans prendre de nourriture, sans cesser un moment de le regarder, jusqu'à ce que la mort lui fermât les yeux, et la réunît à son époux.

Les Gênévois se couvrirent de gloire dans cette attaque subite de leurs murailles. Des troubles intérieurs servirent encore à faire éclater la sagesse de leurs magistrats, ainsi que d'affreux désastres. La nuit du 27 janvier 1670, le feu consuma toutes les maisons du pont du Rhône, qui, étant construites en charpente, furent la proie des flammes en moins de deux heures.

Cent vingt personnes y perdirent la vie. Un meûnier sauva sa mère préférablement à sa femme : action qui occasiona beaucoup de raisonnemens pour et contre. Une femme malade, qui devait le matin prendre une médecine, se jeta par les fenêtres, et trouva sa vie et sa guérison dans le Rhône, ayant eu le bonheur d'échapper de l'eau, après s'être sauvée du feu. Enfin, cet embrasement eût fait plus de ravage, si deux fortes tours ne lui eussent opposé un obstacle insurmontable; et on remarqua comme une preuve de l'extrême vivacité des flammes, que plusieurs pilotis étaient brûlés un pied dedans l'eau.

Il est temps de faire succéder aux désastres le récit de quelques fêtes. Le prince électoral Palatin vint à Genève l'an 1671, et y demeura quelques mois. Comme cette ville avait de grandes obligations à la maison du Palatin, on lui donna beaucoup de fêtes pendant son séjour. Celle qui fit le plus d'éclat eut lieu sur le lac, et fut ordonnée par les magistrats. On arma la grande galère de l'État, dont l'équipage était composé de l'élite de la jeunesse genevoise. Le prince y monta, accompagné d'une partie des membres du conseil. On eut tout le matin le plaisir de la chasse et de la

pêche, après quoi on mit pied à terre au château de Roset, pour y aller manger les grosses truites qu'on y avait prises; on y trouva un magnifique dîner. Le prince fut servi par des jeunes gens de qualité, et les seigneurs du conseil par les gentilshommes de son altesse. On continua ensuite la promenade sur le lac; les canonnades de la galère répondaient de temps en temps aux tambours et aux trompettes, qui étaient dans trente petits bateaux. On ne songeait qu'à se bien divertir, lorsqu'on vit paraître une frégate montée de cinquante Maures, et portant pavillon d'Alger. Tout le monde alors se prépara au combat; on se canonna vigoureusement de part et d'autre, et on en vint à l'abordage; mais à la fin les corsaires furent vaincus, comme de raison; et leur capitaine vint complimenter le prince sur sa valeur. Enfin, on reprit le chemin de la ville à l'entrée de la nuit, dont l'obscurité était dissipée par le feu continuel de toutes les batteries de la ville et des canons de la galère, de la frégate, et de quantité de boîtes disposées le long du port.

Lorsque ce prince partit pour Grenoble, très-satisfait des honneurs qu'il avait reçus, les bourgeois et la garnison se mirent sous les

armes, le conseil l'accompagna, et les canons ne cessèrent de se faire entendre.

Ce ne fut qu'en 1679 que la cour de France eut un résident à Genève, qui y tint le même rang que dans les villes impériales. Jusqu'à cette époque elle se contentait d'y avoir un agent qu'elle choisissait parmi les bourgeois, pour y recevoir ses dépêches pour la Suisse ou pour l'Italie, avec une pension fort médiocre. Le premier résident fut M. de Chauvigny, homme de qualité et jouissant d'une grande considération; il fut reçu avec honneur et respect. M. de Chauvigny présenta ses lettres de créance au Petit-Conseil : le secrétaire lut la lettre du roi debout et découvert, ainsi que tout le reste de l'assemblée; ensuite il fut reconduit dans son hôtel par quelques-uns des principaux magistrats.

Ce ministre ayant été rappelé à la cour, en 1680, la république jugea à propos de donner une fête brillante à son successeur, M. Dupré. Le 4 juillet de la même année, douze conseillers allèrent, sur les six heures du matin, prendre M. le résident en son hôtel, avec six carrosses, dans l'un desquels il fut conduit au port du Molard, où un conseiller, et l'un des majors de la ville se trouva à la tête d'une

compagnie de cinquante jeunes gens, des mieux faits et des meilleures familles de Genève; ils étaient sous les armes, et tous dans un même costume, fort élégant. Il s'embarqua, au bruit des trompettes et des tambours, dans la frégate qu'on lui avait préparée, ornée et paroisée d'une manière très-galante. La compagnie de ses gardes monta dans un autre bâtiment. Aussitôt qu'il fut à la rame, la ville le salua de ses canons, ainsi que l'artillerie qui bordait le port : les frégates rendirent le salut, et suivirent leur route sur le lac. Quatre petits bateaux, destinés pour le divertissement de la pêche, l'attendaient à une lieue du port : ils ne l'eurent pas plutôt aperçu, qu'ils jetèrent sur l'eau cinquante bottes de jonc, longues d'un pied et de trois à quatre pouces de diamètre, autour desquelles on avait roulé plusieurs brasses de ficelle. Au bout de chacune de ces ficelles, il y avait un petit poisson, percé d'une pointe de fer, qui sert d'hameçon. Dès que le petit poisson est aperçu d'une truite ou d'un brochet, il est soudain englouti. La truite, se sentant blessée par l'hameçon, fait tourner sur l'eau le petit paquet de jonc, et dévide la ficelle, qui annonce sa prise. C'est un genre de pêche très-divertis-

sant. Pendant qu'on s'en occupait, on servit un déjeuner magnifique. Ensuite deux bateaux pêchèrent, au grand filet, quantité de truites et de brochets d'une grosseur surprenante. A ce divertissement succéda celui d'aller à la chasse aux grands oiseaux de rivière. Les chiens, qui étaient dressés pour l'eau, furent très-amusans. Après quoi on vint débarquer à une avenue d'arbres fort hauts, qui conduit jusqu'au château Rozet, une des plus belles maisons du pays, ornée d'un superbe parc, d'un parterre magnifique, de jets d'eau et de longues allées couvertes. On trouva le dîner servi dans une belle salle, jonchée de fleurs et garnie d'arbustes. Il y avait deux tables; l'une de dix couverts, la seconde de douze. La place de M. le résident était distinguée. Ces deux tables furent chacune de cinq services, dans un ordre admirable, et avec autant de délicatesse que de somptuosité. Les vins et les liqueurs de toutes sortes y étaient en profusion. Deux membres du conseil servaient M. le résident. La santé du roi, celles de la reine et de la famille royale, furent portées au bruit du canon, et suivies de fanfares et du son de divers instrumens. Après le dîner, M. le résident se rendit, en grand cor-

tége , au bord du lac , où il eut le spectacle d'un combat naval parfaitement exécuté; il y prit part , en se rembarquant sur la frégate. Ensuite on servit une très-superbe collation , pendant laquelle les fanfares et les violons continuèrent de se faire entendre. On revint au port : M. le résident remonta dans ses carrosses , et fut reconduit en cérémonie jusque dans son hôtel.

Lors de la révolution de la France , qui agita en même temps toute l'Europe , Genève fit partie d'un des départemens de la France , en 1798. Cette réunion avait été demandée par les habitans , qui craignaient que leur ville ne devînt la proie des démagogues acharnés à tout envahir et à tout détruire. Genève est redevenue une ville libre et alliée des Suisses , à l'heureuse époque où les Bourbons ont été rendus aux vœux de la plus saine partie des Français.

XII. *Suite du Précis historique de la Savoie et du Piémont.*

• Nous allons continuer de nous occuper spécialement de la Savoie , et , s'il se trouve en-

core des faits curieux, concernant l'histoire de Genève, nous en ferons mention à leur époque.

A Charles III, que nous avons vu continuellement malheureux, et perdre presque tous ses Etats, succéda Emmanuel-Philibert, le seul qui eût survécu à neuf des enfans de Charles. Emmanuel, né le 8 juillet 1528, avait été destiné à l'état ecclésiastique, dès sa plus tendre jeunesse. On était loin de penser qu'il s'illustrerait un jour par les armes, et que, redoutable par sa constance dans ses résolutions, on lui donnerait le surnom de *Tête-de-Fer*. On ne le croyait alors propre qu'à remplir les dignités de l'Eglise, et, à Bologne, Clément VII promit de lui donner le chapeau de cardinal.

Il était encore dans l'enfance, lorsque François I^{er} s'avançait pour envahir le Piémont. De Turin, Béatrix, sa mère, le conduisit à Milan; il habitait encore dans cette ville, quand Charles III, son père, apprit la triste nouvelle de la mort de Louis de Savoie, son aîné, et fit venir à Nice Emmanuel-Philibert, qui, à l'exemple de ses jeunes prédécesseurs, voués d'abord à la même destination, renonça sans peine à l'espérance des dignités ecclésiastiques.





*Energie d'un jeune prince de Savoie
agé de dix ans .*

tiques , pour lesquelles il n'avait nul attrait , et fit de rapides progrès dans l'étude des connaissances nécessaires aux princes destinés à occuper le rang suprême.

Il donna , quoiqu'à peine âgé de dix ans , des preuves singulières de prudence et de fermeté. Le pape Paul III pressait vivement Charles de céder au Saint-Siège le château de Nice : la garnison commençait à s'alarmer. Les fourriers du souverain pontife demandaient qu'on leur ouvrît les portes ; on ne savait que leur répondre : le jeune prince s'écria qu'il n'y avait point à délibérer ; mais à se défendre vigoureusement , si on était attaqué , et à ne permettre à qui que ce fût , pape ou roi , d'entrer dans la citadelle. Ses avis furent adoptés ; les fourriers de Paul III se retirèrent , et le château fut conservé au duc de Savoie.

François I^{er} chargea le maréchal de Brissac de détacher le jeune Emmanuel des intérêts de Charles-Quint ; et de lui remettre en secret une lettre , par laquelle François I^{er} cherchait à lui persuader de s'attacher à la cour de France. Le maréchal remplit cette commission avec le plus grand zèle , et il croyait avoir ébranlé , par ses brillantes offres , le prince de Pié-

mont , lorsque celui-ci répondit qu'il dépendait entièrement de son père , sans l'aveu duquel il ne pensait pas qu'il lui fût permis d'accepter aucune sorte de proposition ; que d'ailleurs , comme il s'était volontairement donné à l'empereur son oncle , ce serait une lâcheté à lui que de l'abandonner. Le maréchal de Brissac , croyant alors que la lettre de François I^{er} ferait plus que n'avaient pu faire ses sollicitations , la lui remit ; mais Philibert , lisant sur l'adresse : *A mon cousin , fils du duc de Savoie* , refusa de l'ouvrir , parce que le roi ne lui donnait pas le titre de *prince de Piémont* , qu'il portait depuis la mort de Louis de Savoie.

Parvenu à la couronne ducale , après la mort de son père , il montra qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour bien régner.

Philippe II , fils et successeur de Charles V , au royaume d'Espagne , nomma pour gouverneur des Pays-Bas Emmanuel-Philibert , et lui donna le commandement des troupes espagnoles , en Flandre. Marie , reine d'Angleterre , épouse de Philippe II , ayant déclaré la guerre à la France , joignit ses troupes à celles d'Espagne. Le duc de Savoie , à la tête de cinquante mille fantassins et de douze mille

chevaux, fondit tout à coup sur la Picardie, et mit le siège devant Saint-Quentin, alors la plus forte place frontière de cette province. L'amiral de Coligny avait trouvé le moyen de s'y jeter avec neuf cents hommes. Le connétable de Montmorenci, contre l'avis du maréchal de Saint-André, voulut faire entrer de nouvelles troupes dans la place : le comte d'Egmont et le duc de Savoie lui coupèrent la retraite, et le chargèrent si brusquement, qu'il n'eut pas le temps de ranger ses troupes en bataille; elles furent mises dans une déroute complète, et le connétable lui-même demeura prisonnier de guerre. La France se serait trouvée dans une cruelle position, si les ennemis, profitant de leur victoire, fussent venus droit à Paris; mais ils firent une faute irréparable, en s'opiniâtrant au siège de Saint-Quentin, que l'amiral défendit encore pendant dix-sept jours avec la dernière valeur.

Philippe II, attribuant au duc de Savoie tout l'honneur des victoires de Saint-Quentin et de Graveline, voulut qu'il disposât de tout le butin, des prisonniers et du canon. Le duc n'abusa point de cette permission, et il se contenta des drapeaux gagnés dans cette journée, qu'il joignit à ceux qu'il avait pris à la ha-

taille de Saint-Quentin, et qu'il envoya, au nombre de cent quarante, à l'église de Notre-Dame de Nice.

Par le traité de paix de Cateau-Cambrésis, du 3 avril 1559, il fut stipulé, entre autres articles, que le duc Emmanuel-Philibert épouserait Marguerite de France, sœur du roi Henri II, et que ce monarque rendrait au duc tout ce que François I^{er} avait pris à Charles III, tant de çà que de là les monts, à l'exception toutefois de Turin et de quelques autres places. (Il y rentra peu de temps après.)

Ochiali, renégat calabrois et corsaire fameux par ses pirateries, parut à la vue de Villefranche, suivi de trois vaisseaux, de trois galiotes et de quelques chaloupes. La cour était, ce jour-là, au port de Villefranche. Le duc pensa qu'il suffirait de deux pièces d'artillerie sur le bord de la mer, pour éloigner ce corsaire; il se trompa. L'intrépide Ochiali entra dans le port, et tout ce que le prince put faire, en attendant de Nice un secours plus favorable, fut de rassembler cinq cents arquebusiers, à la tête desquels il alla à la rencontre des Turcs; mais, dès le premier choc, la plupart de ces arquebusiers, effrayés

au nom seul d'Ochiali , prirent la fuite. Emmanuel fit tout ce qu'il put pour les rallier , et se jeta , à la tête d'un très-petit nombre des siens , sur la troupe ennemie ; il courut le plus grand danger , et , sans un citoyen de Genève , Prosper , baron de Lullins , qui l'obligea de se retirer , il eût été fait prisonnier : ce qui , dans les circonstances , eût été pour la Savoie le plus irréparable des malheurs. Dans ce combat , Emmanuel perdit quarante soldats et trente gentilshommes : les Turcs firent aussi beaucoup de prisonniers ; ils furent très-généreusement rachetés par le prince , quoique mis à une forte rançon par Ochiali , qui , avant de les rendre , demanda qu'il lui fût permis d'aller , à Nice , saluer la duchesse , pour laquelle il avait , disait-il , une haute estime. Emmanuel y consentit ; mais son épouse , peu curieuse de l'estime d'un corsaire qu'elle méprisait , fit paraître à sa place une de ses dames d'honneur.

Rassasié de gloire , fatigué depuis long-temps des affaires et des grandeurs du rang suprême , le duc de Savoie ne s'occupait plus que des exercices de piété , et , à l'exemple de plusieurs de ses ancêtres , il préférait la solitude des campagnes au faste de sa cour. Il s'était déta-

ché du monde , et ne songeait plus qu'à remplir les devoirs de la religion , lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre violente , qui , en trois jours , le conduisit au tombeau. Quelques momens avant d'expirer , il fit appeler le prince de Piémont , et lui dit , aussi paisiblement que s'il eût joui de la meilleure santé : « Apprenez , mon fils , par ma mort , quelle doit être votre vie , et par ma vie , quelle doit être votre mort. L'âge vous a rendu capable de gouverner les Etats que je vous laisse ; conservez-les à vos enfans. Craignez Dieu , et il sera votre protecteur. » Il décéda l'an 1580. Sa valeur et son habileté militaire lui acquirent la réputation de l'un des meilleurs généraux de son siècle. Son intelligence dans les négociations égalait sa valeur dans les combats.

Il fit jeter , à Turin , les fondemens de la cathédrale , qu'il érigea , comme l'inscription le portait , en mémoire du calme et de la sûreté qu'il avait procurés à ses peuples. Il fit aussi agrandir son palais de Turin , l'embellit de fontaines , d'aqueducs , de bois , de parterres , de statues de très-grand prix et de tous les ornemens qui pouvaient contribuer à sa magnificence.

Marguerite de France , son épouse , était

morte le 14 septembre 1574. Cette princesse cultivait avec succès les belles-lettres et les sciences, dont elle connaissait l'utilité. Les langues latine, grecque, espagnole, italienne, lui furent aussi familières que la langue française. Marguerite était belle, et avait fait, avant de se marier, l'ornement de la cour de France, où, suivant le style du temps, les poètes lui donnaient les noms de *dixième Muse*, de *quatrième Grâce*, de *Fleur des Marguerites*, *Perle des Français*, etc.

Cette princesse ne laissa qu'un seul enfant de son mariage, Charles-Emmanuel I^{er}, qui fut le successeur de son père au duché de Savoie, et qui naquit le 12 janvier 1562. Charles-Emmanuel ne fut pas plutôt parvenu à la couronne que ses sujets lui décernèrent tout de suite, et, quelques années après, toute l'Europe, les surnoms de *Grand* et de *Père des soldats*. Heureux si son génie d'intrigue, d'ambition et de conquête lui eût laissé le temps de travailler au bien être de ses sujets ! Ils furent pendant son règne presque continuellement exposés au trouble et à une suite de guerres, qui se succédèrent les unes aux autres, sans aucun égard pour les différens traités qu'il fut obligé de signer : il ne se pi-

qua jamais de remplir sa promesse, et la bonne foi n'était point sa vertu favorite.

Sollicité de se marier, Charles-Emmanuel se rend en Espagne, en 1585, pour y épouser l'infante Catherine d'Autriche. Philippe II l'attendait à un mille de Sarragosse, accompagné de plusieurs grands d'Espagne. Le duc, étant à quarante pas du roi, mit pied à terre, et le monarque fit la même chose. Le duc courut à sa rencontre, le chapeau bas, et voulut lui baiser la main; mais le roi s'y opposa : ils s'embrassèrent, remontèrent à cheval, et entrèrent dans la ville, le duc tenant la droite, malgré la résistance qu'il avait faite. Dans la marche, son cheval se cabrait, et se montrait peu docile. « Eh ! qu'a donc votre cheval ? lui dit le roi. — Sire, répartit agréablement le duc, c'est qu'il sent bien qu'il n'est pas à sa place. »

La cérémonie du mariage se fit le même jour, avec une magnificence surprenante. Le roi d'Espagne ajouta à la dot et au présent considérable qu'il fit à l'infante, sa sœur, celui de l'épée que François I^{er} portait à la bataille de Pavie. Jacques, roi d'Angleterre, lui en envoya aussi une des plus magnifiques, dix ans après, comme à celui de tous les princes

souverains de ce siècle , qui savait le mieux s'en servir.

Charles - Emmanuel fit , de son côté , des présens considérables à Philippe II , au prince son fils , à l'infante Isabelle , qui épousa quelque temps après Albert d'Autriche , et au cardinal Grandville ; il avait envoyé à Catherine , sa future épouse , cinq cents mille écus pour elle , et deux grands bassins d'or , remplis de bagues , de bracelets et de différens autres bijoux , pour être distribués aux dames de sa cour. Ce qui fit dire à un historien contemporain , que les dépenses de ce prince excédèrent de beaucoup la dot de sa femme.

Le duc demeura près de trois mois en Espagne , après son mariage. Un jour , qu'il s'entretenait familièrement avec le roi , ce monarque lui demanda ce qu'il trouvait de plus beau à sa cour. Le duc lui répondit , que c'était sa galerie et son parc. Le roi , qui n'y voyait rien de si merveilleux , et qui n'estimait rien tant que son cabinet de pierreries et sa bibliothèque , le pressa de lui en dire la raison : à quoi le duc répliqua , qu'ayant vu dans sa galerie , les armes du grand roi François , les dépouilles de Muléassen , roi de Tunis , et du landgrave de Hesse , l'épée de

Frédéric, duc de Saxe, le cineterre de Montézuma, empereur du Mexique, et l'ornement de tête d'Artabalíspa, incas du Pérou, et dans son parc, des éléphants, des rhinocéros, il reconnaissait le roi d'Espagne pour le plus glorieux prince de la terre, tant pour avoir de si illustres trophées de ses ennemis, que pour être roi des mondes où vivaient ces animaux si extraordinaires.

De retour dans ses Etats, Charles-Emmanuel crut qu'il était de ses intérêts de prendre part aux troubles qui agitaient la France et la Suisse au nom de la religion, et depuis la mort tragique de Henri III. Il n'entre point dans notre plan de nous arrêter sur toutes les guerres auxquelles il donna lieu, ainsi que sur celles qui furent l'ouvrage de sa politique. Par une suite des fureurs de la Ligue et de la guerre civile, qui désolaient la France, les Provençaux, partagés entre les ligueurs et les royalistes, avaient tout à souffrir des uns et des autres. Le premier de ces partis résolut, d'un commun accord, de choisir Charles-Emmanuel pour comte et seigneur de Provence, à condition toutefois qu'il releverait de la souveraineté du prince que les états du royaume, convoqués par la Ligue, éliraient

pour roi. Le duc céda après quelques difficultés, séduit par la haute idée qu'il avait de lui-même. L'amour-propre de Charles-Emmanuel égalait son ambition; il avait tant de confiance en ses lumières, en ses talens militaires, et en son bonheur, qu'il n'y avait point d'obstacles qui lui parussent insurmontables.

Chemin faisant, le duc prit plusieurs places, et se rendit, le 18 novembre 1590, à Aix; il y fut reçu en triomphe, et avec la plus grande magnificence. Peu de jours après, il se mit en campagne avec son armée, s'empara d'un grand nombre de villages et de forteresses, et voulut terminer l'année par la prise de Perthuis, petite ville fortifiée à quatre lieues d'Aix; mais, le 28 décembre, il tomba tant de neige, qu'il fut contraint de se retirer. Ce fut lors de cette retraite que Charles-Emmanuel donna une preuve admirable de son courage. Etant demeuré seul, avec vingt des siens, pour favoriser la retraite de son artillerie, il tint ferme en face des ennemis, qui crurent que toute l'armée du duc était derrière le front qui paraissait, et le laissèrent se retirer avec toutes ses troupes.

Au mois de juillet 1591, Charles-Emmanuel assista en personne au siège de Berne.

Après une longue et belle défense, le gouverneur fut obligé de capituler. Il se nommait de Mesplès : le duc, qui récompensait le mérite dans la personne même de ses ennemis, lui fit présent d'un beau coursier de Naples, ayant au cou un sac de quatre mille écus d'or.

Le maréchal de Lesdiguières s'était emparé de plusieurs places en Savoie et en Piémont; il assiégeait et pressait vivement le fort de Cavours. Le duc, qui craignit pour cette forteresse importante, où les provisions manquaient absolument, fit tous ses efforts pour la secourir; il proposa d'y envoyer, pendant la nuit, trois cents cavaliers, chacun portant en croupe un sac de farine, et de tâcher de faire entrer ces provisions dans la ville. La troupe partit, une nuit, dans les meilleures dispositions; elle arriva avant le jour, et sans avoir été découverte, aux portes du fort de Cavours : un brouillard très-épais favorisait encore cette opération; mais tout à coup une terreur panique s'empara de ces cavaliers, qui, prenant la fuite, et pressant leurs chevaux, jetèrent les trois cents sacs de farine dans la campagne, afin d'être moins gênés dans leur honteuse retraite. L'histoire mili-

taire rapporte plus d'un exemple de terreurs aussi mal fondées.

Le duc de Savoie, mécontent de l'Espagne, se déclara contre cette puissance, se ligua avec Henri IV, pour qui il se faisait gloire d'être rempli d'estime, et se rendit à Paris, auprès de ce grand monarque. Henri le combla de marques d'honneur et des distinctions les plus affectueuses; il disait qu'il ne connaissait que deux hommes au monde qui méritassent de porter le nom de *capitaine*; Charles-Emmanuel, et Maurice de Nassau, prince d'Orange. Si Henri eût en moins de modestie, il eût, avec raison, ajouté un troisième *capitaine*.

La présence d'un prince, tel que le duc de Savoie, fixa les yeux de tous les Français, tant qu'il demeura à la cour: il en fit le charme par ses galanteries, sa libéralité, sa politesse, par ses ingénieuses et nobles réparties. Le roi lui demandait un jour ce qu'il admirait le plus dans le royaume de France. « Sire, répondit-il, c'est la grande quantité de vos gentilshommes et la personne de votre majesté. »

Passant un jour la rivière de Seine, dans un bateau, avec le roi, il s'y jeta une si

grande foule de noblesse, que le bateau fut près d'être submergé. Le péril dissipé, le roi demanda au duc, s'il n'avait point eu peur. « Sire, répondit-il, il n'est pas possible d'avoir peur, étant si près de votre majesté. »

Malgré toutes les fêtes qu'on fit, en France, au duc de Savoie, il sortit de Paris peu satisfait de son voyage; il avait signé un traité fort désavantageux pour lui, sans vouloir même le lire, disant, par bravade, qu'il signerait tout ce qu'on lui apporterait de la part du roi, quand même sa vie y serait intéressée. Mais, de retour dans ses Etats, il refusa d'exécuter le traité, et, sur la sommation que lui en fit faire Henri IV, il répondit fièrement qu'il ne s'y conformerait pas, et que, si Henri prenait les armes contre lui, il lui donnerait de l'exercice pour quarante ans.

C'était une pure fanfaronnade. Henri IV, à la tête d'une armée nombreuse, étant venu fondre sur les Etats de Charles-Emmanuel, n'y trouva presque point de résistance. Toutes les places du duc furent prises, à l'exception de deux ou trois, Montmélian, le fort de Sainte-Catherine en Savoie, et la citadelle de Bourg-en-Bresse. Montmélian, que son assiette sur la croupe d'une montagne, presque

toute taillée en précipices , et ses fortifications, composées de cinq bastions flanqués de tours, faisaient juger imprenable, n'effraya pas les Français; ils osèrent en former le siège, et la forcèrent de capituler.

Il n'y eut que la citadelle de Bourg, qu'un siège meurtrier de huit mois ne put obliger à se rendre aux Français, qu'après en avoir reçu l'ordre exprès du duc. Ce prince remuait alors ciel et terre pour obtenir la paix, à quelque condition que ce pût être; elle fut enfin conclue au commencement du dix-septième siècle. Le marquisat de Saluces, unique objet de la guerre, lui fut cédé par la France; mais il lui en coûta les cessions de la Bresse, du Bugey, et les pays de Gex et de Valromey, du château Dauphin, en un mot, de tout ce qu'il avait en Dauphiné, en deçà les monts, possessions qui acquirent plus de gentilshommes à la France, qu'elle ne céda de paysans au duc de Savoie.

Malgré la paix conclue avec la France, Charles-Emmanuel conserva sur pied toutes ses troupes. Ce fut alors qu'il tenta de surprendre la ville de Genève, en 1602: il se croyait excusable dans cet attentat au droit des gens, on se flattait du moins de le paraître; 1º, parce

que les ducs de Savoie prétendaient que Genève était leur ancien domaine. 2°. Cette expédition ne pouvait être regardée comme une infraction au traité de Vervins, dans lequel les Suisses et leurs alliés avaient été compris, parce que Genève n'étant alliée qu'avec quelques-uns des cantons, et non pas avec tous, il soutenait que cette ville ne pouvait être censée avoir été comprise dans ce même traité. 3°. Ce qui le confirmait dans cette idée, était que la paix de Vervins ayant été conclue par la médiation du légat du pape, il n'était pas possible, selon lui, qu'un tel médiateur eût pu s'intéresser ni stipuler pour Genève, essentiellement ennemie du Saint-Siège.

Nous sommes entrés plus haut dans tous les détails relatifs à cette fameuse tentative: ainsi, nous y renvoyons nos lecteurs.

En 1619, Charles-Emmanuel changea de système politique. Dans la guerre que ce prince fit, de concert avec les Français, contre les Espagnols, pour les obliger à restituer la Valteline aux Grisons, alliés des Suisses, et catholiques, il remporta une victoire signalée au fameux combat d'Ostaggio: douze cents hommes, tant Napolitains que Génois, restèrent sur le champ de bataille, et il fit

plus de mille prisonniers , du nombre desquels étaient les principaux officiers de l'armée ennemie , et le général lui-même. Vingt-trois drapeaux enlevés aux Espagnols furent envoyés par le duc au roi de France , avec les deux bâtons des deux mestres-de-camp , ses prisonniers. Louis XIII ne fut pas moins charmé de la politesse du duc que de sa bravoure ; et Sa Majesté lui écrivit qu'elle avait reçu ce qu'il lui avait envoyé , non comme un présent ordinaire , mais comme un trophée de la valeur et de la générosité du héros de la Savoie.

Naturellement inquiet et remuant , Charles-Emmanuel était à peine sorti d'une guerre , qu'il se plaisait à s'engager dans une autre. D'anciennes prétentions de la maison de Savoie sur le duché de Montferrat , appartenant au duc de Mantoue , avaient suffi pour lui mettre les armes à la main. Il s'était fortifié de l'alliance des Espagnols ; et puissamment aidé de leurs forces , il s'était rendu maître , en peu de temps , du Montferrat : déjà même il avait mis le siège devant Casal. Le duc de Mantoue , pour être en état de lui résister , implora le secours du roi de France. Louis XIII ,

brave comme tous les Bourbons, voulut commander en personne l'armée qu'il destinait au secours du duc de Mantoue. Il partit de Paris au commencement de l'année 1629, et avait pour généralissime le cardinal de Richelieu. Le 4 mars, le roi marcha toute la nuit, malgré le froid et les neiges, pour être présent à l'attaque des retranchemens qui défendaient le Pas-de-Suze. Les maréchaux de Bassompierre et de Créqui furent chargés de l'attaque des barricades. La première était à un quart de lieue de Chaumont, la seconde à un quart de lieue plus bas, et la dernière assez proche de celle-là, au-dessus du fort de Gélasse. Elles avaient vingt pieds de haut, et douze d'épaisseur. Le fossé, qui était fort profond, en avait huit de large, et toutes trois étaient défendues par vingt-cinq ou trente redoutes disposées d'espace en espace, et par deux mille sept cents hommes des meilleures troupes du duc de Savoie. La première barricade fut forcée en très-peu de temps; et les Piémontais ne voulurent pas se hasarder à défendre les autres. On les poursuivit si vivement que, sans la résistance qu'un capitaine espagnol et quelques soldats firent, proche d'une chapelle, aux enfans per-

duc, ou troupes légères, le duc et le prince de Piémont étaient faits prisonniers. L'armée s'avança jusqu'à Suze.

Le duc, n'ayant pu retarder la marche des Français par la force des armes, eut recours, selon sa coutume, à la négociation. Il envoya le prince de Piémont à Suze, pour traiter d'un accommodement. Les articles ayant été signés dans la même ville, le duc y vint bientôt après pour rendre visite à Louis XIII, qui lui fit beaucoup de caresses et d'amitiés. Comme le monarque le conduisait par une galerie à son appartement, suivi d'une foule de seigneurs et de gentilshommes, on s'aperçut que le plancher de la galerie s'affaissait sous le poids. Louis avertit le duc de se hâter, de crainte que la galerie ne vînt à plier sous lui. « Ce n'est pas sous moi, sire, répartit-il, qu'elle peut plier, mais bien sous votre majesté, sous laquelle il n'est rien qui ne plie. »

Le traité de Suze avait à peine été ratifié, qu'il fut violé par le duc Charles-Emmanuel, à l'instigation duquel l'empereur et le roi d'Espagne déclarèrent la guerre au duc de Mantoue. La France se hâta de voler au secours de son allié. Le cardinal de Richelieu,

premier ministre de Louis XIII, prit le commandement de l'armée destinée à secourir Casal. Sous un tel généralissime, les Français éprouvèrent des revers. Louis, en 1630, forme la résolution de faire tomber tout le poids de la guerre sur son auteur, et entreprend la conquête de la Savoie en personne. Anneci et Romilli ouvrent leurs portes le 24 de mai; Chambéry capitule le second jour du siège. L'armée marche ensuite, chassant toujours devant elle les troupes Savoisienues, qui se retirent de poste en poste, sans en défendre aucun. Avant la fin du mois de juin, toute la Savoie fut conquise. Le Piémont, dans le même temps, était devenu le théâtre de la guerre, et il était horriblement dévasté. Cette situation cruelle, ses peuples accablés d'impôts, ses villes ruinées, le sang de ses sujets répandu à torrens, pénétrèrent son âme d'une si vive douleur, qu'il en tomba malade. Voilà quel est le sort des ambitieux, qui ne respirent que la guerre ! Il succomba sous le poids de tous ses chagrins, à Savillan, âgé de soixante-neuf ans, après en avoir régné environ cinquante.

Ce prince, malgré ses défauts essentiels,

ses guerres presque continuelles, sa mauvaise foi, l'esprit d'intrigue et de brouillerie, doit être placé au rang des plus grands princes.

Il disait que donner et pardonner étaient les vrais caractères d'un souverain, et qu'il se serait cru le plus malheureux des hommes, si Dieu ne lui avait pas donné de quoi faire l'un et l'autre.

Il avait encore pour maxime de ne jamais mécontenter personne, de sorte que tous ceux qui avaient affaire à lui s'en retournaient toujours satisfaits ou de promesses, ou de présens, ou de l'accueil le plus gracieux.

Quoique la vie de Charles-Emmanuel ne présente qu'une longue suite de guerres, de triomphes, de projets de conquêtes et de négociations, il l'embellit aussi par le goût des sciences, des arts et des belles-lettres, qu'il ne cessa de cultiver, même au milieu du tumulte des camps : il s'appliqua surtout aux mathématiques, et y fit des progrès. Il en fit de plus heureux encore dans l'étude de l'histoire, à laquelle il unit une connaissance exacte et peu cultivée alors des médailles, des statues et des inscriptions de la plus haute antiquité. Il aimait la société des savans et des gens de lettres, qu'il ne cessait de combler de

bienfaits. Rien, disait-il, ne lui causait plus d'ennui que de voyager seul, et c'était pour éviter le désagrément de cette solitude, qu'il faisait toujours mettre beaucoup de livres dans ses équipages, même lorsqu'il marchait à quelque expédition militaire.

Les langues française, espagnole et italienne étaient également familières à Charles-Emmanuel, qui parlait avec éloquence, et s'exprimait avec beaucoup de grâce dans chacune de ces trois langues.

Il reste de ce prince éclairé plusieurs monumens de son goût et de ses connaissances : la bibliothèque de la galerie du palais de Turin, *le Livre des Parallèles*, *le Grand Héraut*, etc. Dans la bibliothèque, Charles-Emmanuel rassembla une quantité prodigieuse de manuscrits grecs, latins, arabes, hébreux, et les livres les plus rares sur toutes sortes de matières. Cette riche et précieuse galerie est ornée de bustes en marbre des plus grands hommes de l'antiquité, et ces bustes, qu'il acquit à grands frais, sont tous d'excellens maîtres : on y voit aussi les portraits de tous les princes et princesses de la maison de Savoie, depuis Humbert jusqu'au prince qui érigea ce magnifique monument.

Les Parallèles sont un ouvrage dans lequel Charles-Emmanuel a raconté la vie et les actions de trois hommes et de trois femmes célèbres parmi les Hébreux et les Gentils, et dont les actions ont entre elles les rapports les plus frappans.

Le Grand Héraut est une collection des armoiries de tous les rois, princes, seigneurs, gentilshommes, personnages illustres, villes et communautés, depuis les temps les plus reculés.

Charles-Emmanuel I^{er}, quoique de petite stature, était bien fait, et sa figure imposante et majestueuse faisait oublier sa taille peu avantageuse. D'ailleurs il était de la plus rare adresse dans tous les exercices. Sa cour, l'une des plus brillantes de l'Europe, était regardée comme une école de politesse et de valeur. Mais voici qui peut paraître bizarre. Comme il ne contraignait personne, il ne voulait aussi s'assujétir à aucune sorte de contrainte; en sorte que ne prenant ses repas que lorsqu'il avait besoin de manger, et ne s'occupant d'affaires d'état que lorsque les circonstances l'exigeaient, il était communément à table ou tenait son conseil aux heures consacrées au sommeil par la plupart des hommes; il ne

suivait à cet égard aucune règle fixe , et ne concevait pas comment on pouvait s'astreindre à des règles invariables sur ces objets.

Charles-Emmanuel I^{er} épousa , en 1585 , Catherine-Michelle d'Autriche , infante d'Espagne ; cette princesse mourut le 6 novembre 1590 , laissant six enfans de son mariage. L'un d'eux , Thomas-François de Savoie , prince de Carignan , se fit une grande réputation de valeur. Il fut tour à tour général des armées d'Espagne et de celles de France ; il mourut à Turin le 22 janvier 1656. C'est de ce prince que descend la maison de Carignan. Il fut le grand-père du prince Eugène , si célèbre par ses succès et ses talens militaires , et dont nous ne manquerons pas de faire mention.

Victor-Amédée I^{er} , qui succéda à son père Charles-Emmanuel , naquit le 8 mai 1587 , et l'auteur de ses jours voulut présider à son instruction. A l'âge de seize ans , il accompagna en Espagne deux de ses frères , sous la conduite et le gouvernement du marquis d'Est. Philippe III , enchanté des brillantes qualités de Victor-Amédée , son neveu , le destina à remplir la vice-royauté de Portugal ; et le jeune prince touchait au moment d'aller rem-

plir les pénibles fonctions de cette dignité ; lorsque la mort du prince de Piémont le rappela dans les Etats de son père. Charles-Emmanuel fut si satisfait de la conduite et des talens de Victor, qu'environ un an après son retour, il le déclara solennellement son successeur, et tous les ordres de l'Etat lui prêtèrent le serment de fidélité. Depuis cette époque, il se distingua dans toutes les guerres entreprises par le duc son père.

Lorsque Victor-Amédée parvint à la couronne, il ne recueillit de sa succession que les titres et les droits que les armes des ennemis n'avaient pu lui ravir. Duc de Savoie, il ne lui restait, dans cette souveraineté, que le château de Montmélian, qui même était bloqué par le maréchal de Châtillon : le reste du duché obéissait à Louis XIII. Les Français étaient aussi passés en force dans le Piémont, où, déjà maîtres de Suze, de Pignerol, de Saluces, et de beaucoup d'autres places, ils se disposaient à faire des conquêtes encore plus importantes.

Quoique Victor-Amédée sût faire la guerre, il aima la paix, et son premier soin fut de la procurer à ses peuples. Il fit, par la voie de la douceur, ce que Charles-Emmanuel n'avait

pu faire par la voie des armes , et qu'à force de dépenses. Il obtint , par le jugement même de l'empereur et du roi de France , une partie du duché de Montferrat , pour les anciennes prétentions de sa maison ; et Louis XIII lui rendit généreusement tout ce qui avait été pris de ses Etats.

Ce fut à cette époque que Victor-Amédée prit le titre d'Altesse Royale , et la couronne fermée , qui d'ailleurs appartenaient , depuis long-temps , aux princes de Savoie , en qualité de rois titulaires de Chypre et de Jérusalem.

Victor-Amédée ne put s'empêcher de faire une ligne offensive et défensive avec la France et le duc de Parme , en 1635 , pour la conquête du Milanais. Son mariage avec Christine , sœur de Louis XIII , ne lui permettait pas de s'y refuser : il fut déclaré capitaine-général de la Ligne. Victor porta , avec le maréchal de Créqui , la guerre dans le Milanais. La bataille qu'il engagea sur les bords du Tézin , auprès de Buffarola , devint fatale aux Espagnols , quoiqu'ils eussent combattu pendant quatorze heures de suite ; ils y furent battus , et y perdirent plus de deux mille hommes , outre quelques centaines de prison-

niers. Le marquis de Léganez , leur général , ne jugea pas à propos d'attendre le lendemain ; il décampa à la faveur de la nuit , et abandonna , par une retraite précipitée , toute son artillerie.

Le duc de Savoie ne voulut pas le poursuivre , quoiqu'il fût facile de le défaire entièrement , et malgré les instances du maréchal de Créqui. L'article du traité signé l'année précédente , en vertu duquel Victor-Amédée devait donner autant de pays au roi , aux environs de Pignerol , qu'on en prendrait dans le Milanais , et qui seraient cédés à la Savoie , empêcha le duc de pousser trop loin ses conquêtes , pour ne pas voir la France s'agrandir du côté de Turin. Il est étonnant que le cardinal de Richelieu n'ait pas prévu les conséquences qui résulteraient de ce traité ; mais les plus grands ministres peuvent quelquefois faire des fautes.

Victor-Amédée projetait de faire construire une forteresse sur la frontière du Milanais , qui pût servir de magasin , et d'où l'armée , employée dans l'Etat de Milan , pût aisément tirer sa subsistance. Il fit en même temps fortifier Borgo-Manero , place assez étendue pour qu'il fût possible à une armée de s'y loger

commodément. Victor, après avoir formé le plan de ces diverses opérations, se rendit de Turin à Verceil, afin de veiller de plus près aux différens préparatifs de la campagne qu'il avait méditée. A peine arrivé dans cette ville, il y fut attaqué d'une violente fièvre ; on craignit pour sa vie ; la duchesse, son épouse, accourut accompagnée des plus habiles médecins. Elle fut agréablement surprise, en arrivant, de trouver le duc beaucoup mieux, presque guéri, et si peu inquiet sur sa santé, qu'il s'occupait à écrire. Mais ces momens de calme furent de courte durée ; la fièvre recommença avec une nouvelle violence, et fut accompagnée de si funestes symptômes, que la maladie fut déclarée mortelle. Victor-Amédée montra la plus grande tranquillité, et vit sans nulle émotion les approches de sa dernière heure. Il ordonna que le gouvernement de ses Etats serait confié aux soins de la duchesse, son épouse, et mourut regretté vivement de ses sujets, et admiré de ses ennemis mêmes, le 27 octobre 1637.

Peu de particuliers sont aussi sobres que ce prince le fut continuellement : il mangeait indifféremment de tout ce qu'on lui présentait ; souvent même il prenait ses repas de-

bout ; et , à l'armée , sans interrompre sa marche.

Il avait des défauts , et tous les hommes y sont sujets ; il était bon , mais très-avare ; il récompensait fort mal , ou plutôt ne récompensait point les citoyens qui avaient rendu à l'Etat les plus importans services , ou ceux qui s'étaient distingués par leurs talens et leurs vertus. Il est vrai que les présens qu'il faisait quelquefois étaient très-riches ; mais ces actes de libéralité furent en lui si rares , et faits d'ailleurs après tant d'efforts et avec tant d'ostentation , qu'ils ne lui méritaient point le surnom de libéral. Aussi disait-on de ce prince qu'il était infiniment meilleur à ses peuples en général , qu'à ses serviteurs mêmes. Il en congédia plusieurs fort durement , et , après de longs services , ils ne reçurent , pour toute récompense , qu'une disgrâce accablante.

Victor-Amédée avait prévu les dangers qui menaçaient les premières années du règne de son fils , qui n'avait que cinq ans , et afin de prévenir , autant qu'il le pouvait , les malheurs qu'il craignait , il nomma Catherine de France , son épouse , régente pendant la minorité , tutrice de ses enfans. Elle fut reconnue

en cette qualité par les soldats , la noblesse , les magistrats , par tous les ordres de l'Etat. Catherine ne prévoyait point alors que bientôt l'ambition de ses beaux-frères armerait contre elle ces mêmes sujets , qui lui juraient la plus entière obéissance : elle était loin de prévoir que le désir de dominer , attirant les Français et les Espagnols en Italie , rendrait tour à tour la Savoie et le Piémont le théâtre d'une guerre funeste et meurtrière.

Dès les premiers jours de son avènement à la souveraineté , le règne du jeune François-Hyacinthe fut violemment troublé. Les Français qui étaient aux environs de Verceil , lorsque Victor-Amédée mourut , formèrent l'inique projet de s'emparer de cette place , et d'enlever la duchesse régente avec ses deux fils : leur motif était d'obliger la régente , par ce coup d'éclat , à se déclarer pour les Français , et d'ôter aux Espagnols le temps de la gagner. Emery , ambassadeur de France à la cour de Piémont , était à la tête de cet indigne complot. Le maréchal de Créqui , auquel il communiqua son projet , le rejeta d'abord avec indignation , trouvant affreux de se saisir ainsi de la sœur de son roi , et d'opprimer un prince enfant. Il représenta encore que

Louis XIII n'ayant donné aucun ordre à ce sujet , il n'était point douteux qu'il désavouerait les auteurs d'une telle entreprise. Ces sages remontrances firent peu d'impression sur Emery, homme violent , et fier de la faveur du cardinal de Richelieu ; il pressa plus vivement encore le maréchal , le menaçant de la disgrâce du premier ministre. Créqui commença à résister faiblement , et balançait entre l'honneur , dont il avait toujours fait profession , et la haine d'un ennemi dangereux.

Leur entretien ne fut pas aussi secret qu'Emery s'en était flatté ; une des femmes de la duchesse entendit leur conversation , et elle alla aussitôt lui rendre compte du complot médité par l'ambassadeur de France. Cet avis indigna , mais ne déconcerta point la régente. Elle assembla son conseil , sans perdre un instant , pour lui faire part du perfide attentat qu'elle venait de découvrir ; elle fit ensuite entrer dans la place toutes les troupes piémontaises qui étaient aux environs ; elle doubla sa garde , donna les ordres les plus sages , et prit de si bonnes précautions , qu'une foule d'officiers français s'étant présentés , dès le lendemain , aux portes de Verceil , sous pré-

texte d'aller y recevoir quelques munitions ; trouvèrent dans la place une garnison nombreuse , et tous les postes occupés : ne doutant pas que le secret n'eût transpiré , bien loin de remplir les ordres d'Emery, ils ne songèrent qu'à se dégager eux-mêmes de l'espèce d'embuscade où ils s'étaient jetés , et se retirèrent avec une extrême précipitation.

Les Espagnols firent une irruption en Piémont , l'an 1638 , et se rendirent maîtres de Brême , où périt le fameux maréchal de Créquy , accouru pour secourir la place , et qui eut la moitié du corps emporté par un boulet de canon , dans le temps qu'appuyé contre un arbre , il considérait , à l'aide d'une lunette d'approche , les retranchemens des ennemis. Déjà Verceil était assiégé. La régente joignit ses troupes à celles des Français pour secourir cette place. Les deux armées faisaient ensemble douze mille hommes de pied , et quatre mille chevaux. Elles se formèrent en bataille dans la plaine de Vartolle. Christine s'y fit porter en litière , accompagnée de toutes ses dames et filles d'honneur , et des principaux seigneurs de sa cour. Elle harangua les troupes avec une éloquence mâle et une noble assurance capables de donner du cœur aux plus

lâches. Elle passa dans tous les rangs , pour se faire voir à tous les soldats , et allumer dans leurs âmes cette ardeur martiale qui brillait dans ses yeux. L'intrépidité de Christine , digne fille de Henri IV , ne put cependant point sauver Vercel. La prise de cette ville fut suivie d'un malheur infiniment plus affligeant pour la duchesse régente. Le jeune duc François-Hyacinthe fut tout à coup attaqué d'une fièvre si violente , que , résistant à tous les secours , elle le mit au tombeau dès le quatrième jour de la maladie. Il n'avait qu'un peu plus de six ans.

Cette mort fut surtout très-douloureuse pour Catherine , qui perdait un enfant chéri. Mais François-Hyacinthe ne mourut point sans successeur ; tous ses droits passèrent à son frère Charles-Emmanuel II , que la régente fit aussitôt reconnaître pour souverain de Savoie et de Piémont , par ses ministres , les tribunaux , les gouverneurs des provinces et des villes. Charles-Emmanuel n'avait que quatre ans lorsqu'il parvint à la couronne ducal , sous la tutelle et la régence de la duchesse Catherine ; sa mère.

Les commencemens de ce règne furent fort orageux. La régente eut à se défendre tout à

la fois et des armes et des Espagnols , et des intrigues des deux princes de Savoie , Maurice et Thomas de Carignan , oncles du jeune duc , l'un et l'autre fils de Charles-Emmanuel I^{er}, et qui prétendaient être déclarés tuteurs de leur neveu. Le roi de France , qui connaissait leurs mauvaises dispositions , avait engagé la duchesse, sa sœur , à les éloigner de la Savoie ; mais ils y étaient rentrés avec le secours des Espagnols , et s'étaient rendus maîtres de plusieurs places. Turin avait été de ce nombre. Le comte d'Harcourt entreprit de reconquérir une place de cette importance.

Le siège fut long et opiniâtre. Les assiégeans et les assiégés s'affamèrent les uns les autres. Malgré la disette , le comte d'Harcourt ne se rebuta point , et rejeta toutes les propositions de paix qu'on lui fit de la part du pape , disant que , quand ses chevaux auraient mangé toute l'herbe des environs de Turin , et ses soldats tous les chevaux de l'armée , il lèverait le siège. Les habitans firent vingt-neuf sorties. Dans la dernière , ils furent encore repoussés et obligés de rentrer confusément dans la ville , laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts , et entre autres une fille allemande , qui commandait une com-

pagnie de cheveu-légers, sous le nom de *capitaine Capponi*, laquelle se comporta toujours avec beaucoup de courage.

On s'avisa, durant ce siège, d'un expédient singulier. Le marquis de Léganez, général espagnol, ne pouvant point donner de ses nouvelles au prince Thomas, renfermé dans Turin, se servit de l'invention d'un ingénieur flamand, qui mettait les lettres dans un boulet creux, qu'à cause de cela on appelait le *boulet courrier*. Ce premier artifice ayant réussi, on s'en servit pour envoyer de la poudre et de la farine aux assiégés. Malheureusement pour eux, assez peu de boulets allèrent jusqu'à la ville. La plupart retombaient dans le camp des assiégeans; ce qui fit qu'on n'en tira pas long-temps. Toutes ces circonstances rendirent la conquête de Turin mémorable; et elle fit tant d'honneur au général français, que le brave et fameux Jean-de-Wert dit qu'il aimerait mieux *être le général d'Harcourt qu'empereur*.

Sur la fin de l'année 1647, il parut en Savoie un almanach pour l'année 1648, qui excita l'attention du public et des magistrats. Il contenait des prédictions d'événemens tragiques, de disgrâces, de châtimens de minis-

fres, et de la mort même du jeune duc et de la régente. Quoique cette pièce scandaleuse n'eût au frontispice qu'un nom imaginaire, on découvrit que son auteur était un mauvais moine de l'ordre de Saint-Bernard, appelé Dom Jean Gandolphe, qui avait quitté les Augustins-Déchaussés. Il s'était rendu coupable de bien d'autres crimes. Ce qui le fit surtout découvrir, c'est qu'il avait osé annoncer à plusieurs personnes que la duchesse mourrait cette même année. Il chercha en vain à se mettre en sûreté par la fuite. Il fut arrêté. On l'interrogea sur quel fondement d'astrologie il avait osé prédire la mort de la duchesse. Le méchant moine ne savait pas plus d'astrologie qu'un autre : aussi confessait-il que ce n'était point d'après les règles de cet art qu'il avait fait sa prédiction, mais sur ce qu'il savait de la volonté des hommes. Persuadé qu'en découvrant les complices de cette conjuration, il se délivrerait de la peine due à son crime, ou que du moins il la ferait adoucir, il écrivit à la duchesse qu'il avait les choses les plus importantes à lui révéler. Sur cette déclaration, la régente fit partir un prévôt avec une bonne escorte, pour amener le moine à Turin; mais ce cortège, ces gardes

nombreux, qu'il aperçut par les fenêtres de sa prison, le jeta dans une telle frayeur, qu'emporté par son désespoir, il voulut s'ôter la vie en s'ouvrant une veine. On arriva à temps pour y remédier. On l'observa de près; on lui donna des gardes. Son procès fut instruit, en présence d'un commissaire du souverain pontife, suivant ce qui se pratique en Italie à l'égard des criminels ecclésiastiques. Il déclara, dans ses interrogatoires, avoir pour complice un nommé Bernard Sillan, et un autre appelé Antoine Joya. Sillan était un ancien sénateur de Turin, homme violent, juge inique, que la duchesse, pour ses discours libres et insolens, avait, dès le commencement de sa régence, envoyé en exil au fond de la Savoie. Le prince Thomas l'avait pris sous sa protection, et lui avait confié l'administration de la justice dans les places qu'il avait en son pouvoir. Mais Sillan, toujours le même, fit tant par ses injustices, que les princes en furent très-mal satisfaits. Cependant, lors de leur réconciliation avec la régente, ils le firent rétablir dans son titre de sénateur de Turin, mais sans qu'il pût toutefois en exercer les fonctions, ni en recevoir les appointemens. Ainsi Sillan, destitué de ses revenus, ayant

dissipé son patrimoine , supportait impatiemment sa mauvaise fortune. Quant à Joya , il avait été valet-de-chambre du duc , et il perdit sa place pour s'être déclaré partisan des princes. Avec aussi peu de conduite que Sillan , il avait tout aussi mal fait ses affaires. Tels étaient les dignes associés du mauvais moine Gandolphe. Il les chargea de l'avoir souvent entretenu des moyens qu'on pourrait employer pour faire périr la régente , et dit que Joya se promettait d'en venir à bout avec facilité , pourvu qu'il pût avoir de cette princesse une image de cire. Sur cette déposition , les deux complices furent arrêtés , et ne manquèrent pas de tout nier. Mais le lendemain , l'ancien sénateur , homme d'un âge avancé , désespéré de se voir à la veille d'un supplice honteux , tomba dans une si grande faiblesse , qu'il mourut le même jour , malgré tous les secours qu'on put lui donner. On poursuivit le procès des deux autres criminels , qui furent l'un et l'autre exécutés comme criminels de lèse-majesté.

Charles-Emmanuel II avait à peine été déclaré majeur en 1654 , que les habitans des quatre Vallées connus, sous le nom de *Barbets* ou plutôt de Vaudois ou Calvinistes , se révoltèrent , séduits par de perfides conseils. Ils

avaient été jusqu'alors tolérés par les ducs de Savoie , moyennant l'observation de certaines lois qu'on leur avait imposées. Il fallut faire marcher des troupes contre eux. Nous avons tracé plus haut rapidement leur histoire. (Voyez page 48.) Plusieurs des principales puissances de l'Europe s'intéressèrent à leur sort , et envoyèrent des députés au duc de Savoie , pour le prier de les traiter avec douceur : ils eurent même pour protecteurs le roi de France et le cardinal Mazarin. Charles-Emmanuel se rendit aisément à des sollicitations que partageait la bonté de son cœur. Il accorda aux Vaudois un pardon général , à condition qu'ils ne pratiqueraient le calvinisme que dans les lieux où le duc en avait précédemment permis l'exercice.

La guerre civile ou de fanatisme se ralluma dans les quatre Vallées , sous le règne de son successeur, et les calvinistes y furent traités avec une extrême barbarie. Heureusement toutes les religions sont maintenant rapprochées, et pratiquant la tolérance du fond du cœur, les hommes se regardent tous comme un peuple de frères.

Charles-Emmanuel II présidait à la construction d'un grand nombre d'édifices publics,

que l'on admire encore, et qui portent tous l'empreinte de son génie et de sa magnificence, lorsqu'un accident imprévu le précipita dans le tombeau. Un jour que le jeune Victor-Amédée, son fils, s'exerçait au manège sous les yeux de son père, il tomba de cheval : le duc, croyant la chute plus dangereuse qu'elle n'était, fut pénétré d'une telle émotion et d'une si vive frayeur, qu'il tomba lui-même évanoui. Il fut attaqué d'une fièvre si forte, que les secours qu'on s'empessa de lui administrer devinrent inutiles ; il expira peu de jours après, en 1675.

Il ne laissa de Jeanne de Nemours, son épouse, qu'un fils, Victor-Amédée II, né le 4 mai 1666, et qui lui succéda sous la tutelle de sa mère. Sa minorité n'offre rien de remarquable. En 1684, il épousa la princesse Anne-Marie d'Orléans, fille de Philippe de France, duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV, et de Henriette-Anne d'Angleterre.

Malgré l'alliance qui l'attachait à la France, et d'importans services reçus tout récemment de cette couronne, Victor-Amédée II, en 1690, se ligua avec l'Espagne et l'Empire contre Louis XIV. Ce monarque indigné donna ordre aussitôt au célèbre maréchal de Catinat d'en-

trer dans les Etats du duc. L'armée française pénètre en Savoie , et s'empare de plusieurs villes. Victor veut mettre un terme à ces conquêtes. Il joint Catinat aux environs de l'abbaye de Staffarde, près de Saluces; mais il est complètement battu; et la perte de son artillerie et de tout son bagage fut le fruit de sa témérité. Saluces , Savillan , et Suze ouvrirent leurs portes aux vainqueurs , qui se rendirent maîtres , l'année suivante , de Villefranche , de Nice et de Montmélian. Les succès de Catinat lui permirent de conduire ses troupes victorieuses dans le Piémont , où il remporta de nouveaux avantages.

Trop faible pour résister seul aux forces de Louis XIV, le duc de Savoie sollicita des secours de toutes les nations qui étaient entrées avec lui dans la grande alliance. Se voyant à la tête d'une armée formidable , et se flattant d'attirer hors de ses Etats les forces des Français , il forma le hardi projet de faire une irruption dans le Dauphiné. Les passages étaient fort mal gardés ; et quelques corps de milices , répandus çà et là , n'étaient guère en état de faire résistance. Aussi le duc n'eut-il pas de peine à s'emparer d'Embrun et de Gap ; mais

bientôt il fut forcé d'abandonner ces conquêtes , sans en emporter d'autres dépoüilles que les cloches des deux villes.

Le maréchal de Catinat n'avait qu'à attaquer Victor-Amédée pour le battre complètement. Le 12 octobre 1693 , il lui livra la bataille de la Marsaille , près de Pignerol , où le duc perdit huit mille hommes , tout son canon , et cent six drapeaux. Ce fut à cette bataille que le régiment nommé de la Croix-Blanche , dont les officiers devaient tous être chevaliers de Malte , fut totalement défait.

La crainte , trop bien fondée , de voir tous ses Etats passer sous la domination de Louis XIV , engagea Victor-Amédée à faire secrètement des propositions de paix au monarque français , en 1696 ; elles furent acceptées. Louis XIV lui accorda la paix la plus avantageuse , rendit les villes qu'il avait conquises , et lui donna , par forme de dédommagement , une somme très-considérable. Le traité portait , entre autres choses , que le roi reprenant les mêmes sentimens de bonté qu'il avait eus pour Son Altesse Royale , comme elle l'en suppliait , sadite Altesse renonçait à tous traités faits avec l'Empereur et ses alliés , et se

chargeait d'employer tous ses soins auprès d'eux , afin d'obtenir la neutralité pour l'Italie , jusqu'à la paix générale.

Louis XIV désirait si vivement de s'attacher le duc de Savoie , que le mariage du duc de Bourgogne , l'aîné des enfans du Dauphin , avec Marie - Adélaïde , fille aînée de Victor , fut arrêté par l'un des articles de ce traité. C'est cette princesse qui fit le charme de la cour et de la vieillesse de Louis XIV.

Ce monarque n'eut aucune raison de se plaindre de Victor-Amédée , jusqu'à une époque où son attachement aurait dû éclater davantage. Philippe d'Anjou , petit-fils de Louis XIV , ayant été élevé sur le trône d'Espagne , il avait été un des premiers à le reconnaître , et il avait même donné la seconde de ses filles en mariage à Philippe. Au mépris de cette nouvelle alliance avec la maison de Bourbon , et du titre de généralissime des armées de France et d'Espagne en Italie , le duc se liguait contre elle en faveur de l'archiduc Charles.

Aussi surpris qu'indigné d'une défection nullement prévue , Louis , dans le premier moment de sa colère , donna ordre à ses généraux d'Italie de désarmer les troupes de Victor , réunies à celles des Français , et de les

faire prisonnières. Le duc de Savoie , plus irrité que consterné d'un pareil ordre , fit arrêter les ambassadeurs de France et d'Espagne , un régiment entier de cavalerie , et tous les Français qui se trouvèrent à Turin. Louis , le plus fier des monarques , écrivit au duc de Savoie une lettre menaçante , conçue en ces termes : « Monsieur , puisque la religion ,
 « l'honneur , l'alliance , les traités ne sont pas
 « des garans suffisans entre vous et moi , j'ai
 « envoyé mon cousin de Vendôme , qui vous
 « expliquera mes intentions : il vous donnera
 « vingt-quatre heures pour vous déterminer. »

Signé LOUIS.

Cette lettre impérieuse offensa Victor beaucoup plus qu'elle ne l'effraya , et trop aigri pour céder aux ordres d'un monarque qui faisait connaître ses volontés avec tant de hauteur , il resta inébranlable dans l'étrange et imprudent parti qu'il avait pris. Cette fermeté faillit lui faire perdre ses Etats et ruiner sa maison. Le duc de Vendôme , qui commandait alors en Lombardie , ne tarda pas à conquérir la Savoie. A la formidable armée qui s'était emparée de ses possessions , Victor ne pouvait opposer que douze mille hommes dé-

couragés par leurs défaites, et qui n'avaient pas même, dans les Etats du souverain qu'ils défendaient, un terrain assez étendu pour pouvoir y subsister. Les Impériaux, trop occupés ailleurs, ne pouvaient secourir leur allié. Les vainqueurs resserrèrent de plus en plus Victor-Amédée dans le Piémont, en 1704. Verceil, assiégé par le duc de Vendôme, fut obligé de se rendre après trente-cinq jours de tranchée ouverte: on y fit six mille prisonniers. Les autres places du Piémont eurent le même sort. Yvrée et ses châteaux furent emportés, et l'on y prit onze bataillons. Suze tomba de même au pouvoir des Français, qui se rendirent maîtres de tout le Val-d'Aoste. L'année suivante, Villefranche, Verrue, Chivas et Nice, toutes places très-fortes, augmentèrent leurs conquêtes. Le vainqueur, irrité, faisait démolir les fortifications de toutes ces places à mesure qu'il s'en emparait.

Il ne restait plus au duc de Savoie que Turin, sa capitale, et l'on en fit le siège. L'Europe entière regardait la perte de Victor comme inévitable; lui seul, inaccessible à la crainte, resta fidèle à ses engagemens, mais qu'il n'aurait jamais dû prendre, et ne voulut écouter aucune proposition qui tendît à le

détacher de la grande alliance. Cette obstination redoubla la colère de Louis XIV, qui ordonna que le siège de Turin fût poussé avec la dernière vigueur. La terreur et la consternation des habitans furent extrêmes. Le clergé, soutenu par les larmes de la duchesse, vint conjurer Victor de céder à l'impérieuse loi de la nécessité. Il répondit à la duchesse de cesser d'inutiles instances, au clergé, d'aller dans les temples implorer la puissance divine, et défendit à tous de le solliciter à une aussi lâche démarche, quoi qu'il pût arriver. Il porta même le ressentiment ou la grandeur d'âme jusqu'à rejeter l'offre que lui fit faire le maréchal de La Feuillade, de laisser sortir de la ville et de faire conduire en lieu de sûreté la duchesse et sa famille, jusqu'à la fin du siège. On ne doutait point, en France, de la réduction de Turin; et le roi était si fort éloigné de croire cette ville en état de résister aux efforts de son armée, que, voulant donner la gloire de cette conquête au duc d'Orléans, il lui confia le commandement des troupes, qu'avaient eu jusqu'alors le duc de Vendôme et le maréchal de La Feuillade.

Les commencemens de ce siège furent terribles; la ville fut bombardée et canonnée à

boulets rouges. Le grand nombre des assiégeans , et la faiblesse apparente des assiégés ne laissaient entrevoir pour ces derniers aucune sorte d'espérance. Ils se défendaient néanmoins avec un courage héroïque ; et leur résistance achevant d'enflammer le courroux de Louis XIV, il envoyait sans cesse de nouveaux ordres et de nouvelles troupes. De son côté , Victor-Amédée mettait tout en usage pour retarder la ruine de sa capitale , dont il avait confié la défense aux Allemands : leurs fréquentes sorties , la vigueur soutenue de leur artillerie avaient déjà coûté la vie à plus de quatorze mille Français ; mais ceux-ci s'étaient emparés des postes les plus importants , et ils se flattaient d'autant plus du succès , qu'ils savaient que les assiégés manquaient de vivres , et que leurs munitions étaient presque épuisées.

Telle était l'extrémité fâcheuse et presque désespérée où se trouvait Turin , lorsque le prince Eugène , sur le secours duquel on n'osait plus compter , parut à la vue des assiégés. A la tête des Impériaux , cet illustre général attaqua l'un des quartiers des assiégeans. Par cette action brillante et décisive , la ville fut secourue , et les habitans rassurés. Mais si ce

secours inespéré ranima l'espérance des assiégés, il ne détruisit point celle des Français, qui comptaient déjà Turin au nombre de leurs conquêtes, et la défaite des Impériaux comme assurée. Leur attente fut trompée par la mé-sintelligence de leurs chefs. Le duc d'Orléans et la plupart des officiers-généraux voulaient qu'on sortît des lignes pour aller donner bataille au prince Eugène; et cette opinion était sans doute la plus sage; mais le maréchal de Marsin, qui n'avait nulle confiance aux lumières du duc, fut d'un avis contraire; et comme on refusait de se rendre à ses raisons, il montra un ordre par lequel il était enjoint aux officiers, et au duc d'Orléans lui-même, de s'en rapporter à la décision du maréchal.

Il faut cependant convenir qu'en cette occasion l'avis de Marsin paraissait fondé. En effet, les Français, défendus par des retranchemens qu'ils croyaient inaccessibles, étaient dans la position la plus avantageuse, et les ennemis ne pouvaient arriver à eux qu'en s'exposant aux dangers les plus effrayans. Ces dangers n'intimidèrent point les confédérés; le 7 de septembre 1706, vers les huit heures du matin, commandés par le duc de Savoie et par le prince Eugène, ils s'avancèrent avec une fer-

meté qui ne put être ébranlée par le feu continu de quarante pièces de canon ; ils se rangèrent en bataille, et marchèrent dans le même ordre jusqu'au pied des retranchemens ; alors le combat commença , et se soutint de part et d'autre avec une égale valeur. Les troupes du duc de Savoie , ne formant qu'un corps de huit mille hommes , se comportèrent aussi avec beaucoup de courage. Le prince Eugène fut repoussé deux fois ; mais il fit une troisième attaque , et , le sabre à la main , à la tête de ses bataillons , il eut la gloire d'être l'un des premiers qui forcèrent les retranchemens , et l'armée confédérée pénétra dans les lignes avec Victor-Amédée , qui l'encourageait par son exemple.

Quelque considérable que fût cet avantage , les Français eussent pu le rendre moins important , s'ils eussent fait avancer leur cavalerie ; mais la terreur s'empara d'eux ; ils abandonnèrent leur poste , et ne songèrent plus qu'à fuir en désordre , abandonnant cinq mille morts sur le champ de bataille. Ce qu'il y eut de plus malheureux encore , c'est que , dans leur fuite précipitée ; ayant voulu regagner les Alpes par la route de Suze et de Pignerol , ils laissèrent à leurs ennemis les moyens de

reconquérir en peu de temps le Piémont , le Milanais , le Modénois , le Mantouan et le royaume de Naples. Le duc d'Orléans et le maréchal de Marsin , qui avaient combattu en héros , furent blessés l'un et l'autre , le premier dans le feu de l'action , et assez légèrement au bras ; mais le maréchal de Marsin mourut le lendemain (1). Les confédérés firent huit mille prisonniers , dans le nombre desquels étaient beaucoup d'officiers et quelques généraux : ils trouvèrent dans les retranchemens , dont la victoire les avait rendu maîtres , cent dix pièces de grès canon , plus de cinquante pièces de campagne , cent quatre-vingts mortiers , sept mille huit cents bombes , trente-deux mille grenades , quarante-huit mille boulets , quatre-vingt-six mille quintaux de poudre , toutes les tentes , les bagages , les chevaux , la caisse de l'armée , en un mot , toutes les provisions que le désir et l'espérance de saccager Turin avaient fait rassembler dans ce camp. Toutefois les confédé-

(1) Selon l'auteur anonyme d'une histoire du prince Eugène , en cinq volumes in-12 , ce maréchal périt dans un incendie , occasioné par des poudres qui prirent feu à côté de la chambre où il était couché.

rés perdirent cinq mille hommes pendant le siège , et trois mille dans la bataille ; mais ils conservèrent une supériorité si marquée , et la terreur que leur victoire inspira fut si vive , que le duc d'Orléans , ne croyant pas devoir tenter encore le sort des armes , se retira en Dauphiné.

XIII. *Digression historique sur le prince Eugène de Savoie-Carignan.*

LE prince Eugène , de l'illustre maison de Savoie , s'est fait une réputation trop brillante parmi les plus célèbres capitaines du XVIII^e siècle , pour que nous ayons lieu de craindre qu'on regarde comme un hors-d'œuvre de trouver ici quelques particularités de sa vie , si digne à jamais de mémoire.

François-Eugène de Savoie , si connu sous le nom de prince Eugène , était le plus jeune de quatre fils d'Eugène Maurice , comte de Soissons , et d'Olympia Mancini , nièce du cardinal Mazarin ; et son grand-père , Thomas-François de Savoie , fils d'Emmanuel I^{er} , fut le chef de la maison de Carignan : il naquit à Paris , le 18 octobre 1663. Il porta le petit-collet pendant quelques années. A l'âge de sept

ans , il fut pourvu de deux abbayes d'un revenu médiocre , et on l'appelaït ordinairement l'abbé de Savoie. Louis XIV le nommait , en badinant , *le petit Abbé* , nom que les Etats-Généraux changèrent en celui de *grand Abbé de Hollande* , lorsque les victoires de ce prince eurent mis leur république à même de ne plus appréhender les invasions de la France : ce n'était pas là un vain titre , puisque , selon quelques historiens , des revenus considérables y étaient attachés. La lecture des ouvrages de Quint-Curce et de Jules-César , et celles de plusieurs autres qui traitaient de l'art militaire , échauffèrent sa jeune imagination , et la dégoûtèrent bientôt de l'état ecclésiastique. Le nom d'*Abbé* lui devint odieux , parce qu'il était un obstacle à son ardeur guerrière. Il pria Louis XIV de lui accorder un régiment , et de le mettre à même de lui être plus utile que dans l'état ecclésiastique. Le roi rejeta sa demande , alléguant que le *petit Abbé* n'était nullement propre aux fatigues de la guerre , à cause de la délicatesse de son tempérament , qui n'était pas , en effet , des plus robustes. Louis ne montra pas , dans cette circonstance , le rare talent qu'on lui attribue de se connaître en hommes. Le

jeune prince , piqué de ce refus , attendit une occasion de quitter la France , et jura qu'il y rentrerait un jour de manière à faire regretter de n'avoir point employé ses talens militaires. En attendant l'instant qu'il désirait avec impatience , il se livra à tous les exercices nécessaires à un prince qui se destine à la profession des armes : personne à la cour n'avait plus d'adresse à monter à cheval , à faire des armes ; il fit des progrès étonnans dans les mathématiques , dans le génie , et dans l'art de fortifier les places , de les attaquer et de les défendre.

La guerre que les Turcs déclarèrent à l'empereur , en 1683 , leur irruption dans la Hongrie , les courses qu'ils faisaient jusqu'aux portes de Vienne , dont ils menaçaient même de venir former le siège , parurent au prince Eugène une occasion favorable ; il passa en Allemagne. Il fut reçu de l'empereur avec distinction ; après lui avoir fait la cour pendant cinq ou six jours , il se rendit à l'armée , commandée par le duc de Lorraine , et où il servit en qualité de volontaire. On fut si satisfait de sa bravoure et de sa conduite , que l'empereur voulut entièrement l'attacher à son service , et lui donna un régiment de dragons. Quel-

ques jours auparavant , le prince Louis de Bade l'avait présenté à Léopold , en disant :
 « Ce jeune Savoyard sera , avec le temps , le
 « premier capitaine de son siècle. »

Notre jeune héros avançait rapidement dans les grades militaires. A vingt-un ans , il avait eu un régiment de cavalerie , et avait été fait général-major , ou maréchal de camp , et à vingt-cinq , il fut nommé lieutenant-général ; à trente-un ans , il commanda l'armée qui marcha contre les Turcs , et remporta une célèbre victoire (celle de Zenta), fameuse par la mort d'un grand-visir , de dix-sept pachas , de plus de vingt mille Turcs , et par la présence du grand-seigneur , obligé de prendre la fuite. Cette journée mémorable abaissa l'orgueil ottoman , et procura la paix de Carlowitz , où les Turcs reçurent la loi.

Eugène avait trop de mérite pour n'avoir pas des ennemis à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il allait acquérir en marchant contre les Turcs , ils lui avaient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur , et il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne , qu'on le mit aux arrêts , et qu'on lui demanda son épée. « La voilà , dit ce prince , puisque l'em-

pereur la demande. Elle est encore fumante du sang des ennemis : je consens à ne la plus reprendre , si je ne puis continuer à la tirer pour son service. » Ces sentimens généreux touchèrent tellement Léopold , qu'il donna au prince Eugène une permission secrète et signée de sa main , qui l'autorisait à se conduire comme il le jugerait à propos , sans qu'il pût jamais être recherché.

La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt la guerre en Europe. Eugène pénétra en Italie, par les gorges du Tyrol, avec trente mille hommes , et la liberté entière d'agir comme il voudrait.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que Louis XIV, ayant reconnu tout le mérite militaire du prince Eugène, fit tous ses efforts pour le détacher du service de l'empereur. Il lui fit offrir le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne , que son père avait possédé , et 2000 pistoles de pension annuelle. Mais il n'était plus temps de faire des avances : Eugène était attaché à l'empereur par les nœuds de l'honneur et de la reconnaissance , et il sentait pour la France un éloignement fondé sur des griefs qu'il était difficile d'oublier. Il rejeta , avec un dédain

mêlé de fierté , les offres que Louis XIV lui avait fait faire.

Au siège de Caneto , ville du Mantouan , au moment d'un assaut , un soldat allemand donna une grande preuve d'intrépidité. Ce soldat , ayant remarqué que le pont-levis n'était suspendu que par des cordes , hasarda de passer le fossé à la nage. Il eut le courage de monter sur la muraille , malgré les coups de fusil qu'on tirait sur lui du rempart , et d'un grand sang-froid , il coupa la corde qui tenait le pont-levis en l'air et le fit tomber. Les assiégeans s'y jetèrent en foule , et la ville fut forcée.

Le prince Eugène n'ignorait pas que la ruse est une partie essentielle de l'art de la guerre. C'est ce qui lui fit entreprendre la surprise de la ville de Crémone , en y faisant pénétrer des troupes , au moyen d'un aqueduc , quoique la garnison en fût très-forte , et que le généralissime français , le maréchal de Villeroi , s'y fut même rendu en personne. Après avoir bien mûri son projet , il fit d'abord avancer , à la faveur de la nuit , dans un profond silence , trois cents grenadiers , avec quantité de charpentiers et de serruriers qui avaient ordre de jeter un pont sur un aqueduc , dont les eaux

remplissaient une partie des fossés de la ville , et de favoriser par là le passage au reste de l'infanterie. Ce pont fut bientôt fait , parce que les grenadiers portaient avec eux tous les matériaux nécessaires préparés d'avance. Ce détachement , voyant que personne ne bougeait dans la ville , en donna avis au prince , qui le fit suivre d'un autre détachement plus considérable , et ainsi peu à peu toute l'infanterie passa par l'aqueduc , sans que personne s'en aperçût : on y était mal sur ses gardes , et presque tout le monde dormait , comme si l'on eût été dans une profonde paix. Une porte de la ville était murée ; un major allemand fit promptement abattre cette porte , avec le moins de bruit possible , et la cavalerie impériale , qui n'attendait que cette ouverture , et le signal d'une certaine quantité de poudre allumée trois fois sur le rempart , se répandit dans Crémone. Le baron de Freiberg , à la tête de trois cent vingt-cinq chevaux , courut , le sabre à la main , se porter sur la place de Sainte-Agathe ; d'autres cavaliers , dans les rues voisines , observaient les ennemis , tandis qu'en dehors de l'une des portes , un gros corps était posté , et battait l'estrade aux environs. Le chevalier d'Entragues , colonel du

régiment royal des vaisseaux , officier très-brave , avait coutume d'exercer tous les matins son régiment , même dans la rigueur de l'hiver. La veille de l'arrivée des Impériaux , il avait ordonné à son premier bataillon de s'assembler , dès la pointe du jour du lendemain , pour faire l'exercice. Pendant qu'il se livrait à cette occupation , il entendit crier : *Aux armes ! les ennemis sont dans la ville.* Il n'eut que le temps d'ordonner à ses soldats de charger leurs fusils et de mettre la baïonnette , et il marcha droit à la principale place. Ils la trouvèrent occupée par les cuirassiers de l'empereur. Lorsqu'ils en furent à quatre pas , le chevalier d'Entragues , élevant la voix , leur parla en ces termes : « Messieurs les Tudesques , soyez les bien venus ; vous avez un peu dérangé notre toilette , nous allons pourtant vous faire les honneurs autant qu'il nous sera possible. » Ces paroles furent suivies d'une décharge faite par les grenadiers , et qui ne fit pas beaucoup de mal. Néanmoins les cuirassiers , se voyant attaquer avec tant de valeur , se renversèrent les uns sur les autres , et abandonnèrent leur poste. Le bataillon des vaisseaux se mit en devoir de les remplacer ; mais un détachement de l'infanterie du prince Eu-

gène , qui était maître de l'Hôtel-de-Ville , et des principales maisons donnant sur cette rue , et qui voyait ce bataillon à découvert , fit un si terrible feu sur lui , qu'il l'empêcha de passer outre. Les Français s'arrêtèrent et se barricadèrent dans les rues voisines , en attendant qu'il leur vînt du secours. Ils étaient d'ailleurs consternés de la perte de leur colonel , le chevalier d'Enragues , qui venait d'être blessé à mort.

Sur ces entrefaites , le maréchal de Villeroi , s'étant éveillé au bruit des coups de fusil , s'était fait habiller en hâte , et monta promptement à cheval , pour aller se mettre à la tête des combattans. Il n'était accompagné que d'un page , avec lequel il courut , bride abattue , du côté de la grande place ; mais l'ayant trouvée occupée par les Impériaux , il tourna d'un autre côté , et on lui lâcha plusieurs coups de fusil , dont aucun ne l'atteignit ; mais il fut bientôt enveloppé. Le premier traitement des soldats ennemis à son égard , auxquels il était inconnu , fut de le jeter en bas de son cheval , et chacun d'eux se disputa ses dépouilles. Il aurait probablement fini par être mis en pièces , si un officier irlandais , nommé Macdonald , capitaine dans

les troupes impériales, n'eût éloigné la foule à grands coups de plat d'épée. Etant venu à bout de l'écarter, il s'approcha du maréchal, qu'il prenait pour un simple officier, tant il était méconnaissable sous ses habits déchirés, sa chemise et sa cravatte en pièces, sans chapeau, sans perruque et sans épée. En l'abordant, Macdonald lui dit qu'il le faisait prisonnier. Le maréchal, se penchant vers lui, lui dit à l'oreille : « Je suis le maréchal de Villeroi ; je puis faire votre fortune si vous me menez à la citadelle, et que vous vouliez vous sauver avec moi. Je vous offre un régiment de cavalerie et une pension de deux mille écus. » Macdonald répliqua : « Je sers depuis long-temps l'empereur avec fidélité, et il ne m'est point encore arrivé de commettre une perfidie : aussi suis-je d'avis de ne pas commencer. Je préfère mon honneur à ma fortune. C'est en vain qu'on prétend me tenter par un emploi plus distingué que celui que j'ai déjà : je suis bien certain que j'obtiendrai par mes services dans les troupes de l'empereur, ce qu'on voudrait me faire acheter par une trahison dans celles de France. »

Ce fut à peu près la réponse de ce brave militaire. En même temps, il pria M. de Ville-

roi de vouloir bien le suivre , et il le mena dans un corps-de-garde fort éloigné , afin que son prisonnier fût plus en sûreté. Là , le maréchal fit une nouvelle tentative sur Macdonald ; il lui offrit dix mille pistoles , s'il voulait seulement permettre qu'il s'échappât. Mais Macdonald continua de rejeter toutes ces offres ; cependant il eut pour M. de Villeroi tous les égards possibles. Il fit aussitôt donner avis au général le plus proche qu'il avait un prisonnier de distinction. Celui-ci (le comte Guy de Staremborg) fit conduire le maréchal dans une maison hors de la ville , afin qu'il n'échappât pas , et qu'on pût toujours l'emmener , quand même on serait obligé d'abandonner la ville.

Le marquis de Mongon , maréchal-de-camp , fut blessé à mort , comme il voulait s'enfuir. Le marquis de Crenan , lieutenant-général , eut la même destinée : on le porta dans une maison voisine , où le prince Eugène vint le visiter. Son altesse lui témoigna poliment le chagrin qu'il ressentait du malheur qui lui était arrivé , et lui conseilla de se faire porter hors de la ville , de peur que les soldats ne le maltraitassent dans leur première fureur. Ce qu'il aurait été bien diffi-

cile d'empêcher, si, comme le prince s'en flattait, ils eussent été une fois maîtres de Crémone.

Cependant le tumulte et l'alarme augmentaient dans toute la ville. Le comte de Revel envoyait des gens crier, de rue en rue : *Français, aux remparts !* C'était quelque chose d'assez singulier, de voir des soldats qui couraient, demi-nus, au combat. La plupart avaient encore leur bonnet de nuit, comme des gens qui ne font que de sortir de leur lit : les uns allaient du côté de l'esplanade ; les autres, vers les remparts. Qui pourrait nombrer les petits combats qui se donnèrent pendant toute la matinée ? Il n'y eut presque pas une rue qui ne fut teinte du sang des deux partis ; il en coulait des ruisseaux. Les troupes se rencontraient, et se chargeaient d'abord à coups de fusils ; ensuite elles se mêlaient, et se battaient à coups d'épée et de baïonnette. On ne voyait que du sang sur le pavé, et des hommes et des chevaux tués çà et là. Les cris des blessés et des mourans, joints aux lamentations des bourgeois, témoins de ce spectacle horrible, augmentaient l'horreur du combat, et jamais ville ne fut le théâtre d'une plus sanglante tragédie.

Le prince Eugène, ayant appris que les Français avaient coupé un pont qui pouvait lui être utile pour favoriser sa retraite, ne trouva pas de meilleur expédient que de tenter la fidélité des deux régimens irlandais, qui défendaient la porte du Pô avec beaucoup d'opiniâtreté contre douze cents hommes, quoiqu'ils ne fussent guère que quatre cents. Pour cet effet, le prince leur envoya ce même capitaine Macdonald, qui avait pris le maréchal de Villeroi, et qui, étant Irlandais, pouvait mieux les persuader qu'un autre. Mais, pour un homme dont les sentimens étaient si nobles, il est bien étonnant qu'il se soit chargé d'une pareille commission ; il s'avance entre les combattans, et demande s'il ne lui sera pas permis de faire quelques propositions. On lui répond qu'il le peut faire librement. Tout à coup le combat cesse : les deux partis, attentifs à ce qui se passe, ont les yeux attachés sur Macdonald ; chacun pense que les propositions, dont il est chargé, vont mettre fin à tant de longs et dangereux combats. « Mes compatriotes, dit-il aux officiers irlandais, son altesse sérénissime monseigneur le prince Eugène de Savoie m'envoie ici pour vous dire, que, si vous voulez changer de parti, et

passer dans celui de l'empereur, il vous promet une paie plus forte et des pensions plus considérables que vous n'avez en France. L'affection que j'ai pour toutes les personnes de ma nation en général, et pour vous autres, messieurs, en particulier, m'oblige de vous exhorter à accepter les offres que le général de l'empereur vous fait par ma bouche ; car, si vous les refusez, je ne vois pas comment vous pourrez échapper à une perte certaine. Nous sommes maîtres de la ville, à l'exception de votre poste. C'est pourquoi son altesse n'attend que mon retour pour vous attaquer avec la plus grande partie de ses forces, et pour vous tailler en pièces, si vous rejetez ses offres. — Monsieur, répondit un des officiers commandans des Irlandais, si son altesse n'attend que votre retour pour nous attaquer et nous tailler en pièces, il y a toute apparence qu'elle attendra longtemps ; car nous allons pourvoir à ce que vous ne retourniez pas sitôt. Pour cet effet, je vous arrête prisonnier, ne vous regardant plus comme le député d'un grand général ; et c'est par cette conduite que nous voulons mériter l'estime du prince qui vous envoie. »

A ces mots, le combat recommence de nouveau. Une infinité d'autres obstacles que

rencontra le prince Eugène , lui prouvèrent que l'entreprise sur Crémone était manquée, et il ne songea plus qu'à tout disposer pour sa retraite : il l'exécuta avec beaucoup d'habileté , et emmena avec lui le maréchal de Villeroi.

Dans la même année , 1702 , le prince Eugène forma le projet d'enlever le duc de Vendôme , au village de Rivalte , quartier-général de M. de Vendôme , petit-fils de Henri IV. Deux déserteurs français et un habitant du village se firent présenter au prince Eugène , comme ayant quelque affaire importante à lui communiquer , et lui proposèrent cet enlèvement , lui assurant qu'il était infailible. Cet homme de Rivalte lui dit qu'il était le fils du maître de la maison où le duc de Vendôme logeait ; que cette maison était sur le bord du lac de Mantoue ; qu'il en connaissait tous les êtres , et qu'il s'offrait pour guide. Le prince récompensa les auteurs du projet , et s'occupa de l'exécution ; il chargea un lieutenant-colonel de prendre cinquante soldats , et lui expliqua ce qu'il devait faire. Cependant le prince fit courir le bruit qu'il avait des intelligences dans Mantoue , où il se tramait une conspiration en sa faveur , afin d'attirer l'at-

tention du duc de Vendôme de ce côté, et de
 l'empêcher de prendre garde à ce qu'on ma-
 chinait contre sa propre personne. Le lieute-
 nant-colonel, instruit de sa commission, fit
 préparer quelques barques sur le lac pour
 transporter son détachement. La nuit venue,
 il s'embarqua avec sa troupe, et aborda vers
 la maison du duc de Vendôme. Cette maison
 était située au bout du village, sur une hau-
 teur qui domine le lac et y descend, en forme
 de glacis. Une prodigieuse quantité de ro-
 seaux qui bordaient le lac, du côté de cette
 maison, favorisèrent le débarquement des Im-
 périaux. Les sentinelles françaises ne les aper-
 çurent pas d'abord; mais, à mesure qu'ils
 avançaient, ils furent découverts par une
 garde de dix hommes. La sentinelle ne les
 eut pas plutôt entendus, qu'elle cria : *Qui va*
là ? Le lieutenant-colonel avait défendu de
 tirer, et, comme il parlait fort bien français,
 il répondit en cette langue, qu'ils étaient des
 convalescens qui revenaient de l'hôpital de
 Mantoue, où ils avaient été malades. On les
 laisse avancer, et, dès qu'ils sont près de la
 sentinelle, ils s'en saisissent, et lui mettent
 un bâillon dans la bouche pour l'empêcher de
 crier. De là, ils s'acheminent à la maison de

M. de Vendôme. La sentinelle qui était à la porte, les entendant venir, cria aussi : *Qui va là?* A ce cri, un des soldats impériaux, oubliant l'ordre qu'il y avait, de ne pas tirer, fait feu sur la sentinelle, et la tue. Une partie du détachement, qui était restée dans les bateaux, entendant tirer, s' imagine que ce sont les Français qui viennent à eux, et font leur décharge. A ce bruit, les troupes, campées autour du quartier du duc de Vendôme, courent aux armes. Le lieutenant-colonel, voyant son coup manqué, et croyant que M. de Vendôme mettrait la tête à la fenêtre, ordonna qu'on fit feu de ce côté, afin de tuer au moins celui qu'il n'avait pu enlever : mais cela ne servit qu'à faire casser des vitres; Vendôme ne se mit point à la fenêtre, et le lieutenant-colonel fut obligé de se rembarquer précipitamment, de peur d'être coupé par le régiment de dragons de Senneterre, qui était déjà à cheval.

Le duc de Vendôme, irrité de l'alarme qu'on lui avait donnée, s'en vengea pas plus tard que deux jours après sur le quartier du prince Eugène; il fit pointer douze pièces de canon sur une hauteur, qui voyait la maison du prince, et fit tirer d'une si terrible ma-

nière , que ce prince fut obligé d'en sortir pour se retirer plus loin. La maison fut presque entièrement foudroyée , et de très-beaux meubles n'échappèrent point à la destruction. Cette furieuse canonnade dura plus de douze heures , et cent soldats impériaux au moins en perdirent la vie , et il y eut un grand nombre de tentes , dans leur camp , renversées et mises en pièces.

Le prince Eugène , en 1704 , réuni à milord Marlborough , remporta un avantage beaucoup plus important. Nous voulons parler de la victoire de Höchstet. L'aile droite était commandée par le maréchal de Tallard , et l'aile gauche par l'électeur de Bavière. Leur armée était forte de quatre-vingt-quatre bataillons et de cent cinquante escadrons , et celle des Impériaux était à peu près d'égale force , d'environ quatre-vingt mille hommes. C'était un terrible spectacle que cent soixante mille hommes armés pour s'entre-détruire. Il n'y avait qu'un ruisseau qui séparât les deux armées. Le maréchal de Tallard fut fait prisonnier , avec plusieurs officiers-généraux. Ce maréchal , tombé en partage à milord Marlborough , était inconsolable de son malheur. Ce lord tâcha de le ramener à des sentimens

de résignation , et d'adoucir son chagrin autant qu'il était possible : il n'oubliait rien pour le consoler ; il lui répétait ces lieux communs du sort des armes , de l'inconstance de la fortune , etc. « Tout cela n'empêche pas , lui dit avec humeur M. de Tallard , que vous n'ayez battu les plus braves troupes du monde. — J'espère , répliqua milord , que vous exceptez celles qui les ont vaincues. »

Nous avons parlé précédemment de la bataille de Turin , en 1706 ; nous n'en dirons donc rien ici. Nous passons tout de suite à l'année suivante , 1707 , époque où Victor-Amédée conçoit et exécute le hardi projet d'assiéger Toulon. Ce prince avait repris la plupart des villes que la France lui avait enlevées ; et , secondé par les Impériaux , il avait chassé les Français de la Lombardie. Mais sa vengeance n'était pas encore satisfaite ; il passa le Var , le 10 juillet , et n'arriva que le 15 devant Toulon , où l'on avait eu le temps de faire tous les préparatifs de défense nécessaires , grâce aux délais apportés par le prince Eugène , conformément aux intentions secrètes de la cour de Vienne , plus occupée de son propre agrandissement que de l'intérêt de ses alliés : elle tournait ses vues

sur la conquête de Naples, à laquelle elle avait résolu d'employer toutes ses troupes. Le gouvernement anglais ne se conduisait pas par le même motif; il secondait franchement le projet du siège de Toulon; il mit en mer, pour l'appuyer, une flotte nombreuse et formidable. Mais les Provençaux déployèrent cette bravoure qui ne les abandonne jamais, surtout lorsqu'il s'agit de défendre la patrie. En vain le duc de Savoie bombardait la ville, et en vain l'amiral anglais s'empara de deux forts qui la commandaient. Les sinistres effets que produisaient les bombes faisaient craindre de plus cruels ravages. Déjà plusieurs maisons étaient détruites, quelques autres avaient sauté en l'air avec un horrible fracas, l'incendie s'était communiqué à plusieurs magasins, qui avaient été réduits en cendres, et, pour comble de malheur, huit vaisseaux de ligne avaient été brûlés dans le port. Si, profitant de ces momens de trouble et de confusion, les troupes impériales eussent fait la plus légère attaque, la ville aurait eu peine à résister, vu l'infériorité de ses défenseurs; mais l'obstination du prince Eugène à ne point agir protégea les assiégés, en donnant le temps aux Français, qui avaient rappelé leurs troupes

d'Espagne, de marcher au secours de Toulon.

Ils parurent, et dès lors la supériorité fut décidée du côté de la France; en sorte que les assiégeans se virent menacés d'être assiégés eux-mêmes et par la garnison de Toulon, et par la nombreuse armée qui s'avavançait. Le duc de Savoie, craignant que toute retraite ne lui fût coupée, et sa petite armée étant affaiblie par une sortie qui venait de lui coûter mille hommes, prit le parti de lever le siège, après avoir resté trois semaines devant Toulon. On commença par embarquer la grosse artillerie, les malades et les blessés : cela fut achevé le 22 du mois d'août. Le même jour, les alliés firent sauter le fort Saint-Louis. On laissa quelques pièces de campagne dans les lignes, afin de faire feu sur la ville, pour tromper l'ennemi, et l'empêcher de découvrir qu'on se retirait. Pour le mieux induire en erreur, on laissa plusieurs tentes dressées dans le camp, qui venait d'être abandonné; et l'on décampa à la sourdine, dans la nuit du 22 au 23. L'armée se mit en marche sur cinq colonnes, et suivit la même route qu'elle avait tenue en venant à Toulon. Elle fut poursuivie; mais elle gagna les montagnes, sans

qu'il eût été possible de l'atteindre , et se mit en sûreté dans le Piémont.

Le prince Eugène , couvert des lauriers qu'il avait cueillis en Italie , se rendit à Vienne pour recevoir de nouveaux ordres de l'empereur. Ce héros entra dans cette capitale le 8 décembre 1707. La plus grande partie des habitans accourut pour le voir. La bataille de Turin , la conquête et la délivrance de l'Italie , étaient de nouveaux motifs d'admiration et de reconnaissance. L'empereur ne témoigna pas moins de satisfaction de recevoir ce héros. « Je suis fort content de vous , lui dit le monarque , excepté dans un point seulement ; c'est que vous vous êtes trop exposé. Gardez-vous bien de retomber dans la même faute , et n'oubliez pas que nous avons encore besoin de vous. » Eugène remercia l'empereur de ce qu'il voulait bien s'intéresser en sa faveur , et l'assura qu'il répandait son sang avec plaisir , et exposait sa vie sans hésiter , lorsqu'il était question du service de sa majesté impériale , et de la gloire de ses armes.

La bataille d'Oudenarde , en Allemagne , qui eut lieu en 1708 , aurait procuré une nouvelle gloire au prince Eugène , si sa réputa-

tion avait encore pu augmenter. Depuis la bataille d'Hochstet, on n'avait pas vu deux armées aussi nombreuses s'attaquer avec autant de valeur. Les Français, commandés par le duc de Vendôme, furent vaincus et obligés de se retirer. Les alliés passèrent la nuit sous les armes et sur le champ de bataille, au milieu des morts et des mourans. Triste voisinage, dit un historien, pour ceux à qui la profession des armes n'a pas ôté tout sentiment d'humanité. Le nombre des prisonniers avait déjà été considérable, lorsque le prince s'avisa d'une ruse, qui en procura encore davantage. Il envoya des tambours en divers endroits, avec ordre de battre la retraite à la française, et il apostâ plusieurs officiers réfugiés, qui criaient en même temps : *A moi, Picardie ! à moi, Champagne ! à moi, Languedoc !* Une foule de soldats français, qui erraient de côté et d'autre, s'imaginant que c'étaient leurs camarades qui les appelaient, vinrent droit à la voix qu'ils entendaient, et eurent bientôt lieu de juger qu'ils avaient donné dans un piège.

Enfin, la bataille de Denain, gagnée par le maréchal de Villars, dissipa les alarmes de la France, et lui redonna dans l'Europe son ancienne supériorité, qu'elle ne peut perdre que

pour un temps. Une faute que le prince Eugène fit, à Landrecy, procura aux Français cette victoire si importante; il avait choisi Marchiennes pour l'entrepôt de ses magasins. Ce dépôt étant trop éloigné, le général anglais, lord Albermale, posté à Denain, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué : il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugène, marche sur Denain avec son armée, sur cinq colonnes. On force les retranchemens du général Albermale, défendus par dix-sept bataillons : tout est tué ou pris. Le général se rend prisonnier, avec deux princes de Nassau, un prince de Holstein, un prince d'Anhalt et tous les officiers. Le prince Eugène arrive à la hâte à la fin de l'action, et retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

La perte de la bataille de Denain ne diminua aucunement la grande considération dont jouissait le prince Eugène. Les Turcs éprouvèrent de nouveau combien il leur était difficile de résister à l'habileté et au bonheur de ce prince. Après l'importante victoire de Peter-Varadin, remportée sur les Ottomans, le pape, voulant donner des témoignages pu-

blics de l'intérêt qu'il prenait à ce grand événement , et de l'estime que lui inspirait le rare mérite du prince Eugène , lui envoya un présent d'honneur , que les souverains pontifes ne faisaient que dans des occasions d'éclat. Ce fameux présent consistait en un glaive , nommé *estoc* , et en un bonnet représenté au-dessus , qui fut remis au prince avec beaucoup de cérémonie. Le bonnet était de couleur violette , doublé et rebordé d'hermine : sur le devant , il y avait un Saint-Esprit , en forme de colombe , composée par des perles artistement placées , et , aux deux côtés du dedans , étaient deux rubans d'or , avec le cordon aussi tissu d'or. L'épée avait plus de quatre pieds de longueur , et la poignée seule plus de dix pouces de long. La garde était d'argent , et pesait au moins sept livres. La lame avait deux pouces et demi de large. Le fourreau était de velours rouge , de même que le ceinturon.

Le prince Eugène , étant prêt de partir pour aller se mettre à la tête de l'armée de Hongrie , dirigée contre les Turcs , alla prendre les ordres de l'empereur. Charles VI lui donna un ample plein pouvoir , et lui permit d'agir contre les Ottomans ainsi qu'il le jugerait à propos.

« Mais, ajouta-t-il, j'établis au-dessus de vous un généralissime, que vous devez consulter, et au nom duquel vous devez commander. » Le prince parut un peu surpris, et demande à l'empereur quel est le généralissime dont il doit prendre l'ordre. Charles VI lui présente un crucifix, enrichi de diamans, sur lequel on lisait cette inscription : *Jésus Christ, généralissime*, et lui dit : « N'oubliez jamais, prince, que vous allez combattre pour la cause de celui qui a répandu son sang pour tous les hommes, sur la croix. C'est sous ses auspices divins et supérieurs que vous allez attaquer et vaincre ses ennemis et ceux du nom chrétien. » On peut juger avec quelles marques de vénération et de reconnaissance le prince reçut ce présent, qu'il destina à l'exposition continuelle, dans sa chapelle de campagne.

Eugène, ce grand capitaine, qui avait livré tant de combats, et entrepris tant de sièges, où souvent on l'avait vu monter le premier sur la brèche, finit paisiblement ses jours à Vienne, dans son lit, où on le trouva mort d'une attaque d'apoplexie, dans la nuit du 20 avril 1736, à l'âge de soixante-douze ans, ayant conservé jusque-là toutes les facultés de son esprit et son génie militaire. Ses

obsèques furent célébrées avec la même pompe que pour les princes de la famille impériale. Son cœur fut envoyé à Turin , pour être déposé dans le tombeau des princes de la maison de Savoie , ses illustres ancêtres.

Le prince Eugène , quoique d'une taille médiocre , était cependant très-bien fait de sa personne. Sa physionomie était agréable ; il avait les yeux noirs , vifs et pleins de feu. Il ne voulut jamais se marier.

XIV. *Suite du Précis historique de la Savoie et du Piémont.*

LES Français , pour se venger du mal qu'avait voulu leur faire Victor-Amédée , en allant assiéger Toulon , entrèrent de nouveau dans la Savoie , et s'y rendirent maîtres de plusieurs places. Cependant , quelque vivacité que la France et les puissances confédérées missent dans leurs hostilités , elles étaient toutes également fatiguées de cette guerre ; elles désiraient la paix , qui eut enfin lieu par le traité d'Utrecht , l'an 1713. Non-seulement le duc de Savoie fut remis en possession du duché de Savoie , ainsi que du pays de Nice et de toutes

leurs dépendances , mais le roi de France lui donna encore à perpétuité la vallée de Pragélas, les forts d'Oux , de Sézane , de Bordonache et le château Dauphin. Il est vrai que , de son côté , le duc de Savoie céda à perpétuité à Louis XIV la vallée de Barcelonnette avec ses dépendances : en sorte que , par cet arrangement , les Alpes devinrent les limites qui séparèrent la France d'avec le Piémont et le pays de Nice , les plaines situées au pied de cette partie des Alpes , ayant été partagées également entre ces deux souverains.

Il ne manquait plus au duc de Savoie , décoré comme ses ancêtres , depuis fort long-temps , du titre de roi de Chypre et de Jérusalem , qu'une couronne effective en Europe. En cette même année 1713 , il l'obtint du roi d'Espagne , qui , peu content de lui résigner , à lui et à ses descendans , le royaume de Sicile , statua encore qu'au défaut de mâles du roi d'Espagne , la maison de Savoie serait appelée au trône de cette monarchie préférablement à la maison de Bourbon.

Cette résignation du royaume de Sicile n'eut pourtant point l'aveu de l'empereur Charles VI ; prétendant avoir les plus grands droits à cette couronne , il la disputa au duc ,

qui s'en mit néanmoins en possession. Il passa avec la reine son épouse en Sicile , et ils furent proclamés l'un et l'autre , aussitôt que cette île eut été évacuée par les Espagnols. Les Siciliens s'attachèrent bientôt à leur nouveau souverain , qui ne s'occupa que des moyens de les rendre heureux.

Des mécontentemens particuliers , excités par les intrigues du cardinal Albéroni , premier ministre d'Espagne, allumèrent la guerre entre cette puissance et le roi de Sicile , malgré l'union intime qui s'était formée entre elles. Le premier ministre , plus perfide que politique , ne se proposait pas moins que d'enlever en même temps la Sardaigne à l'empereur et la Sicile au duc de Savoie. L'Angleterre et la France , qui n'approuvaient nullement ce projet , tendant à rompre l'équilibre de l'Europe , offrirent leur médiation ; elle fut acceptée. L'une et l'autre puissances proposèrent des conditions de paix , et rédigèrent un traité dont les articles avaient été concertés avec l'empereur : la cour de Madrid le rejeta avec beaucoup de hauteur. L'Angleterre fit équiper une flotte qui , commandée par le célèbre sir George Byng , alla croiser sur la Méditerranée , où l'habile Byng assura le royaume de Naples

à l'empereur. Ce fut là que les Anglais apprirent du comte Daun , vice-roi de Naples , que le royaume de Sicile était près de passer sous la domination des Espagnols , malgré la cession qu'ils en avaient faite. En effet , le marquis de Lède y avait débarqué trente mille hommes , et la flotte espagnole était en rade sur les côtes. Déjà Palerme avait ouvert ses portes au marquis de Lède , et Messine , vivement assiégée , ne pouvait résister longtemps.

Le sceptre de Sicile s'échappait des mains de Victor , lorsque , par un arrangement que la force et les circonstances contraignirent ce prince d'accepter , les Impériaux furent reçus dans la Sicile. Cette révolution , que le cardinal Albéroni n'avait pas prévue , dégagea Victor-Amédée II de l'embarras où il était ; la flotte britannique obligea celle d'Espagne de s'éloigner du cap de Passaro. Les vaisseaux anglais débarquèrent dans Messine les troupes impériales ; mais déjà la citadelle de Messine était tombée au pouvoir des Espagnols.

L'empereur et Victor-Amédée II , par un nouveau traité , en 1718 , convinrent de réunir leurs forces pour chasser entièrement les Espagnols de toute l'étendue de l'île , à condition

que le prince de Savoie céderait à perpétuité à l'empereur le royaume de Sicile , en échange de la Sardaigne, laquelle de son côté, l'empereur céderait , ainsi que le titre de roi , au duc de Savoie et à ses successeurs à perpétuité. Cet échange n'était rien moins qu'avantageux à Victor-Amédée, qui donnait une île fort riche pour le plus petit et le moins opulent Etat de l'Europe. Mais il fallait ou consentir à cet accommodement, ou soutenir encore une guerre avec des puissances auxquelles le duc n'était point à même de résister. Ajoutons que la Sardaigne , ainsi que cela est dit plus haut (*article géographie*), peut devenir un royaume florissant et respectable , sous la domination d'un prince sage et éclairé. D'ailleurs , cet échange, quelque onéreux qu'il fût , ne ternissait en aucune manière le lustre qu'avait donné à sa maison l'éclat d'une couronne, puisque la Sardaigne lui offrait également un trône et le titre de roi. Victor ne balançait point ; ce traité fut ratifié de part et d'autre , en 1718, et le duc de Savoie quitta le sceptre de Sicile pour prendre celui de Sardaigne.

XV. Précis historique des événemens anciens et modernes qui se sont passés dans l'île de Sardaigne jusqu'en l'année 1718.

Les Carthaginois sont les premiers peuples étrangers qui s'emparèrent de la Sardaigne ; mais on ignore à quelle époque ils firent cette conquête. Après le retour d'Alexandre-le-Grand de sa fameuse expédition dans les Indes, plusieurs peuples envoyèrent à Babylone leurs ambassadeurs, pour lui faire la cour et le complimenter sur la monarchie universelle à laquelle il était sur le point de s'élever. Dans la liste des peuples qui se présentèrent alors, on y remarque les Sardes. Cette célèbre ambassade étant fixée à la *cxiv^e* olympiade, 323^e ans avant notre ère, est une preuve qu'alors la Sardaigne n'était point sous la domination de Carthage ; car les Sardes n'auraient eu ni le droit ni la liberté d'envoyer, en leur nom, des ambassadeurs à Alexandre.

Après la mort de ce conquérant, les Carthaginois qui, par l'étendue et la richesse de leur commerce, et par la force imposante de leurs

flottes , s'étaient assurés l'empire absolu de la Méditerranée , pensèrent que la possession d'un pays aussi fertile que la Sardaigne (du moins en partie) et aussi voisin du centre de leur domination , était trop nécessaire à leurs vues , pour qu'ils négligeassent tous les moyens possibles de s'en emparer. Ils y réussirent enfin , malgré la vive résistance qu'ils essuyèrent de la part de ses habitans , qui jouissaient d'une entière indépendance. Contraints de céder à la force , ils furent gouvernés de la manière la plus despotique. Carthage faisait noyer tous les étrangers qui osaient trafiquer dans cette île. Mais ceci est encore plus étrange : elle défendit aux Sardes , sous peine de mort , de cultiver les terres , et ne leur permit de profiter d'autres productions de la nature que de celles qu'elle donnait naturellement. On vit aussi , dans le traité qui finit la première guerre punique , que Carthage fut principalement attentive à conserver l'empire de la mer , au préjudice de bien des peuples , et que Rome s'attribua celui de la terre. Hannon , dans la négociation qu'il ouvrit avec les Romains , déclara qu'il ne souffrirait pas même qu'ils se lavassent les mains dans les mers de Sicile ; il leur fut donc absolument défendu de commer-

cer en Sardaigne; en Afrique on ne leur permit que le port de Carthage; et ils étaient même obligés d'en partir au plus tard le cinquième jour.

Dans le même traité de paix, les Romains cédèrent à la république de Carthage la possession de toute la Sardaigne, ainsi que celle d'une partie de la Sicile; mais le commerce de la première fut absolument interdit aux Romains.

Le projet de la conquête de l'Italie étant rempli par les Romains, alors les vues de ces conquérans s'étendirent avec leur domination. Si l'austérité de leur gouvernement entretenait, à cette époque, une noble indifférence pour les richesses, et si ce sentiment durait chez eux jusqu'à la décadence de leurs mœurs, ils sentaient aussi qu'il était dangereux de laisser aux Carthaginois la liberté de les accumuler à leur gré. La possession des îles de Sardaigne, de Sicile et de Corse pouvait procurer aux Romains des avantages aussi grands que ceux dont Carthage jouissait par son commerce. Depuis que Rome avait porté ses armes hors de l'Italie, elle paraissait moins attachée à ses anciens principes de modération qui avaient préparé sa grandeur. Aussi, voyant que Car-

thage , occupée à réduire ses armées révoltées , n'était pas en état de se défendre contre les étrangers , les Romains s'emparèrent de la Sardaigne entre la première et la seconde guerre punique , l'an de Rome 493 , et avant Jésus-Christ 259 , après avoir réduit la Corse à l'obéissance de la république romaine.

Les Carthaginois , à la suite d'une victoire éclatante remportée par un Scipion , se virent réduits à céder la Sardaigne et la Corse , pour avoir voulu s'ériger en facteurs exclusifs de l'univers ; ils furent encore réduits à payer à leurs vainqueurs deux mille deux cents talens.

L'an 495 , les Carthaginois profitant de la révolte de différentes contrées de l'île qu'ils avaient soulevée contre les Romains , débarquèrent en Sardaigne pour favoriser le mouvement , et livrèrent bataille à l'armée romaine ; mais ils y perdirent douze mille hommes , et un grand nombre de prisonniers , parmi lesquels se trouvèrent Asdrubal et Magon , distingués par leur naissance et par leurs emplois militaires.

L'an de Rome 519 , d'autres révoltes , toujours excitées et protégées par les Carthaginois , troublèrent la tranquillité de la Sardai-

gne; mais les révoltés furent complètement battus en plusieurs combats.

La Sardaigne, en 521, fut érigée en province romaine, en même temps que la Sicile et la Corse. Elle commença à se voir gouvernée par des préteurs.

Rome, depuis cette époque, gouverna paisiblement la Sardaigne, tantôt par un préteur, tantôt par un proconsul. Elle y établit deux colonies.

Tel fut l'état de la Sardaigne jusqu'à l'époque où elle passa sous la domination des empereurs d'Orient, qui y envoyaient un général commandant.

Les Vandales ayant occupé plusieurs provinces de l'Allemagne, s'étendirent dans toutes les contrées méridionales de l'Europe; et, vers le milieu du cinquième siècle, envahirent la Sardaigne, qui fut comptée pour la septième des provinces Vandales annexées au royaume d'Afrique.

Les Sardes gémissaient depuis quelque temps sous le joug d'une nation aussi barbare, lorsqu'ils députèrent secrètement des ambassadeurs à Léon, empereur d'Orient ou de Constantinople, qui, déjà fatigué de l'insolence de

leur roi Genseric, fit partir pour la Sardaigne, l'an 468 de notre ère, une armée sous les ordres de Marcellin, qui parvint bientôt à battre les Vandales, et à les chasser de l'île.

Cependant ils continuèrent à tourmenter la Sardaigne, par leurs incursions, tantôt sous un chef, tantôt sous un autre; mais ayant essuyé plusieurs défaites de la part des Sardes et de l'armée que les empereurs y entretenaient, ils furent à la fin chassés par Bélisaire, qui mit complètement en déroute Gélimère, leur dernier roi, le fit prisonnier, et fit rentrer la Sardaigne, ainsi que les autres provinces d'Italie, sous la domination de l'empereur Justinien.

Cette île, qui se croyait heureuse gouvernée par les empereurs d'Orient, ne tarda pas à retomber sous le joug d'une autre nation encore plus barbare que les Vandales. Totila, roi des Goths, élu l'an 541, pour succéder à Evario, releva leur domination, et, profitant de l'absence de Bélisaire, il battit les Grecs en Italie, et s'empara de la Sardaigne vers l'an 547. L'eunuque Narsès, qui succéda à Bélisaire dans le commandement général des armées impériales, rétablit l'honneur des Grecs, défit, en 552, les Ostrogoths, com-

battant sous les ordres du même Totila qui y perdit la vie, et il acheva, en 553, de mettre en déroute le reste de ces peuples, commandés par Teïas, leur dernier roi. L'empire d'Orient rentra alors dans toutes ses possessions.

L'empereur Justinien, voulant réparer les dommages que la Sardaigne avait soufferts dans le temps qu'elle était occupée par les barbares; et désirant pourvoir à la sûreté de l'île qui était continuellement tourmentée par des peuplades appelées *Barbaricini*, établies sur les montagnes, restes des anciens Africains mis en fuite par le consul romain Tib. Sempromius Gracchus, et qui vivaient de rapines, ordonna au préfet prétorien de l'Afrique, à qui la Sardaigne était réunie, d'y envoyer un général avec des troupes suffisantes pour tenir en bride ces peuplades, et maintenir la tranquillité dans l'île. Vers l'an 594, ces barbares, subjugués par le capitaine-général de la Sardaigne, résolurent de renoncer à l'idolâtrie, et se convertirent à la foi catholique, avec leur chef: par ce moyen, ils obtinrent la paix, et se soumirent à l'empereur.

Au commencement du huitième siècle, l'empire d'Orient se trouvant mal affermi par le changement continuel de ceux qui s'en em-

paraient, les forces et l'autorité des empereurs s'affaiblirent, au point qu'il ne leur fut plus possible de donner des secours à l'Italie ni aux îles adjacentes, contre les incursions des Sarrasins qui s'étaient établis en Espagne. La Sardaigne se trouva à cette époque libre et réduite à elle-même. Dans l'année 810, dépourvue de forces suffisantes, elle fut en partie envahie, ainsi que la Corse, par une escadre très-considérable de ces peuples, et soumise presque tout entière à leur domination.

Les Sardes ne pouvant plus supporter le joug des Sarrasins, s'armèrent d'eux-mêmes et les chassèrent de toute l'île; l'an 813. Ceux-ci y retournèrent, faisant voile des rivages d'Afrique, avec un armement formidable; mais une tempête furieuse fit périr sur les côtes de la Sardaigne cent de leurs vaisseaux.

Les Sarrasins continuant toujours leurs attaques contre cette île, et les habitans craignant de succomber à la fin, envoyèrent, dans l'année 815, des ambassadeurs à l'empereur et roi de France Louis-le-Débonnaire, pour le prier de recevoir les Sardes au nombre de ses sujets, et de les défendre des continuelles incursions des Maures. L'offre fut agréée, et

depuis ce temps, la Sardaigne fut considérée comme étant sous la protection des empereurs d'Occident.

La protection impériale ne fut pas d'une grande utilité à la Sardaigne, puisqu'elle ne cessa d'être tourmentée par les attaques continuelles des Maures d'Afrique; et c'est depuis cette époque que les Sardes eurent recours à leurs propres forces pour s'en garantir : ils s'armèrent sous la conduite de leurs chefs, auxquels ils donnèrent d'abord le nom de *juges*, selon la coutume de ce temps. Ils livrèrent plusieurs batailles aux Maures, qui furent entièrement battus et contraints d'abandonner l'île. C'est depuis cette victoire éclatante que la Sardaigne a ajouté à ces armoiries quatre têtes de Maures, en faisant allusion à quatre corps qu'on trouva sur le champ de bataille, et qu'à la richesse de leurs turbans et de leur armure, on prit pour quatre rois Sarrasins. L'empereur Charlemagne, en 828, donna à ces *juges* le titre de *comtes*, ainsi qu'il l'avait donné aux commandans ou gouverneurs des autres provinces de l'Italie.

Depuis l'époque de l'établissement de ces juges, on voit la Sardaigne divisée en quatre

parties et en autant de dynasties, et les chefs se donner le titre de *rois*, joint à celui de *juges*.

La chute de la monarchie des Goths, en Espagne, sous la domination des Maures d'Afrique, facilita au roi Muset la conquête de la Sardaigne; l'an 1000, il s'empara de la ville de Cagliari, après une vigoureuse résistance. Le pape Jean XVIII, touché de la malheureuse situation de la Sardaigne, publia, l'an 1004, une bulle par laquelle il invitait les puissances catholiques à la délivrer de la domination des Maures, et leur en promettait la possession.

La république de Pise, déjà puissante par mer, et qui, l'année précédente, 1003, avec ses seules forces navales, avait battu les Maures sous les côtes de la Sardaigne, fut la première à voler au secours de l'île après la publication de la bulle du pape. Elle réussit à délivrer le royaume du barbare Muset, en détruisant sa flotte.

Muset retourna en Sardaigne en 1016, et l'attaqua avec des forces plus considérables. Les Pisans ne se croyant pas assez forts pour combattre les Sarrasins, s'allièrent avec la république de Gènes; et, en 1017, les deux armées navales réunies battirent complé-

ment les Maures, firent prisonnière la femme de Muset, et le forcèrent d'abandonner entièrement l'île.

La conquête de la Sardaigne fit naître des contestations entre les deux républiques qui avaient concouru à sa délivrance. Elles s'en rapportèrent à la décision de l'empereur Frédéric Barberousse, qui jugea la grande question en divisant la Sardaigne en deux parties égales.

Le roi Muset ayant de nouveau attaqué la Sardaigne en 1022, les deux républiques agirent de concert pour résister aux nouvelles forces du barbare, armèrent une flotte considérable, ruinèrent la sienne, et le firent prisonnier.

Cette victoire jeta de nouveau la discorde entre les deux républiques victorieuses. Chacune voulait exclusivement posséder la Sardaigne pour prix de ses exploits et de ses dépenses. Elles se battirent à ce sujet avec la plus grande opiniâtreté, et chacune d'elles tâcha d'envahir par la force la portion de l'autre. On eut de nouveau recours à l'empereur Frédéric Barberousse pour juger le différent. Mais en attendant cette décision, et pour se venger des Pisans, les Génois firent proclamer et couronner

à Pavie , le 1^{er} août 1164 , roi de Sardaigne , Barisone , juge d'Arborea , à condition qu'il posséderait le royaume à titre de fief dépendant de l'empire ; qu'il payerait un tribut annuel à la république , et ferait présent à l'empereur de quatre mille marcs d'argent. Barisone se soumit à tout , et les Génois lui prêtèrent la somme qu'il devait donner à l'empereur. Il promit de rembourser la somme qu'on lui avait prêtée , avant de débarquer dans son royaume ; mais il ne put trouver l'argent qui lui était nécessaire pour s'acquitter ; et il fut ramené à Gênes , où on le donna en garde à quelques-uns des principaux bourgeois. Il y demeura huit ans , et n'en sortit que lorsqu'il eut payé ses dettes. N'aurait-il pas été plus heureux , s'il se fût contenté de l'honnête obscurité où le sort l'avait fait naître ?

Tandis que les deux républiques étaient occupées à faire valoir leurs prétentions , l'empereur Frédéric ayant oublié qu'il avait donné la Sardaigne au roi Barisone , en accorda l'investiture au duc Guelphe VI , son oncle , frère de Henri-le-Superbe , duc de Saxe et de Bavière , celui qui donna son nom à la fameuse faction des Guelphes , qui divisa toute l'Italie. Les Pisans , surpris de cet acte d'autorité , en-

voyèrent à l'empereur une ambassade avec de riches présens , pour rentrer en possession de la Sardaigne. L'empereur , on ne sait pourquoi , n'eut aucun égard à l'investiture accordée à son oncle ; il redonna , par son diplôme expédié à Francfort , au mois de mai 1165 , la Sardaigne à la république de Pise en entier et à perpétuité , à condition de la reconnaître comme fief dépendant de l'empire.

Les Génois , offensés de cette investiture , ne manquèrent pas de troubler la possession des Pisans , en excitant dans l'île des révoites contre eux. Pendant que ces républiques ennemies , ainsi que les alliés de l'intérieur de la Sardaigne , se disputaient , les armes à la main , la possession de l'île , l'empereur Frédéric II , désirant faire rentrer cette île sous sa domination , profita des circonstances et du trouble général dans lequel se trouvait ce royaume , pour persuader à la princesse Adélasie , veuve d'un des prétendans sardes , d'épouser un fils naturel qu'il aimait beaucoup , nommé Enzo ou Enzoio. Adélasie , afin de rentrer en grâce avec le pape Grégoire IX , qui avait excommunié son mari pour avoir envahi la province de Cagliari , avait fait , aussitôt après la mort de son époux , une donation de

ses Etats à l'Eglise romaine, l'an 1238, entre les mains d'Alexandre, légat du pape : ce prélat cependant les rendit à cette princesse et à ses descendans, à condition qu'elle s'obligerait à payer annuellement au trésor du saint-père quatre livres d'argent ; et que, si elle venait à mourir sans enfans, lesdites provinces resteraient dévolues à la chambre apostolique. Le pape, pour mieux assurer ces dispositions, proposa en mariage, à Adélasie, un noble Guelphe de l'ancienne famille Porcaria ; mais la princesse, guidée par l'ambition d'avoir pour mari un fils de l'empereur, dont l'appui lui procurerait bientôt la possession de tout le royaume, se rendit à l'invitation impériale, et épousa Enzo la même année.

Ce prince qui gouverna sa femme et ses Etats en vrai tyran, vint à bout de s'emparer des autres dynasties, et se fit couronner par son père roi de toute la Sardaigne. Son règne ne fut pas cependant de longue durée ; car étant passé en Italie, en 1149, parce que l'empereur l'avait nommé vicaire de la Lombardie, il fut pris dans le Modénois, qu'il voulait secourir, y fut fait prisonnier, et conduit à Bologne, où il mourut en prison dans la même année.

L'empereur étant aussi décédé quelques jours

après , la république de Pise reprit la possession de la Sardaigne. Le pape Boniface VIII, regardant les Pisans comme des usurpateurs , concéda ce royaume , de sa seule autorité , à Jacques II , roi d'Aragon ; et Clément V , successeur de Boniface , ne fit aucune difficulté , en 1309 , de lui confirmer la même investiture. Le roi Jacques , malgré les deux donations qu'il regardait comme des prérogatives , ne put cependant se résoudre à s'emparer de la Sardaigne qu'en 1328 , et les Pisans furent entièrement expulsés. C'est depuis cette époque que les rois d'Aragon et ensuite les rois d'Espagne , leurs successeurs , gouvernèrent la Sardaigne par le moyen d'un capitaine-général , auquel ils donnèrent , en 1478 , le titre de vice-roi.

En 1354 , plusieurs villes de Sardaigne s'étant révoltées par les intrigues des Pisans et des Génois , le roi don Pierre y passa avec une forte escadre , battit les Insurgens , et les villes rentrèrent dans l'obéissance. Il y tint en personne les premières assemblées des états , appelées *Cortès* , composées , selon le système de Catalogne , des trois ordres du royaume , et dans lesquelles il établit des statuts concernant la sûreté et la conservation du royaume. Ces

Cortès devaient se tenir tous les trois ans ; mais ordinairement on ne les assemble que de dix ans en dix ans. Ce prince établit les règles d'un gouvernement aussi sage que doux.

Malgré tous les changemens arrivés par la suite à la couronne d'Aragon, la Sardaigne persista toujours dans son attachement et sa fidélité envers ses monarques, et ne leur donna jamais le moindre sujet de mécontentement, quoiqu'elle eût lieu de se plaindre du mauvais gouvernement de ses vice-rois, qui la désolaient par leurs pillages, et quelquefois par leurs cruautés.

Le roi d'Espagne Charles II étant mort, l'an 1700 , le duc d'Anjou , petit-fils de Louis XIV , succéda, en vertu du testament de Charles, à la couronne d'Espagne, sous le nom de Philippe V : le royaume de Sardaigne, comme les autres Etats de la monarchie, lui prêta le serment de fidélité en 1701. Mais quelques familles des plus illustres du royaume favorisèrent le parti de l'archiduc Charles d'Autriche, qui s'était rendu à Barcelone, en 1705, où ce prince faisait sa résidence. Ce partage d'opinion et d'intérêt produisit des troubles, des haines, des exécutions judiciaires souvent injustes, des révoltes, des exils dans

la Sardaigne, qui ne fut pas plus tranquille qu'on l'était alors dans le reste de l'Europe. Les Anglais vinrent faire une descente, en 1705, auprès de Cagliari, et s'emparèrent de cette ville, où les rebelles dominaient. Le vice-roi, arrêté prisonnier, fut transporté à Alicante sur un vaisseau de guerre, avec quelques nobles, qui avaient demandé à sortir du royaume. La plupart des magistrats, des administrateurs, restèrent dans la ville pour continuer à exercer leurs emplois sous le nouveau vice-roi, comte de Cifuentes, qui prêta, tout de suite le serment de vice-roi. La distribution des récompenses, qui eut lieu aussitôt après, fit connaître tous ceux qui avaient participé à la conjuration, en se rendant infidèles à leur roi légitime (Philippe V).

En 1710, le gouvernement de ce monarque fit une tentative pour rentrer dans la Sardaigne; elle échoua, faute de moyens nécessaires, et par la trahison du duc de Médina-Celi, premier ministre de Philippe V, homme assez pervers pour manquer à la fidélité qu'il devait à son roi, et à la confiance dont il l'honorait.

Ainsi s'évanouit, dit l'auteur estimable qui nous sert de guide, une entreprise conçue

avec trop peu de maturité , trop précipitée par ceux mêmes qui en désiraient le succès , dépourvue de troupes suffisantes pour la secourir , et trahie par le général-duc d'Uzèda , chargé du soin de la faire réussir. Ce fut alors que la Sardaigne éprouva toutes les calamités qu'entraîne ordinairement après elle une opération de cette nature lorsqu'elle échoue. Les vengeances qu'on a coutume d'exercer en pareilles conjonctures , furent sans bornes , et tous les principes d'humanité furent cruellement oubliés. Ce mauvais succès fut cause que plusieurs familles des plus illustres , et les personnes les plus en état de contribuer à l'avantage et à la tranquillité de la patrie , furent obligées de fuir , et de demeurer errantes dans les pays-étrangers , tandis que leurs biens devinrent la proie du fisc , et servirent à l'entretien des plus grands ennemis du royaume. On vit plusieurs gentilshommes et des dames également respectables , par leur naissance et par leurs vertus , mourir dans les prisons. Enfin , tel était alors l'horrible bouleversement de l'île , que la nation , écrasée sous le poids du malheur , et plongée dans une funeste apathie , paraissait insensible à son anéantissement.

La paix conclue et signée à Utrecht le 11

avril 1713, termina les longues calamités de l'Europe, ainsi que celles de la Sardaigne. On accorda au duc Victor-Amédée II le royaume de Sicile; et nous avons rapporté plus haut que trois ans après, en 1718, on lui concéda, à la place de ce royaume, celui de Sardaigne.

Les bienfaits de la paix et de la tranquillité intérieure ne sont pas les seuls que la maison de Savoie ait répandus sur les habitans de cette île : les mœurs se sont infiniment adoucies, et ont perdu cette rudesse qui caractérise les insulaires. D'un autre côté, les sciences et les lettres n'ont pas peu contribué à accélérer cette révolution. On n'a rien négligé pour les faire fleurir. On a veillé avec la plus grande attention sur l'éducation de la jeunesse; on a fait les plus sages réglemens pour réformer les études : tant de soins n'ont pas été inutiles. La Sardaigne possède actuellement des savans d'un mérite distingué; quelques-uns ont publié des ouvrages remplis d'une bonne et solide érudition. L'art de la typographie est porté à Cagliari à un point de perfection qui peut le disputer aux presses les plus renommées de l'Europe. Le langage se perfectionne tous les jours; c'était autrefois un mélange corrompu

de l'espagnol et de l'italien, et il se conserve encore parmi le peuple ; mais comme on ne le parle plus dans les écoles , dans la chaire et dans le barreau , il est probable que le peuple n'aura bientôt plus d'autre langue que l'italienne. Aujourd'hui , dans les grandes villes , on est à peu près habillé comme dans le reste de l'Europe. Bien des paysans et particulièrement les bandits , sont encore vêtus comme on représente Robinson Crusoé dans son île déserte. Une espèce d'habit de peau de mouton avec une petite veste sans manches , un bonnet , un sabre , ou plutôt une arme du pays plus courte , mais plus dangereuse , puisqu'elle réunit le tranchant à une longue pointe ; voilà ce qui forme leur accoutrement aussi bizarre que redoutable.

Afin de ne point anticiper sur l'ordre des faits , ce qui jetterait dans notre récit beaucoup de confusion , reprenons le fil du précis historique des événemens concernant les souverains de Savoie et du Piémont , événemens liés maintenant aux annales de la Sardaigne.

XVI. Précis historique relatif aux ducs de Savoie et rois de Sardaigne jusqu'à nos jours.

Nous en sommes restés à la possession que Victor-Amédée II prit de ce royaume. Voyons ce qui se passa dans la suite, et n'oublions pas surtout ce qui peut intéresser et surprendre nos lecteurs.

Avec quelque assiduité que le roi Victor-Amédée travaillât au bonheur de ses peuples, ses soins ne le détournaient pas de la crainte perpétuelle où il était de mourir sans successeur. Il n'avait plus d'autre enfant mâle que le prince de Piémont, et ce prince n'avait qu'un fils, le jeune duc d'Aoste, encore dans l'enfance et de la plus faible santé. Victor-Amédée, pour se délivrer des craintes qui l'agitaient, engagea le prince de Piémont, qui venait de perdre la princesse Anne-Christine de Neubourg, son épouse, à épouser une seconde femme; et la princesse Polixène de Hesse-Rhinfels fut celle qui fixa le choix de ce prince, en 1724.

L'événement justifia la prévoyance du roi: car le prince d'Aoste mourut dans l'année suivante.

Victor-Amédée continua ses soins vraiment paternels encore pendant quelques années; chéri de ses peuples, estimé, respecté par les puissances étrangères, où ses vertus et ses succès lui avaient acquis la plus grande célébrité, il n'eût dépendu que de lui de passer sur le trône des jours paisibles et heureux, s'il ne se fût lui-même attiré les désagréments qui jetèrent tant d'amertume sur les dernières années de sa vie. Depuis long-temps Victor idolâtrait la comtesse douairière de Saint-Sébastien, femme ambitieuse, intrigante, et capable de tout entreprendre pour effectuer les projets dont son orgueil et la faiblesse de son illustre amant lui faisaient espérer le succès. L'amour qu'elle lui inspirait, loin de s'affaiblir, ne faisait que s'accroître chaque jour dans le cœur du roi de Sardaigne; et pour ne plus éprouver que le plaisir d'aimer et d'être aimé, il prit l'étrange résolution d'abdiquer sa couronne en faveur de son fils, en l'année 1730. Dans cette vue, il convoqua le grand-chancelier, les prélats, les ministres et les principaux officiers de ses Etats; parla des soins heureux qu'il avait pris, des changemens utiles qu'il avait faits dans l'administration, du désir qu'il avait de passer dans la tranquillité le reste des

jours qui lui restaient, résigna son trône au prince de Piémont, Charles-Emmanuel son fils, avec toutes les formalités observées dans les abdications, et ne se réserva pour son entretien qu'une pension assez modique, seulement de cent mille livres tournois, suivant quelques auteurs.

Charles-Emmanuel III, second roi de Sardaigne, né à Turin, le 27 avril 1701, avait passé sa première jeunesse loin des affaires, peu empressé, en apparence, de connaître et les devoirs augustes de son rang, et les moyens de faire le bonheur des peuples qui devaient un jour lui obéir. Ce fut avec cette sage et nécessaire dissimulation, que Charles-Emmanuel III déroba aux yeux mêmes de son père sa profonde sagesse, jusqu'à ce que l'inconstance, l'amour et le caprice eurent opéré l'abdication de Victor-Amédée II.

Alors le nouveau souverain prit, conformément au traité de la quadruple alliance, le titre de roi de Sardaigne, et se mit, sans éprouver aucune sorte d'obstacle, en possession de toutes les provinces de son père; mais il ne jouit pas aussi paisiblement de cette succession qu'il s'en était flatté. Victor, délivré du poids de la couronne, se retira à Cham-

béry, où, peu de jours après, il épousa publiquement la comtesse de Saint-Sébastien, qui prit le nom de comtesse de Sommerive. Mais jusqu'alors Victor-Amédée n'avait connu que l'attachement désintéressé de sa maîtresse, et bientôt il connut l'âme altière et ambitieuse de son épouse. La comtesse, dévorée du désir de régner, ne cessa plus de presser son époux, de révoquer ce qu'il avait fait, de reprendre un rang imprudemment abandonné, de lui inspirer le dessein de remonter sur le trône. Trop faible pour résister aux sollicitations d'une femme qu'il adorait, Victor se laissa persuader, se repentit de la démarche qu'il avait faite, et, par lui-même ou par quelques seigneurs qui l'avaient suivi, il sollicita l'appui des principaux officiers de l'armée. Charles-Emmanuel, informé de ces démarches, et ne croyant pas que l'intérêt public lui permît de descendre du trône, où il n'était assis que depuis trois mois, fit conjurer son père de renoncer au dessein qu'il avait formé, et qui ne lui réussirait pas : ses efforts furent inutiles ; Victor persista, et déclara hautement qu'il voulait reprendre la couronne.

Obligé d'en venir à des moyens de sévérité, Charles-Emmanuel eut recours à la force ; il

fit préparer au château de Rivoles tout ce qu'il était nécessaire pour y loger ce prince avec aisance , et pour l'y garder avec sûreté , tandis que la comtesse de Sommerive était reléguée dans un couvent. Des officiers supérieurs arrê-
tèrent respectueusement Victor , et le condui-
sirent avec les plus grands égards dans la for-
teresse dont il ne devait jamais sortir. On lui
donna huit gentilshommes ou officiers qu'il
paraissait aimer , trois capucins qu'il avait
choisis pour être les directeurs de sa cons-
cience , son médecin , et tous les domestiques
qu'il affectionnait. Pendant tout le reste du
temps qu'il y demeura , ce ne fut qu'une con-
tinuité de plaintes , d'impatiences , et de sen-
timens de pitié qui , dans ses momens de
tranquillité , remplissaient d'édification tous
ceux qui en étaient les témoins. Le vieux roi
ne résista point à ses chagrins , aux regrets
que lui causa son imprudence de s'être démis
du pouvoir suprême ; il mourut dans le châ-
teau de Montcallier , le 31 octobre 1732 , âgé
de soixante-six ans et six mois.

On ne lui connut aucun vice , et ce ne fut
que dans ses dernières années qu'il fit pa-
raître des faiblesses. De grandes qualités , des
vertus éminentes , des talens supérieurs , peu

de défauts, à quelques inconstances près, formèrent le caractère de Victor-Amédée II. Il fut, sans contredit, le plus politique des princes de son temps.

Sa mort laissa au roi son fils une douleur profonde qu'il ne put calmer qu'en partie, par l'espoir qu'il eut de recouvrer la tranquillité qui avait été troublée par la dure nécessité de priver de la liberté un père qu'il ne cessa jamais de respecter ; nécessité qu'il croyait convenable à la douceur de son administration et au bien de ses peuples, pour lesquels il lui fallut se résoudre à ce cruel sacrifice.

Les commencemens du règne de Charles-Emmanuel furent troublés par les tristes événemens qu'on vient de raconter ; mais il est certain que, si l'avis de son conseil eût pu seconder ses sentimens, il aurait rendu la couronne à son père. Il n'y eut en effet jamais de fils plus respectueux et plus soumis, parce qu'il n'y en eut jamais de plus religieux ni de plus tendre.

A peine il sortait de tous ces embarras, que Charles-Emmanuel se vit dans la nécessité d'en éprouver de nouveaux : les engagements qu'il contracta avec la France, et qui furent

une suite de la guerre occasionée soit par la mort du roi Auguste II de Pologne , en 1733, soit relativement à l'établissement de don Carlos en Italie , le mirent dans le cas de donner des preuves de sa prudence , et de développer ses talens militaires. Ce prince , à la tête de l'armée combinée de ses troupes et de celles de France , dont il venait de prendre le commandement , entra dans le Milanais , le 13 octobre 1734. Cinq villes cédèrent à sa première approche , et il ne tarda pas de faire investir Milan et une autre ville. Il accéléra les ouvrages et les attaques , par sa présence , dans ces deux sièges ; il s'y porta dans les endroits les plus périlleux ; en vain les généraux et le maréchal de Villars , qui commandait l'armée française , le suppliaient de se retirer. Il crut , pour donner l'exemple à ses officiers , devoir se trouver partout ; il monta la tranchée , se mit à la tête de l'attaque du chemin couvert. Il eut la satisfaction d'entrer dans la capitale de la Lombardie plutôt en protecteur et en père qu'en conquérant. Pavie et son château avaient déjà capitulé. Emmanuel s'empara avec la même facilité de Crémone et de tout le pays des environs ; en sorte que jamais contrée

n'a été conquise aussi rapidement que le Milanais le fut en entier dans une seule campagne.

L'année suivante , rappelé à Turin par les devoirs d'un époux auprès d'une reine mourante , il s'éloigna de sa capitale le plutôt qu'il lui fut possible , pour rejoindre son armée auprès de Parme ; mais pendant son absence s'était livrée la sanglante et mémorable bataille de Parme , aussi glorieuse aux Français que funeste aux Impériaux. Ceux-ci furent complètement battus , malgré les efforts et la valeur du brave général Merci , qui y perdit la vie. On vit le roi de Sardaigne pleurer de regret de ne s'être point trouvé à cette bataille. Les troupes impériales eussent été plus maltraitées encore , si , après leur défaite , le prince de Wurtemberg , quoique fort dangereusement blessé , n'eût pris le commandement de l'armée vaincue , qui se retira en bon ordre jusqu'à Reggio , où étaient les magasins d'artillerie et ceux des vivres. Ce fut , sans contredit , à l'habileté du maréchal de Villars que les confédérés furent en très-grande partie redevables de leur victoire , à laquelle il n'est pas douteux que le roi de Sardaigne n'eût aussi beau-

coup contribué , si la maladie de la reine ne l'eût pas retenu à Turin.

Les Français , commandés par le maréchal de Broglie , étaient dans la plus grande sécurité , et ne supposaient pas les Impériaux occupés du dessein de les attaquer ; mais cette sécurité faillit leur être bien fatale : car , lorsqu'on s'y attendait le moins , le comte de Königsegg , nouveau généralissime impérial , passant au point du jour la Secchia , vint surprendre les ennemis , et les attaqua avec tant de célérité , que le maréchal de Broglie eut à peine le temps de se sauver en chemise. Le désordre et la confusion se mirent dans l'armée , et deux mille Français furent taillés en pièces ; tous les bagages du maréchal de Broglie et une foule de prisonniers tombèrent au pouvoir des Impériaux.

Cet échec ne servit qu'à faire briller l'admirable tranquillité avec laquelle Charles-Emmanuel fit sa retraite à Guastalla , quoiqu'il fût constamment harcelé par les ennemis. Là , il prit le commandement de l'armée des confédérés. Après quelques jours de repos , dans le temps qu'il assistait à la messe , on vint lui annoncer que le comte de Königsegg , se flat-

tant de réussir dans une nouvelle surprise, revenait à lui à la tête de toute l'armée autrichienne. Ce prince, sans paraître étonné, répondit avec le calme d'un habile général et d'un héros chrétien, prosterné devant le Dieu des armées : *Laissez-les venir*; et ce ne fut qu'après avoir rempli ses devoirs de chrétien qu'il alla mettre son armée en bataille, et prendre des précautions, soit pour battre les ennemis, soit pour assurer sa retraite, en cas de nécessité. Il fut attaqué, se montra partout en héros, rallia lui-même quelques bataillons français qui s'étaient ébranlés, et que leurs officiers ne pouvaient arrêter; il leur cria : « Mes compagnons, ce n'est pas où vous allez, c'est de ce côté que sont les ennemis. » Honteux de leur terreur, ils revinrent à la charge, et ce prince remporta une victoire des plus complètes. Le combat se soutint pendant plus de huit heures avec chaleur. Durant tout ce combat, on vit le roi de Sardaigne s'exposer constamment aux endroits les plus périlleux; on le vit commander en général, et combattre en soldat. Les ennemis furent contraints de passer le Pô.

Le roi de Sardaigne rentra dans Turin, au milieu des acclamations de ses peuples. Quoi-

qu'il fût préparé à la perte cruelle de la reine (Polixène de Hesse-Rhinfeids, morte le 13 janvier 1735), dont il fut le témoin , il reçut de la main de Dieu ce coup douloureux avec tous les sentimens dignes de l'époux le plus tendre , et du chrétien le plus résigné. Contraint de céder au nombre , Königsegg fit sonner la retraite , laissant cinq mille morts sur le champ de bataille , au nombre desquels étaient le prince de Wirtemberg , deux généraux et plusieurs officiers supérieurs.

Le traité de Vienne suivit enfin tant de victoires dues à la sagesse et à la valeur de Charles-Emmanuel. Pour cimenter la paix par de plus forts liens , ce prince , qui n'avait encore qu'un héritier , crut qu'il devait préparer d'autres appuis à son trône , et il épousa , en 1737 , la sœur de l'empereur , princesse de Lorraine , née pour faire le bonheur de son époux et l'admiration de ses sujets. Il plut encore à la Providence de mettre la religion et la patience de Charles-Emmanuel à une nouvelle épreuve , en appelant à elle cette digne épouse , qui mourut en 1741. Accablé d'une trop juste douleur , le roi de Sardaigne alla chercher quelques consolations dans une sainte retraite , dans la chartreuse de Cologne , où ,

après avoir donné , pendant plusieurs jours , différens témoignages de sa piété , il revint dans le sein de sa famille , s'occuper à faire oublier à ses peuples les malheurs de la guerre.

Mais Dieu , qui voulait l'éprouver encore , en suscita une nouvelle à la mort de l'empereur Charles VI. Il conclut , le premier février 1740 , ce traité conditionnel , qui sera toujours regardé comme un chef-d'œuvre en politique , par lequel , pour assurer la tranquillité de l'Italie , et pour conserver les droits de sa famille , il se réserva une liberté entière pour l'avenir , en laissant une voie ouverte aux négociations ; par lequel , enfin , il sut se préparer les moyens d'allier toujours la bonne foi avec ses intérêts et la nécessité des circonstances.

Le roi de Sardaigne vit avec inquiétude que le but de l'alliance , formée entre la France et l'Espagne , était de mettre l'infant don Philippe en possession du Milanais : ce qui eût pour jamais anéanti les prétentions de la maison de Savoie. D'ailleurs , par arrangement , on lui donnait pour voisin un Bourbon , étroitement lié avec un autre prince de la même maison , qui occupait déjà les trônes de Naples et de Sicile ; en sorte que la

Savoie ne pouvait se garantir de tomber tôt ou tard sous la dépendance de ces deux puissans voisins. Il ne restait donc plus à Charles-Emmanuel qu'un de ces deux partis à prendre, ou de soutenir la cause de la maison d'Autriche, dont il n'avait rien à redouter, ou de risquer de voir une partie de ses Etats passer sous la domination espagnole; il ne balançait point; et, indépendamment de l'intérêt sensible qu'il avait de s'unir avec la reine de Hongrie, il y était d'ailleurs déterminé par les propositions avantageuses de cette souveraine, qui lui offrait plusieurs villes et quelques provinces, situées sur la rive droite du Pô et du Tésin. Aussitôt que le roi de Sardaigne eut reçu la nouvelle de la conclusion du traité d'alliance, rédigé à Worms, d'après ces conventions, il rassembla ses troupes, se mit en campagne, et, réunissant ses forces à celles du comte de Traun, général des Autrichiens, en Italie, il contraignit les Espagnols de sortir du Piémont, alla former le siège de la citadelle de Modène, qui, malgré ses fortifications et sa garnison nombreuse, fut obligée de se rendre, après une résistance courageuse de seize jours.

Tandis que le roi de Sardaigne fixait, en

Italie , la victoire sous ses drapeaux ; tandis qu'il moissonnait des lauriers pour Marie-Thérèse , le Piémont était dévasté par l'armée espagnole , qui y était rentrée , et s'était déjà emparée de plusieurs places. Ses ravages , ni ses succès , ne purent opérer la diversion que les ennemis en avaient attendue , et ce ne fut qu'après avoir suivi , jusqu'à la fin , le plan de ses opérations ; après avoir affermi dans ces contrées la puissance de la maison d'Autriche , qu'il alla défendre ses Etats. Inférieur en forces , il s'attacha à fatiguer et harceler les Espagnols , sans qu'ils pussent l'obliger d'en venir à une action décisive ; il sut vaincre sans combattre , et recouvrer , sans essuyer aucune perte bien considérable , toutes les places que les Espagnols lui avaient enlevées.

A la fin de cette campagne , Charles-Emmanuel fut rappelé en Savoie ; il passa les Alpes au milieu des neiges et des glaçons , n'ayant avec lui que deux régimens de dragons , vingt-sept bataillons et un petit corps d'artillerie. Ce fut avec ce peu de forces qu'il tenta de délivrer ce peuple fidèle des troupes ennemies , qui s'étaient emparées de ses provinces ; mais , contraint de céder à leur supériorité , et voyant

ses efforts inutiles , il fit une retraite d'autant plus glorieuse , que les maladies , causées par la rigueur de la saison , la rendaient plus difficile. Il repassa le Mont-Cénis, toujours harcelé par les troupes espagnoles.

Ce prince , dont l'alliance était devenue si précieuse à la cour de Vienne et à ses alliés , conclut un nouveau traité à Worms, en 1743. Ce fut à cette époque que la France, qui n'avait été jusqu'alors que partie auxiliaire , se déclara pour l'Espagne, et qu'elle fit marcher une armée sous les ordres du prince de Conti, pour tenter le passage des Alpes.

Les opérations militaires recommencèrent alors avec plus de vivacité. Coni fut assiégé. Pendant la durée de ce siège, Charles-Emmanuel, s'étant proposé de jeter des secours dans la place, donna lieu à une sanglante bataille, dont l'issue ne lui fut point favorable; il réussit néanmoins à introduire dans Coni le secours qu'il avait préparé, et il disposa sa retraite avec la sérénité de l'âme la plus chrétienne. Il ne dit à l'évêque de Fossan, qui vint à sa rencontre, que ces paroles mémorables : « Dieu veut que nous soyons humiliés, mais non pas abattus. » Il fut récompensé de sa soumission : le siège ne tarda pas à être

levé , et les ennemis firent une perte considérable en repassant les Alpes.

L'affaire meurtrière du Col-de-l'Assiette, engagée par le chevalier de Belisle, le 19 juillet 1747 , où ce général fut tué , et que l'histoire des deux nations éternisera , mit fin aux calamités du Piémont.

Après cinq ans d'hostilités, Charles-Emmanuel , couvert de gloire , et regardé , avec raison , comme le roi le plus prudent , et l'un des plus habiles généraux de son siècle , ménagea ses forces avec tant d'intelligence , et négocia avec tant de sagesse , que , par le traité d'Aix-la-Chapelle , qui termina enfin , en 1748 , cette longue et trop sanglante querelle , non-seulement il rentra en possession de tout ce que l'Espagne lui retenait encore dans le Piémont , mais il fut maintenu dans les divers territoires que Marie-Thérèse lui avait promis , lors du traité de Worms.

Il y avait long-temps que Charles Emmanuel désirait la paix ; plus ambitieux de travailler au bonheur de ses peuples , que de remplir l'Europe du bruit de son nom et de l'éclat de ses succès. Aussi , la concorde n'eut pas plutôt réuni les puissances belligérantes , qu'il ne s'occupa plus que des moyens de fixer dans

ses Etats et d'y perpétuer la félicité publique. Sa vigilance continuelle se portait tour à tour sur toutes les parties de l'administration , et elles furent toutes les objets des sages réglemens qu'il publia et fit exécuter. Son *Code*, traduit en français , a été imprimé à Paris, en deux volumes.

Dans ses Etats, comme ailleurs, le clergé prétendait avoir le privilège de ne point contribuer aux besoins du gouvernement. Le roi de Sardaigne , plus juste , plus éclairé que son clergé , statua , par une ordonnance , que désormais les charges établies sur les propriétés des citoyens seraient réparties sur les biens ecclésiastiques.

La mésintelligence et la jalousie divisaient les chefs de l'armée , l'inexpérience des officiers et l'indiscipline des soldats nuisaient à toutes les opérations militaires. Le désir de remédier à des abus si dangereux lui inspira les réglemens les plus propres à les faire disparaître, et à rétablir parmi ses troupes l'esprit d'ordre et de discipline , qui en était banni. Les ordonnances militaires qu'il publia à ce sujet , et qu'il eut soin de faire exécuter , produisirent des effets si sensibles, que , pénétrés de leur utilité , les souverains de l'Europe s'em-

pressèrent de les adopter, sinon dans toutes leurs dispositions, du moins en très-grande partie. La sagesse de ces réglemens eût paru suffisante à tout autre qu'au roi de Sardaigne; mais il voulut montrer, par les exemples les plus frappans, combien l'expérience et l'étude de l'art pénible des combats sont essentielles aux militaires. Dans cette vue, il statua que désormais les nobles, même de la plus grande illustration, ne pourraient parvenir aux grades d'officiers supérieurs, qu'autant qu'ils auraient successivement rempli tous les rangs inférieurs, sans en excepter même celui de simple soldat; et, afin qu'à l'avenir nul ne se crût exempt de cette loi, Charles-Emmanuel fit recevoir son fils, Victor-Amédée-Marie, prince de Piémont, et héritier du trône, en qualité de cadet dans le régiment des dragons de Gênois. Ce ne fut que plusieurs années après, qu'ayant rempli tour à tour les rangs de la milice, le prince, alors héréditaire, parvint au grade de colonel de ce même régiment, qui, depuis, a quitté le nom de Gênois pour celui de *régiment de son altesse royale*.

Charles-Emmanuel s'occupa vivement du soin de soulager ses peuples des impôts que la

guerre avait rendus nécessaires; aussi, n'oublia-t-on jamais ce qu'il dit, en 1763, à quelques-uns de ses favoris, auxquels il témoignait le plus de confiance: « C'est aujourd'hui, leur dit-il, le plus beau jour de ma vie: je viens de supprimer le dernier impôt extraordinaire. »

Ce prince ordonna, en 1768, de tuer la plus grande partie des bêtes fauves, qui détruisaient, dans les environs des territoires destinés à la chasse royale, les produits des campagnes voisines.

Ce prince, dans les deux dernières années de sa vie, sentit approcher sa fin avec cette fermeté d'âme que la religion seule peut donner. Le prince de Piémont, son fils, qui l'a si glorieusement remplacé sur le trône, fut constamment auprès de lui sept ou huit heures chaque jour pendant la longue maladie dont il mourut; et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer ou de la piété et de la résignation du père, ou des marques que ce fils chéri lui donna de sa soumission et de sa tendresse.

Pendant la durée de sa maladie, Charles-Emmanuel ne négligea pas, autant qu'il lui était possible, de veiller à la prospérité de ses Etats; il s'occupait du bonheur de ses sujets,

encourageait les sciences, les lettres, les beaux-arts, l'industrie, quand la mort vint mettre fin à son glorieux règne, le 20 février 1773. Cet illustre souverain, aussi respecté par le succès de ses armes, qu'admiré par ses talens politiques et ses vertus, transmit, avec son sceptre, ses grandes qualités à Victor-Amédée III, son fils, troisième roi de Sardaigne, qui marcha si dignement sur les traces de son prédécesseur.

Mais ce prince ne fut pas heureux dans le choix de ses ministres, dont la Sardaigne eut beaucoup à se plaindre. Les emplois n'y furent donnés qu'à la faveur, et s'y multiplièrent sans nécessité. Les meilleures places, dans toutes les administrations, ne furent guère remplies que par des Piémontais. Il en résulta des plaintes, des mécontentemens, auxquels un des vice-rois fut surtout insensible, et donna lieu lui-même. Un historien prétend qu'on faisait un trafic scandaleux des grâces et des sauf-conduits aux criminels, et il relève, à ce sujet, un étrange abus, qui a dû être aboli depuis quelque temps. Pour se soustraire, dit-il, à la peine qu'un criminel fugitif a encourue par sa condamnation, il n'a qu'à se présenter au vice-roi pour lui offrir l'arrestation

d'un criminel condamné à la même peine , et il obtient un sauf-conduit , par le moyen duquel il peut voyager dans tout le royaume , sans craindre d'être arrêté. C'est à lui alors à mettre en œuvre la mauvaise foi , la trahison et tous les moyens les plus horribles , pour attirer dans les pièges celui qui doit le remplacer à la potence.

D'autres abus , d'un genre différent , n'étaient pas moins dangereux : chaque administrateur mettait impunément sa volonté à la place de celle du roi. Victor Amédée , qui , par sa bonté naturelle , était loin de se douter d'un pareil désordre , ne s'aperçut pas d'abord que la politique de ses agens piémontais , en Sardaigne , lui frayait le chemin au despotisme , tandis qu'il est à présumer que , dans son cœur , il ne voulait être réellement que le père de ses peuples. Cette conduite intéressée et coupable de la part de certains Piémontais , au bout de quelques années , parvint à renverser le bon ordre et la tranquillité publique , par le relâchement des mœurs et par la multiplication des crimes.

Cependant l'esprit national , l'amour de la patrie , quelle que soit la perversité des individus , ne s'anéantissent jamais. La république

française déclara la guerre, en 1792, à la cour de Turin, et envoya bientôt une escadre de quarante-cinq vaisseaux de guerre et trente-un bâtimens de transport, sous les ordres du contre-amiral Truguet, pour s'emparer de la Sardaigne. Le roi, ayant perdu le comté de Nice et la Savoie, soutenait la guerre la plus malheureuse pour sauver le Piémont, se trouvait vivement attaqué par les armées françaises, toujours victorieuses, et ne pouvait donner le moindre secours à son royaume de Sardaigne, menacé d'une prochaine invasion. Dans ces tristes circonstances, les Sardes se virent réduits à la dernière extrémité, et forcés ou de se rendre à l'approche de la flotte ennemie, ou de se défendre par eux-mêmes, au défaut de secours étrangers. Le second parti fut préféré, comme le plus glorieux pour la nation.

La première division de l'escadre française parut à l'entrée du golfe de Cagliari, le 28 décembre 1792, et, après avoir occupé l'île de Saint-Pierre et l'île de Saint-Antioco, elle reparut de nouveau, le 22 janvier 1793. Le 23, elle se rangea en bataille, et forma, le 27, le siège de la ville, qui répondit vigoureusement à toutes les attaques. Les premiers jours

de février, une seconde division, sous les ordres du contre-amiral Latouche-Tréville, parut dans le golfe de Cagliari, et, réunie à la première, elle fit les préparatifs de la seconde attaque des faubourgs et de la ville. On commença à battre en brèche, le 12, et en même temps on fit un débarquement sur la plage de *Quarto*, au point appelé de Saint-André, qui, étant désert, n'opposa aucune résistance. Mais les Français ayant voulu attaquer les diverses positions défendues par les Sardes, furent repoussés sur tous les points, et obligés de se rembarquer à la hâte, après avoir soutenu le feu des batteries plusieurs jours avec toute la valeur imaginable. Cette flotte, la dernière d'une pareille force que la république française ait pu mettre en mer, prit le parti de lever l'ancre, et d'abandonner entièrement la Sardaigne, après avoir perdu beaucoup de monde, plusieurs bâtimens de transport et un vaisseau de quatre-vingts pièces de canon.

Le roi, charmé de la glorieuse conduite des Sardes, en marqua sa satisfaction par plusieurs lettres remplies des expressions les plus flatteuses et vraiment paternelles. Ce prince invitait la nation à proposer ses demandes sur tout ce qui pouvait être utile aux intérêts du

royaume , et contribuer au bonheur des habitans.

D'après les intentions bienfaisantes de Victor-Amédée , on envoya à la cour de Turin six députés , choisis dans les trois ordres de la nation. Ces agens furent reçus du roi avec les témoignages de sa bonté ordinaire : le prince les assura de ses dispositions favorables pour l'objet de leur mission. Mais des intrigues funestes à la chose publique, dirigées par l'égoïsme et la cupidité , s'opposèrent sourdement aux bonnes intentions du monarque. Les six députés passèrent vainement plusieurs mois à Turin , sans être ni consultés, ni entendus. Les mauvais procédés à leur égard furent poussés au point que les intentions de la cour ne parvinrent au vice-roi de Sardaigne que par le courrier ordinaire , sans que les députés en eussent la moindre connaissance. Cette décision était très-différente de celle qu'on attendait de la justice et de la bonté du souverain. Tous les habitans de l'île , persuadés qu'ils étaient desservis par les employés piémontais établis dans le pays, ne purent cacher leur mécontentement , qui éclata en plusieurs occasions par des plaintes hautement prononcées, et dans des assemblées tenues par

les plus mutins. Les employés piémontais , loin de prendre de sages mesures pour calmer les esprits , ne firent , au contraire , qu'augmenter le ressentiment , en prodiguant les injures , le mépris et les menaces.

La journée du 28 avril 1794 fut l'époque fatale où l'effervescence nationale , parvenue à son comble , éclata dans toute sa violence. Le gouvernement crut arrêter les progrès de l'émotion presque générale , qui se manifesta dans les faubourgs de la ville de Cagliari , par l'arrestation de deux citoyens qui avaient la confiance du peuple , et par celle de quelques autres que l'on menaçait de faire pendre le jour même. Cette mesure , ou trop vigoureuse ou insuffisante dans les circonstances , ne produisit aucun effet. Les portes de la ville furent fermées , et les ponts levés : la garnison prit les armes ; on doubla les corps-de-garde , et le canon du château fut mis en batterie contre les faubourgs.

Toutes ces démonstrations d'hostilités ne firent qu'allumer l'incendie , et donnèrent le signal de l'insurrection générale , qui éclata , le même jour , au faubourg de *Stampace*. Le peuple , toujours aussi à plaindre qu'il est à craindre dans les révolutions , s'arme en tu-

multe , enfonce les portes de ce faubourg et de celui de la Marine , prend d'assaut le second , chasse les troupes qui gardaient les deux autres portes du *Môle* et de *la Darse*. De là , marchant en bon ordre vers la porte *Ville-Neuve* , qu'il trouva gardée par un fort détachement de troupes royales , il l'oblige de mettre bas les armes , après plusieurs combats très-vifs. Ainsi , devenu maître de la porte de communication entre la ville et les faubourgs , il pénètre jusqu'au château ; les troupes royales , qui s'étaient postées le long des rues et dans les carrefours , firent un feu très-vif sur le peuple ; mais rien ne put arrêter ce torrent : les révoltés vainquirent tous les obstacles , se saisirent ensuite du canon des remparts , et désarmèrent la grand'garde doublée du vice-roi , qui fut assiégé dans son palais. Les insurgés , maîtres du château et du sort du vice-roi , modérèrent leur fureur à la vue des deux citoyens qu'on leur avait enlevés. Des personnages , distingués par leur naissance et par leur sagesse , profitant de ce moment de calme , réussirent enfin à ramener le peuple à de meilleurs sentimens , et parvinrent à prendre des mesures de prudence pour arrêter les progrès du désordre. Il promit de rentrer dans l'obéis-

sance , à condition que l'on renverrait hors du royaume le vice-roi et tous les Piémontais employés ou non dans l'île , à l'exception de l'archevêque de Cagliari et des autres prélats de la même nation , qui jouissaient de la confiance publique ; il protesta en même temps de son respect et de son attachement pour la personne du roi , et de sa soumission à vivre sous l'obéissance du souverain.

Les magistrats de l'Audience royale , composée des seuls membres sardes , se réunirent aussitôt après cet arrangement , prirent les rênes du gouvernement , selon la constitution du royaume , et les vœux du peuple , pendant que les trois ordres de la nation , ou *Stamenti* , s'assemblaient pour prendre , de concert avec le magistrat suprême , les mesures nécessaires au rétablissement du bon ordre et de la tranquillité publique.

Le vice-roi , accompagné des trois députés choisis par les trois ordres de la nation , et de plusieurs autres personnes de distinction , fut embarqué le lendemain , ainsi que tous les employés et les autres individus piémontais , avec leurs effets , en plein jour et en présence d'un peuple innombrable , qui , dans cette circonstance , tout à son avantage , se tint dans

la plus grande réserve , sans donner la moindre marque de mépris ou de haine. Les autres villes du royaume suivirent l'exemple de la capitale , et , au bout de quelques jours , il ne resta dans toute l'île aucun Piémontais , qu'un petit nombre de prélats, dignes de cette honorable exception.

Le roi usa de clémence en faveur de ce peuple , qui n'avait point attendu de sa justice la suppression des abus dont il se plaignait. En même temps, on fit partir de Turin , pour nouveau vice-roi , le marquis de Vivalda , que Victor-Amédée avait nommé à cette place : il s'embarqua à Livourne , avec le général d'armes, sur une corvette espagnole , le 31 août 1794 , et arriva à Cagliari , le 6 septembre , où il fut reçu , par le peuple et par tous les ordres de la nation , avec acclamation et tous les transports d'attachement envers le roi.

Malgré ces bonnesdispositions , qui faisaient espérer de voir renaître la paix et la tranquillité dans le royaume , des malveillans et des ambitieux , guidés par l'envie de dominer sur toute la nation , et de s'emparer du gouvernement , firent tout leur possible pour semer la discorde parmi les Sardes. Ils calomnièrent

les uns auprès de la cour, en menaçèrent d'autres de revenir sur la sédition du 28 avril, quoique le roi eût promis de la laisser dans l'oubli; ils discréditèrent le vice-roi, dont la prudence à ménager les esprits fut peinte sous les couleurs d'une coupable faiblesse; ils tournèrent en dérision la représentation nationale, et enfin ils semèrent la défiance entre le peuple et les magistrats, ainsi qu'entre tous les ordres de l'Etat. Par ces moyens, on amena le ministère à prendre des résolutions militaires, aussi défavorables au rétablissement de la tranquillité publique, qu'opposées aux vrais intérêts du roi, que l'on trompait toujours, en lui persuadant de se borner à donner des réponses ambiguës et indécisès, afin de gagner du temps.

L'agitation dans tous les esprits augmentait de jour en jour; le mécontentement universel fut à son comble le 6 juillet 1796, au moment que le peuple fut informé de la réponse que le nouveau ministre, comte G***, donnait au nom du roi, à la remontrance des *Stamenti*, sur la nomination de trois juges à la chambre civile de l'Audience royale, faite sans la présentation ou liste préalable des candidats du royaume. Dans cette réponse, le ministre or-

donnait , sans aucun ménagement , et avec menace , la prompte installation des trois employés de sa nomination.

Les Sardes , dans cette circonstance , devaient implorer la justice de leur roi , et attendre avec confiance qu'il réformât les griefs dont ils avaient lieu de se plaindre ; mais ils ne prirent point ce sage parti. La révolte , à laquelle ils se livrèrent , rendit leur cause criminelle. Le peuple ayant su , à l'arrivée des dépêches de la cour , que le général d'armes , marquis de **** , et l'intendant-général avaient influé , par leurs faux rapports et par leurs mauvais conseils , sur une réponse aussi inattendue , et voyant tous les préparatifs hostiles que ce général d'armes ordonnait dans le château et les faubourgs pour faire exécuter , à force ouverte , les ordres de la cour , il ne respecta plus rien ; il s'arme à la hâte , se porte avec fureur pour s'assurer de la personne du général et de celle de l'intendant-général , qu'il soupçonnait d'intelligence avec le ministre , au préjudice des intérêts de la patrie. Le premier se laissa arrêter tranquillement ; mais le second voulut faire résistance , par le moyen de gens armés qu'il avait réunis chez lui , et qui tirèrent plusieurs coups de fusil ; il fut

tué de quelques coups de pistolet , ainsi que le colonel de la milice nationale , qui tâchait de le défendre et de le soustraire à la fureur des séditions.

Si le général d'armes , en se rendant sans résistance , échappa à la mort dans la journée du 6 juillet , il ne put s'en garantir dans la matinée du 22 du même mois. Les révoltés , présens , ce jour-là , à la lecture publique qu'on faisait , dans la salle des séances des *Stamenti* , de plusieurs papiers saisis chez lui , au moment de son arrestation , ainsi que chez l'intendant-général , entrèrent dans une nouvelle fureur , et coururent aux prisons où le général était détenu depuis la journée du 6 ; ils l'en arrachèrent de force , et le traînèrent dans la cour , où il fut fusillé au même instant , sans que le vice-roi , ni les chefs des trois ordres de la nation , pussent réussir à le sauver.

Si le peuple , dans des circonstances malheureuses , poussé par des malveillans , est facile à se révolter , il rentre aussi promptement dans le devoir , et frémit en reconnaissant toute l'étendue de son crime ; il ne reste plus de séditions que quelques misérables , ennemis perpétuels des lois armées contre les scé-

lérats. Les représentans du peuple sarde , persuadés de la juste indignation du roi pour les excès auxquels s'étaient portés la plupart des habitans de l'île , crurent devoir employer auprès de leur monarque les bons offices d'un puissant médiateur ; ils envoyèrent à Rome l'archevêque de Cagliari , avec les pouvoirs nécessaires pour invoquer la médiation du Souverain Pontife. Les sollicitations du prélat eurent le plus heureux succès ; le Pape fut touché du repentir des Sardes , et les protégea comme un bon père qui se laisse attendrir aux larmes de ses enfans , pénétrés du regret de leurs fautes. Sa Sainteté n'hésita point à les appuyer auprès de Victor-Amédée. Ce bon prince , instruit enfin de la vérité des faits , des cabales et du manège de la malveillance , pour l'éloigner de la concession des justes demandes faites par les trois ordres de la Sardaigne , et de l'oubli de tout ce qui s'était passé , y accéda par un diplôme expédié de Turin , en date du 8 juin 1796 , tant en son nom qu'en celui de ses successeurs.

La clémence est une des plus grandes vertus des rois. Après en avoir donné un exemple si éclatant , Victor-Amédée III termina sa car-

rière dans le mois d'octobre 1796, et eut pour successeur Charles-Emmanuel IV, l'aîné de ses fils, quatrième roi de Sardaigne, qui naquit le 24 mai 1751. Son éducation fut confiée au savant et pieux cardinal Gerdil, qui se fit un devoir d'éclairer son esprit et son cœur. C'est ce prince qui épousa Madame Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France, sœur de Louis XVI, le 27 août 1775, et cette alliance resserra encore les nœuds qui existaient entre les deux maisons de France et de Savoie, par les mariages des deux sœurs du prince de Piémont avec le comte de Provence (aujourd'hui Louis XVIII) et Monsieur, comte d'Artois, célébrés en 1771 et 1773. Monseigneur le comte de Provence fut épris de son épouse dès la première entrevue. Monseigneur le comte d'Artois voulut en plaisanter son frère : « Monsieur le comte de Provence, lui dit-il le lendemain du mariage, vous aviez la voix bien forte hier ; vous avez crié bien fort votre oui. — C'est, répartit le nouvel époux, que j'aurais voulu qu'il eût été entendu jusqu'à Turin. »

Madame Clotilde de France, depuis princesse de Piémont et reine de Sardaigne, était

la bonté même ; son affabilité , ses grâces prévenantes , la faisaient aimer de tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher.

Lorsque cette princesse partit de Versailles pour se rendre à Turin , auprès de son époux , toute l'avenue du château était remplie d'une foule immense , qui voulait jouir , une dernière fois , du bonheur de la voir. « Adieu , mes enfans , leur dit-elle avec l'attendrissement le plus marqué , je vous quitte à regret , et pars pour ne vous revoir jamais. » Ces mots , profondément sentis par la meilleure princesse , lui firent verser un torrent de larmes.

Quand cette princesse passa à Lyon , huit jeunes filles qui venaient d'être mariées , et dotées par la ville , eurent l'honneur de lui être présentées. Madame la princesse de Piémont les embrassa toutes , et donna sa main à baiser aux hommes. Une de ces nouvelles mariées fut si touchée d'une telle affabilité , qu'elle s'écria , en sortant de l'Hôtel-de-Ville : « Qu'elle est bonne cette princesse ! Elle m'a embrassée tout comme ma mère ! »

D'après les anciennes et les alliances nouvelles de la Savoie , le roi de Sardaigne , Victor-Amédée III , pouvait-il refuser d'accueillir en 1789 , comme ses parens , les princes fran-

çais, qui allèrent lui demander un asile, notamment monseigneur le comte d'Artois et toute sa famille? Le gouvernement révolutionnaire français, pour qui rien n'était sacré, lui en fit sans doute un crime; il lui déclara la guerre en 1792, et s'empara d'une partie de ses Etats, que Victor défendit avec beaucoup de courage. En 1796, se voyant abandonné par l'armée autrichienne, et après avoir perdu la bataille de Mondovi, il fut obligé de capituler avec les Français, auxquels il livra ses principales places, en signant un traité qui leur ouvrit l'Italie.

Ce fut dans ces malheureuses circonstances que Charles-Emmanuel IV monta sur le trône, et qu'il rejeta avec indignation le plan qui lui fut proposé, de déclarer une banqueroute des dettes de l'Etat. Il se flatta de s'être acquis la bienveillance du Directoire de France, en consentant à dégarnir ses arsenaux par la vente qu'il lui fit de dix mille fusils, au commencement de 1797. Les révolutionnaires s'agitaient en Piémont, pour y exciter l'esprit de révolte: Charles-Emmanuel ordonna des poursuites contre eux, et le désordre ne fit qu'augmenter. Ce prince se trouva dans la position la plus déplorable, et obligé, le 5 avril

de la même année, de signer un traité d'alliance offensive et défensive avec la France, qui lui garantit sa couronne et ses possessions, au moyen de la promesse qu'il fit de lui fournir un corps de troupes, qui ne serait pas moins de dix mille hommes, et de laisser aux armées françaises le passage libre au travers du Piémont. Mais les traités, à cette malheureuse époque, n'étaient qu'illusoires. Charles-Emmanuel, tourmenté par ceux qui devaient le protéger, vit ses Etats du Piémont entièrement envahis, fut contraint de se renfermer dans sa capitale, et de recevoir une garnison française jusque dans sa citadelle; bientôt après il lui fallut renoncer aux Etats qu'il avait dans le continent; et, en février 1799, il se retira dans son royaume de Sardaigne, avec toute sa famille, et les personnes qui lui étaient le plus attachées. Arrivé devant Cagliari, il protesta solennellement contre l'acte que le gouvernement français et les généraux de cette puissance lui avaient arraché, le 7 décembre précédent. Les troubles et les révoltes le suivirent en Sardaigne; sa prudence et sa sagesse ne parvinrent qu'avec peine à faire entendre au peuple combien les révolutions entraînent de malheurs. Enfin, ce prince, ne pouvant faire

le bien qu'il désirait, et accablé de chagrin de la perte de la reine Clotilde, son épouse, morte à Naples, le 7 mars 1802, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, abdiqua la couronne, le 4 juin suivant, et la transmit à son frère, le duc d'Aoste, aujourd'hui cinquième roi de Sardaigne, actuellement régnant sous le nom de Victor-Emmanuel; il se retira à Rome, où il ne cesse d'édifier par sa haute piété, et d'être comblé des bénédictions de tous les infortunés.

Le roi actuel est le trente-septième souverain de sa maison, à compter depuis Bérold, qui était comte de Savoie, vers l'an 1000; le seizième duc, à compter du duc Louis, l'an....., et le cinquième roi de Sardaigne. On voit que la maison de Savoie est une des plus anciennes parmi les souverains.

Victor-Emmanuel, marié à Marie-Thérèse d'Autriche-Modène, destiné à faire oublier à ses sujets tous les maux qu'ils ont éprouvés, et à ressentir lui-même la félicité, partage des bons rois, ne parvint pas non plus tout de suite à un règne tranquille. Ce prince, instruit, en septembre 1809, que les Austro-Russes s'étaient emparés du Piémont, et, dit-on, invité par le général Suwarow, partit

de la Sardaigne pour se rendre à Turin; mais étant arrivé à Livourne, il trouva de nouvelles difficultés pour rentrer en Piémont, de la part de l'empereur d'Allemagne, qui paraissait avoir pris le Piémont en son propre nom : il lui fallut retourner en Sardaigne, et y attendre que les orages révolutionnaires eussent cessé leur violence sur le continent. Cette heureuse époque, tant désirée, arriva enfin au gré des vœux de toute l'Europe, et l'on vit les principaux souverains du Nord réunis, non pour faire des conquêtes, mais pour rétablir les princes que l'usurpation avait détrônés, et faire entre eux une convention pour les protéger et les défendre. Quel plus digne attribut de la puissance royale, et que cette sainte alliance couvre d'une gloire immortelle les monarques qui l'ont formée ! L'auguste famille des Bourbons fut la première à rentrer dans ses droits imprescriptibles, et Louis XVIII ramena parmi les Français la concorde et l'union. Le roi de Sardaigne, après tant de calamités, fut reçu dans ses Etats comme un bon père de famille, privé trop long-temps des affections qui lui étaient les plus chères.

Les souverains alliés, par le traité de Vienne,

du 9 juin 1815, ont réuni à sa couronne, à perpétuité, la ci-devant république de Gènes, qui le mettra à même de figurer un jour au rang des puissances maritimes.

FIN.

TABLE.

TABLE

DES PARAGRAPHES.

	Pag.
I. INTRODUCTION.....	1
II. Géographie , Histoire naturelle , et Mœurs et Coutumes de la Savoie..	8
III. Description des vallées vaudoises; Abré- gé historique, et Mœurs de leurs ha- bitans.....	48
IV. Description de la ville de Genève , Mœurs , Usages , Coutumes	60
V. Description des principales villes de la Savoie , Mœurs , Coutumes.....	70
VI. Description géographique et historique de Nice et du Piémont.....	77
VII. Description géographique et historique de Gènes , et des principales villes qui composaient autrefois son Etat. Mœurs et Coutumes.....	115
IX. Géographie de la Sardaigne. Climat , Animaux , Plantes , Mœurs et Cou- tumes des Insulaires.....	141
VIII. Historique sur la ville de Gènes.....	136

	Pag.
X. Principaux traits de l'histoire de Savoie et du Piémont.....	177
XI. Quelques faits relatifs à l'histoire de Genève	282
XII. Suite du Précis historique de la Savoie et du Piémont.....	315
XIII. Digression historique sur le prince Eu- gène de Savoie-Carignan.....	367
XIV. Suite du Précis historique de la Savoie et du Piémont.....	393
XV. Précis historique des événemens qui se sont passés dans l'île de Sardaigne , jusqu'en l'année 1718.....	398
XVI. Précis historique relatif aux ducs de Sa- voie et rois de Sardaigne , jusqu'à nos jours.....	418

TABLE

DES COMTES , DES DUCS DE SAVOIE ET DE PIÉMONT , ET
DES ROIS DE SARDAIGNE , DONT IL EST FAIT MEN-
TION DANS CET OUVRAGE.

COMTES DE SAVOIE.

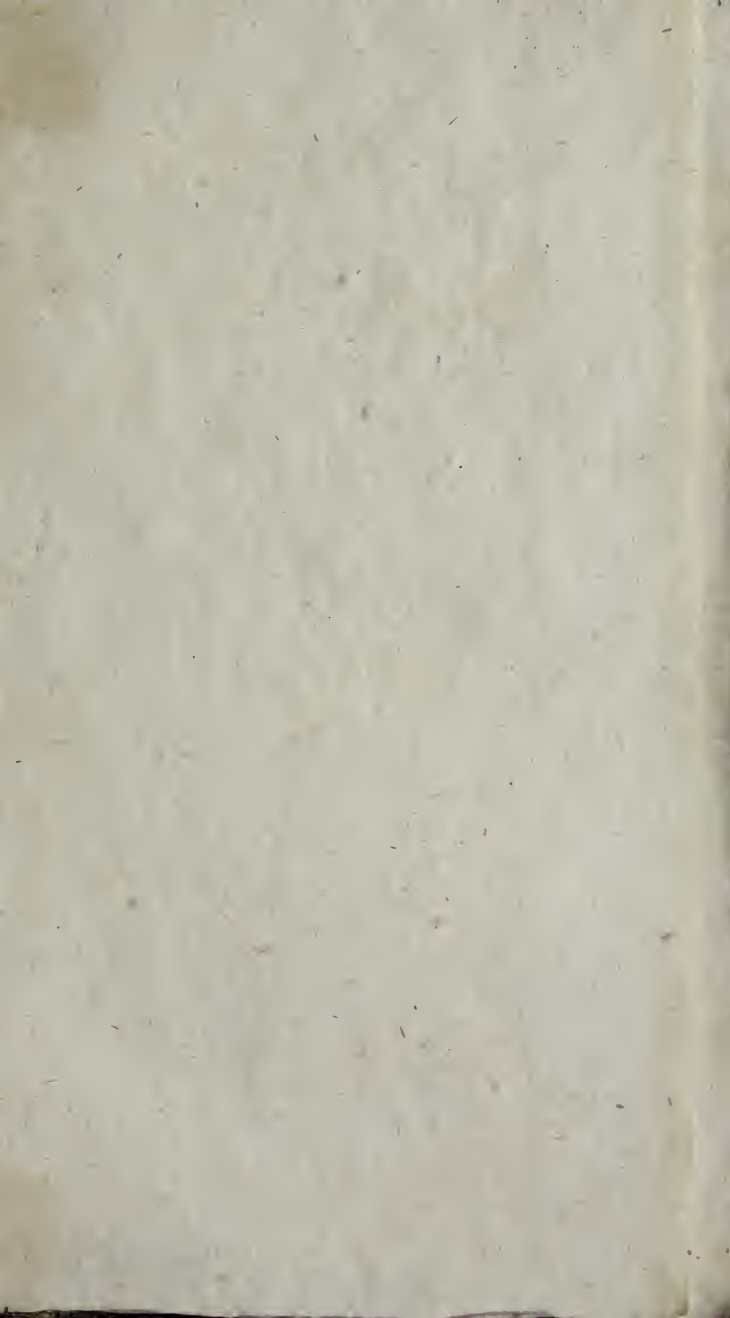
	Pag.
BÉROLD de Saxe, ou Béroald	180
Humbert I ^{er} , dit aux Blanches-Mains	<i>id</i>
Amédée I ^{er} , dit la Queue	181
Oddon	182
Humbert II, surnommé le Renforcé	<i>id.</i>
Amédée III	183
Humbert III, dit le Saint	184
Thomas I ^{er}	186
Amédée IV	187
Boniface, dit le Roland	188
Pierre	190
Philippe I ^{er}	193
Amédée V, surnommé le Grand	194
Edouard, surnommé le Libéral	199
Aymon, surnommé le Pacifique	200
Amédée VI, surnommé le Comte-Vert	204
Amédée VII, surnommé le Rouge ou le Roux	209

DUCS DE SAVOIE.

Amédée VIII, le Salomon de son siècle.....	Pag. 212
Louis.....	224
Amédée IX, le Juste, le Père des Pauvres....	235
Philibert 1 ^{er} , le Chasseur.....	238
Charles II, le Guerrier....	251
Charles-Jean-Amédée.....	257
Philippe.....	260
Philibert II, le Beau.....	266
Charles III, le Bon.....	270
Emmanuel-Philibert, Tête de Fer.....	316
Charles-Emmanuel 1 ^{er} , le Grand ; Père des Soldats.....	323
Victor-Amédée 1 ^{er}	340
François-Hyacinthe.....	346
Charles-Emmanuel II.....	349

ROIS DE SARDAIGNE.

Victor-Amédée II, roi de Sicile, et ensuite de Sardaigne.	356
Charles-Emmanuel III, second roi de Sar- daigne.	420
Victor-Amédée III, troisième roi de Sar- daigne.....	437
Charles-Emmanuel IV, quatrième roi de Sar- daigne.....	450
Victor-Emmanuel, cinquième roi de Sardai- gne, <i>régnant</i>	454





Special 91-B
22455

